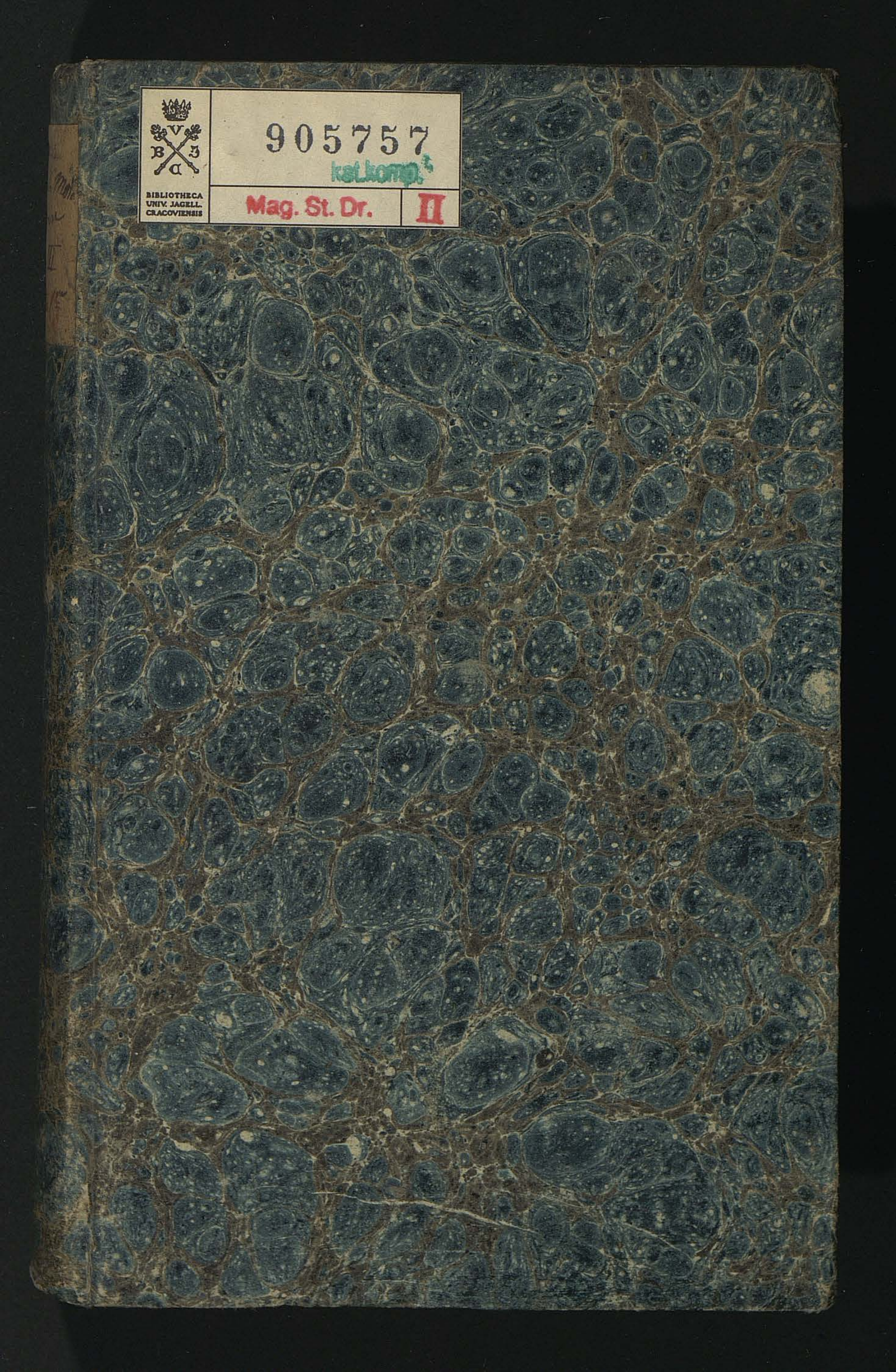
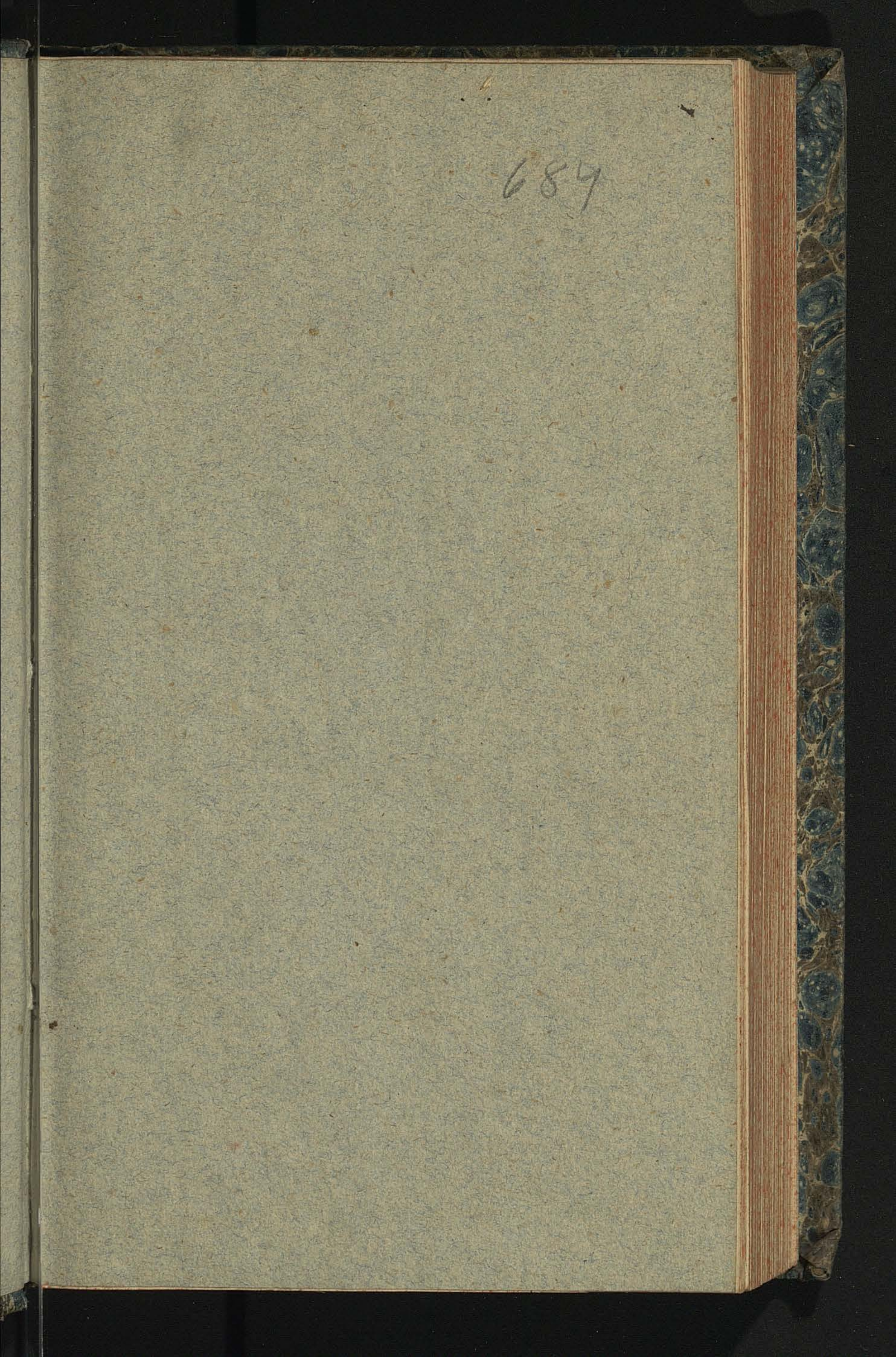

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
905757
kat.komp.
Mag. St. Dr.
II


V
B
J
C
905757 II
Mag. St. Dr.


684

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome III. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez Michel Groell.

MDCCLVI.



AVERTISSEMENT.

Ce Volume commence par *la quatriéme* & derniére *Partie des Opuſcules ou petits Traités.* Ce ſont encore des réflexions philoſophiques, où l'auteur a répandu quantité de remarques ſavantes autant que curieuſes. Le Traité ſuivant *ſur la liberté & la ſervitude* eſt dans le même goût. Jl peut être regardé comme une continuation des réflexions morales, dont l'auteur a orné les opuscules précédens.

Les trois Parties ſuivantes aux-quelles il a donné le titre de *Proſe chagrine*, contiennent un mélange de penſées, qu'on voit aſſés qu'il a couchées ſur le papier, telles qu'elles ſe préſentoient à ſon eſprit. Jl nous apprend, qu'il a composé ce Traité dans les intervalles *du loiſir que la Cour lui donnoit dans ſon âge avancé* qui l'avoit *mis dans le port*, où il n'avoit plus tant *à craindre des tempêtes qu'il auroit pû apréhender* précedemment. Auſſi voit-on, qu'il y parle avec plus de liberté & de naiveté qu'il n'avoit oſé le faire dans ſa jeuneſſe. Jl relève & reprend les actions des hommes avec tant d'énergie, qu'il eſt aiſé de voir, qu'il parle de l'abondance du coeur, & que, lors qu'il écrivoit, ſa plume étoit réellement chagrine.

Comme dans ſes réflexions il ne ſe borne pas à un ſimple ſujet, il annonce d'abord, *qu'il prend un*

thême général : il débute par établir dans la premiere Partie, *que même chés ceux, qui font le plus d'état de la vie, & elle passe & s'écoule misérablement.* Dans la seconde partie il étale sa mauvaise humeur *sur le mauvais jugement, qu'on fait des hommes de petite fortune :* & dans la derniere il pose pour principe, que *l'homme est lui même la mesure de toutes choses, & qu'elles deviennent telles qu'il se les représente.* Tout cela est entremêlé de réflexions critiques si variées, que souvent on s'aperçoit que l'auteur a perdu de vuë son premier objet. Ce ne sont que disgressions ; il embrasse tout ce qui se trouve devant lui ; il saisit tout ce qui lui vient dans l'esprit, il l'explique, il l'ajuste à son profit, & toûjours à celui de ses lecteurs. La derniere pièce de ce Volume est un petit discours Chrétien, où il traite de l'immortalité de l'ame, & qu'il dédie au Cardinal de Richelieu. Quiconque voudra le lire avec un esprit degagé de tout préjugé, trouvera d'abord à quoi s'en tenir sur l'imputation d'Atheïsme, dont on taché de flétrir la reputation de nôtre auteur; Jl verra que pour nuire à ce savant homme tout étoit bon à ses ennemis & ses envieux ; & qu'à la fin la vérité perce & l'emporte sur la mechanceté & sur l'envie.

OPUSCULES,

OPUSCULES,

OU

PETITS TRAITÉZ.

Le I. *De la Hardiesse, & de la Crainte.*

Le II. *De l'Ingratitude.*

Le III. *Du Commerce.*

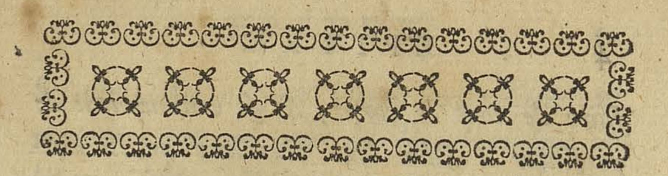
Le IV. *De la grandeur, & petitesse des Corps.*

Le V. *Des Couleurs.*

Le VI. *Du Mensonge.*

Le VII. *Des Monstres.*

QUATRIE'ME PARTIE.



AU

CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

La bonté dont il plût à vôtre Eminence d'uſer en recevant les derniers Opuſcules que je lui dédiai, m'obligeroit toute ſeule à vous en préſenter la ſuite, quand je n'y ſerois porté que de ce ſeul motif. Mais comme je me ſens vôtre redévable au delà de toute expreſſion, l'on m'auroit pû reprocher l'ingratitude que je rends ſi criminelle dans l'un de ces Traités, ſi n'aiant rien pour l'heure de plus conſidérable, je ne vous euſſe offert ce petit Travail. Les Livres des Anciens nous apprennent, qu'en reconnoiſſance d'une ſanté par-

faite de tout le corps, ils ſe contentoient de préſenter à Dieu leur chevélure qu'ils mettoient ſur ſes Autels. Je les imite ſans idolatrie, MONSEIGNEUR, *quand je conſacre dans vôtre incomparable Bibliotheque un Ouvrage de ſi peu de conſidération ; donnant à celle de qui je tiens tout ce que je ſai, une portion de mes études, qui ne vaut que ce que mon zéle la peut faire valoir. Car je ne ſuis pas témeraire jusques-là, de préſumer que mes veilles doivent tant ſoit peu arrêter une Ame inceſſamment agiſſante, comme celle de vôtre Eminence. L'on ne ſauroit ſans crime la divertir des ſoins continuels qu'elle prend pour la grandeur de cette Monarchie. Et c'eſt aſſés à ceux qui me reſſemblent, de lui demander (comme je fais avec toute ſorte de reſpect) la faveur que ce qu'ils mettent au jour puiſſe avoir lieu dans ce Temple des Muſes, parmi le nombre innombrable de volumes qui le rendent le plus auguſte qui ſoit aujourd'hui dans le Monde. C'eſt où ſe chantent tous les jours les Hymnes dûs à la gloire de vôtre Nom, comme au lieu où paroît le plus manifeſtement l'inclination de vôtre Eminence pour les*

Sciences, qui ne ſont jamais bien eſtimées ni protegées que par ceux qui les connoiſſent & les poſſédent. Mais parce que j'ai appris du plus celébre Autheur qui s'y trouve, qu'encore que les Vertus ordinaires reçoivent avec raiſon beaucoup de loüange, il y en a d'autres ſi élevées qu'elles ne ſont pas loüables, à cauſe qu'elles ſont au deſſus de ces mêmes loüanges; Je m'empêcherai bien d'entreprendre ici le moindre diſcours qui puiſſe être pris pour un Eloge médité. En effet, il n'y a point de termes qui me ſatisfaſſent dans cette penſée. Tous ces grands ſurnoms de Héros n'ont point de proportion avec ce que je conçois. Et à moins que d'en trouver un qui ſignifie toutes les Vertus reünies enſemble, comme on veut que la Pantaure contienne toutes celles des autres pierres, je penſerai toûjours mieux faire de laiſſer vôtre mérite ſans recommandation, que de lui donner des attributs trop au deſſous de lui. L'on a dit d'un des grands Génies de l'Antiquité, mais de beaucoup inferieur à celui de vôtre Eminence, que ſa gloire étoit arrivée au point de ne pouvoir plus croître par des paroles obligeantes, ni diminuèr par

Ariſt. l. 1. Ethic. cap. 12.

d'autres contraires. Certes nous pouvons bien prononcer la même chose de l'honneur que tout le monde s'efforce de rendre à vôtre Ministére: Et il est aisé d'inferer de là, que si tous nos Panegyriques n'en sauroient augmenter le prix, un silence respectueux, tel que le mien, sera sans doute plus approprié aux sentimens d'une profonde vénération dans laquelle j'ose me dire,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & très obeïssant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



DE LA HARDIESSE, ET DE LA CRAINTE.

Je ne ſaurois croire que le deſſein des Anciens fût, comme quelques-uns l'ont voulu dire, de condanner toute ſorte de recréations en tems de guerre, quand ils défendirent d'uſer de Menthe, & même d'en ſemer durant une ſi fâcheuſe ſaiſon ; ce qu'Ariſtote a beaucoup mieux interpreté. Les plus guerriers d'entre eux ſacrifioient aux Graces devant que de combatre. Celui qu'ils nommoient le Dieu des Batailles, prenoit ſes divertiſſemens auprés de la plus gaie, auſſi bien que de la plus belle des Déeſſes. Et cette Pallas armée, à qui l'on donna la ſur-intendance des Arts & des Sciences, montroit bien qu'ils ne tenoient pas les agreables exercices de la Paix pour incompatibles avec les travaux de la Guerre. Je ne penſe donc pas que le ſon de nos Trompettes, qui mettent aujourd'hui toute l'Europe

Probl. ſect. 20. act. 2.

en alarme, nous doive faire tomber la plume de la main, ni rompre le dessein que nous avons d'adoucir autant qu'il est possible l'amertume d'un si rude tems, par le plaisir innocent des Muses, & par ce que l'Etude a de charmes à l'égard de ceux qui s'y plaisent. Mais afin de nous accommoder au Théatre, selon que les plus sages l'ordonnent, ne nous éloignons pas de ce qu'on y représente; & puisqu'on n'entend parler que d'exploits Martiaux, & d'actions Héroïques, prenons pour sujet de nôtre entretien la Hardiesse de ceux qui les exécutent, faisant reflexion en même tems sur la Crainte des Ames timides, vû qu'il n'y a rien qui donne tant de lumiére à de semblables considérations que l'opposition des contraires.

Quoique nous confondions souvent dans nôtre langage ordinaire la Vaillance & la Hardiesse, les faisant passer l'une pour l'autre, comme si c'étoient deux synonymes, néanmoins elles sont bien à distinguer; la premiere pouvant être prise pour le Genre, & la seconde pour l'Espece. Car puisque la Vaillance, ou la Force, qui est la plus pompeuse des quatre Vertus qu'on nomme Cardinales, a deux parties essentielles, la Patience à souffrir, & la Hardiesse à entreprendre, dont

celle-ci eſt tenuë pour la moindre dans nos Ecoles de Philoſophie; l'on ne ſauroit nier que la Vaillance n'ait beaucoup plus d'étenduë que la Hardieſſe; & qu'encore qu'il n'y ait point d'homme véritablement vaillant, qui ne ſoit hardi, il ſe trouve pourtant aſſés de perſonnes reſoluës & hardies, qu'on ne peut pas dire abſolument ni entierement vaillantes, dautant qu'on ne leur voit pas le même cœur, ni la même générosité dans les ſouffrances, qu'elles ont dans l'aggreſſion & dans les plus difficiles entrepriſes. Cela préſuppoſé de la ſorte, nous ne ferons pas difficulté de parler aſſés ſouvent de la Hardieſſe dans ce petit diſcours, aux mêmes termes qui ſont dûs à une parfaite Vaillance, à cauſe du grand rapport qu'elles ont entre elles & que l'uſage le veut ſouvent ainſi.

Si nous prétendons dire quelque choſe, dont les hommes qui ſont profeſſion de Hardieſſe puiſſent tirer de l'avantage, il ne la faut pas conſidérer ſimplement comme une paſſion qui appartienne à la partie iraſcible de nôtre ame, puiſqu'en cette qualité n'étant ni Vice, ni Vertu, non plus que ſes compagnes, on peut prétendre qu'elle ne mérite ni blâme ni loüange. Mais ſi nous la prenons pour une reſolution de courage, qui fait entreprendre

avec une fermeté héroïque les belles actions, quelque peril qui s'y rencontre, c'est alors que formant un des membres de la Force, comme nous l'avons déjà remarqué, & passant pour un effet du Jugement plûtôt que de l'Appetit, nous lui pourrons donner tous les éloges que mérite une Vertu qui ne voit rien au dessus d'elle, & qui fait tout trembler au dessous. Car qui a rendu si célébre & si terrible tout ensemble le nom des Hercules & des Achilles, si ce n'a été cette merveilleuse Hardiesse qui leur faisoit mépriser toute sorte de dangers ? Sans elle les Rolands, les Cesars, ni les Alexandres n'auroient pas plus de reputation que le commun des hommes. Et certes l'Histoire de David n'a rien d'éclatant, comme ce qu'elle nous fait savoir de sa résolution à poursuivre les Ours & les Lions, lors qu'il gardoit encore les troupeaux de son pere; puisque nous y lisons qu'il avoit l'assurance de prendre par le menton ces épouvantables animaux, & qu'après leur avoir ôté leur proie, il ne les quittoit point qu'il ne les eût étouffés. Elle témoigne en un autre endroit, que ce fils d'Isaï se joüoit quelquefois aussi librement avec eux, qu'il eût pû faire avec des Agneaux. C'est ce qui lui fit affronter depuis si hardiment

Lib. 1. Reg. c. 17.

Cap. 17. Ecclef.

Goliath. Et ce furent de tels apprentiſſages qui le portérent enſuite à de ſi hautes entrepriſes, que la Fable n'a rien fait exécuter à ſes demi-Dieux de ſi conſidérable dans toutes les relations profanes, que l'eſt ce que nos Lettres Saintes nous apprennent du courage de ce véritable Héros.

Les Poêtes ont eu fort bonne grace de conjoindre par mariage Hercule avec la Déeſſe Hebé qui préſidoit à la Jeuneſſe, pour dire que la mémoire des hommes courageux & hardis, au lieu de vieillir, ou mourir, rajeunit, & ſe rend tous les jours plus illuſtre. Ceux auſſi qui ont remarqué comme la Fortune prend ordinairement le parti des Vaillans, *Fortuna Fortes*, & comme Venus même, qui eſt auſſi clair-voiante, que la Fortune eſt aveugle, les favoriſe encore,

- - - - *Audentes Fórſque Venúſque juvant.*

n'ont pas peu contribué, ce me ſemble, à nous faire reconnoître le prix de la Hardieſſe, & combien nous la devons eſtimer. Mais il eſt beaucoup plus aisé de remarquer ſes avantages, que de bien & preciſément déterminer en quoi elle conſiſte. Car ſi nous n'avions égard qu'à l'éclat qui paroit en de certaines actions que la colere, ou quelque autre paſſion auſſi attachée à la maſſe du ſang, nous

Cic. 3. de Fin. & 2. Tuſc. qu. Tit. Liv. dec. 1. lib. 8.

fait faire, nous prendrions ſouvent pour la Vertu dont nous traitons, une choſe qui n'en eſt que l'image, & nous logerions inconſidérement dans l'humeur & dans la complexion, ce qui doit relever ſimplement de la volonté. Cependant il n'y a rien dans la Morale où l'on ſe trompe plus ſouvent. Les bouïllons de la Bile paſſent aſſés ſouvent pour des effets d'une vraie & legitime Hardieſſe. Et je me
Ep. 95. ſouviens que Seneque même, non content d'avoir adapté au courage de Caton la déſcription de ce généreux cheval que repréſente Virgile dans le troiſiéme livre de ſes Géorgiques; donne ailleurs d'auſſi grands éloges à
Lib. de provid. cap. 5. Phaëthon, que ce jeune homme en auroit pû mériter quand la témerité ni l'ambition n'auroient eu nulle part dans ſon entrepriſe. Il ſe faut bien garder de bailler d'autres fondemens à la Hardieſſe, priſe pour une Vertu, que ceux d'un legitime raiſonnement; ni d'en juger par quelques circonſtances qui peuvent tromper, ſi elles ne ſont accompagnées de toutes celles qui s'y doivent trouver. Comme l'on ne méſure pas la grandeur du courage par ſa ſeule hauteur, mais encore par ſa longueur, par ſon étenduë, & par toutes les dimenſions qu'on lui peut appliquer; dautant qu'il ne ſuffit pas d'être magnanime, ſi l'on n'eſt de

plus *longanime*, pour user de ce mot, & si l'on ne possede ce βάθος τῆς ψυχῆς, καὶ μέγεθος, dont parle Aristote, cette profondeur d'ame, & ce poids qui témoigne sa grande capacité. Ce n'est pas assés non plus pour bien reconnoître la Hardiesse, de la considérer dans quelques actions particuliéres, que l'impetuosité de nôtre nature, ou de certains mouvemens dereglés peuvent causer. Ceux qui ne sont hardis que de cette façon, manquent souvent de hardiesse où ils en auroient le plus de besoin: Celui qui l'est véritablement, l'est toûjours; parce que la sienne a son siege dans la principale partie de son ame. Je ne voi rien dans toute l'Histoire des Anciens qui me contente davantage là-dessus, que la repartie de ce Spartiate qu'Herodote nomme Dieneces, si j'ai bonne mémoire. Quelqu'un lui exagerant le grand nombre des Medes, l'assuroit que la multitude des fleches qu'ils tiroient, avoit accoûtumé d'obscurcir le Soleil. De tant mieux, dit-il tout à l'heure, nous combattrons à l'ombre par ce moien. La hardiesse du Philosophe Apollonius peut être encore ici rapportée, comme l'une des plus franches qu'on se puisse représenter. Le Consul Tigillinus lui démanda comment il se pouvoit faire,

Lib. de Virtut.

Lib. 7.

Philost. lib. 4. cap. 15.

qu'un homme de sa sorte ne craignit point un puissant Empereur tel que Neron? Sa réponse fut, que cela venoit de ce que le même Dieu qui rendoit Neron si grand & si terrible, lui faisoit la grace dans une condition beaucoup moins élevée, d'être néanmoins sans peur. Mais certes je crois qu'on peut dire de la Hardiesse ordinaire, aussi bien que de la Vaillance, qu'il y en a de cinq sortes qui ne le sont toutes qu'improprement, & par la ressemblance qu'elles ont à la vraie & légitime Hardiesse. La militaire n'est fondée que sur l'exemple, & sur l'accoûtumance: Celle des ivrognes, l'est sur les fumées du vin: Celle des enfans, sur l'ignorance: Celle des amans, & de tous ceux qui se laissent emporter à leurs passions, sur le desordre causé par la partie irascible, ou par la concupiscible: Et il se trouve encore une Hardiesse, que les Philosophes moraux nomment Civile, qui ressemble le plus de toutes les autres à la parfaite, & qui néanmoins n'a pour fondement que la Pudeur, ou la Honte; comme est celle d'Hector dans le vingt & deuxiéme Livre de l'Iliade, où il n'ose rentrer avec les autres Troyens dans leur ville, de crainte que Polydamas ne lui reproche le mépris du conseil, qu'il lui avoit donné.

Or quoique ces differentes eſpeces de Hardieſſe ſemblent contribuer beaucoup à nous faire reconnoître le mérite de celle dont on les diſtingue, qui n'a pour objet que l'honnêteté, & qui ne ſe meut que par les ſeuls reſſors de la raiſon; ſi eſt-ce qu'à mon avis rien d'un autre côté ne nous peut mieux deſabuſer de grande eſtime que nous faiſons de pluſieurs perſonnes à cauſe de leur hardieſſe, que de conſidérer qu'il n'y en a peut-être point de ſi pure dans le monde, qui ne ſe doive rapporter à l'une des cinq façons dont nous venons de parler, qui n'ont que l'apparence trompeuſe de la Vertu qu'elles repréſentent, plus aiſée à concevoir en idée, qu'à diſcerner avec réalité. Qu'on me donne un homme ſi légitimement & ſi eſſentiellement hardi, que ni l'exemple ni la coûtume, ni l'ambition, ni aucune de toutes les paſſions que nous avons nommées n'émeuvent jamais, pour n'être excité que par la ſeule conſidération de l'honnêteté en tout ce qu'il entreprend de grand & de généreux? En vérité je penſe qu'il n'y en a que peu ou point de cette trempe, & que ſi nous limitons la Hardieſſe aux termes que les Philoſophes lui ont préſcrit dans leurs définitions, nous la reduirons facilement à la nature des Chiméres, & des

Phantômes, qui ne ſubſiſtent que dans l'imagination. Elle reçoit d'ailleurs un merveilleux deſavantage, de ce que ſes plûs belles opérations tiennent ſi fort de la férocité des animaux déraiſonnables, que nôtre langage ordinaire n'exprime jamais mieux le courage d'un homme, qu'en le nommant hardi comme un Tigre, ou comme un Lion. Homere même quand il a voulu repréſenter la valeur de ſes Heros, il n'a pas fait difficulté de comparer celle d'Ajax, & de Ménelaüs, à la générosité d'un Ane, & d'une Moûche. Tout de bon, que peut faire le plus hardi des hommes, par le plus vertueux motifs que nous lui puiſſions donner, qu'un peu d'Opium ne faſſe exécuter à un Turc, un verre d'eau de vie à un Moſcovite, une charge de poudre à canon détrempée dans de la biere à un Hollandois, & une bouteille de malvoiſie à un Italien, ou à un François? *Præclara virtus*, diſoit cet Ancien en ſe moquant, *quam etiam ebrietas inducit!* Faiſons les braves tant que nous voudrons, ce ne ſauroit être que pour reſſembler aux plus barbares des hommes, & pour mériter le ſurnom de Canibales, c'eſt à dire dans leur langue, de gens vaillans & ſans peur. Il y a je ne dirai pas des characteres, mais de ſimples pierres,

comme

comme l'Amandine, & la Ceraunie qui tombe avec le Tonnerre, qu'on veut qui aient le pouvoir de nous fortifier l'ame contre toute ſorte de perils, & de nous rendre hardis, encore que nous fuſſions naturellement des plus timides. Mais dequoi nous pourrons nous tant vanter, quand nous ſerons courageux au plus haut point qu'on ſe puiſſe imaginer? ce ne ſera pas, comme diſoit Diogene à un Fanfaron, pour avoir de l'avantage ſur ceux qui vaudront autant que nous; ni beaucoup moins ſur d'autres dont les forces ſeront plus grandes que les nôtres, puiſque l'une & l'autre de ces choſes eſt impoſſible. Et quelle gloire y peut-il avoir enſuite, de vaincre les imbecilles à nôtre égard; de ſurmonter ceux qui ſont plus foibles que nous, & d'être hardis contre des perſonnes qui ne ſauroient nous reſiſter? Il y a bien plus, ce qui eſt hardieſſe en un lieu, ne l'eſt pas ailleurs; & le plus haut dégré de cette Vertu paſſe pour un Vice dans la meilleure Philoſophie. Si nous en croions les Suiſſes, ce n'eſt pas être hardi que de lâcher le pied, ou de perdre ſon rang, en quoi leurs bataillons ont beaucoup de rapport à l'inébranlable phalange des Macedoniens. Les Parthes néanmoins, comme l'obſerve Socrate dans le *Laches* de Platon, font

gloire de combattre en fuiant. Les victoires des Scythes s'obtiennent souvent en tournant le dos ; & ces peuples aussi vaillans qu'il y en ait sur la terre, paroissent hardis dans des retraites, que d'autres prendroient pour des actions de peu de cœur, & de pure poltronnerie. Nous disons communément des hommes de grand courage, qu'ils sont si hardis qu'ils ne craignent rien. Cependant Aristote enseigne en divers lieux de sa Morale, que la vraie hardiesse ne consiste pas en cela, parce qu'il la faudroit attribuer aux pierres, & aux choses inanimées qui sont exemtes de toute crainte, si cette seule privation suffisoit. Il donne même le nom de fous & d'insensés, à ceux qui paroissent si resolus, qu'ils méprisent jusqu'aux coups du Ciel, & aux éclats de la foudre. Les Celtes, dit-il, qui pensoient faire paroître beaucoup de hardiesse, en s'opposant avec leurs armes aux flots de la Mer & aux orages de l'Ocean, témoignoient leur déreglement d'esprit plûtôt que leur vertu par de telles actions. Considérons encore que c'est le propre de toutes les autres Vertus, de faire également aimer & estimer ceux qui les cultivent. La seule Hardiesse rend suspects, & par là odieux presque tous ses possesseurs. Hannon, ce grand Général

Lib. 3. Nicom. c. 7. L. 1. ma. mor. cap. 5. & 21. Lib. 3. Eudem. cap. 1.

Lib. 8. cap. 16.

Carthaginois, eſt le premier des hommes, ſi nous en croions Pline, qui eût la hardieſſe d'apprivoiſer un Lion. Ce fût, ajoûte cet Auteur, la ſeule cauſe de ſa condannation, parce que ceux de ſon païs crûrent que leur liberté ne pouvoit être en aſſûrance auprès d'un homme ſi hardi. Un Polonois de la garde de Mathias Corvin, aiant été ſi téméraire que d'arracher de la gueule d'un autre Lion famelique ſa pâture, reçut bien un préſent de ce Prince, mais ce fût en lui commandant de ſe retirer, & en jugeant qu'il ne pouvoit ſûrement retenir auprès de ſa perſonne un ſi déterminé ſoldat. Et il y a grand ſujet de ſoupçonner, ce me ſemble, qu'une des cauſes qui firent releguer à l'Empereur Macrinus ce vaillant Capitaine L. Priſcillianus dans une Isle où il mourut, fût de ſavoir qu'il avoit eu la hardieſſe de combattre lui ſeul quatre animaux ſi redoutables, comme le ſont un Ours, une Pardale, une Lionne, & un Lion, quoique ſa mauvaiſe conduite ſous Caracalla qui l'avoit avancé, donnât de grands prétextes de le mal traiter, comme Dion Caſſius nous le fait bien connoître. Que ſi le prix de la Plante ſe méſure par la bonté de ſes fruits, ceux que nous venons de montrer que pro-

Cranzius, lib. 9. Saxon. cap. 26.

Lib. 78.

duit ordinairement la Hardieſſe, ne nous la doivent pas beaucoup recommander.

Mais s'il eſt ainſi que les hommes hardis ne méritent pas tant d'eſtime, que nous l'avions préſuppoſé dès le commencement de ce diſcours, d'où vient que nous faiſons un ſi grand mépris des craintifs, que nous nommons coüards, & poltrons; vû que l'infamie de ceux-ci doit être proportionnée à la gloire des premiers, & la laideur d'un Vice à l'éclat de la Vertu qui lui eſt oppoſée? En effet la Peur eſt une qualité d'Eſclave, ou de Scélerat, *Fugit impius nemine perſequente*, dit Salomon; & Dieu ménace ceux qui n'obſerveront pas ſa Loi, qu'ils déviendront ſi timides, qu'encore que perſonne ne les pourſuive, ils ne laiſſeront pas de fuir lâchement, & de trembler au bruit des feuïlles, comme s'ils étoient pourſuivis par leurs ennemis. Les terreurs paniques paſſent pour des punitions divines dans toute ſorte de Religions. Il n'y a point de maux qui ne ſoient finis, & qui n'aient de certaines bornes; celui de la Crainte eſt le ſeul qui ne reçoit point de limites, ce qui le rend ſans doute le plus grand de tous. Les autres ne ſe reſſentent que dans le tems de leur véritable exiſtence: La Peur

Prov. c. 28. Lev. cap. 26.

rend le mal abſent, préſent; & fait ſouffrir par avance ce qui n'eſt pas encore arrivé,

- - - nos anxius omnia cogit, Ovid. epiſt. Laod. Proteſ.
Quæ poſſunt fieri, facta putare timor.

Et pour marque de la grande difference qui ſe trouve entre cette paſſion & les autres, c'eſt qu'elles ſe communiquent presque toutes par ceux qui en ſont touchés à la méſure de ce qu'ils en reſſentent, de ſorte que, par exemple, pour bien donner de l'amour, il eſt de beſoin qu'on en ſoit frappé ſenſiblement auparavant. Le contraire arrive preſque toûjours dans la Crainte; celui qui en a le plus en donne le moins; & pour l'imprimer fort avant dans le cœur d'autrui il faut en être exemt tout-à-fait. De là vient que nous voions tant de perſonnes ſemblables au Crocodile qui pourſuit les fuiards, & fuit devant ceux qui le ſuivent, *Audax Crocodilus monſtrum fugacibus, ubi audacem ſenſerit, timidiſſimum*, dit Ammian Marcellin après Seneque. Ce n'eſt pas à dire pourtant que la peur ne ſoit contagieuſe, & que des hommes timides ne ſoient capables de décourager quelquefois les plus reſolus. Gedeon défit mieux les Madianites avec trois cens ſoldats courageux, qui s'étoient contentés de boire dans le creux de la main, qu'il n'eût pû faire avec toute ſon armée de trente

Lib. 22. Hiſt. l. 4. qu. nat. cap. 2.

Lib. Judicum, cap. 7.

deux mille, presque tous poltrons, & dont la plus grande partie se retira en vertu du commandement divin, *Qui formidolosus & timidus est, revertatur.* Ce succés néanmoins confirme plûtôt, qu'il ne détruit nôtre précedente proposition, puisque si peu d'hommes sans peur la savent si bien mettre dans l'esprit de leurs ennemis.

Considérons maintenant dans quelques exemples les mauvais effets que produit ordinairement la crainte. J'apprens encore de Seneque, que ce sont eux qui ont fait donner le nom de *formido* par les Romains au trouble d'esprit qu'excite l'appréhension, parce qu'elle met tellement un homme hors de lui-même, qu'il devient tout autre, & n'est pas reconnoissable. Qui eût reconnu Pierre d'Aussun, celui qui avoit rendu sa valeur si celébre, qu'on ne parloit proverbialement que de la hardiesse d'Aussun, quand la peur lui eut fait tourner le dos, & croire la perte de la bataille de Dreux gagnée par son parti, ce qui l'obligea à se donner le déplaisir de la mort que cause le defaut d'alimens? Cette fuite inconsidérée me fait souvenir de deux presque semblables, qui arrivérent à la Journée de Montlheri, où l'on a remarqué qu'un homme de haute condition du côté de Louïs

Lib. 2. de Ira cap. 12. Foras me do.

Thuan. lib. 34. hist.

Math. lib.

Onziéme ſe retira jusqu'à Luſignan ſans repaître ; & un autre de l'armée du Comte de Charolois, jusqu'au Quesnoi de même ; encore que ni les François ni les Bourguignons n'euſſent perdu la bataille. Mais la fiévre de Saint Vallier fit naître en France un autre proverbe pour exprimer une Crainte démeſurée, qui n'eſt pas moins propre que le premier à ſeconder nôtre deſſein. Aiant été condanné à mort, pour avor ſçû la mauvaiſe déliberation de Charles de Bourbon ſans en avertir le Roi François premier, ou même pour en avoir été, il obtint bien ſa grace par le credit de ſa fille Diane de Poitiers, mais cela n'empêcha pas que l'effroi de s'être vû les yeux bandés ſur un échaffaut, comme quelques-uns l'écrivent, ne lui causât une fiévre, accompagnée d'une alienation d'eſprit, qui le fit mourir quelque tems aprés. Il y en a que l'apprehenſion ſeule a tué ſur le champ, comme Pline dit qu'entre les animaux aquatiques la Langouſte ou ſauterelle de mer craint tellement le Polype, qu'auſſi-tôt qu'elle ſe trouve auprès de lui, elle meurt de pure fraieur. Coneſtaggio nomme un Jean de Jaem Eccleſiaſtique, qui ſe trouvant à la bataille des Tercéres ſous la derniere couverture d'un Galion de Caſtille, fût tellement ſaiſi de peur entendant les

Thuan. lib. 3.

Lib. 9. cap. ult.

Lib. 9. Hiſt. de Port.

Thua. l. 5. Hist. coups de canon qui se tiroient, qu'il rendit l'esprit sur l'heure. Dans la sedition qui se fit pour le sel à Bordeaux, sous Henri Second, le Conseiller de S. Simon fut si surpris *Id. l. 82.* d'étonnement, qu'il expira, voulant parler à ses domestiques. L'on remarque encore d'autres effets de la Crainte aussi notables que la mort même. Un jeune Florentin, dont le Pape Sixte Cinquiéme voulut qu'on fit justice exemplaire, pour avoir resisté dans Ro- *Id. l. 13.* me à des Sbirres, fût vû suer & pleurer du sang d'apprehension avant que d'être executé. Henri Garts condanné à la mort sous la Reine d'Angleterre Marie qui succeda à son frere Edoüard, devint gris en un instant: & quoique le jugement rendu contre lui ne tint *Id. l. 52.* pas, aiant vécu long-tems depuis, l'épouvente ne laissa pas de lui blanchir tout le poil en une nuit. Denis Lambin, l'un des plus dignes professeurs du Roi qu'ait eu l'Université de Paris, se troubla si fort à la Saint Barthelemy, sachant, que son ennemi Charpentier avoit fait tuër Ramus, que cette agitation de la partie superieure lui causa une maladie *Id. l. 64.* dont il déceda un mois aprés. Quelques années depuis Jean des Gorris, cet excellent Auteur des Définitions médicinales, allant en litiere visiter l'Evêque Viole, fut telle-

ment effraié par de certains hommes qu'il crut le vouloir aſſaſſiner par les ruës, qu'il en perdit auſſi presque l'eſprit, & fut tout autre jusqu'à la mort. Voilà des exemples de ce que peut la Crainte ſur des particuliers. Il ſeroit bien aiſé de faire voir enſuite qu'elle ne traite pas plus favorablement les peuples entiers quand il lui plait, ſi l'Hiſtoire de toutes les Nations n'en fourniſſoit tant de preuves, qu'il n'y a nulle apparence de s'arrêter à des choſes ſi connuës. Un Liévre le plus timide de tous les animaux, fût capable d'étonner & de mettre en deſordre toute l'armée de Xerxes. Et nous liſons dans Athenée, *Lib. 14. Deipn.* que ceux de Samos étant deſcendus de leurs vaiſſeaux auprès du fleuve Siris pour aller à Sybare, furent tellement épouventés par un bruit ſurvenant d'un vol de Perdrix, qu'ils ſe rembarquerent ſubitement, & s'enfuïrent en très grande confuſion. Car la paſſion dont nous traitons fait toûjours comme l'on dit, le Loup plus grand qu'il n'eſt. L'éclat des choſes qu'on redoute; pour petites qu'elles ſoient, eſt toûjours grand, & reſſemble à celui des vers luiſans, qui paroit de loin extrémement, quoi que ce ne ſoit presque rien quand on s'en approche. Bref nous ſommes capables de nous effraier de ſi peu de choſe, que les

Latins ont dit en proverbe auſſi bien que nous, Avoir peur de ſon ombre; & les Grecs en ont fait un autre de la timidité d'un certain Piſandre, qui craignoit toûjours de rencontrer ſon ame propre, s'imaginant qu'elle ſe pouvoit préſenter à lui ſeparée de ſon corps, expreſſément pour lui joüer ce mauvais tour. Quoi qu'il en ſoit, comme le peu de fondement qu'ont ſouvent nos craintes, montre qu'il n'y a rien de plus attaché qu'elles à l'infirmité de nôtre nature, leur mauvaiſe ſuite, & tant de ſiniſtres évenemens nous ſont voir, combien elles ſont dangereuſes, & par conſequent le grand avantage qu'ont les hommes hardis qui s'en peuvent dire exemts.

Si eſt-ce qu'à regarder les choſes un peu d'un autre côté, nous ne trouverons peut-être pas que la peur ſoit ni ſi fort à redouter, que nous venons de le préſuppoſer. Déjà perſonne n'ignore cette belle ſentence de Salomon dans ſon Eccleſiaſtique, par laquelle il conjoint ſi étroitement la Sageſſe & la Crainte, qu'il croit qu'un homme prudent eſt obligé d'appréhender toutes choſes, *Homo* *Cap. 18.* *ſapiens in omnibus metuit.* Et de vérité il n'appartient qu'à ceux qui ſavent judicieuſement prévoir tout ce qui peut arriver, de redouter le mal futur; comme il n'y a qu'eux

aussi qui sachent après cela, & en consequence de leurs prénotions, se porter avec resolution aux plus perilleuses entreprises, *Animus vereri qui scit, scit tutò aggredi.*

D'ailleurs, pourquoi y auroit-il de la honte à souffrir un mouvement naturel, dont personne ne sauroit se dire exemt? les exemples mêmes que nous avons rapportés à son desavantage, nous ont fait voir qu'il n'y a point de générosité qui soit à l'épreuve des terreurs paniques, ni qui puisse resister à de certaines craintes qui surprennent les plus grands courages. Ajoûtons ici deux autres exemples qui nous feront reconnoître ce que nous disons encore plus manifestement. On lit d'Aratus Sicyonien, l'un des plus renommés Généraux d'Armée qu'ait eu l'ancienne Grece, qu'il commençoit presque tous ses exploits de guerre avec une certaine palpitation de cœur, dans laquelle il a souvent demandé à ceux qui se trouvoient auprès de lui, si sa personne étoit pour lors nécessaire au combat? Et néanmoins nous aprénons de Plutarque qui fait cette remarque, & de Polybe encore, qu'il s'y comportoit souvent avec toute la resolution que doit avoir un très grand Capitaine. Mais ce que l'Histoire de Navarre nous apprend de son Roi Garçias Cinquié-

Plutar. in ejus vita, & Suidas in voce Aratus.

me, ſurnommé le Tremblant, eſt beaucoup plus mémorable. Son ame magnanime ne l'empêchoit pas de tomber dans un tremblement de tous ſes membres, ſur l'inſtant qu'il alloit donner bataille; ce qui lui acquit le ſurnom que nous venons de rapporter. Quelqu'un des ſiens lui tenant là-deſſus des propos, qui ſembloient aller à lui donner de l'aſſurance, avec la cuiraſſe qu'il lui endoſſoit; Vous me connoiſſés fort mal, lui repartit-il: apprenés que ſi ma chair ſavoit juſqu'où mon courage la portera tantôt, elle ſe tranſiroit tout à coup, & que je n'en ſerois pas quitte à ſi bon marché.

Que ſi nous voulons jetter les yeux ſur le reſte des animaux, qui ſont les vrais miroirs de la Nature, nous verrons que les plus courageux d'entr'eux ne ſont pas exemts de la crainte, & qu'ils s'effraient même ſouvent pour de très petits ſujets. Le Lion ſe trouve quelquefois ſurpris par des bruits aſſés légers, *Leoni pavida ſunt ad leviſſimos ſtrepitus pectora*, dit Seneque: & l'on aſſure qu'il ne faut que le chant d'un Cocq pour lui faire prendre la fuite. L'Elephant en fait autant au moindre gronder d'un pourceau, ou à la ſeule vuë d'un Belier. La férocité du Tigre eſt étonnée par le ſon d'un Tambour. Et

l'Orque marine, ce monſtre prodigieux de la mer que nous nommons Baleine, s'écarte & prend l'épouvente auſſi-tôt qu'elle entend le ſon bruïant que font les Féves lors qu'on les briſe, ſi nous en pouvons croire le Sceptique Sextus. Peut-être dira-t-on que les Bêtes étant d'un degré au deſſous de nous, comme n'aiant pas l'uſage de la raiſon, ce que nous voulons prouver par leur exemple, ne ſouroit être fort conſidérable. Portons donc nôtre vuë plus haut, & levons les yeux juſqu'au Ciel, où les Anciens nous feront reconnoître la fuite de leurs Dieux fabuleux, lors que pourſuivis par Tiphœus ils furent contraints de ſe ſauver en Egypte, & de s'y cacher ſous la figure de divers animaux. Cela montre que la Theologie Payenne ne blâmoit pas toute ſorte de peur, puis qu'elle nous repréſente ceux mêmes qu'elle adoroit, qui n'en étoient pas affranchis. Et c'eſt pourquoi Pindare voulant excuſer dans une de ſes Odes la fuite d'Amphiaraüs, ne feint point d'écrire, que les fils des Dieux y ſont ſujets comme les autres hommes, lors que le Ciel permet que la Crainte ſurprenne leur reſolution, *ἐν γὰρ δαιμονίοισι φόβοις, φεύγοντι καὶ παῖδες θεῶν nam in divinitus immiſſis terroribus, fugiunt etiam filii Deorum.* Homere a

Lib. 1. Pyrr. Hyp. cap. 14. de 1. modo Ep.

Ode 9. Nem.

ſait auſſi fuïr quelque fois, non ſeulement Pâris, ou Nirnée, mais Ajax même & Hector qui ſont des premiers d'entre tous ſes Héros. Certes pour quitter la Fable, tout inſtructive qu'elle eſt, & rentrer dans la conſidération de nôtre pure humanité, il en faut être ennemi tout-à-fait, ce me ſemble, pour condanner une paſſion qui lui eſt ſi naturelle. Et je trouve que Charles Quint eût fort bonne grace de ſe mocquer d'une Inſcription de Tombeau, portant qu'un Martinus Barbuda ou Juanius qui repoſoit deſſous, n'avoit jamais eu de peur en toute ſa vie: Sans doute, dit l'Empereur, que cet homme tout hardi qu'il étoit, n'avoit jamais mouché la chandelle avec les doigts. Quoi qu'il en ſoit, le mot de Demoſthene, Que celui qui fuit peut combattre une autre fois, met à couvert l'honneur de tous ceux qui veulent l'imiter.

Mariana lib. 17. hiſt. c. 3.

Pour ce qui touche les mauvais effets de la Crainte, il y en a aſſés d'autres que nous leur pouvons oppoſer, & qui la recommanderont plus que ceux-là ne la diffament. Ariſtote a fort bien remarqué dans ſes Problémes, qu'elle nous délivre ſouvent de beaucoup d'incommodités & maladies. Elle a, dit-il, la faculté pour cela d'ouvrir le boiau & la veſſie. Elle opére de même ſur tous ces poiſ-

Sect. 27. qu. 9. & 10.

Id. l. 4.

ſons qui jettent leur ancre comme la Seche, quand ils ſont dans la crainte d'être attrapés, la Nature leur aiant donné ce remède, pour éviter leur priſe, ainſi qu'aux hommes le bénefice de la diarrhée; l'un & l'autre, ſelon que ce Philoſophe l'obſerve ailleurs, par le moien de la Peur. Cela me fait ſouvenir de ce que Texeira aſſure avoir vû navigeant le long de la côte d'Arabie, où de certains oiſeaux qui ſont naturellement en guerre ſe pourſuivans, le plus foible gagne le haut de l'air, & la peur le faiſant emeutir, le fort qui eſt au deſſous reçoit dans le bec l'excrement de l'autre, qui lui tient lieu de nourriture. Il ne faut pas oublier, que le caméleon ne reçoit les diverſes couleurs qui lui viennent ſucceſſivement, & qui lui ſont néceſſaires pour ſa conſervation, que lors qu'il apprehende le plus. Les Cerfs doivent pareillement leur naiſſance à la peur qui pour cela les accompagne depuis toute leur vie, s'il eſt vrai que les Biches ne faonnent, que quand elles ſont étonnées par le tonnerre. Nous éprouvons auſſi tous les jours, que les fraieurs qui nous ſurprennent font paſſer l'importunité du hocquet; & beaucoup de perſonnes ont été gueris de même de la fiévre quarte. Au ſiege qui fut mis devant la ville

de Hiſt. an. c. 1. & lib. 4. de part. ani. c. 5.

Viage de la India. c. 2.

Thua. l. 15. hist. de Siene, l'an mil cinq cens cinquante-cinq, un coup de canon qui pensa tuer le Marquis de Marignan, lui fit perdre la goutte par l'effroi qu'il en reçût, aprés lequel il se trouva sans douleur. Nôtre Histoire observe pareillement, qu'à la prise de Niort l'an mil cinq cens quatre-vingt neuf, un homme paralytique depuis trois ans, fut si transporté de peur, qu'il sauta hors de son lit, se sauva, & fut gueri, aiant vécu douze ans depuis en parfaite santé. Et qui délia miraculeusement la langue au fils de Crœsus, si ce ne fut cette même passion? Les Romains eurent donc raison de lui dresser des Autels, vû sa puissance qui leur parut si divine, qu'ils en faisoient dépendre la premiére connoissance de leurs Dieux,

Aubigné; to. 3. p. 158.

Primus in orbe Deos fecit timor.

Et ce ne fut donc pas encore sans sujet que les Spartiates lui dédiérent un Temple joignant le Tribunal de leurs Ephores, pour témoigner qu'ils n'estimoient rien si important qu'elle, à la conservation de leur Etat. Car encore qu'il semble que la Crainte, comme opposée à la Hardiesse mere des grandes actions, soit plus propre à nous empêcher d'agir, qu'autrement: Si est-ce qu'il en est quelquefois tout au contraire, & qu'elle imprime

prime ſouvent des reſolutions dans l'ame d'une valeur tout-à-fait extraordinaire. Un homme qui craint tout, eſt capable de tout faire. Le deſeſpoir qu'engendre l'extrémité de la peur, nous porte à tenter jusqu'à l'impoſſible,

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.

Et quand l'Eſpagnol prononce en riant *Dios os libre de Hidalgo de dia, y de Frayle de noche*, il veut dire que la peur qu'a le dernier d'être reconnû, ne le rend pas moins généreux au combat que l'autre, qui s'y porte par ambition de ſe ſignaler, & de paroître un homme de grand cœur.

La Crainte n'eſt pas non plus, comme beaucoup de perſonnes ſe l'imaginent, un témoignage de baſſeſſe d'eſprit, quoique les Grecs l'aient aſſés de fois compriſe ſous le nom de μικροψυχία. Tant s'en faut, parce que les grands Eſprits ſont (comme nous l'avons déjà touché) plus prévoians que les autres, & jugent le mieux, par anticipation, de tous les accidens fâcheux qui peuvent arriver, c'eſt ſans doute qu'ils ſont auſſi les plus apprehenſifs de tous. Un homme groſſier & de peu de cervelle ne craint presque rien, à cause qu'il ne prévoit rien. Le Pourceau de Pyrrhon ne prend nulle ſorte d'effroi pen-

dant la tourmente, d'autant qu'il n'en juge pas les conſequences: Et Ariſtippe ſçut fort bien dire dans un ſemblable peril de mer, à celui qui vouloit prendre quelque avantage de ce qu'il étoit ſans peur, que ce n'étoit pas merveille qu'un homme de néant ne ſe souciât pas de perdre une ame de nulle valeur; mais que celle d'Ariſtippe étant d'une toute autre conſidération, la raiſon vouloit qu'il apprehendât de s'en voir privé. L'on peut ajoûter aux raiſons précédentes, que la froideur qu'imprime la Timidité, eſt ſi conforme au tempérament des beaux Eſprits, qui penchent toûjours du côté de la mélancholie, la plus froide de nos humeurs, qu'il ne faut pas s'étonner, ſi nous diſons, que les hommes peureux ſont ordinairement ingenieux. Et pour concluſion nous obſerverons, que ce même froid qui eſt inſeparable de la Crainte, n'eſt pas ſeulement un lien pour reünir les amis lors qu'ils tombent dans quelque apréhenſion: Mais que comme c'eſt le propre de la Froideur de reſſerrer & d'aſſembler en un jusqu'aux choſes hétérogenées & de differente nature; la Peur fait ſouvent que les ennemis mêmes s'accordent & s'uniſſent contre ce qui les épouvente.

Voilà ce qu'un tems plein de tumultes

guerriers m'a permis de méditer au ſujet de tant d'actions de courage, dont nous entendons tous les jours parler, & ſur ce que des perſonnes pacifiques comme moi peuvent penſer, pour adoucir en quelque façon par un jeu innocent la rigueur de leurs Deſtinées.

II.

DE L'INGRATITUDE.

LES Philoſophes qui ont traité de la nature des Bien-faits, & des conditions dont ils doivent être accompagnés, n'enſeignent rien plus expreſſément que le détachement de toute ſorte d'interêt où doit être celui qui les exerce. La Liberalité n'a pas ce qui la rend le plus recommandable, ſi elle n'eſt franche, & ſans eſpoir de retour ou de reconnoiſſance. Et quand ces premiers Poëtes dont les Fables ſervoient de couverture à la plus haute Philoſophie de leur ſiécle, ont dit que les Graces n'engendroient point, puiſque c'étoient des Filles fort curieuſes de leur virginité; leur intention a été ſans doute de nous faire comprendre, que pour obliger comme il faut, on ne doit jamais faire plaiſir avec deſſein d'en retirer du profit, ni ſonger à la récompenſe d'une action, qui pour ſe rendre vertueuſe a beſoin d'être toute pure, & ſans reflexion ſur

celui qui la fait. C'eſt ce qui portoit autrefois Ariſtote à ſoûtenir qu'il faloit donner à l'humanité plûtôt qu'à l'homme ; & ce qui lui fit prononcer dans la même penſée, que ſans conſidérer les mœurs d'un méchant qu'il venoit d'obliger, il avoit nuement jetté les yeux ſur ſon charactére d'homme, οὐ τὸν τρόπον, ἀλλὰ τὸν ἄνθρωπον ἠλέησα, *non mores, ſed hominem miſertus ſum.* Le Sophiſte Herode s'explique encore dans Aulu-Gelle, quoiqu'en des termes un peu differens, d'un ſentiment tout pareil, lors qu'il ne laiſſa pas de donner largement à une perſonne qu'on lui dépeignoit comme très vicieuſe, ajoûtant ces mots, *Demus tanquam homines, non tanquam homini,* Aions égard à ce que nous ſommes plûtôt qu'à ce qu'il eſt & ne ſongeons pas tant à ſon mérite, qu'à nôtre devoir, qui veut que nous ſoions charitables. En effet par tout où l'homme ſe rencontre, il y a lieu de faire du bien, *Ubicumque homo eſt, ibi beneficio locus ;* & la ſeule imagination de nôtre ſemblable démande tout le ſecours que nous ſommes capables de lui donner. L'importance eſt de s'y porter par un bon motif; & de n'avoir que l'honnêteté pour objet, ſans jamais s'arrêter à l'agréement ni à l'utile. Tant s'en faut, qu'on dut ne donner qu'aux riches,

Diog. Laërt. in Ariſtot. vita.

Lib. 9. Noct. Attic. c. 2.

Sen. l. de vitæ br. cap. 24.

comme c'eſt l'uſage commun, dont on a fait plainte il y a ſi long-tems; qu'au contraire nos gratifications devroient chercher ceux qui ont le plus beſoin de ſecours, de même que les eaux tendent naturellement aux lieux les plus bas. Celui qui n'eſt liberal qu'à cauſe qu'il ſe promet qu'on uſera de reconnoiſſance en ſon endroit, fait plûtôt l'action d'un Uſurier, que d'un homme vraiement vertueux.

Auſſi peut-on dire que l'obligation n'eſt pas grande, qui ne ſe contracte que par des bien-faits de cette nature, & que l'amour propre rend retroactifs. L'intention eſt celle qui imprime le charactére de bonté ou de malice ſur toutes nos actions. Et ſi cette maxime eſt auſſi bonne qu'elle eſt générale dans toute la Morale, comment puis-je être fort redévable à un homme dont les faveurs ſont pleines de glû & d'hameçons, ou qui n'a eu pour but en m'obligeant que de ſe rendre mon créancier, établiſſant ſur moi une dête qu'il fait état de pouvoir exiger quand bon lui ſemblera? La volonté & le deſſein ſont en cela plus conſidérables que la choſe même. Je ſaurai toûjours bon gré à celui qui m'aura fait un outrage, ſi je ſuis certain qu'il avoit intention de me gratifier. Et quand

je croirai le contraire d'un autre, ſes faveurs me ſeront odieuſes à cauſe de leur mauvais principe, où je trouverai, malgré que j'en aie, un juſte ſujet de reſſentiment & de déplaiſir. Jamais je ne remercierois celui qui m'auroit fait perdre la fiévre quarte en me donnant le fouët, comme Seneque veut qu'il ſoit arrivé à quelques-uns. Et l'on ne peut nier qu'un coup d'épée ne ſoit capable de percer heureuſement une apoſtume mortelle ſans obligation, à cauſe de la main ennemie qui le porte. Que la Bélette de l'Apologue repréſente donc tant qu'elle voudra, pour ſauver ſa vie, le grand nombre de ſouris dont elle a purgé la maiſon, le maître du logis n'en fera que rire, parce qu'il ſait bien que la faim ſeule, & le déſir de s'aſſouvir les lui a fait prendre, de là vient que ceux qui ont le plus d'inclination à la Bénéficence (s'il eſt permis de faire revivre ce mot en faveur du ſujet que nous traitons) ſe ſont toûjours efforcés de la faire paroître deſintereſſée, & de la rendre telle en effet. L'Empereur Julien nous dit du Philoſophe Arceſilaüs, que quand il donnoit quelque choſe, c'étoit toûjours ſans ſe découvrir, s'il lui étoit poſſible, à celui qui recevoit ſon bien-fait. Un autre Empereur fort bien nommé Gratian, rendoit

Lib. 6. de ben. cap. 8.

Phædrus l. 1. fab. 22.

orat. 3.

toutes ses graces d'autant plus agréables, qu'en les distribuant il témoignoit de se vouloir simplement acquiter de ses dêtes. Et j'ai lû dans la vie d'un des premiers hommes de ce dernier siécle, que pour faire des présens plus purs & par là plus estimables, il feignoit presque toûjours de prêter seulement, sous cette condition qu'on ne lui rendroit rien, qu'alors qu'il redémanderoit. Ce sont des preuves de nôtre présupposition, que la nature du Bien-fait démande une action qui se porte toute au dehors, & qui ne rejallisse jamais sur celui qui la fait pour y chercher son avantage.

Mais encore que cette doctrine soit fort véritable, & que la reconnoissance ne doive jamais entrer en compte de la part de celui qui oblige, ce n'est pas à dire pourtant qu'il soit permis aux autres sur qui s'exercent les bien-faits de demeurer sans ressentiment, & sans se mettre en dévoir de les reconnoître par tous les moiens qui leur seront possibles. Tant s'en faut, il n'y a point de vice plus odieux dans cette partie de la Philosophie qui traite des mœurs, ni qui n'ait été généralement plus abominé par toutes les Nations de la Terre, que celui de l'Ingratitude. Les animaux mêmes à qui nous dénions l'usage de la raison,

ont eu honte, ce ſemble, d'être méconnoiſſans des plaiſirs reçus de qui que ce fût ; & nous leur voions pratiquer des actions de gratitude, qui doivent ſervir d'inſtruction à la plûpart des hommes. Cet oiſeau Trochile, qu'on peut nommer le Cure-dent de Crocodile, reçoit de lui la paſture & la protection, en recompenſe des petits ſervices qu'il lui fait ; ſi l'on n'aime mieux croire Jean Leon, qui dit avoir vû de petits oiſeaux blancs de la groſſeur d'une Grive, ſortir de la gueule de ce monſtre du Nil, & qu'on l'aſſura qu'ils avoient une pointe en forme d'Epine au deſſus de la tête, qui contraignoit le Crocodile de tenir la bouche ouverte, parce qu'il ſe ſentoit piqué auſſi-tôt qu'il la penſoit fermer. Pline rapporte l'hiſtoire d'un Aigle, dont on honoroit encore la mémoire de ſon tems dans cette ville de Seſte, que la mort de Leandre a renduë ſi célébre. Une Fille du lieu avoit pris plaiſir à éléver ſoigneuſement ce véritable Roi de l'air, qui dévenu grand ne ſe contenta pas de la recompenſer de ſes chaſſes continuelles dont il lui faiſoit part, mais voulut même finir avec ſa bien-faitrice lors qu'elle mourut, ſe jettant, comme pour rendre ſon bûcher plus célébre, au milieu des flammes qui les conſumérent tous deux. Le

Parte 8. dell. Aff.

Lib. 10. nat. hiſt. cap. 5.

même Auteur dit des choſes encore plus merveilleuſes de quelques ſerpens, qui témoignérent à leurs hôtes le reſſentiment qu'ils avoient de la nourriture dont ils leur étoient redévables. Et perſonne n'ignore l'action du Lion gueri par cet esclave fugitif Androde ; ce qui m'empêchera de rapporter les ſingularités qu'on obſerve tous les jours de la reconnoiſſance des Chiens, & d'autres animaux domeſtiques envers ceux qui leur font du bien, puisque nous voions comme les plus féroces ont tant de gratitude par les ſeuls mouvemens de la Nature. Je ne puis omettre pourtant ce que j'ai lû quelque part de l'Epervier, parce que ſi le conte en eſt véritable, je le trouve le plus conſidérable de tous ceux qui ſe font ſur le ſujet que nous traitons. On veut que cet oiſeau de proie faſſe tous les ſoirs proviſion d'un petit moineau pour lui échauffer les ſerres, durant les plus froides nuits de l'Hiver ; & qu'en recompenſe de ce bon office il lui rende le matin ſa liberté, le laiſſant aller ſans lui faire mal. Que ſi cela ne peut paſſer pour une narration véritable, du moins doit-il être conſidéré comme une Mythologie, auſſi inſtructive que pas une de celles d'Eſope. Je me ſouviens d'une de ſes Fables ingénieuſes, dont il faut que je diſe encore

Ib. 74

Aulu-Gelle lib. 5. noct. Att. c. 14.

un mot. Un pigeon aperçut quelque fourmi qui s'alloit noïer dans de l'eau, s'il ne lui eût jetté une petite branche qui lui donna le moien de gagner le bord. Peu de tems après la même Fourmi reconnut comme un oiseleur étoit prêt d'attraper au piége le Pigeon qui lui avoit été si sécourable. Elle s'avise donc de mordre si à propos le pied de l'Oiseleur, qu'il fût contraint de se retourner, & de donner loisir à l'innocente Colombe de se sauver. Qui peut hésiter sur le sens de cet Apologue? capable de toucher l'ame si sensiblement en ce qui touche la reconnoissance des bien-faits reçûs, qu'il passe tous les raisonnemens de la Morale.

Et puisque la Philosophie fabuleuse a tant de puissance sur nos esprits, voions tout d'un coup comme elle n'a pas été moins ingenieuse à nous faire horreur du vice d'Ingratitude, qu'à nous recommander la vertu qui lui est directement opposée. Chacun sait ce que fit le serpent échauffé par le Païsan, qui reçût dans son sein tout le venin de cet ingrat dont il avoit eu compassion, & que tout le monde a depuis abominé. La Biche qui brouta le pampre de la vigne où elle s'étoit cachée, fût aussi-tôt découverte par les chasseurs, & son crime d'avoir offen-

sé celle qui l'avoit protegée, n'évita pas long-tems une punition auſſi juſte qu'exemplaire. Il y a des Paraboles ſemblables, beaucoup plus que je n'en veux produire, me contentant de remarquer qu'entre tous les animaux qui peuvent repréſenter hieroglyphiquement le vice dont nous parlons, il ne s'en trouve point de ſi propre que le Tête-Chévre ou *Caprimulgus* des Latins. Les Egyptiens ſe ſont autrefois ſervis pour cela du Pigeon, & de l'Hippopotame ou Cheval marin. Et quand l'Eſpagnol dit, *cria corvo y ſacarte ha el ojo*, il ſemble ajoûter le corbeau au nombre des autres. Mais le Tête Chévre eſt une figure bien plus expreſſe de l'Ingratitude, ſi ce qu'Elien dit de lui eſt véritable, qu'après avoir ſuccé tout ce que les Chévres ont de lait, il les recompenſe, outre le deſſechement entier de leurs mammelles, qui tariſſent pour toûjours, d'un aveuglement parfait où elles tombent incontinent après qu'il les a têtées.

Lib. 3. de anim. cap. 39.

Or encore qu'il ſemble que le reproche d'être ingrat convienne proprement à ceux qui rendent le mal pour le bien, ſelon le ſens moral & l'application qui peut être faite de toutes ces fables; Si eſt-il vrai pourtant, qu'il y a pluſieurs autres branches

d'Ingratitude. Celui qui ne rend pas la pareille à son bienfaiteur lors qu'il le peut faire, est un ingrat; & si nous n'avons pour le moins la reconnoissance interieure d'un plaisir reçû, il est certain que nous tombons dans l'infamie de crime. Comme l'on a trouvé le cœur ouvert, & la main d'autrui promte à obliger, il faut avoir la bouche ouverte pour le public, & l'ame disposée à s'en ressentir, même avec usure, & à mésure comble, quand l'occasion s'en présentera. Les Graces sont peintes de sorte, que pour une qui nous tourne le dos, il y en a toûjours deux qui nous regardent; ce qui veut dire qu'un plaisir bien placé en attire deux autres pour le moins en recompense, & que la reconnoissance doit être toûjours plus ample que le bien-fait. L'Ecriture sainte nous a voulu sans doute faire une belle leçon là dessus, quand elle a observé que Salomon rendit de bien plus riches présens à la Reine Saba qu'elle ne lui en avoit apporté, *Rex autem Salomon dedit Reginæ Saba cuncta quæ voluit, & quæ postulavit, & multò plura quàm attulerat ad eum.* Quiconque donne, passe un contrat de constitution avec celui qui reçoit, encore que le premier ne pense à rien moins qu'à la reconnoissance qui oblige l'autre à perpétuité. *Nun-*

Lib. 2. Paral. cap. 9.

quam magis nomina facio, quam cum dono, dit Seneque. Et ce fut pourquoi Socrate ne voulut jamais aller trouver Archelaüs, n'étant pas de condition à pouvoir reconnoître les bien-faits d'un Prince. Le compliment de ce Romain qui avoit obtenu d'Auguste la vie pour son pere est aussi fondé là dessus. Il dit à ce grand Empereur, que dans le ressentiment de ce qui étoit dû à sa bonté, il étoit néanmoins contraint de lui avouër qu'il recevoit une injure très pressante, de se voir réduit à la necessité de vivre & de mourir ingrat en son endroit. Joignons encore à ces paroles celles que proféra le Pape Jules III. aussi-tôt qu'il fut élevé au Pontificat, puis qu'elles donnent dans la même pensée. Il protesta que la joie qu'il ressentoit de son exaltation sur un Thrône si élevé, recevoit beaucoup de trouble dans son esprit, prévoiant la perte presque inévitable de plusieurs de ses anciens amis, d'autant qu'il lui seroit impossible de leur faire à tous des graces proportionnées à leurs mérites, & à ce qu'il leur devoit.

Lib. de vit. beat. cap. 24.

Sen. l. 2. de ben. cap. 25.

Fred. Borom. tr. della gr. Dei. Pr.

Quoi! il faut donc conclure là dessus que ceux qui n'auront pas assés de fortune pour s'acquiter solidement & avec effet des obligations reçuës, ne pourront jamais satisfaire à

leur dête, ni ſe mettre à couvert du blâme qui ſuit les ingrats? Nenni certes. Les Loix du devoir ne ſont pas ſi rigoureuſes ici, qu'où il eſt queſtion d'un rembourſement de deniers pris à interêt. En beaucoup d'endroits la conſtitution des douze Tables eſt encore obſervée aujourd'hui, *qui non poteſt in ære, luat in corpore.* La Moſcovie & la plûpart des Indes Orientales veulent, que le débiteur inſolvable devienne eſclave de ſon créancier. Et aux mêmes lieux où la Iuſtice s'exerce avec moins de rigueur, *ubi ſuffundere maluit hominis ſanguinem, quàm effundere*, comme parle Tertullien, il faut paier en deniers contans ce qu'on doit, ou faire une honteuse banqueroute. Mais ce n'eſt pas de même des obligations contractées moralement, qui ſont celles dont nous parlons. Le plus pauvre homme du monde, dit Ciceron, ſe peut acquiter des plus grandes dêtes de cette nature par une gratitude interieure, *etiamſi referre gratiam non poteſt, habere certè poteſt.* Et quoique des paroles ſoient fort peu de choſe pour répondre à des effets, elles doivent ici pourtant tenir lieu de ſatisfaction envers les hommes, puiſque Dieu même s'en contente, & qu'une reconnoiſſance cordiale de ce que nous lui devons, eſt auſſi bien méritoire

In Apol.

Lib. 2. Offic.

que la meilleure de nos œuvres. Il y a bien plus. L'obligation reçuë peut être si grande, qu'il ne se trouve point de richesses capables de l'acquiter; & il faut nécessairement avoir recours à la bonne volonté, qui seule posse-de le moien, comme infinie qu'elle est, de paier une dête de même nature. Ce seroit d'ailleurs une chose étrange, s'il étoit au pouvoir de la Fortune de me noircir d'un crime pire que toute sorte d'injustice, *ingratus sum, non solùm injustus*; & s'il faloit que je mendiasse la permission de cette Déesse aveugle pour être reconnoissant. Tant s'en faut, que je dépende d'elle pour cela, qu'au même tems que j'ai reçû un bien-fait avec gratitude interieure, si les maximes des Stoïciens ne nous trompent, j'en suis quitte, & je ne puis plus être nommé ingrat, *Beneficium reddidit, qui libenter debet, qui libenter accepit.* Les autres Vertus consistent en l'action, celle-ci se termine assés souvent dans une simple operation de la volonté. Et comme un Orateur ne perd pas son éloquence pour se taire, ni un Artisan son industrie par le defaut des instrumens propres à son mêtier; nous ne tombons pas non plus dans l'Ingratitude, encore que les moiens exterieurs nous manquent de faire paroître nôtre ressentiment: Que dirons-

Sen. l. 6. de ben.

Id. l. 1. c. 1. & l. 2. c. 31.

nous s'il arrive quelquefois qu'en rendant la pareille d'un bien-fait que nous avons reçû, nous ne laiſſons pas de demeurer ingrats, par le defaut du cœur plûtôt que de la main; vû que, comme nous venons de dire, il y en a qui tout au rebours ſont reconnoiſſans, encore qu'apparemment ils ne faſſent rien du

Id. li. 4. cap. 21. tout? *Sæpe enim & qui gratiam retulit, ingratus eſt, & qui non retulit, gratus.* Cela dépend d'un principe qui veut qu'on apporte la même promtitude d'eſprit, & la même affection à rendre une grace qui nous a été faite, que l'avoit celui de qui nous la tenons. C'eſt pourquoi ceux qui font plaiſir s'efforcent ordinairement de témoigner qu'ils s'y portent avec beaucoup d'inclination. En effet les choſes n'obligent qu'avec cette proportion; & l'on peut dire qu'il n'y a que le cœur

Id. Epiſt. 81. qui les meſure, *Eo animo quidque debetur, quo datur; nec quantum ſit, ſed à quali profectum voluntate perpenditur.* Je ſuis contraint de me ſervir ſouvent de la langue Latine ſur ce ſujet, parce qu'elle a des termes infiniment plus propres que la nôtre, & qui ſont ſi expreſſifs, que Seneque, de qui j'emprunte la meilleure partie de ce raiſonnement ſur l'ancien uſage de la même langue, qui ne ſouffroit pas qu'on dit *gratiam reddere*, mais bien

gratiam

gratiam referre. Mira, ajoûte-t-il là deſſus, *in quibuſdam rebus verborum proprietas eſt, & conſuetudo ſermonis antiqui. Referre, eſt ultro quod debeas afferre.* Ce que nous pouvons dire ici de vrai & d'intelligible en François, c'eſt que nous ſommes toûjours aſſés riches pour nous acquiter des dêtes dont nous traitons, ſi nous avons l'ame reconnoiſſante au point qu'elle doit l'être.

L'on dit néanmoins qu'il y a des bien-faits de telle nature, qu'ils rendent d'eux-mêmes ingrat celui qui les reçoit. Cela arrive lors qu'ils ſont ſi grands qu'on perd toute eſperance d'y pouvoir ſatisfaire, ce qui cauſe un certain déplaiſir, qui n'eſt guéres ſans quelque averſion de ceux à qui l'on eſt redévable. Tacite l'a fort bien remarqué au quatriéme livre de ſes Annales en ces termes, *Beneficia uſque eò læta ſunt, dum videntur poſſe exſolvi; ubi multum antevenere, pro gratia odium rependitur.* Certes l'homme eſt un animal merveilleuſement enclin à l'ingratitude, puisque les mêmes choſes qui l'obligent le plus à la reconnoiſſance, opérent ſi diverſement ſur ſon eſprit, & font des effets ſi contraires. Je ſai bien qu'Ariſtote, après avoir montré qu'il y a plus de vertu à obliger qu'à être obligé, obſerve qu'un homme d'humeur liberale ne *Lib. 4. Ethic. Nic.*

reçoit pas volontiers les bien-faits des autres, parce qu'il a honte de se voir de la pire condition, lui qui est accoûtumé à posseder la meilleure. Et le mot de Chilon, que qui prête n'est pas loin du repentir, avec la Paraphrase qu'y ajoûte Epicharme dans Clement Alexandrin, à quoi se rapporte le proverbe Alleman, Borgen macht sorgen, prêter engendre souci; font bien voir, qu'il n'y a rien de plus attaché à nôtre humanité, que ce defaut ordinaire qui nous rend méconnoissans vers ceux qui nous ont fait du bien. Il se trouve des personnes, dit Seneque dans l'une de ses Epitres, qui haïssent d'autant plus qu'on les oblige, *Quidam quo plus debent, magis oderunt. Leve æs alienum debitorem facit, grave inimicum.* Tel vous regarde d'un mauvais œil parce qu'il est vôtre débiteur, qui auroit de la tendresse pour vous sans cela. S'il étoit possible de pallier en quelque façon (je n'oserois dire excuser) un si grand crime, ce seroit sans doute sur le prétexte de cette même honte dont nous venons de parler, qui touche & jette dans la confusion une ame généreuse, lors qu'elle desespére de se pouvoir jamais décharger d'une dête excessive. Car si la grace que j'ai reçuë est telle, que je ne m'en puisse souvenir sans confusion, & sans

Lib. 6. Strom.

Ep. 19.

que le ſang me monte au viſage, elle m'incommode pour le moins ſi elle ne me tient lieu d'injure, *Beneficium non eſt, cujus ſine rubore meminiſſe non poſſum.* Voilà les fauſſes couvertures dont ſe ſervent les ingrats, pour ne laiſſer pas tout à nud leur turpitude. Mais il s'en faut bien que la vraie Morale reçoive de ſemblables excuſes. Tant s'en faut, elle nous apprend que la reconnoiſſance doit toûjours exceder le bien-fait, quelque grand qu'il ſoit. C'eſt un trait d'ingénuité & de bonté de nature, dit Ciceron, de ne ſe ſentir jamais ſi obligé à un ami, que très volontiers vous ne lui ſoiés encore plus redévable. De là vient le gentil compliment que fait Pline le Jeune à ſon ami Priſcus. Comme je ne ſai perſonne, lui écrit-il, qui recherche plus ſoigneuſement que vous les occaſions de me faire plaiſir, auſſi vous puis-je aſſurer que vous étes l'homme du monde à qui je démeure redévable le plus librement, & avec le moins de cette repugnance d'eſprit que je pourrois avoir pour d'autres, à qui peut-être il me fâcheroit d'être ſi fort obligé.

Sen. l. 2. de ben. cap. 8.

lib. 2. ep. 13.

Cependant, quoique toute l'Ethique, qui eſt pleine d'une ſi grande diverſité d'opinions, ſoit d'accord en ce point, & que toutes les Nations de la terre conviennent dans un même

ſentiment, que rien ne nous peut ſuffiſamment excuſer, ſi nous manquons d'être reconnoiſſans vers nos bien-faiteurs; c'eſt une choſe étrange qu'il ſe trouve des Ames détraquées qui fondent ingratitude ſur ce mauvais prétexte, qu'elles ne ſauroient avoir aſſés de gratitude, & qui penſent ne rien dévoir parce que leur dête eſt trop immenſe. A ce conte c'eſt l'une des plus mauvaiſes actions qu'on puiſſe faire, que d'obliger extrémement, puisque les plaiſirs déviennent odieux s'ils ſont grands. *Prima cauſa eſt, cur quis ingratus ſit, ſi gratus eſſe non potuit. Eò perductus eſt furor, ut perniciosa res ſit, beneficia in aliquem magna conferre. Nam quia putat turpe non reddere, non vult eſſe cui reddat.* C'eſt le grand Maitre de la Morale qui parle encore ainſi, & que je ne puis me laſſer de ſuivre.

Senec. Ep. 18.

S'il étoit vrai que la Bénéficence peut produire la haine de cette façon, & qu'une ſi belle mere fût capable d'engendrer un enfant ſi difforme, il ne faudroit pas s'étonner de l'humeur de ceux, qui ſe rencontrent quelquefois trop difficiles à ſouffrir ce que leurs amis veulent faire pour eux. Car comme il y a des perſonnes qui ſont toûjours prêtes à recevoir, ſoit par humilité, à cauſe qu'il y a plus d'hon-

neur à présenter qu'à prendre, ce qui fait qu'ils ne rendent rien fuiant les vanités du monde; soit par mortification, parce que Dieu même prononce aux Actes des Apôtres, que ceux qui donnent sont plus heureux que ceux qui acceptent, *Beatius est dare, quam accipere:* Il s'en trouve d'autres d'un naturel si contraire, qu'ils ont de l'aversion contre les bien-faits de ceux mêmes qui les leur offrent avec le plus de franchise & de cordialité. Ce refus pourtant n'est pas seulement condannable parce qu'il desoblige, il l'est à cause de l'ingratitude qui l'accompagne ordinairement, & dont vous ne sauriés le défendre. Car encore que la Loi de Paulus dise qu'on ne sauroit faire plaisir à un homme en dépit qu'il en ait, *invito beneficium non datur;* si est-il vrai pourtant que l'intention de celui qui vous veut obliger est méritoire & que souvent c'est l'offenser de ne pas acquiescer au desir qu'il a de vous gratifier, en quoi vous lui rendés manifestement le mal pour le bien. C'est pour cela qu'Aristote veut qu'on s'éloigne autant qu'il sera possible de cette déplaisante façon que quelques-uns ont, de rejetter avec trop d'austerité les offres de leurs amis. Et par effet si l'on y prend bien garde, l'on s'appercevra aisément qu'il n'y a pas moins de

Cap. 20. art. 35.

Lib. 69. ff. de regul. iur.

Lib. 9. Eth. Nic. cap. 11.

générosité ni de force d'esprit quelquefois à recevoir une faveur, qu'à la faire. Je sai bien qu'il ne faut pas prendre de toute main, non plus que donner à toutes mains; Et que quand les Anciens ont voulu que Mercure fût le conducteur des Graces, c'étoit autant pour nous apprendre à les recueillir avec discretion, qu'à les dispenser avec jugement. Mais nous parlons ici contre ceux qui sont si difficiles, qu'on les peut nommer déraisonnables. Et nous maintenons seulement que de refuser un présent mal à propos, c'est un defaut pareil à celui de le donner imprudemment. La plûpart du tems nous ne savons faire ni l'un ni l'autre, *Beneficia nec dare scimus, nec accipere.* Comme l'acceptation avec franchise fait la premiére partie de la reconnoissance, le refus trop austere est une espece d'ingratitude. Si celui qui me veut du bien, témoigne dans son offre un grand désir de m'obliger, je ne ferai pas moins paroître de promtitude à recevoir, que lui à donner. Je m'accommoderai à son souhait, & pour lui complaire, quand j'aurois quelque repugnance sécrette à son présent, je la surmonterai, me rendant un sujet propre à l'exercice de sa liberalité, & comme une matiére disposée à recevoir la

Lib. 1. de ben. cap. 1.

forme de son bien-fait; *Accipiam tam libenter, quam dabitur, & præbebo me amico meo exercendæ bonitatis suæ capacem materiam.* Sa bonne volonté, & l'honneur qu'il me fait de m'aimer, veulent que j'use de cette déference en son endroit, si je ne veux faire l'action d'un ingrat. *Lib. 4. cap. ult.*

Ce n'est pas une marque de moindre méconnoissance, quand nous nous empressons trop de rendre, & de sortir d'obligation. Celui qui a des soins extraordinaires & pleins d'impatience pour cela, montre qu'il voudroit bien ne rien devoir, & donne un juste sujet de croire que la grace qu'on lui a faite, n'a pas été reçuë comme elle devoit. Ainsi, au lieu que dans les dêtes pécuniaires c'est être en reste selon Ulpian que d'être en demeure, & de paier plus tard que le terme dont on a convenu, *Minus solvit, qui tardius solvit, nam & tempore minus solvitur:* Il se trouve qu'en matiére de bien-faits c'est tout le contraire, & que pour se bien acquiter il ne faut pas être si soigneux de rendre. Quand on fait voir de l'impatience à tirer sa revanche d'un plaisir reçu, l'on découvre au même tems le dessein qu'on a d'effacer ce même plaisir, usant vîtement de compensation pour demeurer quitte, *Munus munere expungendo;* & il y a de l'apparence qu'il feroit mauvais devoir à un *Lib. 12. de verb. sig.*

homme de cette humeur, qui ſeroit ſans doute un fort rigoureux créancier, *Quomodo exigeres, qui ſic reddis?* Véritablement ce n'eſt pas rendre la pareille que d'obliger à reprendre une faveur, qui ne vous a été faite qu'à propos, & que vous n'avés reçuë que de vôtre bon gré. Les loix de la gratitude ſont bien differentes de celles d'un place de Change, où l'on ne ſauroit être trop ponctuel. C'eſt une preuve d'amitié d'être redévable de bon cœur; & celui qui ne doit pas de la ſorte eſt un ingrat. O que l'ambition a grande part ſouvent dans des recompenſes ſi précipitées!

Sen. l. 6. de ben. cap. 40.

C'eſt tout le contraire de ceux qui rendent ou tard, ou à demi, & ſi mal volontiers, que leur reconnoiſſance a toutes les marques d'une parfaite ingratitude. En matiére de Bien-faits, ſi l'on ne s'acquite que par la crainte de paſſer pour un ingrat, c'eſt être bien avant dans le vice dont l'on apprehende l'infamie. Il faut prendre plaiſir à paier cette ſorte de dête, pour en mériter la remiſe. *Gratus ſum non quia expedit, ſed quia juvat.* Nous devons d'ailleurs imiter le cours de la Nature, en ce que nous voions tous les jours que pour un grain de bled que nous répandons ſur la campagne, elle nous en rend un

Sen. Ep. 81.

nombre qui passe toute sorte d'usure. Le Soleil renvoie les exhalaisons à la terre beaucoup plus secondes qu'elle ne les lui avoit communiquées. Combien y en a-t-il qui tout au rebours ne donnent que de la pâte pour de véritables Hecatombes? & qui pensent contenter Mercure de noiaux & de coquilles; après avoir reçû les fruits tout entiers de sa main? Car quant à ceux qui ne satisfont que le plus tard qu'ils peuvent, ils montrent bien par leurs remises qu'ils se dispenseroient librement d'en venir là, s'ils ne craignoient le reproche qu'ils n'évitent pas tout à-fait. Rendre un bien-fait quand on est prêt de sortir du monde, c'est souvent s'acquiter aux dépens d'autrui, & distribuer ce qui n'est presque plus à nous. Le pis est, si ceux à qui l'on rend ne se peuvent plus prévaloir de ce qu'ils retirent, parce qu'on les a trop fait attendre. La plûpart des Grands usent de cette injustice envers leurs inferieurs, qu'ils laissent vieillir presque sans agréement. Il semble que ces demi-Dieux veuïllent imiter le Tout-puissant, qui ne nous recompense solidement qu'après nôtre mort. Et n'est-ce pas être mort au monde, que d'y être vieil, & de n'y pouvoir rien esperer que l'incommodité des longues années? Tant de conditions requises

pour se bien acquiter d'une grace reçuë, firent dire aux Stoïciens qu'il n'y avoit que leur Sage seul qui les sçût observer.

Mais que dirons-nous de certains hommes qui n'usent jamais d'aucune reconnoissance, comme si tout le genre humain leur devoit quelque hommage, & qu'ils ne fussent obligés à rien? Quelqu'un n'a pas mal rencontré de dire, qu'il faisoit fort bon leur faire plaisir, parce qu'on est assuré qu'ils en demeureront éternellement obligés. C'est l'éspece d'ingratitude la plus ordinaire de toutes, que l'on déteste par tout, & qui néanmoins n'est punie en pas un lieu. Les Atheniens pourtant, si nous en croions Valere Maxime, permettoient qu'on poursuivit en Justice les coupables de ce crime; ce que Xenophon nie dans le second livre des Propos mémorables de Socrate. Et les Perses, dit Themistius dans une de ses Oraisons, avoient établi quelque peine contre eux, que j'ai lû ailleurs avoir été la marque d'un fer chaud. Cela me fait étonner que Seneque ait osé écrire, que hors les Macedoniens personne n'avoit jamais permis l'action en Justice contre les ingrats. Je sai bien qu'il y en a qui lisent les Médes pour les Macedoniens en ce lieu là. Mais c'est contre la foi de tous les manuscrits:

Lib. 5. cap. 3.

Orat. 3.

& le trait de Philippe de Macedoine, quand il fit ſtigmatiſer le front d'un Soldat ingrat envers ſon hôte, fait beaucoup pour le texte ordinaire. Seneque excuſe ailleurs les Romains & toutes les autres Nations qui n'avoient point fait de loix contre les ingrats, ſur ce que celles de la Nature ſemblent ſuffiſantes pour cela, comme pour ordonner l'amour des enfans, & le reſpect qu'on doit aux peres; ce qui empêcha quelques Legislateurs de mettre dans leurs Conſtitutions des peines contre les Parricides. Sans mentir l'inſtinct naturel devroit ſuffire en des choſes où il eſt ſi exprès & ſi violent. Mais quoi, il ſe trouve au ſujet que nous traitons autant ou plus d'hommes dénaturés que d'autres. Et comme Pline aſſure, ſur le témoignage de Ciceron, qu'il y a des terres qui ſe ſechent & deviennent arides d'autant plus qu'elles ſont abreuvées, telles que ſont celles du territoire de Narny dans l'ancienne Umbrie ou Duché de Spolete d'aujourd'hui, que les pluies ont accoûtumé de reduire en poudre: Nous voions des perſonnes dont l'ingratitude croit à proportion des bien-faits, & à qui le reſſentiment diminuë à meſure que vous les obligés. Certes pour en parler Chrêtiennement, entre tous les pechés qui ſe commettent contre

Lib. 31. nat. hiſt. cap. 4.

le Saint Eſprit, celui de l'Ingratitude eſt indubitablement des plus grands. Et je trouve que Saint Auguſtin a eu raiſon de la conſidérer comme un vent qui déſeche tous les ruiſſeaux des graces divines.

Diogen. Laërt. in ejus vita. Ariſtote interrogé ſur la choſe du monde qu'il croioit la plus ſujete à caducité, & qui vieilliſſoit le plus aiſément, répondit que c'étoit indubitablement un Bien-fait. L'injure reſſentie, dit-on, ſe grave ſur du metal; une grace reçuë s'écrit deſſus l'onde & s'évanouït auſſitôt. Cela vient de ce qu'on n'aime ordinairement la liberalité que future, & de ce qu'à ſon égard on ne met guéres le reçu en ligne de compte, *Nemo beneficia in Calendario ſcribit.* Seneque, qui uſe de cette façon de parler en quelque endroit, tient ailleurs, *Sen. l. 1. de ben. cap. 2. Lib. 3. cap. 1.* que de toutes les ſortes d'Ingratitudes la plus extréme eſt celle de l'oubli, & que celui qui ne ſe ſouvient pas ſeulement qu'on lui a fait plaiſir, eſt le plus vicieux ingrat de tous ceux dont nous avons jusqu'ici examiné la turpitude. Pour moi je penſe qu'il y en a d'un degré encore plus criminel, & que quand on rend le mal pour le bien, ce qui n'arrive que trop ſouvent; l'on tombe dans la plus abominable Ingratitude qui ſe puiſſe trouver. Auſſi voions nous que Salomon ménace dans

ſes Proverbes d'une peine éternelle celui qui s'en trouvera coupable, *Qui reddidit mala pro* Cap. 17. *bonis, non recedet malum à domo ejus.* Ce n'eſt pas que cela n'arrive quelquefois par une ignorance qui peut tenir lieu d'excuſe. Outre que nous faiſons aſſés ordinairement des actions qui déplaiſent à d'autres contre nôtre intention: on peut être obligé à quelqu'un ſans le ſavoir, & prendre ſes meilleurs offices pour des injures; comme quand le Prophete Balaam exceda de coups de bâton juſqu'à la troiſiéme fois l'âneſſe qui lui rendoit un très ſignalé ſervice. Mais lors qu'on afflige ſciemment ſes Bien-faiteurs, qu'on ruïne comme le lierre ce qui a ſervi d'appui, & qu'on fait perir ceux à qui l'on eſt redévable de ſa conſervation, c'eſt à l'heure qu'on encourt la malediction divine, & que toute autre peine ceſſant, l'on ne peut éviter les reproches d'une conſcience bourelée, *Crimen ingrati animi non ſuppliciis coërcetur, ſed furiis permittitur.* Cependant le nombre de ces derniers Ingrats eſt presque infini. Combien en ſavons nous qui ne voient rien ſi mal volontiers que les auteurs de leur bonne fortune? *Quo plus debent, magis oderunt.* Et parce qu'ils ont honte d'être redévables non ſeulement ſans reconnoiſſance, mais même

avec infidelité, ils tombent dans une haine la plus mortelle, & la plus implacable de
Ep. 81. toutes au jugement de Seneque, *Nullum est odium perniciosius, quàm ex beneficii violati pudore.* Cardan remarque au troisiéme livre de la Consolation, que les plus grandes assistances qu'il eût reçuës en sa vie, lui étoient venuës de la part de ceux qui ne lui avoient nulle sorte d'obligation; & qu'au contraire les auteurs de toutes les persecutions qu'il avoit souffertes étoient ses plus proches, & ceux dont il croioit avoir le mieux merité par ses bons offices. Je ne saurois m'empêcher d'ajoûter mon témoignage à celui de Cardan, & de reconnoître ici que comme je me sens infiniment redévable à beaucoup de personnes qui m'ont rendu des témoignages d'affection bien au delà de ce peu que je vaux, & presque toûjours inesperément; aussi ne m'est-il point arrivé de recueillir les fruits d'amitié que je pouvois me promettre de ceux, dont je m'étois pené d'acquerir la bienveillance avec le plus de zéle & d'attention; ce que j'ai toûjours mis au rang de mes principales disgraces. Que peut-on faire de mieux à cela, que d'acquiescer à ses Destinées, dont
Lib. 5. c. 3. le Ciel dispose comme il lui plait? Valere Maxime a dressé un chapitre entier des In-

grats dont nous nous plaignons; mais il n'y a point de volume qui peut comprendre les exemples illuſtres que nôtre ſiécle ſeul en pourroit fournir. C'eſt le train ordinaire du monde, pour ne plus parler de ſa corruption qui le porte ainſi. Toûjours les arbres fruitiers ſeront ſujets à cette disgrace, d'avoir leurs branches rompuës en recompenſe des belles colations qu'ils nous fourniſſent. Le chant incomparable du Roſſignol, & ſes mélodieuſes ſerenades lui cauſeront éternellement la perte ineſtimable de ſa liberté. Et les vives couleurs dont le Paon recrée nôtre vuë, ne ceſſeront jamais de lui faire arracher les plumes, & de le rendre un Roi dépouïllé. Ceux qui croient être toûjours reconnus avec gratitude, ſans s'attendre à recevoir quelquefois le mal pour le bien, n'ont pas encore fait les reflexions néceſſaires ſur tous les ordres de la Nature, où ils peuvent prendre tant de leçons propres à les deſabuſer.

La laïdeur du vice que nous exagerons, a donné lieu à cette queſtion de Morale, s'il eſt permis de reprocher à un ingrat le bien-fait qu'il a reçu de nous. Car outre qu'il ſemble qu'on ne ſauroit trop maltraiter un homme coupable de ce crime, & qu'il importe au public d'en rendre l'infamie ſi odieuſe en

la manifeſtant, qu'elle faſſe peur à tout le monde: l'on peut encore mettre en conſidération la ſatisfaction de celui, qui poúr tout reſſentiment ſe contente d'un juſte reproche.

Ovid. Ep. Med. Iaſ. *Eſt aliqua ingrato vitium exprobrare voluptas.*

Mais s'il n'eſt pas loiſible de ſonger tant ſoit peu à la reconnoiſſance lors que nous faiſons quelque grace, comme nous l'avons fait voir dès le commencement de ce diſcours; & ſi celui-là mérite d'être trompé qui a eu pour lors la moindre penſée d'être recompenſé, *Dignus eſt decipi, qui de recipiendo cogitavit, cùm daret;* (Sen. l. 1. de ben. cap. 1.) qu'elle apparence y auroit-il de permettre qu'on ſe ſouvint long-tems après d'une action qui doit être ſi pure & ſi deſintereſſée? Quiconque uſe de reproche en ceci, n'eſt pas loin de la repentance, qui ôte toute obligation. Et l'on doit tenir pour conſtant en matiere de bien-faits, qu'auſſi-tôt qu'ils ſont redémandés ils ſe perdent, *perit gratia ſi repoſcitur.* La gratitude au contraire a cela de commun avec la gloire, que comme celle-ci ſuit ceux qui la fuient, l'autre nous vient trouver lorsque nous y penſons le moins. Je ne veux point faire valoir là deſſus ce qu'Ariſtote a obſervé, qu'en beaucoup de cas l'on n'eſt pas obligé de rendre les courtoiſies telles qu'on les a reçûes, ce qui montre bien qu'elles

qu'elles ne ſont pas toutes reprochables. Mais je maintiens que, généralement parlant, il n'y a rien dont les Graces aient tant d'averſion, ni qui leur ſoit ſi contraire, que la violence & la conteſtation, qui accompagnent neceſſairement le reproche. Ne les a-t-on pas toûjours repréſentées d'un viſage riant, & avec des robes desceintes, pour faire comprendre, combien elles ſont ennemies de toute ſorte de plainte, & le déplaiſir qu'elles ſouffrent autant de fois qu'on les penſe contraindre? En vérité ce Pape eût bonne grace dans la réponſe qu'il fit à un Cardinal, qui le preſſoit de lui accorder quelque choſe par la conſidération de ce qu'il étoit celui qui avoit le plus contribué à ſon élection: Laiſſés-moi donc être Pape, & ne m'ôtés pas avec tant d'importunité ce que vous m'avés donné. Par effet, il n'y a rien ſouvent de plus fâcheux, pour ne pas dire de plus injuſte, que ces grands reprocheurs de bienfaits, *Iſti importuni beneficiorum ſuorum quadruplatores*, comme les nomme Seneque, qui témoignent bien qu'ils n'ont jamais ſemé que pour recueillir; faiſant voir de plus un defaut de jugement nompareil. Car pour me ſervir de la penſée d'un des hommes de ce tems, qui a ſçu le mieux conjoindre la beauté de

Lib. 7. de ben. cap. 25.

M. de Ceriſiers

dans son Ionathas pag.227. nôtre langue avec une rare & solide doctrine, au même tems qu'ils accusent les autres d'Ingratitude, ne se condannent-ils pas eux-mêmes d'imprudence, pour avoir si mal placé leur bien-fait? Et lequel de ces deux vices peut être dit le plus tolerable, si le premier détruit la bonne volonté, & le second le bon jugement?

C'est une autre question qui se présente en suite, si nous devons du moins cesser de faire du bien à un ingrat, encore que nous ne lui donnions à connoître aucun ressentiment de son mauvais procedé en nôtre endroit. Car parce que Dieu & la Nature ne font rien en vain, selon l'axiome commun de la Philosophie, il se trouve des personnes si désireuses de les imiter, qu'elles n'obligent jamais gratuitement. Le proverbe Grec dont s'est *Lib. 1. Rhet. cap. ult.* souvenu Aristote, & qui porte qu'il ne faut jamais faire plaisir à un vieillard, semble seconder leur opinion, parce qu'outre la dureté ordinaire d'un homme d'âge, il est si près de sa fin, qu'il n'y a pas grande apparence de recevoir jamais de lui la pareille. Un vers de Phocylide fait aussi passer pour deux actions égales, de semer dans la mer, & de favoriser un méchant, tel que l'est toûjours un Ingrat.

Μὴ κακὸν εὐέρξης, σπείρειν ἴσον ἐς' ἐνὶ πόντῳ.

In malum ne confer beneficium, idem est ac seminare in Ponto.

Et le bon homme Ennius met au rang des méfaits, ou des mauvaises actions, les bienfaits mal distribués,

Benefacta malè locata, malefacta arbitror.

L'on peut ajoûter que c'est donner lieu au mal, de donner de beaux habits à un fou qui les déchirera, & provoquer en quelque façon le vice, de gratifier un méconnoissant, que vous étes assuré qui usera très mal de la grace que vous lui faites. Il faut bien s'empêcher pourtant de suivre de si dangereuses maximes. Les meilleures portent que nous imiterons beaucoup mieux l'ordre de la Nature, & les dispositions de Dieu, si nous ne nous lassons point de faire du bien à ceux mêmes qui nous en savent le moins de gré, & qui en sont le moins dignes. Ce principe de toute bonté ne rend-t-il pas la mer calme aux Pirates, de même qu'aux plus innocens des hommes? Le Ciel n'envoie t-il pas les mêmes influences, & les mêmes pluies sur la terre des méchans, que sur celle des justes? Et le Soleil n'éclaire-t-il pas le Voleur aussi bien que le Marchand, dans toute l'étenduë de sa course? Tant s'en faut, que la main du

Oresti pallium texere.

Tout-puiſſant ſe racourciſſe ſur le ſacrilege & ſur l'impie, que ſouvent il leur multiplie ſes graces, afin de donner mieux à connoître l'excellence de ſa nature, & l'immenſité de ſa bonté. Il n'y a que ſes foudres qu'il lance ſur de certaines têtes, n'en voulant pas écraſer les gens de Vertu. Pour ſes faveurs elles ſont communes à tous, & les plus ſcelerats y trouvent ſouvent le ſujet de leur converſion. Imitons ſa perſeverance, & continuons à combler de bien-faits un ingrat, juſqu'à ce que nous l'aions rendu reconnoiſſant. Qui eſt le Laboureur qui voudroit avoir diſcontinué ſon travail ruſtique, & qui ne tâche au contraire de vaincre la ſtérilité de ſon champ par une bonne & reïterée culture, nonobſtant les mauvaiſes recoltes, *Et poſt malam ſegetem ſerendum eſt.* En vérité les plaiſirs reconnus avec gratitude donnent bien plus de contentement à celui qui les a faits ; mais ceux qui ne ſont paiés que d'ingratitude ſont en recom-
Plin. ep. penſe bien plus éclatans, *liberalitatem jucundiorem debitor gratus, clariorem ingratus facit.* Ne laiſſons donc pas d'uſer de bénéficence juſqu'à l'endroit des dénaturés, qui ſont ſans doute les Ingrats ; & faiſons s'il eſt poſſible que la diſgrace même & le malheur de nôtre action ſi mal reçuë nous plaiſe, *Beneficii no-*

ſtri etiam infelicitas placeat, puiſqu'elle part d'un principe du tout indépendant de l'évenement, & qu'un accident tel que celui-là, ne peut pas changer ſa nature. *Sen. l. 7. de ben. cap. 26.*

Pour preuve du peu d'apparence qu'il y a de s'abſtenir de bien faire, à cauſe de la méconnoiſſance ordinaire des hommes, il n'eſt beſoin que de jetter les yeux ſur la charité de ces Peuples qui ont tant d'humanité pour les bêtes, qu'elle excede ſouvent celle que nous avons ici pour nos ſemblables. Il ſe trouve des perſonnes dans l'Inde Orientale qui croient faire une choſe fort agréable au Ciel, de porter aux fourmis & aux oiſeaux de la campagne de l'eau ſucrée pour étancher plus agréablement leur ſoif. *Metellus præf. ad Hiſt. Oſorii.* L'on voit dans Cambaie un Hôpital fondé pour guérir les mêmes oiſeaux malades, à qui l'on rend la liberté auſſi-tôt qu'ils ont recouvré leur ſanté. L'impieté Muſulmane n'empêche pas les Turcs de faire des legs teſtamentaires en faveur des chiens, & d'aſſés d'autres animaux, ſur qui nos Marchands leur voient exercer tous les jours dans le Caire & dans Conſtantinople des charités merveilleuſes. Mais les Chinois paſſent tous les autres en cela, ſi nos Rélations ſont véritables, qui leur font acheter très chérement de petits moineaux, pour

les tirer de captivité, & les mettre dans leur liberté naturelle. Leur Morale eſt ſur tout remarquable au ſujet que nous traitons, & pour montrer qu'une parfaite liberalité eſt toûjours détachée de tout interêt, & ne conſidére jamais la reconnoiſſance. Car encore qu'ils ne puiſſent eſperer des bêtes brutes la gratitude qu'ils pourroient attendre des hommes raiſonnables, ſi eſt-ce qu'il n'y a pas un Hôpital dans toute la Chine pour les hommes, & il s'en rencontre une infinité pour toute ſorte d'animaux. Ils ſe fondent, dit Herrera, ſur l'avantage que nous avons du côté de l'eſprit, qui fait que nous ne pouvons tomber en neceſſité que par nôtre negligence, ou par un juſte châtiment de Dieu, auquel ils ne veulent pas reſiſter. Pour les bêtes, leur innocence fait qu'ils les jugent un plus digne objet de Charité; ce qui eſt cauſe qu'ils en uſent vers elles comme nous venons de dire ſans eſperance de retour, & ſans ſe rebuter par la conſidération d'une Ingratitude toute certaine. Certes voilà d'étranges raiſonnemens, capables pourtant de nous faire comprendre l'indépendance d'une vraie & généreuſe bénéficence.

Hiſtoire de la Chine.

L'on demande, s'il eſt poſſible que quelqu'un ſoit ingrat envers ſoi-même; parce que

ſi nous ſommes capables de nous faire quelque bien-fait, il eſt aiſé de conclure que la reconnoiſſance en eſt duë, & par conſequent que chacun peut être ingrat envers ſoi auſſi bien qu'envers un autre. Or eſt-il que nos façons de parler ordinaires ſemblent témoigner qu'une perſonne ſe fait aſſés ſouvent plaiſir à elle même. Car nous diſons à toute heure, Je ne ſai gré d'une telle choſe qu'à moi; ou dans un ſens contraire, Je me veux mal d'avoir fait cela, avec beaucoup d'autres ſemblables propos qui deſignent le contentement ou le déplaiſir que nous recevons de nos propres actions: d'où l'on infére une obligation qui demande quelque gratitude envers ſoi-même, au defaut dequoi l'on court fortune d'être ingrat. Quand Caton diſoit, que ſi nous manquions de quelque choſe nous devions l'emprunter de nous-mêmes; il parloit ſans doute en des termes qui favoriſent encore la même penſée. Cependant ce ſont ces belles manieres de diſcourir qui nous impoſent, & qui nous trompent, puiſqu'au fond la nature du bien-fait eſt telle, qu'il eſt beſoin de deux perſonnes pour lui donner l'être; l'une qui donne, & l'autre qui reçoive. Prenons-y garde; y auroit-il rien de plus ridicule que ſi nous

louïons un homme de s'être ſécouru dans une néceſſité, ou de s'être délivré de la main des Voleurs? La raiſon & le ſens commun s'oppoſent à cela, qui ne ſauroient concevoir que de telles actions ſoient méritoires, ni qu'un homme puiſſe rien faire pour ſoi dont il doive prétendre quelque loüange. Mais ce n'eſt pas en cela ſeul que le langage figuré nous corromproit le jugement, ſi nous n'y avions égard de bien près. Tant y a, que ſur le théme où nous ſommes, il n'eſt pas moins difficile de concevoir qu'une perſonne puiſſe être ingrate envers elle-même, que de s'imaginer qu'on s'oblige ſoi-même; dautant que la grace ou le bien-fait, & la revanche, ſont des choſes qui demandent néceſſairement la pluralité, avec une certaine reciprocation qui n'eſt point en un homme ſeul.

Il ne faut pas oublier une autre difficulté de Morale, ſi une injure poſterieure peut tellement effacer le bien-fait précédent, que nous en demeurions quittes ſans tomber dans l'Ingratitude. Le feu Prince d'Orange le devoit croire ainſi, quand il dit au Sieur de Boiſſiſe nôtre Ambaſſadeur, qui lui repréſentoit les grands ſervices que Barneveld avoit rendus tant à ſon Excellence, comme on

parloit alors, qu'à Meſſieurs les Etats ; que ſes deſſervices derniers étoient tels qu'ils ne permettoient pas qu'on ſe ſouvint d'aucune de ſes bonnes actions. Barneveld a fait, ajoûta ce Prince, comme les Vaches de Northoland, qui après avoir rempli de lait des pots d'immense grandeur, les caſſent en ſuite d'un coup de pied, perdant en même tems & les vaiſſeaux & le lait par un double dommage. Mais ſi nous laiſſons à part les raiſons de la Politique, qui a ſes conſidérations toutes particulieres, nous ſerons contraints d'entrer dans des ſentimens fort contraires. Car outre l'obligation générale de pardonner les injures, n'eſt-il pas du devoir d'une ame bien née & reconnoiſſante, d'imprimer plus avant dans ſa mémoire le bien-fait que l'offenſe ? D'ailleurs, vû que l'obligation eſt la plus ancienne, il y faut ſatisfaire, & puis on aviſera au reſte. Peut-être que celui de qui nous nous plaignons, ne nous a fait outrage que ſans y penſer, au lieu qu'il nous avoit diſtribué ſes graces de propos déliberé, & avec deſſein de nous rendre un bon office. Si nous examinons bien le tout par les plus rigoureuses loix de l'Ethique, nous trouverons que l'agréable ſouvenir du bien-fait doit conſumer toute l'amertu-

me du déplaiſir, & que celui à qui nous étions obligés de pardonner quand il nous eût été indifférent, mérite quelque choſe davantage par la conſidération de ce que nous lui étions redévables devant ſa faute. C'eſt être ingrat & injuſte tout enſemble, de vouloir uſer de compenſation en des choſes qui ne ſont pas de même poids, & dont l'une doit toûjours prévaloir ſur l'autre, ſi nous ne donnons beaucoup plus à la paſſion, qu'à ce que nous préſcrit le droit uſage de la raiſon.

Que dirons-nous de certains Sophiſtes qui ont osé ſoûtenir que l'Ingratitude étoit une pure Chimére, & qu'à le bien prendre il n'y avoit point d'Ingrats au monde, le prouvant de cette façon? Pour être Ingrat il faut avoir reçû un bien-fait ſans le reconnoître. Or eſt-il que les gens de bien ſont toûjours reconnoiſſans, & que quant aux vicieux, ils ne peuvent recevoir de bien-fait, dautant que par la doctrine du Portique le bien & le mal ſont incompatibles; outre qu'un méchant homme ne peut jamais faire ſon profit de rien. Par conſequent, puisque le Vertueux ne manque point de gratitude, & que celui qui eſt dans le vice n'eſt pas ſeulement incapable de recevoir une grace, mais même d'en profiter: Il s'enſuit néceſſairement que

ni le premier qui rend, ni le ſecond qui ne reçoit rien, ne ſont coupables du crime d'Ingratitude; d'où reſulte la premiere maxime, qu'il n'y a point d'Ingrats au monde, parce que s'il y en avoit, il faudroit qu'ils fuſſent de l'un ou de l'autre des deux ordres que nous venons de ſpecifier, & qui comprennent tout le genre humain. A ne rien diſſimuler, ce ſont des ſubtilités de l'Ecole, encore plus ridicules qu'elles ne ſont ingénieuſes : Elles reſſemblent à ces mets trompeurs, où il y a bien plus à éplucher qu'à manger. Auſſi n'ai-je garde de m'amuſer long-tems à repartir, que le divorce du vice & de la vertu n'eſt pas ſi formel, que l'un & l'autre ne ſe puiſſent jamais rencontrer dans un même ſujet. L'on répondoit autrefois qu'un méchant pouvoit recevoir ſinon un bien-fait, pour le moins quelque choſe qui lui étoit *Analogue*, & qui lui reſſembloit; de façon qu'à faute de s'en revancher, il y avoit un juſte ſujet de le nommer Ingrat. Seneque ajoûte encore, que celui qui croit qu'on lui a fait une grace, bien qu'elle ne ſoit pas telle qu'il ſe l'imagine, eſt tenu néanmoins d'uſer de gratitude, à cauſe qu'il y a des choſes qu'on doit méſurer par ce qu'elles ſemblent être, plûtôt que par ce qu'elles ſont en effet. Mais cher-

Lib. 5. de ben. c. 12. & 13.

chons ce qui peut inſtruire ſolidement, & nous moquons pour l'heure de ces vaines queſtions, comme de toiles d'araignées où nous n'avons pas deſſein de nous arrêter.

Il vaut mieux que nous affermiſſions toutes nos penſées ſur l'heureuse condition de ceux qui ont aſſés de fortune pour ſe tenir dans l'uſage de la Bénéficence, & qui ne peuvent jamais perdre le fruit de leurs bonnes actions, de quelque gratitude qu'on uſe en leur endroit. Car qui peut douter Chrêtiennement de la recompense future qui les attend, ſi les Payens mêmes la leur ont accordée dans ces champs Elyſées, où ils établiſſoient leur béatitude éternelle? C'eſt pour cela que Saint Auguſtin a comparé dans ſa Cité de Dieu le paſſage de l'Evangile, qui ordonne qu'on ſe faſſe des amis en uſant de liberalité, & en diſtribuant ce que nous nommons *Mammonam iniquitatis*, avec l'endroit du ſixiéme de l'Eneïde, où Virgile met les Ames bien-faiſantes & liberales, au nombre de celles qui étoient en poſſeſſion des lieux délicieux dont nous venons de parler.

Quique ſui memores alios fecere merendo,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.

In Necyom. Lucien s'eſt avisé de feindre gentiment ſur ce

ſujet, que Denys le Tyran ſe vit prêt d'être attaché là bas à une Chimére, ſi le Philoſophe Ariſtippe n'eût intercedé pour lui, repréſentant à Minos que Denys avoit fait du bien à beaucoup de perſonnes ſavantes, dont il n'étoit pas juſte qu'il demeurât ſans reconnoiſſance. A peine pourroit-on faire mieux voir comme les graces ne ſe perdent jamais, recevant leur juſte loier tôt ou tard, & ſouvent lors qu'on y penſe le moins, que par le conte mythologique de Phedrus touchant ce qui arriva au Poëte Simonide, qui reçût de Caſtor & Pollux la recompenſe d'un Poëme, dont il avoit emploié la plus grande partie des Vers à leur loüange. L'on remarque au même lieu la punition toute viſible de ceux pour qui Simonide avoit travaillé, & qui l'avoient renvoié par raillerie à ces deux freres gémeaux touchant le reſte de ſon paiement. Car ſi les Dieux, pour demeurer dans les termes Poëtiques, ſont amis de la reconnoiſſance, ils ne témoignent pas moins d'averſion d'un autre côté contre les ingrats. Et qui ne ſait que la roue d'Ixion n'a été inventée par les Anciens, que pour faire comprendre les châtimens inévitables, dont le Ciel punit toûjours l'Ingratitude? Evitons donc, autant qu'il nous ſera poſſible, un vice ſi détes-

Lib. 4. Fabul.

Pin. Ode 2. Pyth.

té de tout le monde. Il n'eſt pas beſoin pour cela d'avoir autant de moiens que Darius, qui recompenſa du révenu de l'Isle & de la Ville des Samiens, celui qui lui avoit fait préſent d'un fort beau manteau devant ſon avénement à la Couronne. Un cœur plein de gratitude, quand nous ne pouvons uſer d'autre revanche, eſt capable de paier les plus grandes obligations: & cette *Euchariſtie* des Grecs, comme dit à Gnemon le bon-homme Calaſiris dans Heliodore, vaut un treſor en matiere de reconnoiſſance, ſi nous lui ſavons donner ſon juſte prix. Mais il faut auſſi tenir pour une maxime conſtante, qu'il n'y a point de ſi petit bien-fait, dont nous ne devions avoir du reſſentiment. C'eſt ſur cela que le juſte Bocchoris rendit le notable Jugement dont parle Clement Alexandrin, par lequel celui qui en dormant avoit joüi, ce lui ſembloit, d'une Courtiſane, fût condanné à lui compter une ſomme d'argent au Soleil, dont elle prendroit l'ombre comme une monnoie auſſi legére, que la ſatisfaction qu'il pouvoit avoir reçû d'elle en ſongeant. Comment ſe pourroit-on exemter de reconnoître un office réel, ſi l'on a jugé qu'une telle réverie, & une ſi fauſſe imagination méritoient quelque ſorte de paiement?

Syloſontis chlamys.

Lib. 2. Æthiop.

Lib. 4. Strom.

Quoiqu'il en ſoit rien ne nous doit empêcher d'uſer au moins d'une extréme reverence vers nos bien-faiteurs, ſelon que toute la terre l'a toûjours pratiqué. Euſebe prouve par de bons Auteurs dans ſa Préparation à l'Evangile, que les Phéniciens & les Egyptiens rendoient des honneurs divins à ceux dont ils avoient reçû quelque notable aſſiſtance. *Lib. 1.*

Τὸ γὰρ τρέφον με, τοῦτ' ἔγω κρίνω θεόν. Je tiens pour Dieu tout ce qui me nourrit, dit l'ancienne Parœmie Grecque. L'on s'eſt fait des Veaux d'or de ce qu'on penſoit être utile. Les peuples de Theſſalie ont adoré la Cicogne, à cauſe qu'elle dévoroit les Serpens, dont ils étoient incommodés. Et chacun ſait le mot de ce bon Religieux, rapporté par Philippe de Commines au ſujet de Jean Galeas Duc de Milan: Nous nommons Saints tous ceux qui nous font du bien. Aions l'ame reconnoiſſante dans un degré plus raiſonnable, mais gardons-nous ſur tout de la plus honteuſe de toutes les taches qui la peuvent ſoüiller, que je crois être l'Ingratitude. *Lib. 7. cap. 7.*

III.

DU COMMERCE.

CEUX qui ont crû, comme vous me l'écrivés, que le Commerce n'étoit pas un

moien legitime d'acquerir des biens, parce qu'il n'eſt pas naturel, ſe ſont fort trompés. Encore qu'il ne ſoit pas bien naturel dans ſon principe, ni dans ſa cause efficiente, il l'eſt néanmoins dans ſa cause finale, puisque ſon but principal eſt de ſuppléer aux defauts de la Nature qui n'eſt pas abondante par tout; & ſouvent de remedier à ſon indigence; ce qui rend le trafic non ſeulement legitime, mais même neceſſaire & très digne de recommandation. Vous me dirés que tout le monde ſait comme le Commerce a été de tems immemorial mépriſé en beaucoup de lieux, & qu'il eſt encore aujourd'hui parmi aſſés d'autres Nations que la nôtre, qui en fait le partage des Roturiers.

En vérité, l'on voit avec admiration dans la Sainte Ecriture, le mot de Marchand & d'Impoſteur, qui paſſent pour une même choſe; ce que je me ſouviens qu'a remarqué Bodin entre autres, au cinquiéme livre de ſa République. Ariſtote dit ailleurs, que la Loi des Thebains leur défendoit expreſſément d'aſpirer à aucune Magiſtrature, s'il n'y avoit dix ans pour le moins qu'ils ſe fuſſent abſtenus du Commerce. Les anciens Romains tenoient toute ſorte de trafic honteux, ſi nous en croions Tite-Live; *Quæſtus omnis*

Lib.3. polit. c. 5.

patribus

patribus indecorus visus est. Et depuis, les Constitutions des Empereurs ont défendu à la Noblesse, comme les Canons de l'Eglise aux Ecclesiastiques, d'exercer le commerce; ce qui semble le rendre vil tout-à-fait parmi nous.

Il n'en faut pas pourtant tirer une conclusion si desavantageuse. La distinction des Professions que fait un Legislateur, ne les diffame pas. Et comme celle des Marchands n'a pas été beaucoup estimée aux lieux que nous venons de remarquer, l'Histoire nous apprend qu'elle a reçû tous les honneurs possibles dans les Etats qui ont été les mieux policés; que ces fameuses Républiques de Grece, aussi bien que la Carthaginoise, luï ont donné accés aux plus importantes Charges du Gouvernement; & qu'encore aujourd'hui celles de Venise, de Génes, de Hollande, & assés d'autres en usent de même; outre que la Noblesse s'y occupe en beaucoup de Roiaumes avec tant de splendeur & de succés, que les Princes & les plus renommés Monarques ne l'estiment pas indigne de leurs soins. Car, pour ne rien dire des Gentils-hommes d'Angleterre, qui remplissent la plus grande partie des boutiques de Londres, & de leurs autres villes, sans pré-

judicier à leur condition, n'apprenons-nous pas de toutes les Relations de Levant, & particuliérement de celle de Piétro della Valle, qui a écrit la vie de Xa Abbas, que le Roi de Perse est le plus grand Marchand de tout son païs, où la plûpart des Nobles trafiquent à son exemple avec honneur, & hors de toute crainte qu'ils se puissent faire tort? Le Grand Duc de Toscane ne pratique-t-il pas la même chose sans diminution de sa dignité? Et le Roi de Portugal n'a-t-il pas rendu son nom celebre par toute la Terre; augmenté sa Couronne, & enrichi ses Provinces par le moien du Commerce? Pour ne rien dire de Philippe Second, qui fit transporter, à la faveur de son mariage avec la Reine d'Angleterre Marie, dix mille moutons en Espagne si utilement, que le commerce des Laines semble être passé depuis ce tems-là d'un lieu à l'autre.

Mais vous me dirés peut-être, que ces trafics de Rois & de Princes sont si grands & si relévés, qu'on ne leur sauroit comparer avec raison ceux des particuliers, & qu'ils n'ont nul rapport avec le Commerce ordinaire. Je répons à cela qu'on dit tous les jours comme une maxime certaine en Philosophie que le plus & le moins ne changent pas l'es-

pece, & que ſi généralement parlant le commerce n'a rien de honteux en ſoi, il ne ſauroit être infame de lui-même dans le particulier. Si ce n'eſt qu'on veuïlle s'imaginer, que comme les petits Pirates ſont mis à la Cadéne, ſelon le mot de Diogene à ce Domteur de l'Aſie, au même tems que les grands Corſaires, comme ſont presque tous les Conquerans, reçoivent des couronnes & des éloges de tout le monde; le Trafic en gros, & qui ſe fait avec des équipages d'immenſe dépenſe, doive être reputé honorable, encore que celui des moindres Marchands ſoit vil, & plûtôt honteux qu'autrement. J'avouë que la plus commune créance des hommes eſt celle-là; ce qui n'empêche pas pourtant qu'à prendre les choſes un peu plus exactement, & comme dit l'Italien, *alla Platonica*, nous ne ſoions obligés d'en juger tout autrement, & de n'abaiſſer pas ſi fort le Commerce, qui cauſe tant de biens à tout le genre humain, qu'on ne ſauroit concevoir qu'il pût ſubſiſter ſans lui.

Vous étes bien aſſuré que je n'en parle pas ainſi par interêt. La famille dont je ſuis ne prend nulle part en cela. Et à mon égard quand ma façon de vivre ne me diſtingueroit pas comme elle fait de celle des Marchands,

j'ai un génie ſi contraire aux ſoins du commerce, qu'en vérité je n'ai rien remarqué dans toutes les vies des Anciens qui me plaiſe tant, que ce qu'on y lit du fameux deſtructeur de Numance & de Carthage Scipion Emylien, qu'en cinquante-quatre ans, qu'il vêquit, jamais il n'acheta ni ne vendit rien.

Voulés-vous que je vous diſe enſuite laquelle de toutes les manieres de trafiquer revient davantage à mon humeur, & m'agrée le plus dans les livres? C'eſt celle qui eſt la plus ſimple de toutes, où intervient le moins de paroles, & où le ſilence même ſert de truchement pour vuider les differens, & conclure toute ſorte de marchés. Je ne m'étonnerai pas que vous aiés de la peine à m'entendre d'abord, parlant de ce qui eſt ſi inuſité parmi nous, & qui ne ſe pratique qu'aux lieux du monde les plus éloignés de la France. Car je ne me veux pas contenter de vous faire ſouvenir de ce que vous avés obſervé vous-même dans les Beſeſtans des Turcs, (qui ſont leurs Foires & leurs places publiques, où ils expoſent en vente les choſes dont ils trafiquent) qu'on y entend moins de bruit parmi dix ou douze mille perſonnes qui les rempliſſent, qu'ici quand une centaine ſeulement s'aſſemblent à même deſſein, ou qu'ils

ſe trouvent même dans des lieux du plus grand reſpect. En effet j'ai lû dans diverſes Relations, que la plûpart du commerce des Indes Orientales ſe fait ſans ouvrir ſeulement la bouche. Louïs Bartheme dit, qu'en Ca- *Cap. 17.* licut ceux qui trafiquent, au lieu de parler ſe touchent ſimplement l'un à l'autre les articles des doigts, & terminent par là leurs ventes & leurs achats fort heureuſement. Ceſare-dei Federici témoigne que la même choſe eſt en uſage au Roiaume de Pegu, & que les Caffres vendent aux Portugais de Moſambique, ou achetent d'eux ſans mot dire. Cela me remet dans la mémoire l'endroit de *Lib. 6.* Pline, où il parle des Seres, les plus Orien- *hiſt. nat.* taux de l'Aſie, & qui ſont peut-être les Chi- *cap. 17.* nois, ou ceux de Cambalu; aſſurant que dans leur commerce ils évitoient ſoigneuſement de ſe mêler avec les autres hommes. Paul Jove dans ſa Moſcovie, & Sigiſmond de Herberſtein, nous repréſentent les Lapes ou Lapons vers le Nord, qui échangent leurs fourrures Armelines contre d'autres marchandiſes tellement ſans dire mot, que c'eſt même ſans voir ceux avec qui ils permutent. Le même Sigiſmond écrit ailleurs des peuples de Lucomorye, qui ſont vers le fleuve Oby ſur la mer glaciale, qu'environ la fin de Novem-

bre qu'on veut qu'ils meurent, parce qu'ils ſe renferment ſans ſortir durant la longue nuit du climat où ils vivent, ils mettent leurs denrées en un certain lieu, où d'autres peuples les viennent prendre en échange de celles de leur païs: Et qu'à leur réveil, qui paſſe pour une reſſuſcitation, le vingt-quatriéme d'Avril ou à peu près, ils vont voir ſi la permutation n'a pas été juſte & fidelle; parce que s'il ſe trouve qu'elle ſoit autre, ce qui n'arrive que rarement, ils tombent dans de grandes guerres entr'eux. Louïs Cadamoſte repréſente les commerces d'Afrique, qui ne ſe font pas avec plus de bruit, ni avec moins de ſincerité. Car ceux de Melly vont debiter leur ſel à d'autres Negres, qui ne ſe laiſſent jamais voir. Les premiers le mettent au lieu accoûtumé, jusqu'à ce que les autres aient apporté autant d'or pour le moins, le Sel l'égalant de prix s'il ne le ſurpaſſe; & puis chacun prend ſon lot dans une telle diſtance, qu'ils ne s'enviſagent pas ſeulement, tant s'en faut qu'ils puiſſent diſcourir enſemble. Des-Hayes confirme cela dans ſon voiage de Levant, où il conte de quelle façon les Maures trafiquent avec ceux des deſerts de Numidie. Il dit que ſur les confins de cette Province ſe trouve la ville de Fezan, qui appartient au

Grand Seigneur, & qu'à une lieuë de diſtance les Maures vont planter ſur une montagne leur étendard, à l'entour duquel ils mettent des monceaux de ſel, & puis ſe retirent. Les Arabes viennent enſuite, qui laiſſent au même lieu les marchandiſes qu'ils veulent donner en échange, & alors la permutation ſe fait ou bien chacun reprend le ſien avec tant d'innocence, qu'il n'arrive jamais de ſurpriſe entr'eux. L'on peut voir auſſi dans l'Hiſtoire *Cap. 107.* des Cherifs de Diego de Torres, une autre Relation toute ſemblable de quelques autres Maures, qui trafiquent avec ceux de la Province de Tomocota, au bout des deſerts de Libye. Il aſſure pour l'avoir ſçû des Marchands mêmes qui en étoient de retour, que toute leur negociation ſe faiſoit ſans parler, & en mettant ſeulement leur Marchandiſe dans la Doüane, où ceux du païs apportoient l'or qu'ils étoient reſolus d'en donner, ſans ſe tenir aucuns propos. Surquoi vous pouvés vous ſouvenir, comme Herodote nous a décrit dans ſa Melpomene, il y a ſi long-tems, un uſage tout pareil, parlant de la même Afrique. Il dit, que les Carthaginois entrant dans l'Ocean par les Colomnes d'Hercule, abordoient une des côtes de Libye, où leur coûtume étoit d'expoſer en terre ce qu'ils

vouloient débiter, le faiſant ſavoir à ceux du païs par le moien d'une fumée, qu'ils excitoient ſur quelque lieu voiſin & éminent. Ceux de la contrée connoiſſant le ſignal, y venoient auſſi-tôt avec de l'or, qu'ils laiſſoient auprès des Marchandiſes en ſe retirant, afin que les Carthaginois viſſent à leur tour s'ils en étoient contens; ce qui ſe faiſoit à diverſes repriſes, augmentant le prix s'il en étoit de beſoin, ſans jamais ſe faire aucune injure de part ni d'autre.

Or quoique je ne prétende pas que vous preniés tout ceci au pied de la lettre, ni que tant d'exemples tirés de certaines regions qui nous ſont preſque inconnuës, puiſſent jamais faire changer l'uſage de nos Foires & de nos Marchés: Si eſt-ce qu'il me ſemble qu'on en peut tirer cette leçon, que les tromperies & la mauvaiſe Foi y ont trop de lieu, & que ni nos Coûtumes ni nos Ordonnances n'ont pas aſſés pourvû en cela au bien public parmi nous, vû ce qui ſe pratique de mieux en tant d'endroits au dehors, où il n'eſt pas permis au Marchand d'uſer ni par paroles, ni par d'autres ſoupleſſes, d'aucune ſupercherie. Les Loix de Platon défendent expreſſément à celui qui vend, de priſer ſa

Lib. 11. de leg.

marchandiſe, ni d'emploier aucun ſerment pour la débiter. Elles ne veulent pas non plus qu'il lui ſoit permis de vendre à deux prix différens. Et par une Loi d'Ariſtonicus, il n'étoit pas même loiſible dans Athenes à ceux qui vendoient le poiſſon, de le donner à moindre prix, que ce qu'ils l'avoient fait ou voulu vendre dès le commencement, pour les empêcher de le tenir trop cher, d'autant que par une autre conſtitution de Police il leur étoit très expreſſément defendu d'en expoſer en vente, qui fût tant ſoit peu corrompu : de ſorte que pour ne tomber pas dans cet inconvenient, d'être condannés à l'amende, & de le perdre en le gardant trop long-tems, ils n'oſoient le ſurfaire dès la premiére fois. Je ne parle point ici de cette celébre Ordonnance de la même ville d'Athenes, par laquelle le menſonge étoit ſi ſévérement prohibé dans le marché public, κατὰ τὴν ἀγορὰν ἀψευδεῖν : à cauſe qu'encore qu'il y eût des *Agoranomes*, ou des Officiers créés exprés, pour y faire obſerver les Statuts de la Police, je me ſouviens fort bien du mot d'Anacharſis, *Apud Diog. Laërt.* qui ſe mocqua des Atheniens pour ce regard, voiant qu'ils ne mentoient nulle part ſi impudemment qu'en plein marché. Quoi qu'il en ſoit, bien que la malice des hommes ſe

trouve si grande, qu'elle se met toûjours au dessus de la Loi, nous ne devons pas laisser d'estimer pour cela le sentiment des Legislateurs, qui ont tâché de regler le train du Commerce, & de rendre le Trafic le plus raisonnable qu'il leur a été possible. Qu'y a-t-il de plus contraire à l'équité, que les monopoles qu'ils interdisent, & dont néanmoins nos commerces sont si remplis ? Et ne peut-on pas dire, que de toutes les professions il n'y en a point qui aille si directement ni si généralement contre le premier & fondamental précepte de toute la Morale, que fait le Commerce ? Ce précepte porte que nous ne devons jamais faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Cependant il n'y a point de Marchand qui ne tâche de vendre ses denrées au plus haut prix qu'il lui est possible ; encore que s'il lui faloit acheter quelque chose, il soit contraint d'avouër qu'il lui fâcheroit fort d'en donner au delà de sa juste valeur. Neron, tout ennemi capital qu'il étoit du genre humain fut forcé pour obvier à ce desordre, & à la grande avidité des Marchands, d'ordonner que ceux de bled particuliérement seroient toûjours debout durant qu'ils le vendroient, afin de les contraindre à s'en défaire promptement, & à prix rai-

ſonnable. Qu'eſt devenuë la bonne Foi, ſi neceſſaire au métier dont nous parlons, que nos Proverbes ne vantent rien tant que la Foi du Marchand? Et qui eſt celui qui auroit aſſés de franchiſe, pour dire le defaut, auſſi bien que le mérite, de ce qu'il expoſe en vente? Si eſt-ce qu'une exacte prud' hommie le voudroit ainſi; & la raiſon qu'eût Caton de condanner celui, qui vendant ſa maiſon avoit tû l'Arrêt des Augures, par lequel on l'obligeoit à la tenir plus baſſe, doit avoir lieu en toute ſorte de commerce, où la bonne Foi defend également d'amplifier la bonté, & de cacher les vices de ce qui entre en negociation. *Quia bonæ fidei venditorem*, dit Valere Maxime ſur ce jugement de l'ancien Caton, dont Ciceron parle au troiſiéme livre de ſes Offices, *nec commodorum ſpem augere, nec incommodorum cognitionem obſcurare oportet.* L'acheteur même eſt obligé par cette bonne Foi, de ne conſentir pas à une erreur qui lui ſeroit avantageuſe, ſi celui qui vend ſe méprend par ignorance ou autrement. Quintus Scevola fils de Publius, donna d'un fonds de terre plus qu'on ne lui en demandoit, jugeant qu'il valoit davantage. Perſonne, dit Ciceron au même lieu, ne ſauroit nier que ce ne ſoit l'action d'un homme de bien, en-

Lib. 8. *cap.* 2.

core que beaucoup diſent dès ce tems là mal à propos, qu'elle n'étoit pas accompagnée de prudence, comme ſi la ſageſſe eût été contraire à la probité, ou que celle-ci eût pû ſubſiſter ſans l'autre.

C'eſt tout ce que vous aurés de moi, ſur le ſujet que vous m'avés préſcrit, en m'obligeant à vous dire ſi j'étois de l'avis de ceux qui vous avoient parlé avec tant de deſavantage du Commerce. Si les voiages de long cours, & les richeſſes de l'une ou de l'autre Inde ont fait quelque impreſſion ſur vôtre eſprit, je vous ſouhaite la bonne fortune de *Lib. 4.* ce Soſtrate Æginete, qu'Herodote nous donne pour celui de tous les Grecs, qui s'étoit mis jusqu'à ſon tems le plus dans l'opulence par le moien du Trafic. Mais Dieu vous préſerve de la fin d'un Piçarre après toutes vos courſes, quelques biens immenſes qu'il ait poſſedés par le moien des ſiennes, au dire des Eſpagnols, qui ſoûtiennent dans leurs Hiſtoires que jamais l'on n'a connu un homme particulier auſſi riche que lui. J'aime mieux vous voir en toutes choſes dans la médiocrité que dans l'excés, & particuliérement en ceci, où je tiens le Paradoxe véritable, que la moitié y vaut mieux que le tout. En quelque part que vous portent vos Deſti-

nées, je ne penſe pas que vous y trouviés un lieu d'auſſi grand commerce, qu'étoit autrefois cette ville de la Colchide Dioscurias, ou Sebaſtopolis, dont parle Pline au ſixiéme livre de ſon Hiſtoire Naturelle. *Cap.* 5. Il avouë qu'elle étoit déjà déſerte de ſon tems: mais qu'au rapport de Timoſthene, elle avoit été autrefois une place ſi celébre, que trois cens Nations de Langues differentes y negocioient; ajoûtant que les Romains y ont eu à leurs gages jusqu'à cent & trente Interpretes pour le même emploi. Je vous défie de me deſigner un endroit dans le monde, qui porte aujourd'hui les marques d'un ſi grand Trafic, ni où l'on puiſſe voir un tel abord de Marchands.

Et pour preuve de la viciſſitude de toutes choſes, je vous prie d'obſerver avec moi comme la Mingrelie d'aujourd'hui, qui eſt cette Colchide des Anciens, où ſe trouvoit une ſi fameuſe Echele à tant de peuples differens, (ſelon le terme uſité par toutes les Mers du Levant) paſſe dans nos Relations pour un des lieux de la Terre le moins frequenté, ſur tout à l'égard de nos quartiers & de l'Italie, qu'on ſait y avoir tenu autrefois un ſi grand commerce. Ne vous étonnés pas au reſte de mon humeur ſi peu complaiſante, pour ne pas dire extravagante, quand j'ai presque

voulu aſſujettir le Negoce au ſilence de nos plus auſtéres Religions. Je vous avoüe que l'amour de la Philoſophie, & de ſon doux repos, toûjours accompagné de taciturnité, m'a transporté cette fois. Si vous n'avés pas encore compris jusqu'où il s'étend, ce mot d'un Ancien eſt capable de vous le bien faire entendre, *Philoſophia ejus eſt verecundiæ, ut ſtrepitum non modo verborum, ſed ne cogitationum quidem in ſacrarium ſuæ quietis admittat.*

Macr. 7. *Satur. cap.* 1.

IV.

DE LA GRANDEUR, ET PETITESSE DES CORPS.

Epiſt. 58.

Ce que vous dites eſt véritable, que Seneque a parlé des Géans dans une de ſes Epîtres, auſſi bien que des Centaures, comme de choſes imaginaires ſeulement, & qui n'ont point de ſubſiſtance ſi l'on en croit les Stoïciens. Ces os, ſoit foſſiles, ſoit d'Elephant, qu'on montroit à Paris l'an mil ſix cens treize, & qui furent promenés enſuite par la Flandre, & par l'Angleterre, comme s'ils euſſent été du Teutobochus dont parle l'Hiſtoire Romaine, nous ont fait voir clairement combien l'on nous impoſe pour ce regard. Suetone remarque dans la vie d'Auguſ-

Art. 72.

te, que dès ce tems-là l'on vouloit faire passer de grands ossemens d'animaux, pour des reliques de Héros ou de Géans. Et Marc Polo nous assure qu'on débitoit aux Indes Orientales des Squeletes de certains petits Singes, comme s'ils eussent été de Pygmées; protestant qu'il ne s'est jamais vû dans le monde d'hommes de si petite stature. Ce sont des négatives bien absoluës sur l'un & sur l'autre sujet. Je vous veux dire ce que j'en pense, d'autant plus sommairement, que je vous renvoie, pour ce qui regarde les Géans, à tant de Traités faits exprès, me contentant de vous ajoûter, que je pourrois autoriser leur existence par des exemples sans fin, que j'ai tirés de toutes ces Relations de voyages dont vous savés bien que je n'ai pas méprisé la lecture.

Lib. 3. cap. 12.

Encore que ce mot de Géans qui se lit au sixiéme chapitre de la Genese, soit pris par Philon, par S. Cyrille, & par assés d'autres Auteurs, pour des hommes superbes & impies, plûtôt que pour des personnes d'une grandeur de corps extraordinaire: & quoique l'endroit du quatorziéme chapitre de la Sagesse de Salomon, qui parle des Géans que le Deluge fit perir, puisse être entendu de la sorte; l'on ne peut pas donner ailleurs cette

Lib. de Gigant.
Lib. 9. advers. Iul.

même interprétation à divers lieux de la Sainte Ecriture; & ſon autorité nous oblige de croire qu'il y a eu de véritables Géans auprès de qui les autres hommes ne paroiſſoient guéres plus hauts que des Sauterelles. *Vidimus monſtra quædam filiorum Enac, de genere Giganteo, quibus comparati quaſi locuſtæ videbamur*, diſoient ceux qui étoient allés reconnoître la Terre de promiſſion, au treiziéme chapitre des Nombres. Et dans le ſecond du Deuteronome, il eſt fait mention de certains Moabites, ſi grands & ſi puiſſans, *ut de Enakim ſtirpe quaſi Gigantes crederentur*. Sans cette déférence que nous devons au Texte ſacré, je vous avoüe que j'aurois bien de la peine à recevoir pour véritable, ce qui ſe dit d'une nature d'hommes ſi diſproportionnée de la nôtre, qu'eſt celle des Géans. Je les rapporterois bien plûtôt à l'imagination de ceux qui ſe plaiſent à inventer des Fables, ou pour impoſer aux plus crédules, ou pour en profiter. L'opinion auſſi de quelques Philoſophes qui ſe ſont perſuadés que le monde va toûjours en dégénerant, y peut avoir beaucoup contribué. Et pardeſſus tout je penſe que la coûtume des Anciens, dont parle Ariſtote, de repréſenter leurs Dieux & leurs Héros plus grands

Lib. 1. Polit. cap. 5.

grands ſans comparaiſon que nous ne ſommes, eſt celle qui a eu le plus de pouvoir en cela. Les ſtatuës des Rois ne nous impoſent-elles pas encore tous les jours là deſſus? nous repréſentant un Alexandre le Grand & un Charlemagne pour demi-Géans, qui n'étoient conſtamment, le premier que fort petit, & le ſecond qu'homme ordinaire. Clement Alexandrin cite le Philoſophe Hieronymus, & Dicearchus, pour prouver par celui-là qu'Hercule étoit de très petite taille, (quoique Solin lui donne ſept pieds de haut) & par l'autre qu'il avoit le corſage grêle, bien que nerveux, & par conſequent robuſte. N'eſt-il pas vrai-ſemblable que ceux qui conſidéreroient à deux ou trois mille ans d'ici la figure de bronze qui repréſente Henri Quatriéme ſur le Pont-neuf, ſe perſuaderoient facilement qu'il étoit auſſi grand que nous l'avons connu petit; & qu'apprenant par l'Hiſtoire qu'il fût au plus de mediocre ſtature, ils ſeroient portés à conclure là deſſus que nôtre nature s'affoiblit à méſure que'elle s'éloigne de ſon principe pour aller vers la fin des Siécles; & que les hommes du tems de ce Roi ont été bien plus hauts & plus corpulens que ceux du leur? C'eſt ainſi que tout ſert à nous tromper, & que ſur de mauvais antecedens

Adm. ad Gent.

Cap. 1.

nous fondons le plus ſouvent de très fauſſes conſequences.

Il eſt difficile de ne penſer pas la même choſe de tout ce qu'on écrit des Pygmées, ou de certains petits hommes qui ſont en guerre perpetuelle, à ce que dit après Homere, un Ménécles dans Athenée, non ſeulement avec les Gruës, mais encore avec les Perdrix ; ſe ſervant des dernieres pour tirer leurs caroſſes, ſi nous en croions ce Baſilis cité au même lieu comme Auteur de quelques Relations des Indes. Nicephore parle auſſi d'un Egyptien qui ne ſurpaſſa jamais en hauteur une perdrix, quoi qu'il eût près de vingt-cinq ans ; doüé au reſte d'une voix agréable, & d'un diſcours qui témoignoit beaucoup de prudence & de générosité. Le Poëte Philetas, compatriote d'Hippocrate, avoit le corps ſi petit & ſi léger, qu'on fût contraint de lui mettre du plomb aux pieds, pour l'empêcher d'être le joüet des vents. Et l'on ajoûte qu'un Archeſtratus mis dans une balance, fut trouvé de la juſte peſanteur d'une obole. Ce n'eſt donc pas merveille ſi Philoſtrate repréſente ſes Pygmées tenant des haches, des ſerpes & des cognées pour couper les bleds ; parce qu'à leur égard ce ſont des arbres de haute-fûtaie. Je ſai bien qu'Ariſtote même a re-

Lib. 9. Deipn.

Lib. 12. Hiſt. Eccl. c. 37.

Athen. lib. 2. Deipn.

Lib. 2. Icon.

connu des Pygmées, leur donnant des cavernes ou tanieres pour habitation; & que Pline en a mis en diverſes parties du Monde. Car il en place dans la Thrace; d'où il dit que les Gruës les chaſſérent, d'autres vers Seleucie ou Antioche; d'autres encore en Ethiopie, vers le lieu où le Nil tire ſon origine; quelques-uns aux montagnes des Praſiens de l'Inde Orientale; & de certains encore dans un autre endroit au deſſus des ſources du Gange, nommant ceux-ci Spithamiens, à cauſe que jamais ils n'excedent la hauteur de trois palmes. Mais auſſi n'ignorons-nous pas que les grands Auteurs écrivent beaucoup de choſes qu'ils ne garentiſſent pas. D'ailleurs Strabon a crû, qu'à cauſe que tous les animaux naiſſent bien plus petits aux Regions intemperées par l'excés du chaud ou du froid, qu'aux autres; l'on a vrai-ſemblablement inventé des Pygmées; que jamais homme digne de foi, ajoûte-t-il, n'a dit avoir vûs. Certes l'autorité de ce grand Géographe mérite beaucoup de déference. Et bien que nous ne doutions point que la Nature ne produiſe ordinairement les hommes un peu plus hauts ou plus petits dans quelques contrées, & ſous de certains climats, qu'elle ne fait autre part; comme

Lib. 4. cap. 11. l. 5. cap. 29. lib. 6. cap. 19. & 30. & l. 7. cap. 2.

Lib. 17. Geogr.

elle engendre auſſi par tout de ces hommelets nains, qui ſont les *Homunciones* des Latins, les *Piccolhuomini* des Italiens, & les *Manequins* des Flamands, lors qu'il ſe trouve du vice dans la forme, ou du defaut dans la matiére; ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il y ait des Nations entieres de Pygmées, & des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe tellement au deſſous de nôtre ſtature qu'on les repréſente. Les Egyptiens qui diviſoient le corps humain en trente-ſix, & quelquefois en plus de parties, attribuant à chacune un Demon particulier, ſelon la doctrine de Celſus, dont Origine ſe mocque, n'euſſent jamais trouvé le moien de faire tant de diſſections differentes ſur de ſi petits ſujets. J'ai bien encore de la peine à croire qu'il ſe rencontre en quelque partie de la Terre que ce ſoit, des gens, qui n'aiant qu'un pied & demi de haut, ne vivent que trois ans, *in trimatu implentes vitæ curſum*, ce ſont les propres termes de Pline. Et je mets au même rang ces Pygmées de Tacchara, dont parle Beato Odorico, qui ſe marient à cinq ans, & ne paſſent jamais la hauteur de trois palmes. Mais je trouve très digne de conſidération ce que Sigismond de Herberſtein rapporte dans ſa Moscovie, & après lui (ſans le nommer) Scaliger dans ſa

deux cens soixante & troisiéme exercitation contre Cardan, qu'encore que les Samogitiens soient des hommes très grands, ils ont quelquefois des enfans nains, & puis d'autres de belle & riche taille, la nature procedant presque toûjours ainsi successivement dans leurs générations.

Après vous avoir déclaré mon sentiment pour ce qui touche les Géans & les Pygmées, je vous veux communiquer quelques autres pensées qui me viennent au sujet de la grandeur & de la petitesse des corps, tels que nous en voions tous les jours. Or quoique la plûpart du monde souhaite plûtôt d'être grand que petit, à cause de quelques avantages que peuvent prendre les hommes de haute corpulence sur les autres; si est-ce que toutes les Nations semblent avoir voulu donner dans leurs façons de parler ordinaires de mauvais préjugés des premiers. Les Grecs ont dit *ἄνους ὁ μακρὸς*, les Romains *homo longus raro sapiens*, & nos François ont une infinité de brocards qui témoignent du mépris des grandes personnes. Les Poëtes donnent bien du courage aux Ajax & aux Rodomonts qui sont leurs plus grands Colosses, mais ils ne les recommandent jamais du côté de la raison. Et je ne vois dans toute l'Antiquité, que

le ſeul Milon Crotoniate, ce fameux Athlete qui fut ſix fois victorieux aux jeux Olympiques, de qui l'on ait dit qu'il eût la grandeur de l'esprit proportionnée à celle de ſon corps. Auſſi eſt-ce une maxime des plus reçuës dans la Philoſophie, qu'où il y a beaucoup de matiére, il ne s'y rencontre ordinairement que fort peu de forme ou de connoiſſance. Le bœuf comparé au Renard en fournit de preuve dans la Fable, auſſi bien que dans la Phyſique. Que ſert-il au Crocodile, qu'à ſe faire craindre & haïr, d'être le ſeul de toutes les bêtes qui croit tous les jours de ſa vie? Que profite à l'Ours cette lourde maſſe de chair qui le compoſe, qu'à le rendre plus endormi, plus contemtible, & plus propre à être mené par le nez?

Diod. Sic. l. 12. Bib. Ariſt. lib. 4. Met. cap. ult.

Quid niſi pondus iners, ſtolidæque ferocia mentis?

Ovidius. in hiſt. animal.

Comme en parle le Poëte Latin. Ariſtote a reconnu au quatriéme livre des parties des animaux, qu'à l'égard de l'homme le poids du corps, s'il eſt grand, peut retarder & alentir les operations de ſon ame jusqu'à celles du ſens commun. Et la comparaiſon du Pilote qui conduit bien mieux un vaiſſeau médiocre qu'une ramberge, eſt merveilleuſement juſte là deſſus.

Cap. 10.

N'en doit-il pas être tout au rebours, par

la Doctrine des contraires, de ceux qui ont le corps petit? Ils ont en cela plus de ressemblance que les autres à la Divinité; l'on attribuë aux corps glorieux le don de subtilité, ou d'occuper peu de lieu; & c'est pourquoi Anacreon compare sa Cicade aux Dieux immortels, à cause du peu d'empêchement qu'elle reçoit du côté de la matiere. La Mouche à miel, dit l'Ecclesiastique, pour être la moindre des volatiles, ne laisse pas d'être des plus considérables, *Brevis in volatilibus est Apis, & initium dulcoris habet fructus illius.* Cap. 11. La petitesse est souvent le symbole des choses précieuses; le Roiaume des Cieux est comparé à un grain de moutarde; & Dieu défendant à Samuel de regarder à la taille des enfans d'Isai, il lui fit choisir David qui étoit le plus petit de tous, pour l'élever à la Roiauté d'Israël. Ulysse, Tidée, Agesilaüs, Chrysippe, Esope, & assés d'autres entre les Payens, ont fait voir que la vertu unie & ramassée dans leurs petits sujets avoit plus de force & de vigueur que quand elle est plus dispersée. Les moindres Oiseaux sont les plus éloquens; les plus petits Poissons ont plus de fecondité que les autres; l'Abeille n'a garde d'égaler en grandeur l'inutile Frêlon: & généralement, dit Aristote, vous verrés toûjours dans les

especes des animaux, que les plus petits ont davantage d'intelligence, & d'exactitude au raisonnement, ce qu'il appelle en ce lieu-là την τῆς διανοίας ἀκρίβειαν. Voulons-nous bien reconnoître ce que peut une vertu renfermée dans un petit espace? considérons le travail des Fourmis, tant de jour que de nuit au clair de la Lune, & observons sur tout après Pline, comme faisant comparaison des charges qu'ils portent & de leurs corps, il n'y a point d'animaux qui fassent paroître tant de force qu'eux, *Si quis comparet onera corporibus earum, fateatur nullis proportione vires esse majores;* d'où viennent peut-être les marques de leurs pénibles travaux, qu'elles impriment en cheminant sur les pierres les plus dures. Revenant aux hommes, j'en ajoûterai deux à ceux que j'ai déjà nommés. Le premier sera le plus renommé de tous les Rois de Pologne, cet Uladislaüs que les Histoires surnomment *Cubitalem*, (mot qui signifie en Latin la même chose que Pygmée en Grec) parce qu'il n'avoit qu'une coudée de hauteur. Le second est d'un grand Cam de Tartarie appellé Casan, si vaillant & si rempli de vertus, que si Nation n'a point eu de Monarques qui le valussent; & qu'on sait néanmoins avoir été si petit de corps, & si

Lib. 9. de hist. an. cap. 7.

Lib. 11. hist. nat. Cap. 30.

laid de viſage, qu'il paroiſſoit un monſtre. Ayton Armenien qui le vit entre deux cens mille Tartares nous aſſure qu'il étoit le plus petit d'eux tous, quoique plus relevé en merite, auſſi bien qu'en dignité & en puiſſance. Voilà comme les hommes reſſemblent aſſés ſouvent aux Grénadiers, qui portent d'autant plus de fruit qu'ils ſont plus petits.

La corpulence aiant d'autres meſures ou dimenſions que celle de la hauteur, je vous dirai en un mot, que c'eſt à peu près la même choſe des groſſes perſonnes & des deliées, que des grandes & des petites. Car de même qu'on a toûjours diffamé la taille de ceux que la Nature ſemble avoir condannés aux peines d'un Crocheteur qui ſuë perpetuellement ſous le fais de ſa charge; & comme l'on a crû que la peſanteur du corps cauſoit ordinairement celle de l'eſprit, *Venter pinguis non gignit ſenſum tenuem ſeu ſubtilem.*

Παχεῖα γαστὴρ λεπτὸν οὐ τίκτει νόον..

Auſſi voions-nous par tout que la maigreur, & la légéreté des corps que nous nommons gréles ou déchargés, & que les Latins appellent ſubtils, paſſe pour une marque de bonté ſpirituelle, & presque pour une condition neceſſaire à la liberté des operations de nôtre ame. C'eſt pourquoi Hippocrate juge qu'il

eſt expedient à ceux qui veulent acquerir de la prudence, de ſe rendre maigres, συμφέρει καὶ ἀσαρκεῖν πρὸς τὸ φρονίμους εἶναι. Un corps trop nourri & trop ſucculent, regimbe contre la raiſon,

Horat. *Atque affigit humo divinæ particulam auræ.*

Mais le conſeil d'Hippocrate me fait ſouvenir de ce grand Capitaine du dernier ſiecle, Chiapino Vitelli, qui ſe voiant reduit à porter une bande attachée au cou pour ſoûtenir ſon ventre, le fit décroître de telle ſorte par l'uſage du vinaigre au lieu de vin, qu'il peſoit moins de quatre-vingts ſept livres qu'auparavant, & prenoit plaiſir à s'enveloper dans la peau de ce ventre abaiſſé comme dans une cuiraſſe, *Detumeſcente abdomine, defluentéque ventris pelle, quâ ipſe ſe thoracis inſtar involvebat*, dit Famianus Strada. (Decad. 1. lib. 8.)

Ne vous imaginés pas ſur tout ce que je vous viens de repréſenter, que je prétende donner de l'avantage aux uns au préjudice des autres. Il y a long-tems que j'ai ouï dire qu'il eſt de toutes tailles de bons Lévriers; & vous ſavés bien d'ailleurs que je ne ſuis nullement intereſſé dans un des partis. Mon deſſein n'a été autre que de fortifier un peu le côté qui ſemble le plus diſgracié de Nature. Que ſi vous voulés que je parle plus ſerieuſe-

ment, je vous dirai que les tailles mediocres me ſemblent beaucoup plus ſouhaitables que celles qui ſont dans les extrémités de hauteur ou de baſſeſſe. Platon a bien ſoûtenu au cinquiéme livre de ſes Loix, que les plus beaux corps, non plus que les plus ſains, ni les plus robuſtes, n'étoient pas tant à priſer que ceux que nous voions dans un degré plus moderé, ſoit de beauté, ſoit de force, ou de ſanté. A plus forte raiſon pouvons-nous maintenir, que ni les grandes ni les petites ſtatures n'ont rien de recommandable, comme celles qui poſſedent ce riche milieu, où les Philoſophes ont toûjours placé la perfection de toutes choſes. Mais s'il faloit tomber dans l'une ou dans l'autre extrémité, & que le choix des deux me fût donné, je vous aſſure que je ne ſerois pas de l'avis de Balthaſar Caſtiglione, qui trouve moins d'inconvenient pour ſon parfait Courtiſan, qu'il ſoit un peu plus petit, qu'un peu plus grand que l'ordinaire. Pour moi je crois que ce peu de difference ſeroit plus tolerable dans une grandeur qui ſe feroit conſidérer avec quelque ſorte d'étonnement, que dans une baſſeſſe qui cauſeroit du mépris. Par où vous pouvés juger que je ne ſuis pas ſi grand partiſan des hommes de la moindre taille, que

quelques-unes de mes rêveries vous l'auroient pû faire croire.

V.

DES COULEURS.

Il faut bien que les couleurs ſoient belles, puisqu'elles entrent dans la definition que les Philoſophes donnent de la beauté, quand ils diſent qu'elle n'eſt rien autre choſe, qu'une juſte proportion & diſpoſition des parties, avec une couleur qui convient. Mais lors que vous me voulés obliger à declarer l'une plus excellente que l'autre, c'eſt où je me trouve bien empêché ; ne croiant pas que cela ſe puiſſe déterminer par elles-mêmes, ni autrement qu'à l'égard de nos fantaiſies particuliéres, d'où l'on ne peut rien tirer de certain. Ne vous ſouvient-il pas de ces grandes animoſités qu'exciterent autrefois les Romains dans leurs jeux qu'ils nommoient Circenſes, ſur la préference de l'une des quatre couleurs qui repréſentoient les quatre Elemens, & les quatre Saiſons de l'année ? La faction des Verds & des Bleus, qui avoit ſon ſiege dans Conſtantinople, où elle cauſa de ſi véritables incendies, & qui penſa troubler tout l'Empire de Juſtinien, à cauſe qu'il favoriſoit les derniers, n'avoit point d'autre fondement.

Procop. in Anec. & lib 1. de bello Perſico.

Et les partis dont parle Chalcondyle, des *Mauroprobates* & des *Asproprobates*, en Tartarie, Perse, & Turquie, qui furent assoupis par Ismaël Sophi, aussi heureusement que ceux des Roses blanche & rouge dans l'Angleterre par le Roi Henri Septiéme, peuvent être rapportés au même principe, quoi que l'interêt d'Etat y fût très-puissant. Or pour vous justifier mon sentiment, que vous avés déjà pû voir dans quelques Traités Sceptiques de ma jeunesse, je vous veux communiquer ici de certaines observations que j'ai faites sur l'affectation des couleurs, dont il n'y a aucune qui n'ait ses partisans & ses adversaires, tant l'esprit humain est plein de bizarrerie pour ce regard.

Nous nous reduirons aux principales, puisque le nombre en est presqu'infini. Car selon le dire du Philosophe Phavorin dans Aul- *Lib. 2.*
lu-Gelle, la vuë remarque beaucoup plus de *cap. 26.*
differentes Couleurs, que la langue n'en peut exprimer, en quoi la Latine a été encore plus defectueuse que la Grecque, comme la Françoise l'est sans comparaison plus que toutes les deux. Platon montre dans son Timée, de quelle façon les Couleurs s'engendrent du mêlange des unes avec les autres, qui est si grand, qu'un Auteur moderne a conté plus

de quatre-vingts ſortes de Jaune, tant la Nature ſe plaît ici, comme ailleurs, à la diverſité. Le ſecond Timée, qu'on attribuë à Locre plûtôt qu'à Platon, établit quatre premiéres Couleurs, dont toutes les autres ne ſont que des participations confuſes, & ſelon le plus & le moins. Mais Ariſtote qui a fait un petit traité des Couleurs, où il rapporte les ſimples aux Elemens, & les moiennes ou composées, à ce qu'elles tiennent des premiéres, ſemble être néanmoins d'opinion au ſecond chapitre du deuxiéme livre de ſa Metaphyſique, qu'il n'y ait qu'une Couleur primitive, qui eſt le blanc, dont le noir ſoit une pure privation, *ϛέρησις λευκοῦ*; ou comme il parle au quatriéme chapitre du troiſiéme livre de ſes Meteores, *οἷον ἀπόφασιν*. Il veut qu'il en ſoit de même que des Tenebres, qui paroiſſent n'être rien autre choſe qu'une privation ou dénégation de lumiere; & il ajoûte que toutes les Couleurs qu'il y a dans le monde, ſe font de la permixtion du blanc & du noir. Ceux qui tiennent qu'elles ne ſont que des portions de lumiere, ou des lumieres imparfaites qui couvrent les ſubſtances, peuvent s'appuier de cette authorité. Et quant aux Ecrivains recens qui en mettent ſept principales, c'eſt à ſavoir cinq moiennes, la Rouge, la

Jaune, la Verte, la Bleuë, & la Pourprée ou Incarnate, entre les deux extrémes, qui ſont la Blanche & la Noire; ils tombent d'accord que la multiplication des autres, qui ſe font quand celles-ci ſe brouïllent, peut aller à l'infini. Commençons donc par le Blanc, qui eſt comme la ſource commune de toutes.

La couleur Blanche eſt ſi lumineuſe, qu'elle a été presque par tout conſacrée au Pere de toute lumiere, qui eſt Dieu. Platon nous fait voir cela dans ſes Loix, & Ciceron à ſon imitation dans les ſiennes. Pythagore ordonnoit de même, qu'on chantât des Hymnes à Dieu avec des robes blanches. Et l'Hiſtorien Eccleſiaſtique Socrate montre leur excellence par celles de Moïſe, de Salomon, & de Jeſus-Chriſt. Le voiage de François Alvarés en Nubie, porte qu'il n'y a que la ſeule tente du Negus ou Prete-Jan, qui ſoit blanche dans tout ſon Empire, s'étant reſervé cette Couleur, & à ſes Egliſes. J'apprens d'une autre Relation, qu'environ l'an ſix cens trente-ſix, Homar Prince des Sarrazins, trouva mauvais que des Peres Carmes euſſent l'habit blanc, qu'il leur fit quitter, parce que c'étoit ſa couleur & de ſes plus grands Satrapes. Le Diadême d'Alexandre étoit blanc, ſi Lucien en peut être crû. Oviedo nous aſſure

Lib. 2. *cap.* 20.

Dial. Diog. & Alexand. Lib. 17. hist. c. 16.

que par toutes les Indes Occidentales, les bannieres blanches s'arboroient par ceux du païs en signe d'amitié. Et nous tenons la blancheur de nos Lis, de même que celle de nos écharpes, & de la Cornette Roiale, pour un symbole de pureté aussi bien que de franchise. Je ne m'engagerai pas dans la preuve du grand avantage que reçoit le corps humain par la blancheur, à cause que personne d'entre nous n'en doute. L'on peut bien voir ce cri public pour la vente d'un jeune homme dans Horace,

Lib. 2. Ep. 2.

- - - - - - - - hic &
Candidus, & talos à vertice pulcher ad imos,

Et pour ce qui touche les femmes, il me suffira de remarquer comme la naissance de la belle Helene qu'on fait sortir de l'œuf d'un Cygne, ne fût inventée qu'afin de nous faire comprendre sa blancheur extraordinaire, au jugement de Lucien.

In Gallo, seu somn.

Tournons maintenant la medaille, & nous trouverons qu'en beaucoup de lieux, le blanc passe pour une couleur de mauvais augure. Trigaut le dit de la Chine, où le deuïl se porte avec des habits blancs. Et vous verrés dans un discours de Ramusio, sur les voiages de Marco Polo, que cela se pratiquoit encore dans la Tartarie. Le même Polo assure que les

les Malabares peignent le Diable blanc. L'Eléphant s'éffarouche, dit-on, à la vuë de cette couleur, peut-être à cause qu'il ne sauroit souffrir la dissipation qu'elle fait des raions visuels que le noir réunit. Et pour ce qui est de nôtre humanité, vous pouvés vous souvenir à l'égard des hommes, du Proverbe, *Nulla candidorum hominum utilitas*, La blancheur n'est-elle pas la marque certaine de nôtre caducité? Et Aristote n'a-t-il pas prononcé de tous les animaux en général, que les blancs étoient beaucoup plus infirmes que les bazanés? d'où vient le sale surnom de *Melampyge* que les Anciens donnérent à Hercule, pour témoigner sa force & son courage. C'est ce qui a aussi donné lieu à l'imagination de Bodin, dont je ne voudrois pas me rendre garant, que nôtre mot François *blanc*, venoit plûtôt du Grec *βλὰξ* qui signifie languide & fainéant que du Latin *albus*. Quant aux femmes, si les blanches ont tant de pouvoir sur nos affections, elles ont été diffamées d'ailleurs par les appanages ordinaires de leur blancheur. On a dit à leur sujet, que toutes les herbes qui croissent dans la neige, sont toûjours trés amères: Que l'argent pour être blanc, ne laisse pas de marquer des lignes fort noires sur le papier: & qu'il n'y a point

Lib. 3. cap. 20.

Lib. de Color. cap. ult.

Lib. 3. thea. Nat.

de terres qui ſatisfaſſent moins ceux qui les cultivent, que font les blanches. Certes je trouve que la Nymphe Doris ſe raille plaiſamment dans Lucien, de cette autre Galatée, que la blancheur rendoit vaine inſupportablement. Elle lui dit que ce n'eſt pas merveille qu'un homme ruſtique, n'aiant qu'un œil, & qui d'ailleurs étoit accoûtumé au lait, & au fromage, ait crû que tout ce qui étoit blanc méritoit d'être aimé. Voulons-nous bien ſavoir le prix de la blancheur, *in puris naturalibus ?* conſiderons ces Païs qui ſemblent avoir été maudits de Dieu & de la Nature, par des froidures, des ſtérilités, & des horreurs épouventables ; nous trouverons que tout y eſt paré de blanc, & que non ſeulement les hommes, mais encore le reſte des animaux, les Ours, les Renards, les Chevreuils, les Autours, les Perdrix, & les Corbeaux mêmes, au rapport de Blefkenius, y vivent dans une parfaite blancheur.

Puiſque le Noir eſt quelque choſe de poſitif ou de réel, & non pas une privation, comme nous le préſuppoſions tantôt, faiſons y quelque réflexion. Il eſt vrai que nous avons preſque tous naturellement quelque horreur des ténebres, qui conſtituent la premiere & la plus grande de toutes les Noir-

ceurs. Nous nous imaginons de même que l'Enfer eſt noir, & que tout ce qu'il contient porte les mêmes livrées. Les Anciens tiroient leurs plus mauvais augures d'un oiſeau noir,

Nigraque funeſtum condidit omen avis. Ovid.

Le ſymbole de Pythagore, pour s'abſtenir de ceux qui ont la queuë noire, s'interprète des hommes vicieux, dont il faut fuir la fréquentation,

Hic niger eſt, hunc tu, Romane, caveto; Horat.

Ce qui me fait ſouvenir de la penſée de cet Italien, qui tire ſon *malandrino*, non pas de *mal' andare* comme les autres, mais de μέλας, & du genitif ἀνδρὸς, pour dire que les méchans hommes ſont ordinairement noirs, & de mauvaiſe rencontre. Ajoûtons à cela que nous faiſons nos habits de dueil de cette couleur, qui donne un ſi mauvais préſage, que les Turcs ne ſouffriroient pas qu'une perſonne vétuë de noir ſe preſentât devant leur Grand Seigneur.

C'eſt néanmoins tout le contraire en beaucoup d'endroits. Chés nous même les plus honnêtes gens s'habillent de noir. *Ni ſobre Dios Sennor, ni ſobre negro ay color*, dit l'Eſpagnol, qui le défend expreſſément au bourreau par ſes Ordonnances. L'Hiſtoire des

Incas nous fait voir, que ces grands Monarques du Pérou ne portoient guéres d'autre couleur, l'eſtimant plus que toutes celles qui éclatent; & qu'ils préferoient l'agneau noir à tout autre, dans leurs ſacrifices. Il y a des lieux, comme à Narſingue dans l'Inde Orientale, où ils noirciſſent non ſeulement leurs Idoles, mais la figure même du Tout-Puiſſant. Hérodien nous apprend que les Phéniciens avoient auſſi une pierre noire pour la représentation du Soleil, qu'ils adoroient ſous le nom de Helæogabale. Et s'il eſt permis de mêler les choſes Saintes avec les prophanes, la Vierge nous eſt repreſentée par Saint Luc, & ſur ſa copie en beaucoup d'Egliſes, de la même couleur. Auſſi n'eſt-elle pas incompatible avec la beauté. L'Epouſe du Cantique; celle de Moïſe; la Reine de Saba, une Andromede, & tant de belles Mores & Abyſſines qui raviſſent encore tous les jours les cœurs de ceux qui les contemplent, en ſont des preuves plus que ſuffiſantes. Et l'on peut voir dans l'Afrique de Jean Leon, comme les femmes de Fez noirciſſent avec de certaines feuilles, les mains & les pieds des Epouſées, pour les rendre plus belles. Les Dents même, dont nous eſtimons ſi fort la blancheur, ſe noirciſſent encore ſoigneuſement

Lib. 5. Hiſt.

Lib. 3.

au Japon, & en quelques contrées de l'Amerique, par celles qui veulent être agréables, comme les femmes Tartares & les Moscovites, rendent avec artifice leurs ongles plus noirs qu'elles peuvent, à ce que dit Guaguin dans sa Sarmatie. L'on n'a donc pas les mêmes pensées de la Noirceur par toute la Terre, qui n'a point de plus certaines marques de sa fertilité, que cette couleur.

Il n'est pas raisonnable que les autres nous arrêtent autant que ces deux primitives que nous venons d'examiner. Contentons-nous de dire de la Jaune, que si elle passe pour la livrée des Jaloux, comme elle est celle des Juifs en beaucoup de lieux, des femmes de joie en Ethiopie, & des traitres en France, où l'on barbouille de jaune le portail de leurs maisons, selon que celle de Charles de Bourbon le fut pour marque de sa félonie sous François Premier: D'autres la considèrent pour la bien-aimée du Soleil, qui ressemble à l'or, fils ainé de ce bel Astre, & qui est dédiée au culte divin en de certains endroits, comme chés les Abyssins, & au Pegu, où les Prêtres la portent privativement à tous autres. C'est aussi la couleur du Roi de la Chine, & qui rend criminel de leze-Majesté, celui qui seroit si hardi que de la prendre dans son

Roiaume, ſi le témoignage du Pere Trigaut eſt ſuffiſant pour le croire. Elle ſert de fard aux femmes Canariennes, & aux Seigneurs mêmes des Isles du même nom, qui expriment les uns & les autres, par ſon moien, leurs affections, dit Cadamoſte. Belon donne pour conſtant que les Egyptiennes appliquent du jaune non ſeulement ſur leurs cuiſſes, mais même ſur d'autres parties, pour être plus recherchées. Et du moins ſavons-nous avec certitude, que les Dames d'Irlande ne changeroient pas leurs toiles jaunes & ſaffranées contre les plus blanches que nous aions.

Le Verd eſt le blaſon de ceux qui eſpèrent, mais on l'attribuë auſſi aux Fous, & aux Ceſſionaires dans nôtre Europe. Par tous les païs où s'étend la Réligion de Mahomet, c'eſt la plus honorable de toutes les couleurs, à cauſe qu'il l'a toûjours aimée. L'Enſeigne verte depuis lui eſt toûjours la premiére dans les Armées des Muſulmans. Ceux de ſa race, comme ſont les Xerifs, ont droit de s'en parer. Et les Tartares ſeuls oſent mettre ſur leur tête le Turban vert, que les Turcs portent blanc, & les Perſes de couleur rouge. Mais le plus grand éloge qu'on puiſſe donner au Vert, ſe prend de ce qu'il eſt ſuſceptible

de toutes les autres couleurs, & les contient même toutes en ſoi par puiſſance, comme nôtre cher Gaſſend l'a remarqué dans ſes Exercitations contre le Medecin Flud, expliquant pourquoi quelques Caballiſtes ont nommé l'Ame du monde une ligne verte, & ſe ſont ſervis de cet axiome, *Benedicta viriditas, res omnes faciens germinare.* *Pag.* 228.

Quant au Bleu, il ſert de champ aux Fleurs-de-Lis de nos Rois. Et ſi les Peintres ſont bons juges des couleurs, l'Azur eſt la plus précieuſe de toutes celles qu'ils emploient. Il n'y en a point qui ſoit particuliérement nommée céleſte que celle-là. Et quoi qu'elle ne ſemble pas fort propre à compoſer le teint des femmes, ſi eſt-ce que celles qui paſſent pour Arabes dans l'Afrique, à ce que j'apprens de leurs Rélations, s'en mettoient autrefois ſur le viſage & ſur le ſein, ne ſe contentant pas d'en charger leurs bras, & leurs mains, tant elles ont crû avantager par là ce qu'elles avoient de bonnes graces naturelles. Il me ſuffit pourtant d'oppoſer à toutes les recommandations de cette couleur, qu'elle eſt tenue pour mortuaire dans une grande étendue du Levant, où l'on ne porte le deuil qu'en Bleu, & où l'on n'oſeroit paroitre devant les Rois avec un habit de ſi triſ-

te livrée; comme pour la même raiſon, l'on ne prononce jamais en leur préſence la fâcheuſe parole de la mort; ceux qui ſont obligés d'en parler, uſant toûjours de circonlocution; ce que je me ſouviens d'avoir lû *Pag. 40.* dans la douziéme Partie des voiages faits aux Indes Orientales.

Les deux Couleurs qui nous reſtent des ſept principales, ſont la Rouge, & la Pourprée ou Incarnate, dont je ne ferai qu'un article, parce que nous les confondons ſouvent dans nôtre langage ordinaire, & qu'à l'égard de mon deſſein, j'ai déja été bien plus long que je ne m'étois d'abord propoſé de l'être. Diogene nommoit le Rouge la Couleur de la Vertu. Je ne ſai ſi c'eſt ce qui oblige le Roi de Jogde, dont parle Loüis Bartheme, à ne ſe montrer jamais en public qu'avec le vermillon du Sandrach ſur le viſage, dont il rougit auſſi ce qui paroit du reſte de ſon corps. Il n'y a que les Temples dans la Chine où l'on *Trigaut.* oſe emploier le Rouge. Le ſouverain Pon- *Luc. in Syr. De.* tiſe de Hierapolis portoit lui ſeul une robe de cette couleur. La Pourpre a toûjours été une marque de Souveraineté. Ce fut pourquoi Scipion la quitta, & ſe vêtit de blanc, devant ſe trouver avec le Roi Juba, qui lui fit ſavoir ſuperbement, dit Oppius, avant

leur entrevuë, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'on les vit tous deux avec une livrée Roiale. Les Eſpagnols ne quitteroient pour rien du monde leur écharpe rouge pour une autre; & leurs femmes par complaiſance, s'en couvrent presque toutes le viſage. Il eſt vrai qu'elles ne ſont pas ſeules qui emploient ce coloris. Nos Dames Françoiſes ne s'en prévalent pas moins qu'elles aujourd'hui. Et jusqu'à celles de Moſcovie; à peine en trouve-t-on, dit Margeret, qui n'uſent de ce fard. Garcilaſſo de la Vega aſſure que les Indiennes du Perou avoient la même coûtume. Mais que dirons-nous des hommes qui n'ont pas voulu céder aux femmes pour ce regard? Caracalla fit tort à ſa beauté naturelle, ſelon le texte d'Herodien, s'appliquant du vermillon ſur les jouës, *Pictis oculis, genisque purpuriſſatis.* Busbec obſerve dans ſa premire Epitre que le Sultan Soliman, ſe voiant blême & moribond rougiſſoit auſſi ſes jouës avec le même artifice, pour tromper les Ambaſſadeurs réſidens à ſa Porte, & leur faire avoir bonne opinion de ſa ſanté. Et Platine rapporte du Pape Paul Deuxiéme, que quand il devoit paroître en public, ſa coûtume étoit d'embellir ſon viſage avec des compoſitions, où la couleur dont nous parlons

De bel. Alex.

Lib. 5.

n'étoit pas épargnée. Cependant elle eſt conſidérée par d'autres comme le ſymbole de la cruauté, qui anime le ſoldat au carnage, auſſi bien que les Taureaux & les Lions, à cauſe de la rougeur du ſang qu'ils répandent en toutes occaſions. Le Bourreau qui eſt né de même pour ſon effuſion, & qui n'oſeroit ſe vêtir de noir en Eſpagne, comme nous l'avons tantôt remarqué, y eſt ordinairement habillé de rouge, s'il ne l'eſt de jaune, le choix lui étant laiſſé de l'une de ces deux Couleurs. Et tous de ces avantages que nous avons attribués à la Pourpre, n'empêchent pas qu'il n'y ait des vers Porphyrogenetes, auſſi bien que des Empereurs; & qu'on ne voie une infinité de perſonnes qu'elle rend plutôt ridicules qu'autrement, *tanquam Simias in purpura*, tant s'en faut, qu'ils en doivent tirer de l'avantage.

Une ſi grande diverſité de ſentimens ſur l'eſtime ou le blâme de ces premiéres Couleurs, vous doit aſſés faire voir ce qui ſe peut dire des ſubalternes. Pourquoi voudriés-vous donc me contraindre de prendre parti là-deſſus, & pour vous favoriſer, de déſobliger ceux avec qui vous etês entré en de ſi fortes conteſtations. J'aime bien mieux me ranger du côté de ce Philoſophe, à qui l'on dit que toute ſorte de couleur venoit bien,

Omnis Ariſtippum decuit color.

Et puis, vous ſavés la profeſſion que je fais de douter, qui me doit ſervir d'une excuſe ſuffiſante, ſi je n'uſe pas ici de plus de complaiſance.

VI.

DU MENSONGE.

Je ne ſuis pas de l'opinion de Polybe, que la Vérité doive être conſiderée comme une grande Déeſſe, qui ſe fait toûjours reconnoître pour ce qu'elle eſt; & qui triomphe naturellement du Menſonge, encore qn'une infinité de perſonnes prennent plaiſir à la perſécuter. La Theologie des Anciens n'eſt pas à mon goût pour ce regard; & quand ils ſacrifioient nuë tête à Saturne, comme au Dieu Tutelaire de cette même Vérité, pour dire que tôt ou tard le Tems la mettoit en évidence; je penſe qu'outre l'Idolatrie, l'on peut leur reprocher qu'ils philoſophoient ſur un mauvais fondement. Car j'entre volontiers dans le ſentiment de Démocrite, me perſuadant que s'il y a quelque Vérité ici bas, il la faut chercher au plus profond du puits de ce Philoſophe, plûtôt que parmi nous, qui n'en connoiſſons preſque autre choſe que le nom, quelque peine que l'Ecole ait pri-

ſe de pénétrer jusques dans ſon eſſence. Et néanmoins nos plus ſérieuſes Etudes n'ont point d'autre but que ſa connoiſſance, où chacun ſe promet de trouver une digne recompenſe de ſes veilles. Mais je m'en rapporte à ceux qui ont davantage peiné dans cette belle recherche, & avec le plus de ſuccès, s'ils ont jamais pû obtenir la fin qu'ils s'étoient propoſée, & ſi tout au contraire ils ne ſe ſont pas toûjours apperçus, que plus ils faiſoient de chemin pour cela, moins ils avançoient vers un terme qui n'a nulle proportion avec les forces de nôtre eſprit. Avoüons-le franchement, la Nature nous a bien donné l'inſtinct de ſavoir la vérité des choſes, & même les inſtrumens qui ſemblent propres à cette pourſuite; mais certes nous n'avons pas ceux qui ſeroient requis pour la poſſeſſion, ni pour en prendre des notions parfaites. C'eſt ce qui fit inventer à Platon ce monde Intelligible, qu'il oppoſoit au ſenſible que nous habitons, logeant la Vérité dans le premier, comme dans un ſéjour inacceſſible à nôtre humanité, & l'Opinion dans celui-ci, où elle regne parmi des doutes & des incertitudes, qui nous empêchent ordinairement de diſcerner le vrai du faux, auſſi bien que le Vice de la Vertu. Or puiſque

Dieu & cette même Nature ne font rien en vain, ne nous donnant jamais de tels appétits illusoires pour nous tromper: N'en pouvons-nous pas tirer un puissant argument de nôtre immortalité, & d'une vie meilleure beaucoup plus éclairée que celle-ci? où nous satisferons à tous ces desirs naturels de connoitre & de savoir, contemplant face à face celui qui a dit qu'il étoit la Lumiere, la Vie, & la Vérité même. Cependant quoique nous soions contraints de prendre presque toûjours les Vrai-semblances pour des Vérités, & de nous contenter de l'apparent au lieu du certain & de l'infaillible qui n'est pas de ce siécle; rien n'empêche du moins que nous ne détestions sur toute chose le Mensonge, comme l'ennemi mortel de cette suprême Vérité: & je ne croi pas que nous puissions mieux faire que d'habituer nôtre ame aux réflexions capables de nous donner toute l'aversion qu'on doit avoir d'un vice d'autant plus à craindre qu'il est le plus commun de tous. Voici celles qui m'ont souvent servi d'entretien dans ma solitude.

Si la parole de l'homme est l'unique lien de toutes les societés civiles, quand elle sert de fidele interprete à l'esprit; on ne sauroit nier qu'elle ne devienne l'instrument de leur

déſtruction, & la ruine certaine des Polices, lors qu'elle s'acquite mal de ſa charge, & qu'elle ſubſtituë une choſe fauſſe au lieu de la Vérité. Cela montre évidemment qu'entre tous les défauts de nôtre humanité, il n'y en a point qui ſoit de ſi grande conſequence que celui du Menſonge, ni qu'on doive par conſequent plus ſoigneuſement éviter. Auſſi a-t-on toûjours fort eſtimé l'inſtruction que donnoient les Perſes à leurs enfans depuis cinq juſqu'à vingt ans. Elle conſiſtoit, au rapport d'Herodote, en ces trois points; Le premier, de bien tirer de l'arc; le ſecond, de monter à cheval avec adreſſe; & le troiſiéme, qu'ils eſtimoient le plus important de tous, de ne mentir jamais. Le même Auteur ajoûte que de deux choſes qu'ils tenoient les plus honteuſes dans la vie, la principale étoit le Menſonge, & l'autre d'être endetté, à cauſe ſur tout que celui qui doit, ſe trouve le plus ſouvent réduit à l'infame neceſſité de mentir. Nous liſons de même dans Philoſtrate, que les Loix des Indiens déclaroient incapable de tenir aucune Magiſtrature, quiconque pouvoit être convaincu de Menſonge, par cette raiſon expreſſe, qu'il avoit en cela bleſſé le public, qui ne ſauroit ſubſiſter ſans la fidélité du langage. Et Diodore Si-

Lib. 1. hiſt.

Lib. 2. de vita Apol. cap. 12.

Lib. 1.

cilien aſſure que les Egyptiens furent encore ici plus rigoureux, puiſqu'ils punirent de mort les parjures, comme des impies envers Dieu, & des peſtes à l'égard des hommes, dont ils ruinent la confiance, & par elle ce qui nous fait vivre en communauté. Car il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont oſé ſoutenir, que le Menſonge étoit dans une façon de concevoir plus execrable que l'Atheïſme, puiſque l'Athée ne fait rien que mécroire un Dieu; là où celui qui viole ſa parole & ſa foi, témoigne qu'il le mépriſe dans la crainte qu'il a d'offenſer quelqu'un; ſe montrant hardi contre le Ciel, & poltron envers les hommes. Quoiqu'il en ſoit, ce grand Empereur Philoſophe qui nous a donné ſa vie par écrit, prononce nettement au commencement de ſon neuviéme Livre, qu'on ne ſauroit mentir ſans impieté, ou ſans offenſer la Nature, & cette premiére Vérité, qui eſt l'ame de l'Univers, dont l'impoſteur trouble l'ordre, & confond les reglemens autant qu'il eſt capable de le faire. Ce qui me donne le ſouvenir du reproche que les Bonzes ou Prêtres Idolatres du Levant firent au Bien-heureux François Xavier, ſur ce qu'ils remarquèrent comme en nommant Dieu il diſoit, celui qui avoit créé le Ciel & la Terre. Car parce

Marc. Anton.

Mendez Pinto, cap. 213.

qu'en leur langue, qui étoit celle des Japonnois, le Menſonge s'appelle *Diuſa*, ils imputèrent, ſur l'alluſion du mot, à ce Saint Homme, qu'il accuſoit le Roi du Ciel d'être un menteur, & qu'il faiſoit auteur de la fauſſeté, celui qui eſt la ſource de toute Vérité.

Mais bien que tous les hommes ſoient obligés de déteſter le Menſonge, il n'y en a point qui doivent le haïr à l'égal de ceux qui ont quelque amour pour la Philoſophie. Car ſi elle n'eſt rien autre choſe qu'une ardente recherche de la Vérité, & un extréme deſir de la connoitre; il faut néceſſairement qu'elle ait pour contraire le Menſonge, & qu'elle en faſſe ſon capital ennemi. Quelques-uns ont dit, que ſi Dieu avoit à ſe revêtir des deux parties qui nous compoſent, la Lumiere ſeroit indubitablement ſon corps, & la Vérité ſon ame. Cela revient à la penſée que Pythagore ſe vantoit d'avoir appriſe de certains Mages qui aſſuroient que le grand Oromaſde, nommant ainſi le Tout-puiſſant, reſſembloit parfaitement quant au corps à la Lumiere, & quant à l'ame à la Vérité. C'eſt pourquoi ce Philoſophe ne recommandoit rien ſi préciſément à ſes Diſciples, que le ſoin d'être toûjours véritables, parce qu'à ſon dire c'étoit le ſeul moien de ſe rendre ſembla-

Malch. de vita Pythag.

ſemblables à Dieu. Or ſi ces choſes ont été bien imaginées de la ſorte, il n'y a point de doute que par la doctrine des contraires, les tenebres devront ſervir de corps à celui que nous reconnoiſſons pour auteur de toute malice, & que le Menſonge ſera comme la forme qui animera ce corps tenebreux: D'où il s'enſuit encore, qu'autant de fois que nous mentirons, nous pratiquerons ce qui nous peut donner le plus de reſſemblance au Diable. Quand Platon proteſte au cinquiéme livre de ſa Republique, qu'il ne reconnoît pour vrais Philoſophes, que ceux qui ont une envie paſſionnée de connoître la Vérité, τοὺς τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας; il montre bien par là, qu'ils ne doivent avoir rien tant à contre-cœur, comme la fauſſeté ou l'impoſture. Et lors qu'il dit dans ſon Sympoſe, que cette même Vérité eſt la plus douce nourriture que nous pouvons donner à nos Ames, il témoigne aſſés qu'il tenoit le Menſonge pour le plus mortel poiſon dont elles puiſſent être infectées. C'eſt la même choſe de ce que prononcent les Peripateticiens, que le Vrai eſt la perfection de nôtre Entendement, parce que cette propoſition ne peut ſubſiſter ſans cette autre, que le Faux eſt l'imperfection de nôtre eſprit, dont par con-

ſequent il eſt obligé de témoigner un extréme averſion.

Beaucoup doivent s'étonner là deſſus, de ce qu'Ariſtote après avoir engagé les Philoſophes dans un ſi étroit attachement à la Vérité, ne laiſſe pas de les nommer *Philomythes*, ou amateurs des Fables, bien qu'elles ne puiſſent paſſer que pour d'ingenieux contes, & d'agréables Menſonges. Il en rend néanmoins une raiſon au ſecond chapitre du premier livre de ſa Metaphyſique, qui peut ſervir de ſolution à cette difficulté, puisqu'il ne dit pas qu'un Philoſophe aime les Fables, comme contraires à la Vérité: mais ſeulement à cauſe qu'elles ſont pleines d'admiration, ce qui recrée l'eſprit par la nouveauté, & lui donne ſujet de s'exercer agréablement à la recherche du ſujet, pour lequel elles ont été inventées. Quelques-uns ajoûtent que la Fable n'aiant point de bornes dans ſa narration, nôtre ame s'y attache volontiers, comme étant d'une nature infinie, par cette ſympathie, qui lie naturellement les choſes qui ont de la conformité. C'eſt ce qui fait ſoûtenir à Sextus l'Empirique, que le Menſonge a plus de pouvoir ſur nôtre eſprit par ſon agrément, que la Vérité, qui eſt presque toûjours ſévére, & qui ne ſe ſoucie jamais de la com-

Lib. 1. adver. Math.

plaiſance, ψυχαγωγεῖ δὲ μᾶλλον τὸ ψεῦδος, ἢ τἀληθές. L'Empereur Julien veut encore dans une de ſes Oraiſons que les Fables n'aient été renduës ſi abſurdes & ſi incroiables que nous les voions, qu'afin de porter les hommes d'entendement à la recherche des Vérités qui ſe trouvent envéloppées ſous leur écorce : Et certainement les diſcours énigmatiques ou obſcurs arrétent davantage l'eſprit, que ceux qui ſont d'une plus facile intelligence. Une ſeule lettre Hieroglyphique demande toute nôtre attention. Et l'on eſt bien plus curieux de conſidérer le Soleil dans ſon éclipſe, que dans ſa lumiere ordinaire. Outre qu'on peut dire que ce voile, dont la Fable couvre de très-importantes vérités, ne les cache pas tant d'un côté, qu'elle les rend plus conſidérables d'un autre; de même que les ombres d'un tableau ſouvent ſervent moins à l'obſcurciſſement de ce que le Peintre ne veut pas faire voir tout à nud, qu'à donner de la clarté au reſte de ſon ouvrage, & à le mettre dans une plus ſenſible lumiere. Ce n'eſt donc qu'en faveur de la Vérité que le Philoſophe jette les yeux ſur la Fable; & ce n'eſt pas ce Menſonge, ni ce masque noir & ridicule qui lui plait, mais plûtôt cette belle Maîtreſſe qui ſe l'eſt mis au devant du viſage; & qui ſe plait

Orat. 5. in matr. Deo.

à se déguiser, pour se faire rechercher avec plus d'ardeur & de soin.

Aussi ne faut-il pas croire, que toute sorte de Mensonges aient la même empreinte du vice. Il y en a de trois sortes selon Saint Thomas, d'officieux, de gaillards, & de pernicieux; dont il ne met que les derniers au rang des crimes qui sont punis d'une mort éternelle. La Morale des Gentils étoit même beaucoup plus indulgente ici que la nôtre. Car ils faisoient une Vertu de certains Mensonges charitables, tels qu'étoient ceux de Socrate dans ses dissimulations ordinaires. Xenophon montre que le devoir des Rois les oblige souvent à mentir, pour le salut du peuple qui leur est soûmis. Darius proteste dans Herodote, que pour opprimer le faux Smerdis il mentira hardiment, parce qu'il y a des occasions où cela se doit faire. Et quoique l'Auteur du Roman Ethiopique fût Chrêtien, il ne laisse pas de faire prononcer à sa Chariclée qui étoit Payenne, qu'un Mensonge est toûjours fort recommandable, lors que sans nuire à personne il est utile à ceux qui le disent. Nôtre Theologie ne tombe pas d'accord de toutes ces maximes; de sorte qu'encore que l'un & l'autre Testament fournissent des exemples qui semblent autori-

2. 2. qu. 110.

Arist. l. 4. Eth. Nic. cap. 13.

In Cyro.

In Thal.

Lib. 1.

ſer quelques menſonges, l'interpretation qu'elle leur donne va à decider, qu'il n'y en a point qu'on ne doive tenir pour un mal, encore que ceux qui ſe diſent à bon deſſein, ou par un jeu innocent, ne ſoient pas du nombre des mortels, comme les autres que nous venons de nommer pernicieux. Car bien que la Vérité, toute noble qu'elle eſt, n'ait pas ce privilège de pouvoir être emploiée à toute heure utilement, & que dite hors de ſaiſon elle bleſſe ſans profit, comme une medecine donnée mal à propos, ce n'eſt pas à dire néanmoins qu'il ſoit permis de ſubſtituer le Menſonge en ſa place. *La verdad es verde*, dit l'Eſpagnol, elle eſt quelque fois ſi verte & ſi aigre au goût, qu'il n'eſt pas poſſible de la faire agréer. Et c'eſt pour cela qu'on a conſidéré trois Meres de fort excellente beauté, qui ont engendré les trois plus difformes Enfans qu'on ſe puiſſe imaginer, comme trois belles Nymphes autant de Satyres ; la Familiarité qui fait naître le Mépris ; la Paix, qui donne lieu à la Negligence ; & la Vérité qui cauſe la Haine. Si ne faut-il pas s'imaginer pourtant qu'une choſe dite fauſſement puiſſe être jamais déguiſée de telle façon, qu'elle ne ſoit toûjours d'elle-même deſagréable à Dieu. Quand il recompenſa les Sa-

ges-femmes Juives, qui n'avoient pas voulu procurer la mort aux fils de celles qu'elles faiſoient accoucher, trompant le Roi d'Egypte par une reponſe contraire à la Vérité, le texte de l'Exode porte que ce fût à cauſe qu'elles avoient craint d'offenſer celui qui a defendu toute ſorte d'homicide. Et Saint Auguſtin dit d'elles, auſſi bien que de cette péchereſſe Rahab qui ſauva dans Hierico les eſpions de Joſué, qu'elles reçurent toutes le ſalaire de leur bonté; mais non pas de leur menſonge: *Non eſt in eis remunerata fallacia, ſed benevolentia; benignitas mentis, non iniquitas mentientis.* Judith n'eſt pas loüée non plus, dit S. Thomas, pour avoir trompé Holoferne par ces diſcours; l'Ecriture Sainte ne donne pour exemple que ſon zéle vers le peuple de Dieu, & ſa hardieſſe à s'expoſer au peril pour le ſalut de ſon païs. Ce ſeroit bien pis ſi l'on tomboit dans l'erreur des Priſcillianiſtes, qui crûrent que Dieu avoit pris plaiſir quelquefois à mentir. S'il fit annoncer au Roi Ezechie par le Prophete Iſaïe, qu'il donnât ordre aux affaires de ſa Maiſon, parce qu'il étoit près de ſa fin, bien qu'il ne mourut que quinze ans depuis: ce que le Prophete diſoit, ne laiſſoit pas d'être vrai dans le cours ordinaire des cauſes natu-

Lib. contra men. cap. 15. Greg. lib. 18. mor. cap. 2.

2. 2. qu. 110. art. 3. ad 3.

relles, qu'il plût à Dieu par sa Toute-puissance de changer après la priere & les pleurs de ce Prince. Et lors que Jonas fit savoir aux Ninivites, qu'ils n'avoient plus que quarante jours à passer, au bout desquels leur Ville devoit perir, il faut prendre cela pour une menace de ce qui fût sans doute arrivé sans leur pénitence. Plusieurs passages du Texte Sacré, pleins de figures & de propheties, ont besoin de semblables expositions, que les Peres de l'Eglise leur ont toûjours donné. Du surplus il faut se tenir à la regle générale, que tout Mensonge est criminel dans son opposition à la supréme Vérité. Tous ceux qui le proférent, Dieu les perdra, dit David. La bouche menteuse cause la mort de l'ame, dans Salomon. Et l'Ecclesiastique nous assure qu'il vaudroit mieux converser avec des Larrons, qu'avec ceux qui ne sont que mentir; ou, qu'un Voleur de nuit n'est pas tant à detester, comme celui qui ment incessamment, encore que l'un & l'autre ne puissent éviter leur condamnation, *Potior fur, quàm assiduitas viri mendacis; perditionem autem ambo hereditabunt.*

Psal. 5.
Sap. c. 1.
Eccles. cap. 20.

Je sai bien que la doctrine des Equivoques reçoit beaucoup de difficultés, à cause de leur

reſſemblance au Menſonge. Le mauvais uſage où ils ſont presque toûjours emploiés les rend condamnables d'un côté, & l'autorité de pluſieurs grands Hommes qui s'en ſont ſervis à bonne fin, ſemble les excuſer. Lors que Dieu même dit qu'il ne ſavoit pas le jour du Jugement final, cela ne ſauroit ſe prendre à la lettre, puisqu'il n'ignoroit rien; & on l'interpréte ordinairement de ce qu'il ne le ſavoit pas pour le revéler. Mais il y a trop de disproportion de lui à nous, pour tirer des conſequences de la façon dont il s'expliquoit à la nôtre. La connoiſſance certaine & immediate qu'il avoit du cœur des hommes, lui a fait rendre beaucoup de réponſes qui regardoient plus l'interieur de leurs penſées, que l'exterieur de leurs demandes. Il ne répondoit pas d'ailleurs à ceux-là ſeulement qui l'interrogeoient: Ses paroles s'adreſſoient ſouvent à nous qui ſommes venus après tant de ſiecles, auſſi bien comme à eux; Et il faut les conſidérer comme celles qui viſoient au bien de tout le genre humain. Ne ſoions donc pas ſi téméraires, que de nous attribuer ce qui eſt poſſible reſervé à celui-là ſeul, qui rend les choſes vraies par la convenance qu'elles ont avec ſon entendement, comme il n'y en a point de bonnes que celles qui ont

un parfait rapport à ſa volonté. Le plus ſûr eſt de parler rondement ; de fuïr les ſubtilités qui peuvent décevoir ; & de n'uſer jamais de ces évaſions mentales dont la plûpart du monde demeure ſcandaliſé. Je ne pretends pas nier néanmoins, qu'on ne puiſſe avoir de certaines reſerves d'eſprit, qui exemtent un diſcours de Menſonge. L'Ecole l'enſeigne tous les jours, quand elle dit *Abſtrahentium non eſt mendacium.* Et le ſeul exemple de Samuel, qui aſſura par l'ordre d'enhaut, qu'il étoit venu en Bethleem pour ſacrifier, bien que le principal ſujet qui l'y amenoit fût celui de donner l'onction au plus jeune des huit enfans d'Iſaï, ſuffit pour prouver qu'il y a de ces reténuës ou reſervations en parlant, qui ne ſont pas toûjours condamnables. Il faut bien prendre garde pourtant qu'elles ne ſoient frauduleuſes, ou pratiquées avec mauvaiſe intention. Un des bons mots de l'Empereur Charles-Quint fut, Qu'il ne faloit pas ſe défier de ce que diſoit le Cardinal de Tournon, mais plûtôt de ce qu'il ne diſoit pas. C'étoit ſans doute lui attribuer une fineſſe accompagnée de tromperie, & qui doit être blâmée, en faiſant mine de le décharger du Menſonge. Souvenons-nous dans toute cette matiere de la maxime de

1. Reg. cap. 16.

Lib. 1. de Civ. Dei c. 21. & 26. Saint Auguſtin, qu'on ne doit jamais prendre pied ſur de certaines paroles ou actions, qu'on croiroit mauvaiſes, ſi elles n'avoient été commandées du Ciel, & ſi l'eſprit de Dieu n'y étoit intervenu par une inſinuation particuliére.

Comme les amateurs de la Vérité ſont fort ſimples, ceux qui ſe plaiſent au Menſonge *Matth. 8. Luc. 9. Lib. 1. Strom.* uſent ordinairement de beaucoup d'artifice, *Vulpes foveas habent, filius autem hominis non habet ubi caput reclinet*, pour appliquer ici ce paſſage de l'Evangile après Clement Alexandrin. Tirons-en des preuves de l'Hiſ- *Lib. 4.* toire ancienne & moderne, où les Equivoques ont ſouvent ſervi de couverture à de très grandes perfidies. Ceux de Barcé dans Herodote furent trompés de la ſorte traitant avec Amaſis, ſous ces termes, D'entretenir de part & d'autre leurs conventions autant de tems, que la terre qu'ils fouloient aux pieds ſeroit ferme; qui eſt une façon de parler ordinaire pour deſigner l'éternité. Cependant Amaſis avoit fait creuſer l'endroit où ils étoient, & recouvrir de terre exprès, ſi bien qu'il n'eût qu'à ôter ce qui ſoûtenoit la couverture de cette foſſe, pour faire tout cheoir dedans, & maintenir qu'il étoit quitte de ce qu'il avoit promis, puiſque le lieu

n'étoit pas démeuré ferme, se rendant maître au même tems de la ville de Barcé, qui fut surprise par ce moien, dautant qu'elle s'assuroit sur la bonne foi d'un Traité frauduleux. Celui des Locriens avec les Siciliens dont parle Polybe, ne fut pas plus subtil, ni moins à la ruïne des derniers. Les premiers mirent de la terre dans leurs souliers, & cacherent des têtes d'oignons sur leurs épaules, jurant en suite qu'ils demeureroient bons amis ensemble aussi long-tems, que la terre qu'ils avoient sous les pieds les soûtiendroit, & qu'ils porteroient les têtes qui étoient sur leurs épaules. La terre & les oignons furent bien-tôt jettés, & les Siciliens chassés aussitôt après, avec protestation de la part de ceux de Locres, que les termes de leur convention avoient été observés. Athenée rapporte qu'Iphiclus tenant assiegé Phalantus dans une place forte de l'Isle de Rhodes, la reddition s'en fit à la charge que l'assiegeant fourniroit à l'autre des vaisseaux pour se retirer, mais qu'il les donna sans gouvernail, sans avirons, & sans voiles, disant qu'il n'étoit pas obligé à davantage. Il faut joindre à cela le trait que fit Q. Fabius Labeo à ce Roi Antiochus qu'il vainquit. Leur accord portoit que la moitié des navires de ce Roi

Lib. 8. deipn.

Val. Ma. l. 7. c. 3.

demeureroient aux Romains. Labeo pour l'en priver tout-à fait les fit toutes couper en deux, lui offrant le choix de l'une des deux portions. Que dirons-nous de ce qu'Alexandre le Grand fit charger & défaire des gens sortis d'une place, qui lui reprochoient son manquement de parole? repliquant qu'il leur avoit bien promis de les laisser partir sûrement, mais non pas de leur être favorable en tous lieux. Un autre Général d'armée qui avoit arrété une tréve de trente jours, ne laissoit pas de faire des courses, & de commettre des hostilités toutes les nuits, sur ce prétexte qu'elles n'étoient pas comprises dans son Traité. Selon ces belles interpretations nos Anciens Gaulois qui ne comptoient que par les nuits, eussent pû combattre tous les jours, quelques tréves qu'ils eussent accordées entre eux. Nous lisons dans Clement Alexandrin, qu'Aristote le Cyrenéen aiant promis à cette célébre Courtisanne Laïs de l'emméner avec lui lors qu'il retourneroit en son païs, si elle l'obligeoit dans quelque affaire, se contenta d'y ériger sa statuë, croiant s'être acquité par là de son serment. Un Maximinus qui commandoit dans Rome du tems de l'Empereur Valens, & qui avoit promis de ne faire mourir personne ni par le fer, ni par le feu, fai.

Diod. Sic. l. 17.

Cic. 1. de Offic.

Lib. 3. Strom.

ſoit aſſommer à coups de plomb, dit Ammian Marcellin, ceux qui s'étoient fiés en ſa parole. Car les Romains n'ont pas été plus religieux ici que les autres, encore que Tite-Live les veuïlle faire paſſer pour l'avoir été davantage du tems des premiers Conſuls que du ſien, quand il dit, *Nondum hæc quæ nunc tenet ſæculum negligentia Deûm venerat, nec interpretando ſibi quisque jusjurandum & leges aptas faciebat, ſed ſuos potiùs mores ad ea accommodabat.* Marius dans Appian eſt auteur au Senat de contenter le peuple Romain par un diſcours équivoque, lui promettant d'obſerver la Loi que propoſoit le Tribun du peuple Apuleius, *comme juridique*, afin de n'y être pas tenu autant de fois qu'on jugeroit à propos de declarer que le même Senat ne la tenoit pas pour telle, ſoit à cauſe de la violence dont on s'étoit ſervi, ſoit pour quelque autre raiſon comme celle du Tonnerre, qui rendoit de nulle conſidération tout ce qui ſe faiſoit lors qu'on l'avoit entendu. Et quand ces Romains encore eurent pris le Roi Perſée, engageant leur foi aux Dieux de Samothrace de ne lui point ôter la vie, ils le firent mourir durant ſon ſommeil, pour pouvoir dire qu'ils ne la lui avoient pas fait perdre, puisqu'on doute ſi ceux qui dorment doivent être

Lib. 28. hiſt.

Dec. 1. lib. 3.

Lib. 1. de bello civ.

mis au nombre des morts ou des vivans; ce que nous apprenons de la lettre de Mithridate au Roi Arſace, que rapportoit Saluſte dans le quatriéme livre de ſes Hiſtoires. On peut voir dans celle des Turcs une perfidie toute pareille, que le Sultan Soliman executa ſur le même fondement. Il avoit juré que tant qu'il ſeroit en vie il ne feroit point mourir le Bacha Hibraïm. Aiant pris depuis la reſolution de le perdre, il commanda qu'on allât l'étrangler, auſſi-tôt que lui Soliman ſeroit endormi, ſoûtenant pour ſa juſtification qu'un homme qui dort n'eſt pas en vie. Le Roi de Perſe Schach Tamas uſa de même fineſſe envers les Turcs quand lui redemandant un fils de Selim refugié chés lui, il proteſta qu'il n'étoit pas ſur ſes terres, l'aiant fait mettre auparavant dans une cage ſuſpenduë à un arbre; pour s'empêcher, comme il croioit, de prononcer un faux ſerment.

Olearius relat. de Perſe.

Et puiſque nous ſommes entrés par là dans les exemples modernes, je me veux ſouvenir ici, ſans ſortir de l'Hiſtoire Muſulmane, de la cruauté dont uſa cet autre Sultan Mahomet à la priſe de Negrepont ſur Paolo Erizzo qui l'avoit vaillamment defenduë pour ſa Republique. Ce Barbare fut ſi inhumain, que de faire ſcier par le milieu du corps le Gentil-

homme Venitien que nous venons de nommer, avoüant qu'il lui avoit bien donné assurance de sa tête en capitulant, mais non pas de la ceinture du corps. Nos Annales de France témoignent qu'un Tassile Duc de Baviere enseignoit à ses sujets de ne faire le serment de fidelité à Charlemagne, que des levres seulement, retenant dans leur esprit une tacite assertion du contraire de ce qu'ils prononçoient, *Homines suos, quando jurabant, jubebat ut aliter in mente retinerent, & sub dolo jurarent*, qui est la plus condamnable de toutes les fraudes qui se peuvent commettre au sujet que nous traitons. Celle dont usa l'Archevêque de Mayence Hatton, pour livrer Adelbert à l'Empereur Louïs Troisiéme, que Luitprandus se contente de nommer Roi est fort à détester aussi. Ce Prélat promit sur la foi de son charactére à Adelbert assiegé, qu'il le rameneroit sain & sauf, comme l'on dit, dans son chateau, lui conseillant de venir parler à l'Empereur, pour s'accorder l'un avec l'autre. Etant sortis sur cela, Hatton fit mine d'être foible, & d'avoir besoin de manger, afin de rentrer ensemble, & d'avoir sujet de dire quand l'Empereur retiendroit & puniroit Adelbert, comme il fit, qu'il lui avoit tenu parole l'aiant une fois ramené dans sa place,

Du Chesne tome 2. p. 35.

puisqu'il ne s'étoit pas obligé à davantage. Il avoit appris cette fourbe dans l'Hiſtoire Romaine, où l'un des dix Romains que Hannibal laiſſa aller après la bataille de Cannes ſur leur parole de le revenir trouver, voulu pratiquer la même choſe. Mais auſſi ſavons nous que le Senat renvoia pieds & poings liés à Hannibal, cet homme qui avoit voulu par fineſſe rompre le lien de la Foi, ſans lequel nul Etat ne peut ſubſiſter. Car quoique ce même Senat trompât toutes les Nations de la terre aux grandes affaires, il tâchoit pourtant de paroître fort ponctuel aux moindres, comme étoit celle-ci, afin de gagner créance pour reüſſir mieux aux autres, ſelon la maxime d'un de ſes principaux Hiſtoriens, *Fraus fidem in parvis ſibi præſtruit, ut cùm operæ pretium ſit, cum mercede magna fallat.* L'invention dont ſe ſervit Philippe de Valois étoit bien ridicule. Car parce qu'il avoit promis à l'Empereur Louïs de Baviere, de ne faire jamais la guerre à l'Empire, il s'aviſa de la recommencer ſous la conduite du Duc de Normandie ſon fils, qui entreprit le ſiege de la ville de Thin, où le pere combatoit comme ſimple ſoldat, & prétendoit captieuſement de ne contrevenir nullement au Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur. Les termes trompeurs de

Polybe lib. 6. Tite Live dec. 3. lib. 2. & 4.

Tite Live dec. 3. lib. 8.

de *einig* & *ewig*, dans leur allusion Allemande, dont se prévalut Charles-Quint, pour attraper & retenir en prison le Lantgrave de Hesse, ne valent pas mieux que toutes les supercheries précédentes. Et je ne saurois approuver, moralement parlant, le trait que fit le Connétable de Montmorency à la capitulation de Mets, encore qu'il ait été fort utile à la France, qui avoit droit d'ailleurs de s'assûrer de cette place. Les Lacedemoniens condamnèrent leur Capitaine Phebidas pour avoir empieté la forteresse Cadmée, au préjudice du Traité qu'ils avoient fait avec les Thebains, ne laissant pas de la retenir entre leurs mains. La ville de Mets ouvrit ses portes, à la charge qu'il n'y entreroit que deux compagnies de gens de pied seulement. Et la parole fut gardée en apparence, mais en effet on mit plus de quinze cens hommes sous deux drapeaux; outre que sur les contestations qui survinrent, le reste de l'armée passa dans la ville comme il lui plût. Certes il n'est pas possible de considérer toutes ces finesses de paroles, qui ne sont subtiles ni ingenieuses qu'à mauvaise intention, & pour décevoir ceux qui s'y confient; sans les détester, comme celles qui ont la plûpart ajoûté le parjure au Mensonge.

Thuan. l. 4. hist.

Pour dire quelque chose des Sermens ausquels on a quelquefois contrevenu loüablement, non pas à cause du manquement de promesse, mais parce que sans faire tort à personne, il étoit plus utile en toutes façons de n'y pas satisfaire; nous en produirons encore ici quelques exemples. L'Empereur Aurelien aiant juré que si la ville de Thyane ne se rendoit, il s'en vengeroit jusques sur les chiens, ne laissa pas d'user de clemence après l'avoir prise, partie de force, partie par la trahison de ses Citoiens. Et pour demeurer dans quelque observation de sa parole, il fit tuer tous les chiens qui se trouvèrent dans cette ville, pardonnant aux habitans qui implorèrent enfin sa misericorde. Josephe loüe de prudence l'expédient que trouvèrent les Israëlites pour repeupler la Tribu de Benjamin, après l'avoir presque exterminée par le fer dans la vengeance qu'ils prirent des Gabaonites. Les Israëlites avoient fait vœu de ne donner jamais aucunes de leurs filles en mariage à ceux de cette Tribu, dès qu'ils prirent les armes contre eux. Mais comme il n'en restoit plus que fort peu d'hommes qui s'étoient sauvés du combat, tout aiant été tué en fuite dans les villes jusqu'aux femmes & aux enfans; ils se repentirent de la perte d'un

Vopisc. in Aur.

Lib. 5. antiqu. Iud. c. 2.

membre ſi conſidérable de leur Corps, & pour le reparer s'aviſèrent de cette ruſe, qu'ils jugèrent capable de mettre leur Serment à couvert. L'on avertit les Benjamites de ſe cacher aux avenuës de Silo, le jour d'une très grande ſolemnité qui s'y faiſoit tous les ans; & qu'on leur permettoit d'enlever les filles qui paſſeroient pour y aller, dont ils en feroient leurs femmes; ce qu'ils executèrent à peu près comme les Romains quand ils ſe ſaiſirent des Sabines. Voici un trait d'Alexandre le Grand, qui peut être encore ici rapporté, bien qu'il ſoit d'ailleurs conſidérable pour l'adreſſe de l'Orateur Anaximene l'un de ſes Précepteurs. Alexandre aiant ſçu que cet homme, que Suidas fait paſſer pour le premier qui s'eſt mêlé de haranguer ſur le champ, lui venoit demander, comme bon Citoien, la conſervation de la ville de Lampſaque qu'il vouloit ruiner à cauſe qu'elle avoit toûjours tenu pour le Roi de Perſe, proteſta avec ſerment qu'il ne feroit rien de tout ce dont Anaximene le pourroit requerir. C'étoit en effet & dans ſon intention s'obliger à la perte de cette place. La ſubtilité néanmoins dont ſe ſervit cet Orateur, le ſurprit ſi agréablement, qu'il ſe reſolut à fauſſer ſon ſerment interieur par la conſervation de celui

de ſes levres, & à devenir menteur véritable pour ne l'être pas apparent. Car Anaximene averti des diſcours de ce Prince, au lieu d'interceder en faveur de Lampſaque, le pria de ſa ruine, afin de l'engager par la force de ſa propre parole, à lui accorder ce qu'il déſiroit véritablement, qui étoit le contraire de ſa requête.

Il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont voulu ſoûtenir qu'en de ſemblables rencontres les ſimples termes, & les paroles toutes nuës obligeoient d'elles-mêmes, quoique contraires à l'intention de ceux qui les proferoient. Celles qu'Aconce avoit écrites ſur un Coin, & que l'innocente Cydippe prononça ſans y penſer, furent interpretées ſelon ce ſentiment, tant par Diane que par l'Oracle, ſi nous en croions Ariſtenete. *Ep. 10. lib. 1.* Et les Sacrifices que firent de leurs propres filles Jephté & Agamemnon, s'il eſt permis de mêler l'Hiſtoire ſacrée avec la profane, favoriſent encore cette opinion. Elle n'eſt pas ſuivie néanmoins dans nos Ecoles, où toute ſorte de paroles n'obligent pas, & où même c'eſt une action vertueuſe de violer ſa promeſſe, ſi on l'a faite de quelque choſe qui ſoit mauvaiſe & contre le devoir, auquel cas encore une telle promeſſe eſt tenuë pour nulle, & qui jamais ne

peut obliger. C'eſt pourquoi Ciceron condamne au troiſiéme de ſes Offices le Sacrifice d'Iphigenie dont nous venons de parler; aiant poſé pour fondement dès le premier Livre qu'en ce qui va contre les bonnes mœurs, on ne doit rien exécuter de ce qu'on a promis. Il oſe même emploier là deſſus toute ſon éloquence contre les Dieux de ſon tems à qui l'on donnoit le plus d'encens. Apollon, dit-il, fit une faute inexcuſable de commettre la conduite de ſes chevaux à ſon fils, quelque aſſûrance qu'il lui eût donnée de lui octroier ſa demande, puiſqu'elle alloit à ſon dommage propre, & à la ruine de l'Univers. Et Neptune ne fut pas plus aviſé, au jugement de ce grand Perſonnage, quand pour n'être pas trouvé menteur, il ſatisfit à la troiſiéme requête de Theſée, qui le combloit d'ennuis, & qui faiſoit mourir l'innocent Hippolyte. La maxime générale de Ciceron porte, que comme l'on ne rend pas l'épée à un furieux, encore qu'on s'y fut engagé lors qu'il étoit en ſon bon ſens; & comme un pere ne tient rien aſſés ſouvent de tout ce qu'il a promis à ſon fils qu'il voioit ſur le bord d'un précipice: Perſonne n'eſt aſtreint non plus à l'execution des promeſſes qui nuiſent, au lieu de profiter à ceux qui les ont reçuës,

ce qui nous oblige au contraire à leur manquer de parole. Mais il passe bien plus outre, puisqu'il maintient qu'on ne doit rien faire des choses qu'on a promises, lors qu'elles sont inutiles à ceux vers qui l'on s'étoit engagé; ni même de celles qui nous nuisent davantage, qu'elles ne profitent aux personnes à qui nous avions donné assûrance de les entreprendre.

A ne rien dissimuler, ces dernieres conditions sont capables de produire de dangereux effets, si l'on ne fait toûjours intervenir la bonne foi, lors qu'il est question de les interpréter; la plûpart du monde ne cherchant que des prétextes pour couvrir une perfidie, & pour ne pas exécuter des paroles dont on se repent. Aristôte a dit contre ceux qui multiplioient dans la Metaphysique les Etres sans necessité, que ces Etres là ne vouloient pas être si mal gouvernés. J'appliquerois librement les mêmes termes au sujet que nous examinons, & je dirois volontiers à ceux qui inventent encore infinité d'autres circonstances requises pour être obligés à s'acquiter de ce qu'on a promis, soûmettant par ce moien la Foi à leur raisonnement, que nôtre Foi n'a pas besoin d'être si mal gouvernée, ni assujettie à

Lib. 12. Metaph. cap. ult.

tant de regles, qui ſont autant d'échapatoires pour ceux qui ne ſe ſoucient pas d'être infideles, pourvu qu'ils en évitent le nom. Dès l'heure que vous la voulés accommoder à toutes ces ſubtilités d'Ecole, il n'y a perſonne qui ne prétende avoir droit d'en penſer à ſa mode; & comme chacun ſe flatte en ſa propre cauſe, outre que le raiſonnement des hommes n'eſt jamais ſemblable, il ne faut plus parler de cette Foi commune qui lie toutes les Nations, & qui eſt dans ſon unité l'ame de la vie civile, puiſqu'elle devient auſſi diverſe que les eſprits ſont différens, & qu'il y a d'interêts particuliers, qui ne ſe ſauvent ſouvent que par des expédiens variables à toutes rencontres. Les Anciens l'ont toûjours peinte un voile blanc ſur la tête, pour dire qu'elle étoit ennemie de toute fineſſe & de tout déguiſement. Et l'on a fort bien obſervé qu'il n'y a point de gens qui ſe parjurent plus ordinairement, ni qui aient en effet moins de franchiſe & de bonne foi, que ceux qui ſont les mieux inſtruits dans cette ſorte de chicane, & qui ſavent le plus ſpecieuſement colorer l'inobſervation de leur parole.

Un des grands palliatifs dont ils ont accoûtumé de ſe ſervir, que les Anciens n'avoient point, & qui cauſe quelquefois d'étranges

ſcandales, c'eſt la diſpenſe qu'ils ſe font donner de fauſſer les plus ſacrés ſermens que la Religion puiſſe inventer. Et parce que les Puiſſances Souveraines ſont celles qui emploient ſouvent à la vuë de tout le monde ce dernier remede aux plus grandes neceſſités de leur Etat, ou pour le moins dans leurs plus importantes occaſions d'agir; je me veux encore ici jetter ſur les exemples, pour faire voir par combien de mauvais ſuccès Dieu a ſouvent declaré l'averſion qu'il avoit de leur procedé. Ce ſera ſeulement avec intention de faire remarquer les abus, ſans toucher le point de Droit, qu'aſſés d'autres ont traité ſans moi, & que je reconnois ne pouvoir être manié avec trop de reſpect.

Le penultiéme Duc de Bourgogne, pere du Comte de Charolois, aiant reſolu de s'accommoder avec Charles Septiéme, ſe trouvoit empêché par la conſidération du ſerment qu'il avoit fait aux Anglois, de ne traiter jamais ſans eux avec nous. Cette difficulté fut enfin ôtée par les deputés du Concile de Bâle, qui le diſpenſèrent de ſon ſerment en faveur de la Paix d'Arras de l'an mil quatre cens trente-cinq, heureuſe véritablement à la France, mais ſi funeſte à ce Duc, qu'on peut compter de ce moment la ruïne de

ſa Maiſon, éteinte en la perſonne de ſon ſucceſſeur. Une des plus grandes plaies qu'aït reçu la Chrêtienté de la main des Infideles, fut ſans doute celle de la bataille de Varnes, que perdît le Roi de Hongrie & de Pologne Ladislas contre le Grand Seigneur Amurat. Ce Turc au milieu du combat déploia le Traité de paix ſolemnellement jurée entre eux, & que ſon ennemi venoit de violer à l'inſtance du Cardinal de Saint Julien, qui s'étoit ſervi de l'autorité du Saint Siege pour déclarer nul tout ce qu'ils avoient accordé. Il conjura le Ciel en ſuite contre la perfidie des Chrêtiens, & tâchant d'intereſſer Jeſus-Chriſt même dans ſa querelle, lui reprocha qu'il n'étoit pas ce qu'ils le croioient, s'il ne vengeoit le mépris de ſon Nom, emploié par eux dans des ſermens dont ils ſe mocquoient auſſi-tôt aprés. La mort du Roi ſur le champ, & celle du Cardinal Legat, paſſent pour une punition divine dans nos propres Hiſtoires. C'eſt ainſi que dans l'ancienne, Ageſilaüs animoit ſes ſoldats contre Tiſapherne, qui avoit manqué de foi & rompu une tréve, proteſtant qu'il lui étoit fort redévable, d'avoir mis par ce moien du côté des Grecs tout ce que leur Religion avoit de Dieux. Le recit des troubles du Roiaume de Naples ſous Fer-

Xenop. l. 3. hiſt.

dinand Premier, porte que les Barons revoltés se voiant reduits à la necessité de traiter avec lui, envoierent secrettement à Benevent demander absolution à un autre Legat, de tous les sermens qu'ils alloient faire à leur Roi par une pure crainte, & non pas de libre & franche volonté. Cela leur fut aussi-tôt accordé, & le succès reüssit tel que le décrit Camillo Portio, c'est à dire, le plus calamiteux & le plus tragique qu'on le sauroit imaginer. Neuf ou dix ans après par le Traité fait à la reddition d'Atelle, qui acheva de ruïner les affaires des François en ces quartiers-là, il leur fut permis selon la capitulation de se retirer, mais non pas aux Ursins qui étoient de leur parti, & à l'egard desquels Ferdinand viola les articles qu'il avoit accordés: Mariana qui veut décharger son Prince d'une telle perfidie, assûre que le Pape Alexandre Sixiéme l'obligea d'en user ainsi, le purgeant par son autorité Pontificale de toutes les censures où sa mauvaise foi l'eût pû faire tomber pour ce sujet. Je ne dis rien de la mort de Ferdinand qui arriva aussi-tôt après, l'on se souviendra seulement de la vie & de la fin de ce Pape, pour juger si ses actions devoient avoir plû à Dieu. L'on a écrit que François Premier fut dispensé par Clement

Lib. 5.

Lib. 26. hist. c.12.

Septiéme du ſerment qu'il avoit fait à Charles-Quint lors de ſa délivrance, vu même que ſa Sainteté avoit promis cette diſpenſe au Roi quelque tems auparavant. Mais il n'eſt pas beſoin d'inſiſter beaucoup ſur cet exemple, parce que toutes les Loix rendent nulles les conditions que reçoit un priſonnier menacé de mort, & à qui l'on tient le poignard ſur la gorge, comme l'on avoit fait à celui-ci. Je ſoûtiens ſeulement qu'un Bref du Pape Paul Quatriéme envoié par le Cardinal Caraſſe ſon neveu au Roi Henri Second, pour l'abſoudre du ſerment des tréves de Vaucelles, fut ſuivi de la perte des batailles de Saint-Quentin & de Graveline, ſans parler de la neceſſité où il nous mit de faire la paix de Château-Cambreſis, qui donna lieu à tous les mal-heurs des guerres de la Ligue qu'elle produiſit. *Thuan. l. 17. hiſt.*

Or quoique toutes ces diſpenſes ne ſe prennent apparemment qu'à bonne fin, pour ſe purger envers Dieu d'un crime tel que celui du Parjure, ſi eſt-ce que la conſidération des hommes, & la honte de manquer à nôtre parole y a ſouvent bonne part. Car encore qu'il ne ſoit que trop ordinaire aux Grands, de croire qu'il n'appartient qu'aux Marchands de la garder avec exactitude; &

quoiqu'ils s'en jouënt assés souvent, selon le Lysandre. mot de cet Ancien, comme d'osselets pour tromper la simplicité de ceux qui s'y fient: Si est-ce qu'il n'y en a pas un qui ne fut très fâché qu'on l'accusât d'y avoir manqué, & de n'être pas très religieux observateur de ses promesses. En effet ils tiennent le démenti, qui n'est rien autre chose qu'un reproche de n'avoir pas dit la vérité, pour la plus atroce & la plus offensante de toutes les injures. Et certes leur propre interêt les devroit rendre les plus ponctuels des hommes, à tenir ce qu'ils ont promis. Comme ils représentent dans leur exaltation celui qui a tout fait par sa seule parole, ils pourroient tout ici bas par le credit de la leur, s'ils en étoient aussi jaloux que cette ressemblance le requiert. Pourquoi ne se sont-ils pas acquis le privilège de Xénocrate, que la probité avoit exemté devant tous les Juges de la Grece de la solemnité du serment? On dit que les descendans de Mahomet jouïssent aujourd'hui d'un semblable privilège parmi tous ceux de sa Réligion. Et les Romains gardoient autrefois ce respect aux Vestales, & à celui qui étoit particuliérement attaché au culte de Jupiter sous le nom de *Flamen Dialis*, qu'on ne les prenoit jamais à serment, parce qu'on supposoit

qu'il ne ſortoit rien de leur bouche qui ne fut conforme à la Vérité. Cependant ceux dont nous parlons ſont tellement éloignés d'une ſi importante reputation, que l'Empereur Charles-Quint s'aviſa de jurer quand il vouloit être crû, par la foi d'un homme de bien, *à fè de hombre de bien*, à cauſe qu'il s'étoit apperçu que celle des Souverains comme lui, n'avoit pas aſſés d'autorité pour donner une parfaite aſſûrance de la Vérité.

C'eſt une belle leçon que ceux qui ont le ſoin de l'inſtruction de nôtre jeune Monarque lui ſauront bien faire. Diſons au reſte des hommes cependant, que comme les regles de la probité nous doivent empêcher de mentir, celles de la prudence nous obligent à ne prononcer jamais, ſi faire ſe peut, de menſonge, *Vir bonus præſtare debet, ne mentiatur; prudens, ne mendacium dicat,* ſelon l'excellente Morale de ce Nigidius, pour qui Ciceron avoit tant d'amour & de reſpect, ſi nous en croions Aulu-Gelle. Car non ſeulement il arrive que nous diſons quelque fois des choſes fauſſes ſans mentir, pource que nous croions dire la vérité: mais il ſe peut faire auſſi que nous mentirons en diſant vrai, par la doctrine de Saint Auguſtin, dautant que nôtre deſſein ſera d'impoſer à nos audi-

Lib. 11. noct. Attic. c. 11.

Lib. de mend. c. 3.

teurs, & de les repaître de bourdes. Quiconque prononce le contraire de ce qu'il pense, est un menteur, *Mentiri est contra mentem ire*, & son peché, dit Saint Thomas, est tout manifeste, en ce qu'il fait une chose injuste & contre Nature, d'assûrer qu'il a dans l'esprit ce qui n'y est pas, trahissant la societé des hommes, & donnant un usage du tout perverti à sa parole, qui doit être le fidele interpréte de son ame. Saint Jean Damascene appelle pour ce sujet la voix humaine, l'Ange d'Intelligence ou le Messager de l'Esprit. Saint Augustin la nomme le vehicule du Verbe interieur, ou du discours mental. Et Philon surnommé le Juif la compare au Pontife Aaron, qui étoit le truchement de Moïse, établissant un rapport aussi naturel, & un consentement aussi necessaire entre l'ame & la parole, qu'étoit celui de ces deux freres. Quoiqu'il en soit il faut tenir le Mensonge pour le capital ennemi de la Prudence, & passer pour un Oracle ce trait ordinaire de l'Ecole, *Prudentiæ non subest falsum.* Il semble qu'il y ait quelquefois plaisir, & même quelque avantage à déguiser la Vérité; mais nous nous trouvons toûjours enfin fort loin de nôtre compte, & la fausseté ne manque jamais à couvrir son auteur de honte & de dommage.

2. 2. q. 110. art. 3.

L. 1. Fia. cap. 17.

Ser. 2. de nat. Ioan. Bapt.

L. quod deter. pot. insi.

C'eſt à mon avis le ſens de ce Proverbe de Salomon : *Suavis eſt homini panis mendacii, & poſtea implebitur os ejus calculo.* Quand toute autre disgrace ceſſeroit, celle-ci eſt inſeparable du Menſonge, qu'on ne croit pas ceux qui s'y adonnent alors même qu'ils diſent la vérité. L'on ſe mocqua du Berger d'Eſope qui avoit pris plaiſir à crier au Loup ſans neceſſité, & le ſecours lui fut dénié quand il en avoit le plus de beſoin, pour l'avoir invoqué à faux auparavant. Je ſai bien que nous avons nommé une eſpece de menſonge pernicieux, à cauſe du mal ſeulement qu'il fait aux autres quand nous le diſons; mais je ſoûtiens qu'il nous eſt aſſés de préjudice à nous-mêmes, pour recevoir ce nom s'il ne l'avoit d'ailleurs mérité. Soions ſur tout perſuadés qu'il n'y en a point, comme nous l'avons préſuppoſé, qui ne ſoit comme tel déplaiſant au Ciel; & tenons pour un blaſphéme le mot de cette Dame dont parle nôtre Hiſtoire, qui diſoit du tems de la Ligue ſous Henri Troiſiéme dans Paris, qu'un Catholique zelé étoit plus agréable à Dieu quand il mentoit, qu'un Politique lors qu'il parloit avec vérité. *Thuan. l. 95. hiſt.*

Que pouvons-nous faire de mieux que de nous nourrir dans une extréme averſion d'un

vice qui eſt particuliérement celui des Eſclaves, puiſqu'il n'y a que la crainte, à le bien prendre, qui nous faſſe faire banqueroute à la vérité ? Si eſt-ce que nous ſommes tous nés dans une telle diſpoſition à cette ſorte de ſervitude, que l'Apôtre nous a laiſſé pour un aphoriſme indubitable de Morale, Qu'il ne ſe trouve point d'homme qui ne ſoit menteur; ce que David avoit déjà prononcé devant lui. Et certes ſi l'opinion de Démocrite Abderitain, de Xéniade Corinthien, d'Anaxagore Clazomenien, & de quelques autres Philoſophes, a tant ſoit peu de fondement, que pouvons-nous dire que des fauſſetés, n'y aiant rien de vrai dans le monde, pour le moins à nôtre égard, & ſelon que nous ſommes capables d'en prendre connoiſſance? Jettés les yeux ſur toute l'étenduë de la Terre, vous y verrés par tout triompher le Menſonge. *Cogita*, dit Cardan, *quod falſis omnia debentur humana*, & *regna dico*, & *potentia omnis*. A peine pouvons-nous dire que nos Autels ſoient exemts de cette corruption. Le Tout-puiſſant nous y entend ſouvent parler contre nôtre conſcience. Et je dirois volontiers, s'il étoit permis de s'expliquer comme l'on faiſoit du tems de Seneque, *verum ne Diis quidem dicimus*, *ſed Dii aut*

Ep. ad Rom. c. 3. art. 4.

Pſal. 115.

Ariſt. l. 4. Met. c. 5. & 7.

De prud. civ. c. 92.

Ep. 95.

aut non exaudiunt, aut miſerentur. Cependant les choſes fauſſes ne ſont pas ſoûtenuës avec moins d'opiniâtreté que les vraies. L'impoſture a ſes Martyrs auſſi bien que la ſincerité. Et nous ſavons que les Turcs nomment leur Alcoran le Code de la Vérité. A ne rien diſſimuler, il n'y a que la lumiere d'enhaut qui nous puiſſe faire diſcerner ce qu'il faut ſuivre pour ne point errer. Nos vérités humaines dans la plus exacte Métaphyſique, ne ſont que des conformités qu'ont les choſes avec nôtre entendement. Or il faut néceſſairement mettre ces conformités au rang des Relations, n'y aiant point d'autre catégorie qui leur convienne. Et puiſque toute relation eſt un pur accident, nous ſerons conſequemment forcés d'accorder, que nous n'avons point de vérités, humainement parlant, qui aient plus de réalité, que ce qu'on en peut donner à des accidens.

Cotou. cap. 3.

Mais d'où vient donc qu'on dit, qu'autant que les choſes ont d'eſſence, autant elles ont de vérité, parce que la premiére proprieté de l'Etre c'eſt d'être vrai: ce qui fait que Dieu qui eſt le Souverain Etre, eſt auſſi ſouverainement véritable. Comment interpreterons-nous encore cette belle ſentence de Zorobabel, qui fut ſi agréable à Darius, que

Esd. l. 3. cap. 3.

le vin, les Rois, ni les femmes, qui ont un extréme pouvoir, ne ſont pas néanmoins ſi puiſſans que la Vérité? Il eſt aiſé de juger que tout cela ſe doit entendre de cette ſuprême & éternelle Vérité, dont nous ne participons qu'autant qu'il lui plait de nous illuminer pour ſe faire connoitre. Quant aux Vérités naturelles où nous prétendons d'arriver humainement, nous ſerons toûjours contraints d'avouër que les plus clair-voians y ſont aſſés ſouvent les plus trompés, prenant l'ombre pour le corps, & de ſimples vraiſemblances pour d'indubitables certitudes. Anacharſis ſe mocqua des Atheniens, qui ordonnoient par une de leurs Loix que la Vérité ſe trouvât en plein Marché, vû qu'il n'y avoit lieu au Monde où elle fut plus miſérablement traitée, ni où ils mentiſſent plus ordinairement & plus impudemment. Mais nous nous pouvons rire auſſi à propos de ceux qui penſent qu'elle ſe rencontre infailliblement dans ces lieux qui ſont deſtinés pour l'examiner, & que ceux qui ſe mêlent de la définir & de l'enſeigner en aient beaucoup plus de connoiſſance que les autres.

Remarquons deux choſes devant que de conclure ce diſcours; l'une à l'égard de la Vérité telle que nous l'avons; l'autre touchant

le Menſonge. La premiére ſera, que comme l'on peut mentir à bonne intention, ſelon nos obſervations précédentes, la Vérité ſe recherche quelquefois à mauvaiſe fin ; témoin le Voleur qui veut ſavoir au vrai le fond de la bourſe. Pour le moins eſt-il certain qu'on ne doit pas être toûjours trop exact à découvrir toute ſorte de Vérités. Quintilien dit qu'on reprit le Sculpteur Demetrius, de ce qu'il rendoit ſes ſtatuës trop véritables ou trop après le naturel, aiant plus de ſoin de la reſſemblance que de l'agréement. Cela ſe peut fort bien appliquer à nôtre ſujet, n'étant pas ſouvent à propos dans la vie civile d'inſiſter pour la vérité des choſes avec tant de ſévérité, qu'au lieu de nous rendre utiles, & d'inſtruire, nous commettions du ſcandale ſans profiter à perſonne. Ma ſeconde remarque interpretera le paſſage de Saint Paul, que nous avons rapporté, pour montrer qu'aucun n'eſt exemt de Menſonge. Car il paroit évidemment dans le texte de l'Apôtre, que ſon intention n'a pas été de prononcer cette ſentence abſolument ; mais bien de nous apprendre que Dieu ſeul eſt tellement l'eſſentielle Vérité, qu'en comparaiſon de lui tous les hommes ne ſont que des menteurs. Une ſi belle Doctrine pourtant n'empêche pas qu'il

Lib. 12. Inſtit. cap. 10.

ne se trouve des hommes, qui pour chose du monde ne voudroient avoir commis un mensonge pernicieux. Pythagore reçut son nom à ce qu'on dit, de la reputation qu'il avoit d'être aussi véritable en tous ses discours que cet Oracle surnommé Pythien, qu'on tenoit infaillible de son tems. L'Auteur de la vie d'Atticus nous le représente de telle humeur, qu'il ne pouvoit ni dire, ni entendre debiter aux autres une fausseté. Mariana assure qu'un Ferdinand Prince de Portugal, qui mourut prisonnier à Fez, ne mentit jamais en toute sa vie. Et Cardan écrit de lui-même, qu'il ne pense pas avoir proféré de mensonge depuis sa plus tendre jeunesse, après s'être étonné déja dans l'examen du théme de sa Nativité, qu'on ne peut lui imputer d'avoir menti une seule fois depuis sa quatorziéme année. Ce n'est pas que je veuille me rendre garand de la vérité de tous ces exemples. Mais du moins témoignent-ils avec assés d'autres qui leur peuvent être ajoûtés, que le Mensonge n'est pas tenu pour inséparable tout-à-fait de nôtre nature. Et dequoi nous serviroit-il d'avoir de l'amour pour la Vérité, s'il faloit necessairement tomber dans l'infamie du Mensonge?

Lib. 22. hist. c. 1.

Lib. de vit. pr. cap. 14.

VII.

DES MONSTRES.

Ce qu'on vous a mandé du Dauphiné, des Sauvages, mâle & femelle, qu'on veut avoir été vûs parmi ces montagnes, qui ne ſont pas fort éloignées de Grénoble, vous a fait faire de très belles reflexions ſur le ſujet des Monſtres : Pour moi, comme je ſuis réſolu de ne recevoir pour véritables les choſes de cette nature, qu'autant que j'en prens de connoiſſance certaine, & jamais ſur les premiers rapports, ni ſur les bruits qui courent : Auſſi ne voudrois - je pas mécroire abſolument celles qui nous paroiſſent étranges d'abord, parce qu'elles ne ſont pas ordinaires; ni rébuter un évenement comme impoſſible, ſur ce mauvais fondement que je n'en comprens pas bien la cauſe ou la poſſibilité. En vérité nous préſumons trop de nôtre ſavoir, & je ne ſuis pas même hors de ſoupçon que ce ne ſoit quelque ſorte d'impieté, de vouloir établir les mêmes bornes aux œuvres de Dieu & de la Nature, qu'ils ont données à nôtre connoiſſance. Car il ſemble au contraire que l'un & l'autre aient pris plaiſir à couvrir d'un voile obſcur les plus agréables objets de nos contemplations; &

que nous préſentant d'une main les effets, ils nous en cachent de l'autre les cauſes, comme celles qui ſont beaucoup au deſſus de nôtre portée, *Gloria Dei eſt celare verbum.* Si cela eſt ainſi, ſelon qu'aſſés de Philoſophes ſe le ſont imaginé; & qu'Ariſtote ait eu raiſon de comparer dans ſon livre du Monde (préſuppoſant qu'il ſoit de lui) le premier Moteur à un jouëur de Marionettes, qui tient cachées les cordes ſubtiles & artificieuſes d'où dépend le mouvement de ſes petits perſonnages: Ne peut-on pas dire que c'eſt lui faire injure que de vouloir pénétrer plus avant qu'il ne déſire, & de tâcher, quoiqu'inutilement, à découvrir les engins de ce Jeu divin, qui expoſe à nôtre vuë toutes les opérations de la Nature?

Je dis ceci à cauſe de la grande difficulté qu'il y a de rendre raiſon de tant d'évenemens merveilleux, & particuliérement de la production des Monſtres, que j'ai bien de la peine à rapporter au ſeul deſſein du Toutpuiſſant, de nous récommander ſes autres ouvrages, les rendant plus beaux par cette oppoſition, comme ſi d'eux-mêmes ils ne l'étoient pas ſuffiſamment. Quoi qu'il en ſoit, Ariſtote nomme les Monſtres, des pechés de la Nature; & ils s'étendent ſi loin

Lib. 2. Phyſ. c. 8. & l. 4. de gen.

dans ſa doctrine, que la femme y paſſe pour *anim. c.*
le premier de tous, comme des enfans qui *3. & 4.*
naiſſent diſſemblables à ceux qui les ont engendrés, conſtituënt une autre eſpece de Monſtruoſité, à cauſe que le deſſein de cette même Nature étoit de produire un mâle, & non pas une fille, viſant toûjours à ce qui eſt le plus parfait; & que dans ſon cours ordinaire les enfans ſont des images vivantes qui repréſentent leurs parens. Les corps qui viennent au monde défectueux ou avec quelque membre ſuperflu, s'appellent encore monſtrueux par la même raiſon, & ce Philoſophe ordonne dans ſa Politique, qu'ils ſoient *Lib. 7.*
ſupprimés, ou expoſés, auſſi bien que Platon *cap. 16.*
dans le cinquiéme livre de ſes Loix. A la vérité les vices corporels empêchoient autrefois les Lévites de ſacrifier, & même de s'approcher de l'Autel, bien qu'ils vécuſſent des pains qu'on y mettoit; & nous ſavons que la Loi de Perſe a exclu de la Couronne toute ſorte d'eſtropiats. Mais cela ne va pas jusqu'à la rigueur des Philoſophes dont nous venons de parler, pratiquée néanmoins autrefois à Rome, ſi nous en croions Denys d'Halicarnaſſe, & que nous voions dans Diodore Sicilien, avoir été en uſage au Roiaume de ce *Lib. 2.*
Sophiſte Indien, qui ſe ſoûmit ſi librement aux *Lib. 17.*

volontés d'Alexandre le Grand. Je penſe que la ſévérité exercée contre ceux à qui la Nature ſemble avoir été marâtre dans une naiſſance pleine de disgraces, a ſon fondement ſur le mauvais préjugé qu'on fait d'eux. L'on croit qu'ils tâchent de lui rendre la pareille, & que pour ſe vanger d'elle en lui faiſant injure à leur tour, ils prennent des appetits qui l'offenſent, & ſe portent à une infinité d'inclinations qu'elle deſavouë. C'eſt ce qui a fait dire, & peut-être à grand tort, qu'ils ſont exprès marqués de ſa main, afin que chacun s'en prenne garde: *Cave à ſignatis, neque enim fruſtra eos ſignavit Natura;* & entre tant de Proverbes qu'ont toutes les langues ſur cela, celui des Eſpagnols n'eſt pas des moins ſignificatifs, *Coxo, y no de eſpina, no ay maldad que no maquina.* Ainſi le mal que l'on en craint a donné lieu à cette grande averſion que tant de perſonnes ont d'eux; & l'apprehenſion peut-être, que les plus mal-traités de tous, qui ſont les Monſtres, ne nuiſent au reſte du monde, eſt cauſe qu'on les en chaſſe ſouvent devant qu'ils aient pû joüir de ſon agréable lumiere.

Or puiſque le rapport que font les Païſans du Dauphiné de ces Sauvages qu'ils diſent y avoir vûs, vous les fait mettre au rang

des véritables monſtres, que vous croiés facilement pouvoir venir d'un accouplement illicite, je fortifierai vos conjectures de quelques exemples dont il me ſouvient. Vous ſavés le gentil avis que donna Thales à Periandre, de ne ſe ſervir plus de jeunes Paſteurs à garder ſes cavalles, ou bien de leur donner des femmes, s'il vouloit ne plus voir chés lui d'animal demi-homme & demi-cheval. Pline cite Duris, qui avoit écrit que beaucoup d'Indiens s'accouploient avec les bêtes, d'où venoient au monde des créatures tenant de l'une & de l'autre nature. C'eſt au troiſiéme chapitre du dix-ſeptiéme livre de ſon Hiſtoire naturelle qu'il a dit cela ; & au chapitre ſuivant il parle d'une Alcippe qui enfanta un Elevant; d'une Eſclave qui accoucha de même d'un ſerpent, & d'un Hippocentaure que l'Empereur Claudius fit apporter embaumé d'Egypte à Rome, où Pline aſſure qu'il fut l'un de ceux qui eurent la curioſité de le voir. Je ne doute point que ce ne ſoit le même dont parle Phlegon Trallian, libertin de l'Empereur Hadrien, au trente-quatriéme chapitre de ſes Remarques miraculeuſes, encore que le premier ſemble donner pour patrie à ce monſtre la Theſſalie, & l'autre une ville de l'Arabie, qui convient beau-

Plutar. banquet des 7. Sages.

Phædr. Fab. lib. III. 4.

Ch. 22. coup mieux à ſon envoi d'Egypte. Ce même Phlegon témoigne que la ſervante d'une Dame Romaine étant groſſe, mit au monde un Singe. Les Anciens ont encore nommé cette Onoſcelis fille d'Ariſton Epheſien, qu'il eût d'une Aneſſe; & cette autre Hippo, venuë d'une Jument, & d'un certain Fulvius qui avoit eu ſa compagnie. L'Hiſtoire de Dannemarc tire l'origine de ſes premiers Rois d'une Chienne. Les Peguins ſe vantent d'être venus d'un Chien & d'une femme Chinoiſe que le débris d'un vaiſſeau expoſa dans leur païs. Il y en a qui ont écrit le même des premiers Chinois. Et quand les Grecs ont dit non moins fabuleuſement que Pan étoit fils de Penelope, connuë par Mercure ſous la figure d'un Bouc, ils ont témoigné, auſſi bien que les autres, qu'ils ne tenoient pas impoſſible le mélange de diverſes eſpeces d'animaux avec la nôtre. Peut-être qu'Anaximandre l'un de leurs Philoſophes doit être interpreté ſelon ce ſentiment, lors qu'il maintient dans Euſebe, que la premiére génération de l'homme ſe fit de diverſes formes d'animaux. Auſſi punit-on encore tous les jours le crime de Beſtialité; & le Pere Euſebe de Nuremberg, qui rapporte pluſieurs exemples de divers monſtres qui en ſont venus,

Lib. 1. Præp. Ev. c. 8.

Lib. 3. cur. Phi. cap. 25.

dit, après Cornmanus, qu'un homme eût en Flandre d'une vache, dont il abuſa, un enfant bien formé, & qui aiant été batiſé devint très vertueux. Tout ce qu'il ténoit de ſa mere, conſiſtoit en un deſir & tranſport merveilleux qu'il reconnoiſſoit avoir, d'aller paitre dans les prés quand il en voioit. Tant y a, que pour peu qu'il ſe trouve de vérité en tout cela, cette maxime eſt fauſſe, que les effets ſuivent toûjours la plus imparfaite, ou la plus mauvaiſe partie de leurs cauſes; ſurquoi néanmoins ſe fondent ceux qui nient abſolument qu'il puiſſe rien venir d'humain par de ſemblables copulations.

Mais quand nous admettrions une telle négative, ce n'eſt pas à dire qu'il falût abſolument rejetter la rélation qu'on vous a envoiée des Sauvages, puiſqu'on peut ſoûtenir que la Nature eſt capable de produire d'elle même, & ſans que l'homme tombe dans cette infame beſtialité que nous venons de repréſenter, des animaux qui nous reſſemblent ſi fort, qu'ils ont fait dire qu'on trouvoit parfois plus de difference d'homme à homme, que d'eux à nous. Ce n'eſt pas une choſe qui ſoit bien difficile à concevoir dans la Philoſophie, où Archelaüs & Zenon Eleate ont autrefois maintenu, que la Terre nous avoit produits

d'elle-même comme les Brutes. Platon les a suivis dans son Philoxene, & dans son Politique; Aristote ne s'en est pas aussi éloigné au second livre de ses Politiques; & sans parler d'Epicure, Avicene long-tems depuis a combattu pour cette doctrine dans son traité du Déluge. Les hommes à leur dire ne venoient pas au commencement dans la perfection où nous les voions. Il en est éclos de la Terre une infinité de fort mauvaise conformation, & à qui souvent les membres principaux manquoient,

Lib. 5. *Crescebant uteri terræ radicibus apti.*

Cap. 6. dit Lucrece. Et si l'on en croit les vers d'Empedocle que cite Aristote au troisiéme livre de l'Ame, il s'est trouvé dans les premiers tems, des têtes, qui après être sorties de Terre, n'avoient point de cou où se reposer. Enfin après beaucoup de manquemens surmontés & rectifiés, la Nature est venuë à bout des premiers hommes qui nous ont donné l'être, & que les Grecs nommèrent vrai-semblablement pour cela *Avtochthones.* Or présupposant, comme nous le devons faire, qu'on ne sauroit sans impieté déferer à une opinion qui paroit entierement contraire au texte de la Genese, pour le moins en tire-t-on cette consequence, que

ſi dans les purs termes de la Nature l'on a cru qu'elle pouvoit hors de la voie ordinaire engendrer des créatures raiſonnables, il n'y a pas beaucoup dequoi s'étonner qu'elle en donne d'autres au monde, qui pour avoir quelque choſe de nôtre figure, ſont pourtant d'un ordre inferieur, par le defaut de la vraie forme qui conſtituë nôtre eſpece. Tels ſont ces *Micons* des Indes que nous décrit Joſeph Acoſta, qu'il dit avoir bien plus de reſſemblance avec nous, ſoit pour le corps *Lib. 4. cap. 39.* ſoit pour les gentilleſſes de l'eſprit, que n'en a le Singe ou le Magot. Les lettres des Peres Jeſuites de l'an mil ſix cens vingt-ſix écrites du Levant, diſent de même, qu'on prendroit le *Gatto-mammona* de la Cochinchine pour un vrai-homme, tant il a de ſon air, ſi ce n'étoit ſes cornes, & ſes yeux couchés du haut en bas tout au rebours des nôtres. Je vous prie de conſidérer là-deſſus ce que rapporte nôtre cher Gaſſendus de certains hommes Sauvages, vus dans la Province de Marmarie d'Afrique par un Ferrarois, qui les prit d'abord pour de vrais Negres, & qui n'en fut deſabuſé que parce qu'ils paſſoient l'herbe comme le reſte des animaux qui s'en nourriſſent, aiant les inteſtins faits & diſpoſés comme eux. L'on voit au Roiaume de Siam un

Lib. 5. vitæ Peire. pag. 271. Par. 12. pag. 42.

monſtre que les Rélations de l'Inde Orientale nomment *Marichez*, à qui la Nature a donné de grands cheveux, & un agréable viſage de pucelle, avec néanmoins une queuë de Dragon, à peu près comme les Poëtes en attribuent une de poiſſon à Scylla:

Deſinit in piſcem mulier formoſa supernè.

Lib. 1. Bibl. ſect. 2.

Que s'il faloit conſidérer les Sirenes, les Tritons & les Nereïdes, à qui d'autres Philoſophes ont voulu rapporter nôtre origine, dans la penſée de ces Egyptiens dont parle Diodore Sicilien, qui nommoient l'homme un animal aquatique & de palus, ἅλιον καὶ λιμνῶδες ζῶον, vous n'ignorés pas combien l'on pourroit en produire d'exemples, tant anciens que modernes jusqu'à cet homme marin, vû depuis peu auprès de Belle-Isle. Le Poiſſon-femme dont les Negres de Mozambique abuſent tous les jours, n'eſt-il pas capable de ſervir à cette ſorte de générations; & la familiére converſation des Phoques marins avec les Ethiopiens Jcthyophages, qui ſe lit dans le même Diodore, n'eſt-elle pas encore conſidérable ſur ce ſujet? Nicolo Conti aſſure qu'il y a dans la riviere qui paſſe à Cochin, des poiſſons de forme tout-à-fait humaine, tant mâles que femelles, & qui ont, outre l'adreſſe, les membres ſi ſemblables aux nô-

Gaſſend. lib. 5. vi. Peire. p. 3. 4. Voiage de Moquet. lib. 4. Lib. 3. Bibl.

tres qu'en ſortant de l'eau la nuit ils allument du feu avec des cailloux qu'ils frapent ſur du bois, pour prendre d'autres poiſſons qui accourent à cette lumiere. Sigiſmond de Herberſtein en decrit d'autres qui ſe pêchent dans la riviere de Tachin, vers la Mer glaciale, aiant la tête, les yeux, le nez, la bouche, les mains, & les pieds entierement conformes aux nôtres. Et François Alvarez nous repréſente dans ſa Rélation d'Ethiopie deux lacs d'où ſort le Nil au Roiaume de Goyame, où l'on trouve quantité d'hommes marins, qui ont auſſi leurs femelles de même eſpece. Certes cela fortifie merveilleuſement ce que Pline rapporte des Tritons, au neuviéme livre *Cap. 5.* de ſon Hiſtoire naturelle; & ſur tout ce qu'il dit des premiers Chevaliers Romains de ſon tems: *Viſum ab his in Gaditano Oceano marinum hominem, toto corpore abſolutâ ſimilitudine.* Tous les Géographes anciens nous ont laiſſé de pareilles traditions, que les Auteurs plus recens confirment tous les jours.

Paſſons maintenant à une autre conſidération; & puiſque vôtre lettre parle de ces Sauvages comme de vrais hommes, quoiqu'ils euſſent le corps couvert de poil comme les bêtes, & que leurs pieds, autant qu'on les a pû diſcerner, ne paruſſent pas tels que les nô-

tres, voions ſi cela doit être rejetté d'abord comme fabuleux & impoſſible; ou s'il y a lieu de ſuſpendre ſon jugement jusqu'à une plus grande & plus exacte connoiſſance du fait. Déjà pour ce qui touche le poil, l'experience a montré en ceux qui ſe ſont trouvés nuds dans des deſerts, par quelque naufrage ou autrement, que nôtre corps deviendroit velu comme celui de la plûpart des animaux, ſans l'attouchement & la continuelle attrition qu'il ſouffre de nos habits, ce qui empêche le poil de venir deſſus, le conſumant s'il pouſſe, & nous faiſant perdre une couverture dont la Nature avoit deſſein de nous gratifier. Elle a tellement obligé pour ce regard de certains habitans d'une extremité des Indes, qu'ils ſont garnis & de poil & de plûme presque comme les oiſeaux. *Corporibus hirtis, & avium ritu plumantibus*, pour uſer des propres termes d'Aulu-Gelle. Souvenés-vous d'ailleurs de cette jeune fille de quatre ans & demi, que nous vîmes à Paris en mil ſix cens trente trois, & qui étoit déja velue par tout le corps, outre la barbe du menton, & les mouſtaches qui ſortant de chaque oreille lui pendoient ſur les épaules. Quant à la conformation, ſoit des pieds, ſoit des autres membres, la varieté qui s'y peut

Lib. 9. noct. Att. cap. 4.

peut rencontrer ne change pas l'eſpece ; & dans toute l'anthropologie des Anciens vous ne remarquerés jamais qu'on ait dénié charactere d'humanité, à ceux qui ont eu quelques membres autrement faits ou placés que nous ne les avons. *Les Steganopodes*, & *Sciapodes*, qui dorment à l'ombre de leurs pieds ; les *Himantopodes*, qui ſe gliſſent comme des Serpens au lieu de marcher : les *Ægipodes*, & les *Hippopodes*, aux pieds de chevre ou de cheval ; les *Opiſtodactyles*, qui ont le devant derriere ; & les *Monoſceles*, qui ne cheminent qu'en ſautant, n'aiant qu'une jambe, n'ont pas laiſſé d'être reputés hommes par Pline, Strabon, Arrian, & tous ceux qui ont parlé d'eux, quoique ſouvent en doutant de leur exiſtence. Et quand Mendez Pinto écrit, que les peuples qu'il nomme *Calogez* & *Fingaos*, ont des pieds égaux en rondeur à ceux des bœufs (ce que j'ai lû encore ailleurs de quelques autres Nations) il ne diſtingue pas pour cela leur nature de celle des autres hommes. C'eſt la même choſe des *Enotocetes*, qui dorment ſur leurs énormes oreilles ; des *Aſthomes*, qui n'aiant point de bouche ſe nourriſſent de bonnes odeurs, comme ils meurent, s'ils en ſentent de mauvaiſes ; des *Onocephales*, *Cynocephales* & *Acephales*,

ces derniers n'étant pas tellement ſans tête comme leur nom le porte, qu'ils ne l'aient au devant de leur poitrine. Je vous veux bien dire à l'égard de ceux-ci, qui ſont apparemment les plus incroiables de tous, qu'outre beaucoup de Rélations anciennes & modernes qui parlent affirmativement de leur Etre, auſſi bien que de celui des précedens, un des hommes de ce tems qui a le plus couru le monde, m'a proteſté qu'il en avoit vû, & m'en a fait des déſcriptions telles, que ſi je ne les crois pas, pour le moins les tiens-je douteuſes. Qu'avons-nous qui ſente plus la fable dans les livres, que ces *Arimaspes* des Scythes, c'eſt à dire en leur langue ces hommes qui n'ont qu'un ſeul œil, &, comme on l'a crû, au milieu du front, ſur l'imagination desquels Strabon ſe perſuade qu'Homere a tiré le premier craion de ſes Cyclopes? Cependant tout le monde peut voir le cadavre d'un enfant né de la ſorte, ſinon que ſon œil étoit un peu au deſſous du front, que le Sieur Borilly fait conſidérer entre les autres raretés du curieux Cabinet qu'il a dreſſé dans la ville d'Aix en Provence. Or ce que la Nature fait rarement en un lieu, elle eſt capable de le faire plus ordinairement dans un autre. Et ſi Solin a dit vrai, que les *Agriophages* d'Afrique ſont gouvernés par un Roi qui n'a qu'un

Thuan. l. 115. hiſt. ex Raleg. M. Polo Sig. d'Herb. Iac. Carthi, &c.

Cap. 30.

œil au front, il peut y avoir des peuples entiers ailleurs de la même conformation. Chacun n'engendre-t-il pas naturellement son semblable ? Et tout Agent naturel ne tâche-t-il pas de communiquer sa forme à son effet ? Nous remarquons assés souvent des races de boiteux, de bossus, & d'autres personnes defectueuses dès le ventre de la mere. Les Seleucides naissoient tous avec une anchre marquée sur la cuisse. Les enfans d'un Pithon de Nisibe avoient sur le corps la figure d'une hache; & ceux d'un Semes fondateur de Thebes y portoient l'impression d'une lance. Marc Polo dit qu'autrefois les Rois de Géorgie venoient au monde avec l'empreinte d'un Aigle sur l'épaule droite. Herrera observe que *L. 1. c. 5.* beaucoup de Chinois ont deux ongles au petit orteil de chaque pied; ce qui a trompé ceux qui ont écrit qu'ils avoient douze doigts aux deux pieds. Et l'on assure parmi nous que les garçons de la Maison de Beins en Arles sont sourds & muets de nature, n'y aiant chés eux que les femmes qui aient conservé leur privilège de parler. Pourquoi n'y auroit-il pas de même des races de Cyclopes, d'Arimaspes, ou de Monocules, & par consequent des Nations semblables, venuës par filiation en quelque partie de la terre, où des

perſonnes disgraciées de la ſorte ſe feroient retirées, pour n'être plus regardées avec horreur comme le ſont toûjours entre nous ceux que nous tenons pour des Monſtres? Or toutes ces différences corporelles dont nous venons de parler, ne regardant que la matiere, & nullement la forme, l'on ne peut pas prétendre qu'elles faſſent de différentes eſpeces d'hommes, puisqu'il n'y a que la forme ſeule qui ſoit capable d'établir des différences ſpecifiques. Le mâle & la femelle n'étant contraires qu'en la matiere, ne différent point d'eſpece par cette même regle de Phyſique. Et par conſequent les Sauvages de Dauphiné pour être chevre-pieds, ou de quelque autre ſtructure corporelle auſſi extraordinaire, ne laiſſent pas d'être hommes s'ils ont l'uſage de la raiſon, d'où dépend la forme humaine.

Vous demandés d'où peuvent être venus des hommes en ce lieu-là; s'ils y ſont tombés du Ciel, comme Heraclite dit dans Diogenes Laërtius, qu'autrefois il en donna un du globe de la Lune: ou s'ils y ont été transportés par un tems orageux, comme Avicene a laiſſé par écrit, que s'en étant engendré un autre dans les nuës, il fut précipité en terre parmi une pluie qu'on peut nommer la plus féconde dont on ait jamais ouï parler.

In vita Emped.

Lib. de diluvio.

Attendons je vous ſupplie que nous ſoions aſſurés du fait, pour en venir jusqu'aux circonſtances, & devant que d'en réchercher toutes les cauſes, qui doivent toûjours s'accorder avec les principes de nôtre Religion. Ne vous étonnés pas cependant que des montagnes ſi connuës, ce ſemble, que ſont celles du Dauphiné, euſſent caché jusqu'ici des creatures raiſonnables ou autres, dont jamais perſonne n'avoit fait mention. Nicolas de Clemengis dit en ſa trente-troiſiéme Epître, qu'auprès du Mont de Saint Claude (membre des Alpes auſſi bien que celui dont nous parlons) un homme ſauvage fut contraint par la faim, durant les plus grandes neiges de l'Hiver, de quitter des lieux deſerts & escarpés où il vivoit, pour venir chercher à manger dans d'autres plus bas, & de plus facile accès. Il étoit vélu par tout le corps, & avoit même beaucoup de mouſſe entre le poil & la peau, comme il en croit ſouvent ſur l'écorce des arbres. Son langage ne témoignoit rien d'humain par le ſon, *Sed ferinum tantum habuit incognitum murmur, cum frendore dentium*, pour rapporter les propres termes de la Lettre; & aucune de ſes actions ne donnoit la moindre apparence d'intelligence ou de raiſon. Des Païſans qui eurent bien de la peine à le

prendre, par une reſiſtance merveilleuſe qu'il leur fit, le conduiſirent enfin dans l'Abbaye du même nom de Saint Claude, où il fut vû & conſidéré durant neuf jours par celui entr'autres, de qui Clemengis apprit ces particularités, ſans qu'il y eût moien de le faire manger ; ce qui fut cauſe de ſa mort. Si cette hiſtoire eſt véritable, dont je ne voudrois pas me rendre garant, pourquoi celle du Dauphiné, poſterieure de deux cens cinquante ans ſeulement, paſſera-t-elle ſans diſcuſſion pour apocryphe ? Mais j'ai lû, il n'y a pas long-tems dans un Auteur Eſpagnol une choſe bien plus émerveillable de ſon païs. Voulant prouver que le Paradis terreſtre peut encor aujourd'hui ſubſiſter en quelque lieu de la Terre qui nous eſt inconnu, il aſſure qu'on a découvert depuis peu des vallées au milieu de l'Eſpagne, qu'il appelle *las Batuecas*, ignorées jusqu'en nos jours, & néanmoins habitées de tems immemorial par des hommes qui y vivoient ſans aucune Religion, & ſans la moindre connoiſſance du reſte du monde, comme perſonne jusqu'à preſent n'avoit ſçu qu'ils fuſſent là. Trouverés-vous plus étrange que des Sauvages ſe ſoient tenus ſans ſe faire voir dans quelque impénétrable vallon, ou inacceſſible montagne des Alpes, que d'y avoir eu des gens au cœur de l'Eſpagne de la condition que nous venons de repréſenter ? En vérité quoi que je ſois

Euſeb. Nierem. l. 1. cur. ph. c. 35.

un des hommes qui donnent le moins de créance à tant de prodiges qui se débitent à toute heure sans fondement, mon opinion est, que comme il y a grande occasion d'user quelquesfois de suspension d'esprit, & de pratiquer les loix de l'Epoque Sceptique aux choses qui ne sont pas assés reconnuës; aussi ne devrions-nous jamais mésurer la puissance de Dieu, & les operations de la Nature, à la capacité de nôtre esprit, ni à l'étenduë de nôtre connoissance, pour finir par où j'ai commencé ce discours. Souvent au lieu d'emploier en vain nôtre raisonnement sur des effets qui se font admirer avec étonnement, nous ferions mieux de nous contenter d'y reconnoitre la main du Tout-puissant, & d'y respecter sa volonté, *Multa sunt quæ nos mirari Deus voluit, scire noluit*, dit un Pere de l'Eglise: & Pline au sujet de la vertu magnetique de l'Aimant, *Non est quærenda in omni parte naturæ ratio, sed voluntas.* (*Lib. ult. nat. hist. cap. 4.*) Ces deux sentences pour être conçuës en termes différens, ne laissent pas d'aboutir à une même pensée, parce que, comme Salomon l'a fort bien prononcé dans un sens allegorique, qui a son rapport à ce que nous disons, la loi de la mere n'est jamais contraire aux commandemens du Pere. *Natura naturans*, dit la docte Barbarie de l'Ecole, *est Deus, Natura naturata, ejus opus.* L'ouvrage de la Nature, se-

Naturæ opus, eſt opus intelligentiæ non errantis.

lon d'autres termes de Themiſtius & d'Averroës, eſt l'ouvrage de cette premiere Intelligence qui n'erre jamais, non pas même dans ſes productions les plus imparfaites, quoique nous en aions écrit jusqu'ici. Et l'Art ne préſuppoſe point ſi neceſſairement la Nature pour ſon appui, que toutes les œuvres de celle-ci préſuppoſent une Divinité ; ce qui devroit nous les faire contempler avec plus d'humilité & de reſpect que nous ne faiſons. Mais quoi, nous avons honte de nôtre foibleſſe, & nous craignons de paſſer pour des ignorans, ſi nous héſitons tant ſoit peu à rendre raiſon de toutes les merveilles que nous liſons dans le grand Code de cette même nature. Après avoir établi de certaines maximes plus ſubtiles que réelles, nous voulons que toutes ſes operations s'y rapportent, comme s'il lui étoit impoſſible de paſſer les bornes que nôtre eſprit lui a préſcrites. Et ſur l'imagination de beaucoup plus d'ordre qu'elle n'en veut vrai-ſemblablement obſerver, encore qu'elle ſoit très ordonnée par tout, nous cherchons des certitudes Mathematiques, & des regularités invariables aux choſes materielles, qui ne ſe trouvent jamais qu'en celles qui ſont délivrées de toute matiere, comme le premier de tous les Dogmatiques eſt contraint de l'avouër au dernier chapitre du ſecond livre de ſa Métaphyſique.

DE LA LIBERTÉ, ET DE LA SERVITUDE.



AU CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

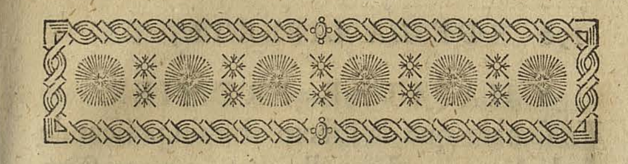
Encore que je ſache aſſés comme vôtre bonté vous fait recevoir favorablement jusqu'aux moindres productions d'eſprit qui vous ſont offertes, j'ai une ſi juſte défiance du mien, qu'il eût eu bien de la peine à ſe reſoudre de vous préſenter ce petit Traité, ſans la conſidération de ſon ſujet ; & je dirai ſans la neceſſité de vous le dédier. Car ſi l'on ne peut qu'avec ſacrilege emploier ailleurs, ce qu'un lieu ſaint a reçu de nos vœux, il n'y a que vôtre Pourpre Sacrée qui doive recueillir ce qu'une autre qui n'eſt plus, n'avoit pas refuſé de prendre en ſa protection. En effet vôtre Eminence peut ſe ſouvenir d'avoir vû cet écrit que je lui offre, entre les mains du Grand Cardinal du Richelieu ; je le mets aujourd'hui entre les vôtres, les plus dignes que je connoiſſe de manier tout

ce que celles-là ont touché ; & s'il a besoin de quelque autre recommandation pour le vous faire agréer, c'est la Philosophie que vous avés toûjours si tendrement aimée, qui me l'a dicté. Je suis assuré, MONSEIGNEUR, *que vous ne desavouërés pas une affection qui n'a rien qui ne soit très digne de vous. La Philosophie est l'un des plus riches presens que les hommes aient jamais reçus du Ciel ; celle qui nous éleve à la contemplation des choses éternelles ; & la science de toutes qui fournit aux Princes, aussi bien qu'aux particuliers, le plus agréable divertissement. Vôtre Eminence prendra donc en bonne part, s'il lui plait, ce qui vient de si bon lieu, & ce qu'un cœur plein de zéle à son service, comme est le mien, lui présente avec tant d'obligation. Je me promets cette grace de sa bonté ordinaire, & demeure pour toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & très obeïssant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



DE LA LIBERTE' ET DE LA SERVITUDE EN GENERAL.

AVANT-PROPOS.

VOUS vous êtes étonné, Melpoclitus, de m'ouïr dire qu'il y avoit peu de personnes libres; que ceux qui passoient pour l'être le plus, vivoient bien souvent dans la servitude; qu'encore que tout le monde respirât apparemment après la liberté, elle étoit connuë de fort peu de gens; & que beaucoup combatoient pour elle sans la posseder, comme les Troyens pour la belle Helene qui étoit en Egypte. C'est ce qui m'oblige à vous faire part de quelques meditations que j'ai faites autrefois sur ce sujet, vous découvrant le plus secret de mon ame, & vous communiquant tout ce que la Morale que je cultive me fournit de plus doux, & de plus libre tout ensemble là dessus. Commençons par des considérations générales de la Liberté, & de la Servitude.

Chante-clair.

Dion. Chrys. or. ult.

CHAPITRE PREMIER.

IL ſemble que la Liberté ſoit un préſent de la Nature, dont elle gratifie toute ſorte d'animaux. C'eſt pourquoi nous en voions fort peu qui ne la conſervent auſſi ſoigneuſement que leur propre vie; & beaucoup même s'expoſent ſouvent à la mort, pour ne pas perdre la poſſeſſion d'un ſi grand bien. Philoſtrate écrit ſur ce fondement, qu'Apollonius réfuſa d'aller à la chaſſe avec le Roi de Perſe, ne voulant pas être ſpectateur de la captivité des bêtes, qui s'y prenoient contre le droit naturel; Et il aſſûre en un autre lieu, qu'encore que l'Elephant ſoit le plus docile de toutes, & le plus obeïſſant aux hommes, il ne laiſſe pas pourtant de déplorer la nuit ſa ſervitude. Pluſieurs Philoſophes, & principalement ceux de la ſecte de Pythagore, ſe ſont plûs à leur rendre la liberté. Aſſés de bons Anachorétes les ont imitez en celà; Et il y a des Chinois encore aujourd'hui, qui achétent par devotion des Oiſeaux, & des Poiſſons, pour exercer ſur eux le même bienfait. On ne ſauroit nier qu'on n'ait vû une infinité de fois des animaux mourir d'ennui & de deſespoir après la perte de cette chere liberté. Et certes, ce n'eſt pas merveille qu'ils aient tous une ſi grande paſſion pour la réte-

L. 1. cap. 23. & l. 2. cap. 5.

Mendez Pinto c. 98.

nir, puisque les Elemens dont ils ſont compoſez ne peuvent que mal-aiſément ſouffrir de contrainte. En vain tâche-t-on quelquefois de s'oppoſer à leurs inclinations; & comme l'air & le feu ne ſauroient être empêchez d'aller en haut, la terre cherche toûjours le centre, & le cours des eaux veut être ſi libre, qu'il n'y a point de réſiſtance qu'elles ne ſurmontent pour l'obtenir. Cela fait voir combien la liberté nous eſt eſſentielle par la ſeule partie animale. Que ſi nous conſidérons la ſuperieure qui nous informe, & par laquelle nous nous diſons raiſonnables, il n'y aura plus de quoi s'étonner de cette commune averſion de tous les hommes contre la Servitude. Car ſans parler des prérogatives de nôtre franc-arbitre, & de ce que c'eſt une des plus communes conceptions de nôtre humanité, que l'eſprit ne peut recevoir de contrainte qu'autant qu'il y prête en quelque façon ſon conſentement, nous ſavons par l'exemple des Anges, que les ſubſtances immaterielles ſont celles qui récherchent davantage l'indépendance. Ne fut-ce pas ce qui porta le plus orgueilleux de tous à vouloir s'élever juſqu'au deſſus des nuës, afin de ſe rendre ſemblable au Tout-puiſſant? En effet, comme dit Saint Thomas, il n'y auroit point d'appa-

Sum. parte 1. qu. 63. art. 3. rence de croire que Lucifer & ceux de ſon parti euſſent eu l'intention de ſe faire entiérement ſemblables à Dieu. Le moindre des hommes ne concevroit jamais de ſens raſſis une ſi extravagante penſée. Comment la pourrions-nous donc attribuer à des Intelligences ſi pures & ſi illuminées, qu'étoient celles dont nous parlons avant leur disgraçe? Elle vint ſans doute d'avoir affecté de poſſeder d'eux-mêmes, & indépendamment, la béatitude qu'ils tenoient de la main de Dieu. Et c'eſt pourquoi le Diable eſt nommé Belial dans la Sainte Ecriture, comme qui diroit celui qui a voulu ſécouër le joug, & ne dépendre plus de perſonne. Or puisque nous récherchons naturellement la liberté, & que nous fuions la ſervitude, non ſeulement comme le reſte des animaux, mais encore davantage à cauſe de ce qui nous diſtingue d'eux, & de ce que nous avons de commun avec les Intelligences ſuperieures, il s'enſuit que l'homme devroit être la plus libre de toutes les créatures d'ici bas. Si eſt-ce qu'il n'y en a point peut-être de plus eſclave que lui en toutes façons. Nous le reconnoitrons mieux, ſi nous conſidérons un peu auparavant en quoi conſiſte la liberté.

D. Hier. 5. cap. 4. ad Eph.

En quoi consiste nôtre Liberté, & nôtre Servitude.

CHAPITRE II.

Il y a double liberté, celle du corps, & celle de l'esprit; qui en composent une troisiéme du mélange des deux. La Doctrine des contraires veut que l'on constituë autant de différentes especes de servitude.

Quant à la liberté corporelle, elle s'est perduë par le droit des Gens, lors qu'on a été superieur en guerre, & qu'au lieu de tuer tous ses ennemis, on en a réservé quelques-uns à qui l'on a donné la vie. Cette réservation a fait les premiers serfs ou captifs, si nous en croions la Grammaire Latine; & les Grecs ont dit d'eux, que Jupiter leur ôtoit la moitié de l'esprit, au même tems qu'il les condamnoit à une si misérable servitude. Quoiqu'il en soit, leur condition est contraire à cet ancien droit de Nature dont nous venons de parler; & c'est vrai-semblablement ce qui obligea les premiers Philosophes des Indes, de qui parle Diodore, à defendre par une loi expresse l'usage des serviteurs. Je sai bien que Saint Augustin fait le peché auteur de cette sorte de servitude, remarquant qu'il n'y en avoit point au monde

Plato l. 6. de. leg.

Lib. 2. Hist.

Lib. 19. de Civit. Dei. c.15. avant le crime de Cham, quand il se moqua de son pere qui jetta une si grande malediction sur toute sa posterité. Mais puisque les guerres n'ont point d'autre principe que le même peché, il n'y a rien dans l'origine Latine dont nous parlons, qui ne convienne *Gen. c.9.* fort bien avec le texte de la Génese. Il faut seulement remarquer que le Christianisme a ôté de la plûpart des lieux où il a été bien reconnu, la servitude des corps, n'y aiant plus guéres d'esclaves dans toute son étenduë, hors ceux que l'énormité des crimes a rendu tels. Ainsi la liberté corporelle a été rétablie, qui consiste à être maître absolu de sa personne, ce que les plus misérables d'entre nous se peuvent aucunement attribuer, si leur mauvaise fortune ne les a fait tomber entre les mains des Infideles.

La liberté de l'esprit est dans l'entendement ou dans la volonté, si ces deux facultés ne la possedent conjointement, selon le dire de la plûpart des Scholastiques. C'est par elle que les demi-Dieux de l'Antiquité se sont vantés d'être libres au milieu des fers & des chaines, la Fortune n'aiant nul pouvoir sur les operations de nôtre ame, & toutes les puissances de la terre se trouvant trop foibles pour lui faire souffrir aucune violence. Or quoiqu'il

ſemble que cette liberté conſiſte à pouvoir appliquer ces deux parties de l'eſprit, ou ne le pas faire, ſur toutes choſes indifféremment; ſi eſt-ce que cela n'eſt pas abſolument véritable. Car il eſt certain que nôtre entendement ne peut pas s'empêcher d'acquieſcer à la concluſion d'un Syllogisme démonſtratif, après avoir entendu la premiére, & la ſeconde propoſition. Nôtre volonté ne ſauroit non plus embraſſer le mal, le conſidérant comme mal; mais elle le fait toûjours, quand il lui arrive de s'y porter, ſous quelque apparence de bien. Et néanmoins la raiſon nous oblige de ſoûtenir que nôtre eſprit ne laiſſe pas de poſſeder une pleine & entiere liberté; parce que ſi ces inſtances y apportoient quelque exception, il s'enſuivroit cette abſurdité très impie, que Dieu ne ſeroit pas parfaitement libre, qui ſe connoit, & s'aime neceſſairement, par le commun accord de tous les Theologiens. D'ailleurs c'eſt une maxime arrêtée dans la Philoſophie, que les puiſſances naturelles n'excedent jamais les limites de leur objet formel, ſe tenant toûjours dans ces bornes que Dieu leur a préſcrites. Or eſt-il que nôtre entendement n'a point d'autre objet certain ni formel, que de concevoir ce qui eſt vrai, d'où vient qu'on a

nommé la Vérité une douce pâture de nôtre ame ; & nôtre volonté n'a pour but ferme & arrêté, que de s'unir à ce qui est bon, fuiant naturellement tout ce qui est contraire au bien. Il s'ensuit donc, que sans renverser l'ordre de la Nature, nôtre esprit ne sauroit agir autrement que comme nous venons de dire, ce qui ne ruine pas sa liberté, par une raison de Morale que nous expliquerons tantôt, selon laquelle servir à Dieu, c'est regner, & obeïr aux justes loix de la Nature, passe pour une espece de liberté. Et certainement nous ne jugeons pas qu'un Oiseau soit moins libre de voler où il lui plait, pour ne le pouvoir pas faire sous les eaux ; ni qu'un animal terrestre le soit moins non plus en ce qui est de se promener à sa fantaisie, encore qu'il ne puisse pas monter au Ciel, le supposant capable d'une envie si déréglée. Nous devons faire le même raisonnement touchant la liberté de nôtre esprit, qui n'est en rien interessée, quoique la volonté ne puisse pas s'attacher au mal, ni l'entendement acquiescer à ce qui est faux, si ces deux parties ne sont trompées, par les apparences du vrai, & du bien, dautant que cela repugneroit entierement à leur nature.

Ces exceptions ainsi décidées, il est aisé

de reconnoitre que la liberté humaine ne peut consister en autre chose, qu'en l'independance de nos actions tant du corps que de l'esprit, lors que nous n'en devons rendre compte à personne qu'à Dieu, & à nous mêmes; c'est à dire à cette Raison éternelle, dont nous recevons tous un raion de lumiere dès l'instant que nous sommes produits dans celle du monde. Il étoit nécessaire de prendre cette connoissance, pour pouvoir mieux examiner en suite s'il y a quelqu'un qui se puisse vanter d'être véritablement libre.

Que personne ne se peut dire véritablement libre.

CHAPITRE III.

Nous ne saurions nier que la liberté ne soit l'une des choses les plus précieuses & les plus agréables de la vie. C'est pour cela qu'on a dit que toutes les richesses du monde ne la pouvoient pas païer, quand elle seroit mise à prix d'argent; que les Pythagoriciens ont détesté la Servitude par ce précepte mysterieux, de ne porter point d'anneau qui nous pût presser le doigt; & qu'on a passé pour une regle indubitable, que jamais personne ne se devoit soûmettre à au-

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Jambl. c. ult. Prot.

Alterius non sit

qui ſuus esse potest. trui pendant qu'il y avoit lieu d'être à ſoi-même. Les Philoſophes ſe fondent auſſi ſur le prix & ſur la douceur de cette liberté, quand ils ſoûtiennent que l'ame d'un Amant ſe plait davantage, & eſt plus en effet où elle aime qu'où elle informe & elle anime ; parce qu'il n'y a que la néceſſité qui la retienne dans ce dernier lieu, étant portée d'inclination & d'un libre mouvement vers celui où elle a placé ſes affections. Mais ſi la liberté mérite qu'on en faſſe tant d'eſtime, n'eſt-ce pas une choſe merveilleuſe qu'il ſe trouve ſi peu d'hommes libres, ou, pour mieux dire, que tout le monde ſoit ſi fort dans la ſervitude, qu'il n'y ait différence, à le bien prendre, entre nous qui croions en être exemts, & les Eſclaves, que ſelon le plus & le moins? Car ſi nous voulons apporter autant d'attention ici que la choſe le mérite, & juger de ce point de Morale auſſi équitablement que la Philoſophie le requiert en tout ce qui la concerne, où trouverons-nous un genre de vie qui n'aſſujettiſſe ceux qui s'y ſont adonnez? Et quelle profeſſion rémarquerons-nous, qui n'ait ſes chaines & ſes attaches, dont elle captive ceux qui la cultivent? Il ſemble que les plus baſſes conditions de la vie ſoient les plus expoſées aux miſéres de la ſervitude,

parce qu'elle y paroit tout à nud, & ſans beaucoup d'adouciſſement. Pour peu néanmoins qu'on veuïlle examiner les autres, & leur lever le masque trompeur qui les déguiſe, l'on reconnoitra facilement qu'il n'y en a aucune qui n'oblige à d'autant plus de ſujettion qu'elle eſt rélévée, & qui n'ait ſes liens en cela plus rudes & plus affligeans, qu'ils paroiſſent plus précieux. Les ménottes d'Aſtyages ne furent pas moins peſantes, ni moins pénibles pour être d'or ou d'argent, *reniego de grillos aunque ſean de oro*, dit l'Eſpagnol; & en effet il n'y a ſorte de contrainte plus inſupportable, que celle qui accompagne les grandes autorités, & qui ſe trouve comme mêlée parmi la puiſſance abſoluë, à cauſe de l'oppoſition des contraires, qui rend leurs qualités plus agiſſantes. C'eſt pourquoi l'on a nommé les dignitez fort à propos, des charges, leur peſanteur croit au prix de leur exaltation; & il ſe peut dire des plus eſtimées qu'elles ne ſont à les bien examiner que d'honorables captivités. Que les Monarques mêmes s'attribuënt tant qu'ils voudront le pouvoir de diſpoſer à leur fantaiſie de la vie & des biens de leurs ſujets, le Diadéme eſt un bandeau qui preſſe ſi fort le front, qu'un Ancien ne penſoit pas que per-

ſonne le dût rélever de terre, s'il étoit bien reconnu ; & l'obligation réciproque des Rois à leurs peuples eſt ſi étroite, qu'en bonne Philoſophie ſi la République appartient à Céſar, Céſar appartient beaucoup plus à la République. Conſidérons à cette heure combien il y en a qui ſe jettent ſans y être obligés dans une ſervitude volontaire. Le nombre eſt infini de ceux qui vendent leur liberté, pour acquerir ſouvent ſi peu de choſe, qu'ils ne voudroient pas l'avoir achetée de leurs déniers. Le déſir d'obtenir une gratification légere, ou quelque autre faveur de néant, & pour laquelle nous ſerions bien fâchés d'avoir donné la moindre partie de nos biens, nous fait renoncer à toutes nos volontés pour ſuivre celles des autres. Et nous ſommes ſi
Ep. 41. ſtupides, dit Seneque, que nous ne nous appercevons pas, qu'en uſant ainſi, il ſemble qu'il n'y ait rien de plus vil que nous-mêmes par nôtre propre jugement, puisque nous nous eſtimons moins que nôtre argent, & le reſte de ce que nous poſſedons.

Mais outre toutes ces ſervitudes qui nous tiennent presque toûjours aſſujettis au dehors, il y en a d'interieurs dont peut-être perſonne ne ſauroit ſe dire exemt. Qui eſt-ce qui n'eſt point eſclave de ſes paſſions?

& qui eſt celui qui n'éprouve jamais la tyrannie de ces rudes Maitres que Diogene reprochoit à Alexandre ? L'un ſert lâchement à ſon ambition ; l'autre eſt travaillé d'avarice. Celui-là dreſſe des Autels à la Fortune ; celui-ci permet que la Gourmandiſe le domine, ou ſe laiſſe emporter à la violence de l'Amour. Certainement il n'y a point de plus dure ſervitude que celle qu'on eſt contraint d'endurer ſous de ſi cruels Tyrans, & perſonne ne ſe peut vanter d'être libre, pendant qu'il ſera reduit à vivre ſous leur domination. Que ſi nous ajoûtons ici le raiſonnement des Stoïciens, qui prouve que le vice eſt tellement ennemi de la liberté, que ce ſont deux choſes incompatibles ; il ſera facile de juger combien nous ſommes éloignés de cette liberté, puiſque le plus juſte d'entre nous eſt ſi avant dans le vice. Il n'y a point d'homme, *Arrian. l. 2. cap. 1. & 26. & l. 4. cap. 2.* diſent-ils, qui puiſſe être nommé libre, que celui qui vit comme il veut. Or eſt-il qu'aucun ne veut vivre dans le vice, ni ne déſire qu'on le tienne pour un vicieux, pource que c'eſt la choſe du monde la plus malheureuſe, & la plus honteuſe. Il s'enſuit donc que nous ne devons raiſonnablement nommer libres, que ceux qui ſont entierement hors le vice ; & par là l'on peut voir s'il y a beau-

coup de perſonnes qui aient le droit de s'attribuer la qualité d'hommes libres. Epictete ſe mocquoit aſſés plaiſamment des Nicopolitains, qui juroient par la fortune de Céſar qu'ils étoient en pleine poſſeſſion de leur liberté, vû que les propres termes de leur ſerment montroient clairement qu'ils reconnoiſſoient l'abſoluë puiſſance de l'Empereur. Mais il y a bien plus de ſujet de ſe rire de ceux qui veulent paſſer pour les plus libres du monde, à cauſe qu'ils ſuivent indifféremment tous leurs appetits, & qu'ils ne dénient rien à pas une de leurs affections; étant certain que c'eſt de là qu'on peut tirer la preuve entiere de leur miſérable ſervitude, puisqu'on n'en reſſent point de plus baſſe, ni de plus dangereuſe, que celle où le vice nous engage. Soit donc, que nous parlions de la liberté corporelle, peut-être que ceux qui ſont à la chaine ne ſont pas les plus aſſujettis; ſoit que nous aions égard à la liberté de l'eſprit, il n'y en a point qui n'éprouve quelque ſorte de contrainte. Peut-on nier qu'autant qu'il ſe trouve de perſonnes qui vivent dans de fauſſes créances, & hors les lumieres de nôtre véritable Réligion, ce ne ſoient autant d'ames captives, qu'on force tous les jours d'admettre de faux principes, ou de

croire mille abſurdités ? Or ſi la liberté humaine eſt un compoſé de celles du corps & de l'eſprit, il n'y aura point d'homme qui ſe doive eſtimer libre, ne poſſedant pas l'une & l'autre également. C'eſt ainſi qu'on juſtifie par beaucoup de conſidérations qu'il ne ſe trouve vraiſemblablement perſonne qui ſe puiſſe dire véritablement libre. Et parce que ſi cette propoſition reçoit quelque exception, ce ne peut être qu'à l'égard de ceux qui font profeſſion de vivre dans une liberté Philoſophique, tâchons à la réconnoitre.

De la Liberté Philoſophique.

CHAPITRE IV.

ENCORE qu'il ſemble par nôtre diſcours précedent qu'on puiſſe bien prononcer de tous les hommes, comme autrefois des Romains, que ce ſont autant d'animaux nés à la ſervitude ; Et quoique des Philoſophes mêmes aient pris les premiers liens du berceau pour des préſages certains de la captivité où nous devons vivre le reſte de nos jours : Si eſt-ce qu'il y a eu quelques uns d'entre eux qui ſe ſont attribué cette prérogative de poſſeder ſeuls, comme autant de Spartiates, une entiere & abſoluë liberté. C'eſt ſelon ce

ſentiment que Philon le Juif a compoſé un traité exprès, pour faire voir que tout homme de bien & vertueux eſt indubitablement libre. Et c'eſt ce qui faiſoit dire aux Stoïciens qu'il n'y avoit que leur Sage qui fut veritablement Roi; comme à leur mode il étoit l'unique qu'on pouvoit avec raiſon nommer riche, beau, heureux, loial, & magnanime. Les autres hommes n'avoient en partage que les ombres & les apparences trompeuſes de tous ces attributs; & le Sage vivoit avec tant d'avantage ſur eux en tout cela, qu'il ſe pouvoit vanter d'être égal au plus grand de tous les Dieux, Dion n'aiant rien d'inferieur à lui ſelon le paradoxe de Chryſippus. Quand il a plû à ces ſuperbes Philoſophes, ils ont bien oſé ſoûtenir que leur Sage étoit plus conſidérable ici que Jupiter même, parce que Jupiter n'étoit libre ni heureux que par l'excellence & par le privilège de ſa nature: là où le Sage tel qu'ils ſe l'imaginoient, jouïſſoit de ſa liberté auſſi bien que de ſa félicité par la force de ſon eſprit; & pouvant être autre s'il ne ſe fut élévé lui même à un ſi haut degré. Seneque comme Stoïcien a répété en pluſieurs lieux cette maxime, ajoûtant que Jupiter ne paſſoit ſon Sage qu'en ce ſeul point, que le premier

Plutarch. des com. conc. contre les Stoïc.

étoit libre & heureux par un plus long eſpace de tems que l'autre : ce qui ne donne pas pourtant, dit-il, plus de perfection, puiſqu'au contraire c'eſt toûjours un grand artifice de renfermer beaucoup en fort peu d'eſpace. Et afin qu'on ne croie pas qu'il n'y ait eu que les Stoïciens qui aient parlé avec tant de préſomption de la liberté Philoſophique, on peut voir dans Jamblyche, qui a écrit la vie de Pythagore, comme lui & ſes diſciples ſe perſuadoient qu'ils étoient autant de Dieux ſur terre, où ils avoient droit d'exercer un empire abſolu ſur le démeurant des hommes. C'eſt pourquoi l'on ſait qu'ils ont affecté le commandement ſouverain, par tout où ils ont pû s'établir, & pour s'en ſervir avec plus de liberté, ils tenoient par tradition, & par une cabale établie entre eux, que tous ceux qui n'étoient pas reçus, ou, ſelon qu'on parloit alors, initiés dans leurs myſteres, devoient être traités comme des bêtes. Auſſi étoit-ce pour cela qu'ils avoient ſi ſouvent dans la bouche les vers d'Homere, où Agamemnon eſt nommé Paſteur des peuples, pour nous montrer, à leur dire, qu'il en faut uſer ainſi que du reſte des animaux, & que celui qui leur commande peut diſpoſer d'eux à ſa volonté. Enfin nous recueillons

c. 35. vitæ Pyth.

de l'Hiſtoire Grecque & Romaine, qu'à parler des Philoſophes en général, ils ont voulu vivre ſi librement, & étendre ſi loin la liberté de leur profeſſion, qu'Athenes, la plus libre ville de toute la Grece, ne les pût ſouffrir; & que la République Romaine ſe vit ſouvent contrainte de les chaſſer. Car je me veux taire des Lacedemoniens, auſſi bien que des Rois Antiochus, & Lyſimachus, qui ne les traitèrent pas plus favorablement; parce qu'on pourroit préſuppoſer que l'humeur toute guerriere des premiers, & le peu d'inclination aux Sciences qu'avoient ces Princes, les portoit ſans autre conſidération à mépriſer des hommes d'une vie purement contemplative. L'Hiſtoire de ceux qui s'étoient rétirés en Perſe ſous le regne de Coſroës eſt fort notable à ce propos, & voici ce que j'en recueille. Du tems de Juſtinien les plus grands Philoſophes qui fuſſent dans toute l'étenduë de ſa domination ſe dégoûtèrent des mœurs corrompuës de leur ſiecle; mais *l. 2. hiſt.* ſur tout, comme le remarque Agathias, des opinions pour lors reçuës dans l'Empire Romain touchant la Divinité. Afin d'être plus libres, & de n'avoir rien qui les gênât en leurs façons de vivre, ni principalement au fait de la Réligion, ils ſe réfugièrent tous

dans la Perſe. Un peu de ſejour leur fit reconnoitre combien ils s'étoient trompés, n'y trouvant ni l'innocence de vie, ni le repos qu'ils avoient fait état d'y rencontrer. Et quoique Coſroës les traitât fort humainement, & qu'il s'efforçât même de les rétenir, ils réçurent pour la plus grande de ſes graces, la licence qu'il leur accorda, de rétourner d'où ils étoient partis. Si eſt-ce que, ſelon l'obſervation de cet Hiſtorien, leur voiage ne leur fut pas tout-à-fait inutile, puiſque Coſroës ſe ſouvenant d'eux un peu après au Traité de Paix qu'il fit avec les Romains, il ſtipula par article exprès qu'il eut fort grand ſoin de faire entretenir, qu'aucun de ces Philoſophes ne fut violenté en rien, ni contraint de changer les opinions qu'ils ſuivoient & embraſſoient comme les meilleures. Cela me remet dans la mémoire l'inſolente demande que fit un Portugais très impie dans Lion au Roi Henry III. qu'il lui fut permis de n'adorer point dans ſes Etats d'autre Divinité que celle du Soleil. Car certes il peut y avoir de l'excés & du crime dans le deſir d'une liberté ſi fort affranchie, qu'elle ne ſe ſoûmette ni aux loix du Ciel, ni à celles de la raiſon. L'extréme licence d'une telle liberté, au dire même de Platon, eſt le principe *8. de Rep. & ib. Fic.*

d'une extréme ſervitude, parce qu'elle nous rend eſclaves de nous mêmes & de nos propres paſſions. Et le plus libertin de tous les Philoſophes, Epicure, a néanmoins reconnu, que pour devenir vraiment à ſoi & parfaitement libre, il faloit s'aſſujettir aux ordonnances de la Philoſophie. A la vérité nous apprenons d'un bien meilleur lieu, que par tout où l'Eſprit de Dieu ſe rencontre, il s'y trouve auſſi une très grande liberté. Mais

Paulus 2. ad Corint. c. 3, v. 17. il faut entendre cela d'une liberté filiale, accompagnée d'un extréme reſpect, & telle qu'on la connoit dans ſon oppoſition à la crainte ſervile qui ne quitte jamais les méchans.

Job. c. 11. v. 12. Car nous ſavons d'ailleurs par un Texte que ce même Eſprit de Dieu a dicté; qu'il n'y a que l'homme ſeul à qui la vanité a ôté le jugement, qui ſe glorifie d'être né ſi libre, qu'il doive vivre ſelon ſa pure fantaiſie; & qui croië que ce ſoit uſer de violence en ſon endroit, de lui vouloir préſcrire des loix, ou de lui faire connoitre quelque Souverain. Il eſt comparé là deſſus à ces jeunes poulains qui tâchent de ſecouër le joug n'aiant point encore porté; & ſa brutalité nous eſt fort bien repréſentée par celle d'un Ane Sauvage, qu'on voit courir ſans bride par les deſerts. Auſſi quoique nous tenions de

de Seneque tous ces propos altiers des Stoïciens que nous avons déjà rapportés ; ſi eſt-ce qu'il a confeſſé en mille lieux, qu'il n'y avoit point de vraie liberté qui ne reconnût l'Empire de la raiſon. Si tu te veux ſoûmettre toutes choſes, dit-il dans une de ſes Epitres, ſais profeſſion d'obeïr à cette fille du Ciel. Tu commanderas à tout le reſte, ſi tu te rends ſoupple à ſes commandemens. Il dit dans un autre endroit que la plus dure de toutes les ſervitudes, eſt celle qui nous aſſujettit à nous mêmes, & qui nous fait déferer à tous nos appetits. Parce que ce ſont des Tyrans qui nous perſecutent jour & nuit, ſans nous laiſſer jamais en repos ; de ſorte que perſonne ne peut prétendre à la liberté, ſi l'on ne s'éloigne auparavant d'une ſi cruelle & ſi peſante domination. Et dans ſon Traité de la vie heureuſe, où il veut que nous ne prenions jamais rien en mauvaiſe part, ni avec alteration d'eſprit, de tout ce qu'il plait à Dieu & à la Nature d'ordonner ; il entre dans cette belle conſidération, que nous ſommes tous en ce monde comme dans un Etat Monarchique, où il faut faire gloire de nôtre obeïſſance aux volontés du Souverain, & croire que le plus eſſentiel de nôtre liberté conſiſte à vouloir ce qui eſt du bon

Epiſt. 37.

Præf. ad l. 3. nat. qu.

Chap. 15.

plaisir de sa Divine Majesté. Que si la licence que se donne le même Philosophe de passer quelquefois d'une extremité à l'autre, lui fait prononcer ailleurs que la Philosophie est
Ep. 17. & 29. tellement libre, qu'elle ne craint ni les hommes ni les Dieux, il faut interpreter ces paroles hardies comme nous avons fait celles de l'Apôtre, & s'assûrer que Seneque n'a condamné que la crainte basse & criminelle, qui est inséparable du vice, & par consequent ennemie mortelle de ceux qui font profession d'aimer la Sagesse, & de suivre la Vertu.

Or aiant ainsi reglé ce qui est de la liberté Philosophique, & demeurant pour resolu qu'elle ne doit jamais s'étendre jusqu'aux choses qui vont contre la Réligion, la Police, ou les bonnes mœurs; il nous reste à considérer s'il est vraisemblable qu'il se trouve des hommes qui jouïssent en tout le reste d'une vraie liberté Philosophique, & qui n'aiant plus de passions dereglées, méprisent les honneurs, les plaisirs, les richesses, & tous les autres biens qui ne s'acquierent, ou ne se conservent que par la perte de nôtre
Iul. Capitol. in Anton. Pio. liberté. Car si le dire d'un des Antonins est véritable, que la Philosophie, ni l'Empire n'aient jamais eu le pouvoir d'ôter les affections, nous ne devons pas être pour l'opi-

nion affirmative, qui n'a rien en ce cas là que de belles & magnifiques paroles, plus propres à nous donner de la vanité ſur le ſujet que nous traitons, qu'à nous acquerir une ſolide ſatisfaction d'eſprit. Je ſai bien que les contemplations Philoſophiques impriment une certaine hardieſſe dans l'ame, qui nous empêche de rien craindre, & nous fait mépriſer la plûpart des choſes qui ſont les plus eſtimées dans le monde. Ariſtippe ſe vantoit là deſſus, qu'il avoit recueilli cet excellent fruit de la Philoſophie, de pouvoir parler avec réſolution, & ſans rien apprehender, à qui que ce fut. Ariſtote prononça devant Alexandre, qu'il n'étoit pas moins permis aux hommes qui concevoient les dignes & véritables penſées qu'on peut avoir des choſes Divines, de poſſeder un cœur élévé, & un courage invincible ; qu'à ceux qui tenoient en main le gouvernement du monde, & qui commandoient le plus abſolument ici bas. Diogene nous eſt repréſenté dans la conférence qu'il eût avec ce grand Monarque, traitant avec lui comme avec ſon inferieur. Il fit démander étant eſclave par celui qui le devoit vendre à l'encan, ſi quelqu'un avoit beſoin d'un maitre au lieu d'un ſerviteur. Et il ſe vantoit de n'être pas alors

plus captif, qu'un Lion enchainé, qui ſe fait toûjours plus craindre de ceux mêmes qui le tiennent, qu'il ne les redoute. Mais nous pouvons être libres d'un côté, & captifs de l'autre. Tel ſe trouve affranchi d'Ambition, qui ſuccombe à l'Amour, ou à l'Avarice. Et l'importance eſt de ſavoir, ſi nôtre humanité eſt capable de jouïr par le moien de la Philoſophie, d'une liberté auſſi détachée, & auſſi indépendante, qu'on nous la dépeint ordinairement dans l'Ecole. Pour en parler ſainement, il ſemble que cet homme libre qu'elle nous repréſente ſous le nom du Sage, ſoit plûtôt une idée de ce qui peut être le but de nos ſouhaits, qu'une choſe réelle. Souvent nôtre imagination ſe forme un ſujet qu'elle prend plaiſir d'orner de tant de rares qualités pour le rendre accompli, qu'il eſt hors du pouvoir ordinaire de la Nature, de lui donner une véritable exiſtence. Et il y a raiſon de croire que ce Sage, ou cette perſonne libre des Philoſophes, n'eſt pas moins difficile à trouver que l'Orateur de Ciceron, l'Architecte de Vitruve, le *Piromis* des Egyptiens, *Herod.l.2.* ou le καλὸς κἀγαθὸς des Grecs. Je penſe pourtant qu'il ſe rencontre de tems en tems des hommes qui approchent bien près de ce mérite. Je croi même qu'il en ſoit venu

quelques-uns à nôtre connoiſſance, encore que leur plus grand ſoin ſoit ordinairement de ſe tenir cachés. Et il eſt, ce me ſemble, arrivé des raïons juſqu'à nous de certaines vertus ſi élévés, qu'à mon avis elles peuvent paſſer pour des copies achevées de ces originaux que les ſiécles paſſés nous ont voulu repréſenter. Mais ce ſont des productions ſi rares de la Nature, qu'on les peut mettre au rang de ſes plus prodigieux miracles : ou pour mieux dire, ce ſont des effets ſi particuliers de la bonté Divine, quand il lui plait de ſe communiquer ici bas, qu'il y a plus d'occaſion d'adorer la bonté de Dieu, que d'eſtimer le merite de la créature. En effet qu'y a-t-il de plus merveilleux que ces grands Génies, qui dans une parfaite connoiſſance des choſes neceſſaires à la vie, qu'on peut réduire à fort peu, mépriſent également les biens, les honneurs, & tout ce qui réléve de l'Empire de la Fortune ? Le reſte des hommes ſont ſes eſclaves, & lui dreſſent des Autels comme à une grande Divinité ; ceux-ci font gloire de l'irriter, & d'oppoſer leur courage contre toute ſa puiſſance. Certes voilà le plus étrange & le plus conſidérable de tous les ſpectacles, de voir les forces, l'indépendance, & l'aſſurance d'un Dieu, com- Ecce res

magna habere imbecillitatem hominis, securitatem Dei, *Sen. ep.* 54.

me parloit ce Payen, jointes à la foibleſſe de nôtre humanité : Tant y a, que s'il ſe trouve quelque entiere & abſoluë liberté parmi nous, c'eſt ſans doute qu'elle réſide dans ces ames héroïques, dont je veux donner deux ou trois de l'Antiquité pour exemple, m'abſtenant exprès de parler de tant de Saints perſonnages que nous fourniroit le Chriſtianiſme, à cauſe que nous ne conſidérons ici que cette liberté Philoſophique, qui s'eſt fait connoitre dans le monde long-tems devant qu'elle pût être éclairée des lumieres de l'Evangile. L'Ecole Chrêtienne a ſes diſcours & ſes raiſons à part. L'on y apprend que la plus grande gloire de nôtre entendement n'eſt pas de ſavoir, mais de croire ; non plus que celle de nôtre volonté de commander, mais d'obeïr. Pour la Philoſophie, elle n'eſt pas toûjours ſi auſtére ; & ſi elle viſe ſouvent à la ſatisfaction du mécréant, auſſi bien que du Fidele.

Epictete ſera le premier que je produirai, pour montrer que pluſieurs de ceux dont nous traitons ont prétendu d'être libres parmi les liens, & de poſſeder cette indépendance d'eſprit que véritablement nulle ſorte de chaines ne peuvent aſſujettir, mais qui ne fait auſſi qu'une partie de la liberté humaine, ſe-

lon nos considérations précédentes. Ce grand homme étoit Stoïcien, comme l'on peut voir par son Enchiridion ou Manuël, dressé par Arrien son Disciple, qui est un abregé de la Morale dont ceux de leur secte faisoient profession. Ses plus mémorables propos nous ont aussi été communiqués par le même Arrien, qui en a composé quatre Livres, & qui les a couchés par écrit comme un Peintre excellent fait ses linéamens; pour nous représenter la figure d'une ame d'autant plus libre, & plus élévée, que la mauvaise fortune tâchoit ce semble à la déprimer. C'étoit une bale qui remontoit vers le Ciel, à proportion de la force dont elle étoit jettée contre terre. En effet, quoiqu'il se vit reduit à la dure condition de servir, & d'être l'un des esclaves d'Epaphrodite Capitaine des gardes de Neron, il parut toûjours incomparablement plus libre que son Maitre. Un jour qu'Epaphrodite lui donna quelque rude coup par la jambe, Epictete lui dit froidement qu'il prit garde de ne la lui pas rompre. Ce bourreau aiant redoublé à l'instant de telle sorte qu'il lui en cassa l'os, Epictete ajoûta avec un soûris digne d'être admiré de tous les Siecles, Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous jouïés à me rompre

L. 7. contra Celsum. la jambe? Je ſai bien qu'Origene a remarqué l'impieté de Celſus, d'avoir oſé préférer là-deſſus Epictete à JESUS-CHRIST. Mais cela n'empêche pas que la vertu du premier ne mérite beaucoup d'eſtime, encore qu'il n'y ait nulle proportion de Dieu à nous, & du Créateur à la créature. Auſſi voions-nous que Saint Auguſtin n'a pas été rétenu par cette conſidération, d'eſperer, ou pour le moins de ſouhaiter ardemment, que Dieu ait uſé de miſericorde envers Epictete, ne ſe pouvant laſſer d'admirer la mortification de ſes ſens. Et j'ai vû dans le travail d'un Docteur du College Ambroſien de Milan, que Saint Charles Borromée n'avoit point de lecture qui lui plût davantage, que celle des diſcours de ce Philoſophe recueillis par Arrien. Il eſt certain que la liberté, & la généroſité d'ame qu'Epictete fit toûjours paroitre nonobſtant ſa ſervitude corporelle, & dont il nous a laiſſé de ſi importans préceptes par écrit, lui acquit une telle réputation, que la lampe de terre dont il éclairoit ſes veilles fut venduë trois mille drachmes après ſon décés, tant on mettoit à haut prix tout ce qui lui avoit appartenu. Et véritablement il ſe peut dire qu'en conſtance, & en liberté ou affranchiſſement de la partie ſuperieure, il n'a peut-être jamais été dévancé par perſonne.

Fort peu de tems avant Epictete, Rome avoit vû un autre excellent Philosophe nommé Demetrius. C'est celui dont Seneque dit ces belles paroles, qu'à son avis la Nature l'avoit produit pour faire voir à son Siécle, qu'un grand Génie se pouvoit bien empêcher d'être perverti par la multitude, mais qu'aussi étoit-il incapable de la redresser, tant elle est toûjours incorrigible. Et pource qu'il avoit acquis une très haute reputation dans la profession ouverte qu'il faisoit de la liberté Philosophique, l'Empereur Caligula voulut se l'acquerir, & crut qu'il lui seroit aisé de le gagner par un présent de quelque somme d'argent. Demetrius se mocquant de la pensée de ce Prince, & rejettant avec mépris ce qui lui etoit présenté: Si l'Empereur, dit-il, me vouloit tenter, & s'il avoit quelque dessein de me corrompre, il n'en devoit pas faire à deux fois, il pouvoit m'envoier tout d'un coup son Diadéme, & voir si le prix d'un Empire seroit capable d'ébranler ma liberté. Certes, voilà des termes qui méritoient bien d'être récueillis par Seneque, & consacrés par lui à l'Eternité avec la récommandation qu'il leur donne. Pour moi je ne croi pas qu'on en puisse produire de plus exprès, pour nous faire comprendre avec quelle générosité une

L. 7 de Benef. cap. 8. & 11.

Toto sui illi experiendus Imperio.

ame Philoſophique ſe mocque des treſors, des honneurs, & généralement de tout ce que les autres ont en eſtime, pour ſe conſerver le bien ineſtimable de la liberté.

Une action de Socrate eſt ſi expreſſe pour cela, que je croirois faillir de ne la pas rapporter, quand il ne ſeroit pas le pere commun de tous les Philoſophes, & celui de la tête de qui comme d'une haute montagne ſont deſcenduës en forme de ruiſſeaux ſéparés toutes leurs ſectes différentes. Cet homme de vie irréprochable, moralement parlant, que Juſtin Martyr ſoûtient avoir été Chrêtien long-tems devant le Chriſtianisme, & à qui beaucoup de nos Docteurs n'ont encore oſé fermer abſolument le Paradis, fut prié par le Roi de Macedoine Archelaüs de le vouloir venir trouver. Il ne héſita point ſur la réſolution qu'il avoit à prendre là deſſus; & ſa réponſe fut, qu'il s'empêcheroit bien d'aller vers une perſonne dont il ne pouvoit pas reconnoitre les bien-faits. Seneque néanmoins qui a cru pénétrer jusques dans l'interieur de Socrate, aſſure que la crainte de préjudicier à ſa liberté, & de s'aller lui-même livrer dans une certaine ſervitude, fut la vraie cauſe de ſon refus. Quiconque veut être libre doit imiter Socrate en cela. A

Apol. 1. & 2.

Lib. 5. de Benef. cap. 6.

moins que de mépriser la Cour des Princes, & tout ce qu'elle peut promettre de biens, de plaisirs & de dignités, on ne sauroit jouïr d'une pure & Philosophique liberté; Et celui-là seul l'estime comme Philosophe ce qu'elle vaut, qui abandonne volontiers toutes choses pour la posseder. C'est ce que Diogene avoit fort bien rétenu, quand il n'accepta de toutes les graces qu'Alexandre lui offrit que celle de lui rendre les raions du Soleil dont la personne de ce Monarque l'empêchoit de joüir en le tenant à l'ombre. Et lors qu'il repartit à ceux qui nommoient le Philosophe Callisthene bien-heureux, à cause des faveurs que le même Prince lui fit au commencement; Que pour lui il estimoit Callisthene très mal-heureux, de ne diner & de ne souper qu'au gré d'Alexandre.

Je pourrois faire voir par d'autres exemples encore, ce que ceux-ci prouvent de la liberté Philosophique. Anaxagore pour se l'acquerir céda franchement son patrimoine à qui le voulut. Elle fit qu'Heraclite aussi bien que Promethée resignèrent leurs Sceptres entre les mains de leurs freres; Et Empedocle renonça au gouvernement d'un Etat qui lui étoit présenté pour l'amour d'elle. J'ajouterois que Pythagore fit à peu près la même

réponſe à Hieron, Diogene à Antipater, Zénon à Antigonus, Stilpon à Ptolomée, Xénocrate, Ephore, & Ménedéme à Alexandre, que Socrate à Archelaüs. Mais je penſe avoir montré aſſés nettement deux choſes; l'une, que cette liberté n'eſt pas bien entiere, puis qu'elle n'eſt ſouvent qu'intellectuelle; l'autre qu'elle eſt ſi rare, à cauſe de ſon détachement de tout ce qui lie le plus étroitement nos affections, qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de ſa veritable exiſtence. Car ſi la moindre contrainte, ou le plus petit engagement, ſont capables de nous priver de la jouïſſance d'un ſi grand bien; & ſi cette lettre Eſpagnole, *qui en me ata, me mata*, eſt, comme je le penſe, la plus propre deviſe, que puiſſe prendre celui qui prétend être dans la liberté Philoſophique; qui eſt-ce, je vous prie, ſuivant nos conjectures précédentes, qui oſera ſe l'attribuer? En vérité je doute fort qu'aucun le puiſſe faire en conſcience. Et cela étant ainſi, nous ne ferons pas difficulté de répéter encore en ce lieu, qu'il n'y a peut-être perſonne qui ſe puiſſe dire veritablement libre. Les exemples de Demetrius & de Socrate, m'avertiſſent de faire enſuite quelques reflexions ſur la ſervitude de la Cour, afin, d'oppoſer à la plus grande liberté, qui

eſt la Philoſophique, la plus grande ſervitude, que nous croions être celle de la Cour.

De la Servitude de la Cour.

CHAPITRE V.

PUISQUE la fin, comme la premiére dans nôtre intention, eſt celle qui regle toutes nos actions, ce n'eſt pas merveille qu'où ſont propoſées les plus grandes recompenſes, là ſe trouvent auſſi les plus pénibles travaux, & que les prétentions de la Cour étant ſi hautes, & presque infinies, elles obligent ceux qui les ont à des ſervitudes extrémes. Il n'y a rien à quoi un Courtiſan ne ſe ſoûmette, pour complaire à cette douce eſperance qui ne le quitte jamais, & que les Italiens ont fort bien nommée le pain des miſerables. Les mouches ne peuvent être diverties de ſuivre le miel. Une fourmi ſera plus de chemin en peu d'heures, à proportion de ſon corps, pour aller chercher quelques grains de froment, que le Soleil en toute ſa révolution journaliere. La proie fait quitter les bois aux bêtes les plus farouches. Et un peu d'appât oblige le poiſſon à ſe jetter dans la naſſe, ou à ſe prendre à l'hameçon. Mais la paſſion qu'ont tous

ces animaux pour ce qu'ils affectionnent le plus, n'a rien de comparable aux désirs des hommes de Cour, qui donnent les plus beaux jours de leur vie, & renoncent volontairement à leur liberté, sur la créance qu'ils prennent de pouvoir un jour satisfaire à tous leurs souhaits. Car encore que l'experience ait fait connoitre à tout le monde, qu'il est à peu près du service des Grands comme des voiages de long cours, d'où véritablement quelques-uns rétournent riches, mais où la plûpart aussi perissent misérablement: & quoi qu'il soit aisé de remarquer, que fort peu de ceux qui se plongent dans ce grand Ocean de la Cour, reviennent au dessus, & se peuvent vanter d'en avoir rapporté des perles: Si est-ce que personne ne veut profiter de l'exemple d'autrui. Chacun se promet d'avoir la Fortune plus favorable que ses compagnons. Et comme un vaisseau heureusement arrivé des Indes en fait partir cent, sans considérer que mille autres y ont fait naufrage; le bon-heur d'un seul Courtisan est cause qu'il y en a sans nombre qui s'embarquent pour suivre la même route qu'il a tenuë, nonobstant les hazards d'une mer si pleine de Corsaires qu'est la Cour, & si sujette à toute sorte de tempêtes. Pour quitter

les allégories, & faire toucher comme au doigt ce que nous avons avancé de la servitude qu'on n'y peut presque éviter, nous la considérerons en l'une & en l'autre partie du corps & de l'esprit, selon nos divisions déjà établies: Et nous ferons voir que s'il n'y a point de Serfs plus misérables que ceux qui sont toûjours attachés, les Courtisans peuvent passer en ce sens-là pour les plus malheureux des hommes.

Mais je serois bien fâché qu'on prit ce que je vais dire pour une Satyre, & ce que j'ai lû dans les livres, pour une description de ce que j'aurois pû voir dans la Cour des Princes. En effet je ne considére presque ici que les Cours anciennes, & les Barbares ou Tyranniques, d'où je tire toutes les preuves de mon discours. La liberté que je prens de rapporter ce que les Philosophes de ce tems-là ont declamé contre elles, est un témoignage de l'estime que je fai des Cours Chrêtiennes, & sur tout de la nôtre, qui ne me permettroit pas de parler de la sorte, si elle avoit les mêmes defauts. Il ne seroit pas juste d'ailleurs, qu'on me blâmât de ce que tant d'autres ont fait avant moi, & puisqu'un Pape tel que Pie Second, osa bien devant son Pontificat, & lors qu'il se nommoit en-

core Æneas Sylvius, décrire toutes les miséres des Courtisans, sous cette protestation, qu'il le faisoit sans dessein d'offenser ni l'Empereur Frederic son Prince, ni sa Cour; pourquoi prendroit-on en mauvaise part des réflexions Philosophiques que je propose sur le même sujet, & qui n'ont rien de l'aigreur, que cet Auteur, & une infinité d'autres y ont mêlée en le traitant. Si j'aï été comme forcé de remarquer en général quelques vices de la Cour, l'occasion s'offrira d'en représenter une autre fois les vertus, & d'en dire particuliérement le mérite.

Lib. de miser. Curialium.

Je ne pense pas, qu'à moins de n'avoir jamais vû la Cour, ni ouï parler de l'air dont on s'y gouverne, aucun puisse ignorer l'extréme sujettion personelle qu'il faut rendre jour & nuit à ceux dont on se veut acquerir la faveur. Il n'y a personne en ce païs-là qui ne doive être prêt à se faire mutiler de tous les membres comme Zopyre, si c'est chose qui puisse plaire, & qui soit capable de servir à l'avancement qu'on y cherche. Ce n'est pas pour dire qu'où il est question du service de son Prince, on ne soit obligé d'exposer la vie & les biens pour un si digne sujet. Toutes les Nations ont convenu de ce principe politique, qu'il n'y a point de plus glorieu-

glorieuſe mort, ni de plus méritoire, que celle qui ſe reçoit pour l'amour de ſon Roi & de ſa Patrie. Mais il y a bien de la différence entre des actions qui ont un ſi noble objet, quoiqu'elles ne laiſſent pas de témoigner une néceſſaire ſervitude, & celles dont nous produirons ici des exemples, qui n'ont pour fondement qu'une infame flatterie, & une ſervile baſſeſſe d'eſprit. Philippe de Macedoine aiant été obligé de prendre un bandeau, à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçuë à la tête, la plûpart de ceux de ſa Cour ſe firent voir avec le même appareil, comme s'ils en euſſent eu le même beſoin. Nous ſavons que nos peres ne quittèrent leurs longs cheveux ſous François Premier, qu'à cauſe que ce Prince fut contraint de ſe les faire couper fort courts, à l'occaſion d'une plaie qu'il avoit reçuë à la tête: comme preſque au même tems, Charles-Quint preſſé d'une douleur de tête dans ſon paſſage de Barcelone à Génes en mil cinq cens vingt-neufs s'étant fait tondre, porta les Eſpagnols à rogner de même leur chevélure, ſelon l'obſervation de Sandoval. Alexandre le Grand contracta cette mauvaiſe habitude de porter la tête un peu panchée; cela fut cauſe qu'on ne voioit à ſa ſuite que des perſonnes qui l'inclinoient du

Bodin. l. 4. de Rep.

Lib. 8. hiſt. para. 1.

même côté: Ce que l'on veut avoir été depuis obſervé auprès d'Alphonſe Roi d'Arragon, qui avoit le cou un peu tors de nature. Denis le Jeune avoit naturellement la vuë baſſe, & le vin qu'il aimoit exceſſivement la lui accourcit de beaucoup; tous ſes Courtiſans firent depuis les aveugles, ils ſe heurtoient les uns les autres, bronchant à tous momens; Athenée remarque qu'ils feignoient à la table de ne pouvoir trouver les plats, comme ils affectoient de ſe mettre en lieu où le Roi crachât ſur eux, avec des ſaletés que je n'oſerois rapporter. Cette ſorte d'aveuglement volontaire me fait ſouvenir de ce qu'on a écrit de l'Empereur Hadrien: l'amour extraordinaire qu'il avoit pour Antinoüs, ſoit à cauſe de ſa rare beauté, ou parce qu'il s'étoit librement donné pour victime au Sacrifice qu'on fit afin de prolonger les jours de l'Empereur, lui donna un déſir paſſionné de voir ce jeune garçon placé au nombre des Dieux. Hadrien ne ſe fut pas plûtôt déclaré là-deſſus, que ceux de ſa Cour proteſtèrent à l'envi d'avoir vû l'ame du bel Antinoüs monter en haut, & prendre ſa place, comme un Aſtre nouveau, dans ce lieu du Ciel, où nous obſervons encore aujourd'hui la conſtellation qui porte ſon nom. Auſſi ne ſe doit-

Lib. 6. & 10.

on jamais approcher des grandes Puiſſances, ſelon le dire de Xenophanes, ſi l'on n'eſt reſolu d'uſer de toute ſorte de complaiſance. Les agréemens de la diſſimulation l'emportent presque toûjours auprès d'elles, ſur les rudes ſimplicités de la vérité. Et quelques-uns mêmes ont voulu faire paſſer pour regle de Cour, de confeſſer qu'on apperçoit les Etoiles, ſi l'on y ſoûtient qu'il eſt nuit en plein midi; ou lors qu'on s'eſt engagé un peu plus avant, de s'excuſer ſur ce qu'on auroit pris la Lune pour le Soleil. Tant y a qu'outre cette honteuſe captivité de tous les ſens qu'il faut lâchement ſoûmettre à ceux d'autrui, la perſonne d'un Courtiſan eſt ſi peu en ſa puiſſance, qu'à le bien prendre il n'en joüit que par emprunt, & comme aiant engagé la proprieté qu'il y avoit. Car ſans parler des dévoirs ordinaires qui conſument quaſi tous les momens de ſa vie, & ſans toucher une infinité de perils où il faut qu'il s'expoſe presque tous les jours; la ſeule complaiſance fait qu'il ſe prive parfois de gaieté de cœur d'une partie de lui-même. Lucien nous apprend que l'Eunuque Combabus favori de Seleucus & paſſionnément aimé de la Reine Stratonice ſa femme, n'eût pas plûtôt fait connoitre à toute la Cour de Syrie, comme

ἢ ὡς ἥκιστα
ἢ ὡς ἥδιστα.

Gulist.

T. II. p 897.

pour ſe ſoûſtraire aux atteintes de la calomnie, il s'étoit mutilé lui-même, que tous ceux qui avoient le plus d'affection pour Combabus, firent le même, & perdirent volontairement ce qui les rendoit hommes, pour ne pas perdre leurs eſperances, & pour ſe conſerver dans ſes bonnes graces. Ceci ſervira pour faire comprendre quelle eſt la ſervitude du corps.

Il n'eſt pas beſoin d'inſiſter beaucoup ſur celle de l'eſprit, parce que c'eſt la plus commune de toutes les maximes de la Cour, de n'avoir jamais d'autre volonté que celle des Grands, & de ne juger de quoi que ce ſoit, s'il y a moien, qu'après avoir reconnu leur ſentiment, afin de ne rien prononcer qu'ils puiſſent avoir tant ſoit peu deſagréable. Il n'y a peut-être point de vœu de Réligion qui exige de nous une ſi entiere renonciation à tous les mouvemens de nôtre propre volonté, que fait l'interêt de la Cour, & le deſſein d'y faire fortune. De là vient cette grande conformité aux inclinations du Prince, & que ſi François Premier témoigne d'avoir de l'amour pour les lettres, tout le monde veut être ſavant, n'étant pas bon Courtiſan, qui ne fait étudier ſes enfans. S'il ſe trouve au contraire un Souverain qui mépriſe les Sciences,

chacun affecte la barbarie; & le luxe s'établit par la dissolution de Henry III. comme la pieté quand il prend l'habit de Pénitent. Enfin c'est une chose reconnuë de tout le monde, que la Cour est un lieu de perpetuelle dissimulation, où l'on chemine toûjours le masque sur le visage; où l'on feint de vouloir ce que souvent l'on abhorre le plus, & où il ne se produit aucun acte de volonté libre, si ce n'est celui par lequel on embrasse une volontaire servitude.

Quant aux operations de l'entendement, elles y sont d'autant plus soûmises, que la prostitution de cette partie se fait sans grande violence en ceux qui font céder toute autre considération à celle de l'utile, comme c'est le plus commun usage de la Cour, depuis qu'on s'est tant soit peu engagé aux enchantemens de cette Circé. Et certes je m'étonne moins de certaines personnes qui se donnent la licence de représenter les Dieux terrestres tels qu'ils doivent être plûtôt que tels qu'ils sont en effet. Ceux-là ne sont pas les plus blâmables, quoi qu'ils le soient assés, qui se contentent de nommer leurs vices des vertus imparfaites, & de trouver toûjours de beaux noms qui servent de couverture à tous leurs défauts. Mais c'est une chose entiere-

ment déplorable, en conſidération de la liberté dont nous parlons, quand on paſſe juſqu'à des baſſeſſes d'eſprit, & à des flatteries ſi énormes, & ſi ridicules, qu'il paroit qu'on a fait banqueroute à toute ſorte de jugement. Alexandre le Grand fut contraint d'ouïr l'une de ces infames
Lib. cajolleries, lors qu'un de ſa Cour, qu'Athenée nomme Niceſius, lui proteſta que les mouches nourriers de ſon ſang devenoient plus vaillantes, & donnoient des piqueures beaucoup plus courageuſes que les autres. Le Philoſophe Anaxandre, nonobſtant ſa profeſſion, traita de même ce Monarque, quand ſur un coup de tonnerre, fort effroïable, il le pria de lui vouloir avouër, ſi ce n'étoit point lui, qui comme fils de Jupiter venoit de tonner ſi hautement? & ce que lui dit Anaxarque n'eſt guéres moins repréhenſible, qu'on n'avoit mis Thémis au côté de Jupiter, que pour témoigner que les Princes ne font jamais rien qui ne ſoit juſte. Ce que je trouve le plus étrange, c'eſt que ſous ceux mêmes qui ont été les plus moderés, l'on n'ait pas laiſſé d'emploier de ſemblables façons de parler, & quelquefois encore de plus abjectes & de plus impies. Pline qui déclama ſon Panegyrique devant un de ceux-là, après mille proteſtations de ne le vouloir point flatter, ne laiſſe pas de lui dire ſur la fin, que les Romains ne demandoient

rien davantage aux Dieux, ſinon qu'ils les aimaſſent autant que Trajan avoit d'affection pour ſes Peuples; & pouſſant encore plus avant cette penſée, ajoûte, que la ville de Rome très dévote dans ſa Religion, ſouhaitoit pour ſa derniere félicité, que les Dieux fuſſent imitateurs de Céſar. Conſtantin fut contraint de fermer la bouche à un Prêtre, qui lui diſoit que ſes vertus méritoient non ſeulement de commander comme il faiſoit pendant cette vie, mais de regner même en l'autre avec le Fils de Dieu. Procope, ou pour mieux dire celui qui a fait les Anecdotes ſous ſon nom, repréſente le grand Juriſconſulte Tribonien, qui n'a point de honte d'uſer de ces termes à Juſtinien; Je jure à vôtre Majeſté Imperiale; que cette grande pieté qui ne vous quitte jamais, me met dans les apprehenſions nompareilles, de vous voir enlever au Ciel ſubitement lors que nous y penſerons le moins: à quoi ſe rapporte ce que dit Heſychius de l'impieté de Tribonien dans ſa vie. Et nous ſavons encore qu'à une entrée de Demetrius dans Athenes, on lui dit, qu'il n'y avoit point de Dieu que lui, ou bien que s'il en étoit d'autres, ils s'amuſoient à dormir & à prendre leur repos cependant qu'il agiſſoit. C'eſt ainſi que les crimes ſe mêlent facilement, & que dans une extréme impieté l'on peut rémarquer une mer-

Euſeb. l. 4. de vita Conſt. cap. 4.

P. 61.

veilleuſe lâcheté d'eſprit. Elle eſt plus ordinairement accompagnée de cette crainte qui n'abandonne jamais les Eſclaves. Harpagus interrogé par Aſtyages, s'il avoit trouvé bonne la chair de ſon fils qu'il lui venoit de faire manger avec une prodigieuſe inhumanité, répondit : Qu'à la table de ſon Roi il n'y en avoit point de mauvaiſe, & que tout ce qui s'y paſſoit par ſon commandement, lui étoit très agréable. Herodote qui rapporte cette hiſtoire, nous en fournit encore une autre ſur le même ſujet. Cambyſes aiant pris pour but le cœur d'un jeune garçon qu'il traverſa d'un coup de fléche en la préſence de ſon pere, lui demanda ce qui lui ſembloit du coup. Sa réponſe fut, qu'il ne croioit pas qu'Apollon même eût pû tirer plus juſtement. En vérité je ſuis de l'avis de Seneque, qu'encore que la cruauté de ce Tyran fut bien criminelle, la repartie du Pere eſt encore plus à blâmer, *Sceleratiùs telum illud laudatum eſt, quàm miſſum.* Pour le moins ne ſauroit-on nier que ce ne ſoit là des exemples bien précis, pour montrer ce qu'on peut attendre de la liberté des jugemens de la Cour, où il faut reſiſter jusqu'aux plus juſtes, & aux plus ſenſibles mouvemens de la Nature, pour ne rien dire qui puiſſe déplaire à ceux qui y ſont craints & adorés tout enſemble. Si Alexandre veut être

Lib. 1. & 3.

Lib. 3. de ira cap. 14.

pris pour un Dieu, les Prêtres de Jupiter ſont les premiers à lui donner des cornes, & à le reconnoitre pour le vrai fils d'Hammon.

Or peut-être faudroit-il trouver moins étranges ces captivités ſpirituelles, ſi l'on ne les ſouffroit que pour complaire à ceux à qui d'ailleurs nous ne pouvons rendre trop de reſpects. Il n'y auroit pas beaucoup dequoi s'étonner de voir que Favorin eût trahi l'honneur de ſa ſcience, & de ſon raiſonnement, en faveur d'un Empereur qui commandoit à trente legions. Et en effet, quand l'Eccleſiaſtique nous a donné le précepte de ne faire jamais trop les ſuffiſans devant nôtre Roi, il ſemble qu'il nous ait voulu inviter à cette ſouple déference d'eſprit, que nous devons toûjours avoir auprès de lui, & de ſes principaux Miniſtres qui nous le repréſentent, & à qui il communique un raion de ſa gloire & de ſon autorité. Mais l'importance eſt, qu'il en faut ſouvent uſer à l'endroit des perſonnes qui le méritent le moins de leur chef. On porte plus d'honneur à un favori de Pompée, qu'à Caton d'Utique. Et tout le monde a pris connoiſſance de l'inſolente autorité des Eunuques dans la plûpart des Cours de Levant ; des Libertins dans celle de l'ancienne Italie ; & d'aſſés d'autres gens de même étoffe qui ont abuſé en pluſieurs lieux des bonnes graces de leurs Maîtres.

Car les Princes ſe plaiſent quelquefois à imiter ces grands Architectes, qui remuënt de groſſes machines avec de fort petits engins. Ils ſont bien aiſes de pouvoir agir comme des cauſes univerſelles, en changeant ſelon que bon leur ſemble les deſtinées de leurs ſujets. Et pour mieux repréſenter celui dont ils ſont l'image vivante ici bas, ils en élevent ſouvent quelques-uns du fumier jusqu'aux plus hautes Dignités & aux plus importantes charges de leur Maiſon. Les hommes leur ſont des jettons qui valent plus ou moins ſelon la poſition qu'ils leur donnent. Et de même qu'un chacun peut, quand il écrit, faire préceder telle lettre de l'Alphabet qu'il lui plait; les Rois ſont en poſſeſſion de donner les principaux lieux d'honneur & de puiſſance, dans leurs Etats, à ceux qu'une inclination particuliére leur fait préférer aux autres. Cependant tels qu'ils puiſſent être, (car l'Hiſtoire nous fait voir que le choix n'en eſt pas toûjours égal) il ne faut pas moins ſoûmettre ſon diſcours & ſa raiſon à toutes leurs volontés, qu'à celle du Souverain, parce qu'il n'eſt ſouvent acceſſible que par leur moien. Le moindre de ſes petits Officiers, qui a l'honneur d'approcher de ſa ſacrée perſonne aux heures de ſa retraite, & de ſes divertiſſemens privés, peut aſſés de fois faire ou défaire, avancer ou re-

tarder les plus importantes affaires. C'eſt pourquoi nous voions dans les Actes des Apôtres *Cap. 12.* que ceux de Tyr & de Sidon voulant ſe remettre bien avec le Roi Herode qui étoit en colere contre eux, s'adreſſèrent à Blaſtus ſon premier valet de chambre pour faire leur paix par ſon moien. Et je me ſouviens ſur cela d'un apologue Perſan, qui ne cede peut-être en gentilleſſe à pas un de ceux que les Anciens ont attribués à Eſope. Un Roi, dit la Fable, aiant commandé qu'on aſſemblât toutes les bêtes de charge qui ſe pourroient trouver, pour s'en ſervir dans une guerre qu'il entreprenoit; le Renard n'en fut pas plûtôt averti qu'il prit la fuite, afin d'éviter le peril d'une ſi facheuſe corvée. Il eût le Loup à la rencontre, & celui-ci au lieu de l'imiter, ſe moqua de lui, qui ne jugeoit pas que l'Ordonnance regardoit ſeulement les bêtes propres à porter, dont ils n'étoient pas du nombre. Ne vous arrêtés pas à cela, repartit le Renard, car je vous aviſe que ſi ceux qui ſont auprès du Roi ont en fantaiſie que nous ſervions auſſi bien que les autres, nous y ſerons contraints, & nous aurons beaucoup à ſouffrir avant que Sa Majeſté puiſſe être informée de nos raiſons. Il n'eſt pas mal-aiſé d'extraire le ſens de ce conte ingenieux, & de juger de quelle importance il en rend la faveur & l'appui de ceux dont nous parlons. C'eſt ce qui multiplie à l'infini la ſervitu-

de de la Cour; ce qui en rend la ſujettion beaucoup plus inſupportable; & ce qui a fait mettre
Cap. 25. comme je croi, entre les felicités dont l'Eccleſiaſtique fait le dénombrement, celle de n'avoir point ſa liberté engagée à des perſonnes qui ne méritent pas que nous leur ſoions ſoûmis.

La bonté du gouvernement ſous lequel nous vivons, me donne la hardieſſe de m'expliquer avec une liberté digne du Regne de Louis le Juſte. Comme c'eſt le plus grand Monarque de la terre, & le plus digne d'être admiré; il eſt encore le meilleur de tous, & tel qu'il n'y a point de liberté imaginaire qui nous peut être ſi douce, ni ſi utile, que l'obeiſſance que nous lui rendons. A ſon exemple les plus Grands de ſa Cour uſent d'une autorité ſi modérée, que j'ai crû pouvoir ſans peril, auſſi bien que ſans crainte, rapporter les defauts des autres, & dire en général ce qu'on a quaſi toûjours repris dans le Palais des Princes. Mon théme qui m'a porté à cela, m'éloigne trop de la flatterie pour rien ajoûter qui en approchât. Et je connois le Génie de Sa Majeſté, & de ceux qui ont le plus de pouvoir auprès d'elle, ſi ennemi de ces fauſſes loüanges dont nous venons de parler, que c'eſt par là ſeulement que j'apprehenderois de me rendre coupable, ou odieux, ſi j'avois aſſés d'inconſidération pour m'en ſervir. Auſſi n'y a-t-il rien que les plus glorieux Potentats doivent haïr à l'égal

d'un flatteur, qui leur donne des loüanges étrangéres & empruntées, lors qu'ils en méritent de propres & de véritables. Ce fut pourquoi Lysippe soûtint hardiment, qu'il avoit davantage honoré Alexandre, le représentant une pique à la main; qu'Apelles qui l'avoit peint lançant la foudre comme un Jupiter. Et de vérité, nous lisons dans l'Histoire de ce grand Conquerant, qu'il se mocqua d'un Architecte qui avoit assés de témerité pour entreprendre de faire du mont Athos la figure d'Alexandre, s'il y eût voulu consentir. Comme il jetta une autre fois le livre d'Aristobule dans une riviere qu'il traversoit, indigné de quelques exploits incroiables & ridicules qu'on lui faisoit faire, dans un duel contre le Roi Porus où il n'étoit jamais entré. Attila fut touché d'un pareil ressentiment, quand il condamna au feu dans Pavie, les vers d'un certain Poëte, à cause que pour rendre l'extraction de ce fleau de Dieu plus illustre, il l'avoit tirée de si loin, qu'il le faisoit descendre des essences immortelles. Ils ont eu certes raison d'en user de la sorte. Je tiens la rétenuë l'une des plus essentielles parties de la loüange. Et pour moi je ne penserois pas rendre tout l'honneur ni tout le respect que je dois à ces Héros, & à nôtre Grand LOUIS, si le silence dont je les révere, & que je m'impose exprès, n'en faisoit la meilleure partie.

Lucian. de scrib. hist.

CONCLUSION.

Chante-clair. Voilà, Melpoclitus, ce qui m'a passé souvent par l'esprit, & dont je ne croi pas que la méditation puisse être inutile, dans la necessité où l'on se trouve quelquefois de s'accommoder aux sujettions inévitables de la vie. Car s'il est vrai, que pour se pouvoir dire libre il faille être exemt de toute sorte de servitude du corps, & de l'esprit. Si personne n'a droit de s'attribuer rien de semblable, puisque les Rois mêmes ne sont pas affranchis de certains devoirs qui les lient très étroitement à leurs peuples. Si les Philosophes, qui se sont voulu mettre pour ce régard au dessus de toutes les Couronnes, ont été esclaves de la vanité, comme les autres hommes le sont de leurs passions. Et si la servitude de la Cour, diamétralement opposée à la liberté Philosophique, captive tant de monde, selon que nous nous sommes efforcés de le faire voir; ne peut-on pas bien conclure qu'il n'y a personne qui soit absolument libre? Cela étant ainsi, un chacun doit se contenter de la condition de vie à laquelle il se trouve porté, ou peut-être attaché, encore qu'il y rencontre quelque espece de sujettion: puisqu'enfin nous sommes tous obligés d'acquiescer doucement à ce que la Providence Divine a déterminé sur ce point de nôtre liberté.



PROSE CHAGRINE

DIVISÉE EN TROIS PARTIES.



PROSE CHAGRINE.

PREMIERE PARTIE.

JE ne ſaurois m'étonner qu'il ſe trouve tant de perſonnes naturellement portées à la ſolitude, & qui s'y plaiſent encore plus que nos Sangliers, ou que nos Merles, s'il eſt vrai que ces deux animaux doivent leur nom à la vie ſolitaire. Orphée préferant le ſilence des bois au bruit des villes, & la compagnie des bêtes ſauvages à celle des hommes; fut ſans doute porté d'une humeur que je ne puis deſapprouver dans celle où je ſuis. En effet, le chagrin qui me poſſede preſentement, m'envoie au cerveau des fumées ſi contraires à toute converſation, que pour aucunement les diſſiper, nonobſtant leur agrément qui me flatte, ou pour en quelque façon les évaporer au cas que leur charme ſoit ſi dangereux qu'on le dit, il faut que je m'en décharge ſur ce papier. Pourquoi non? Le loiſir que la Cour me donne préſentement, me fournit aſſés de tems pour cela, & il me ſemble même favoriſer mon deſſein. Ce ſera un *à parte* du perſonnage que j'y joue. Et

les Soliloques de Saint Auguſtin ne ſouffriront pas qu'on puiſſe nommer cet entretien particulier une pure extravagance. D'ailleurs l'âge avancé qui m'a mis inſenſiblement dans le port, m'empêche de craindre des tempêtes que j'euſſe autrefois apprehendées: La vieilleſſe de l'Aigle vaut bien la jeuneſſe des Alouëttes, ἀετȣ̃ γῆρας κορύδȣ νεότης: Et peut-être que nôtre caducité aura quelque choſe de celle du raiſin, dont les plus doux grains paroiſſent ſouvent les plus ridés. En tout cas les dégouts de la vie, dont je veux m'entretenir, ont leurs charmes auſſi bien que les ſatisfactions qui leur ſont oppoſées. La diverſité des eſprits, que donne le temperament, fait que les uns trouvent leur joie dans ce qui cauſe l'affliction à d'autres; de ſorte qu'il n'y a pas moins de différentes ſortes d'ennuis, & de plaiſirs, qu'il y a de diverſes ſortes d'inclinations, & de raiſonnemens. Cela vient ſans doute de ce que nous ne connoiſſons pas aſſés la nature des biens, ni des maux; & de ce que la Fortune qui les diſtribue, non contente d'être aveugle, communique cette infirmité à ceux à qui elle veut les donner. Tantale le plus heureux des hommes ne pût jamais compatir avec ſa felicité. Le cœur qu'elle remplit, à ce que porte un

Nic. Chon. in Al. Com. Man. filio.

proverbe Arabique, devient dur, & ſe rend inſupportable à lui-même. Et les grands contentemens n'ont pas moins tué de perſonnes, que les grands ennuis. Si le Poëte Philiſtion meurt de rire, le chagrin en a ſuffoqué d'autres. Et quand cette derniere paſſion nous maitriſe, ſi nous n'avons de véritables ſujets de triſteſſe & de plainte, nous nous en faiſons d'imaginaires. Un autre Poëte atrabilaire nommé Piſandre ne fut malheureux, que dans la crainte de rencontrer ſon ame comme un ſpectre, ſe figurant que depuis quelque tems elle l'avoit expreſſément abandonné pour le ſurprendre. Tant il eſt vrai que la naiſſance donne la gaieté, ou la melancholie; & que l'une étant auſſi naturelle que l'autre, l'on peut dire qu'en quelque ſorte elles ont toutes deux des entretiens qui divertiſſent, & où l'on prend du plaiſir. Je ſai bien qu'une perſonne enjoüée n'acquieſcera pas aiſément à ce ſentiment. Mais en recompenſe une autre qui ſera chagrine n'aura pas moins d'averſion pour tout ce qui eſt capable de réjouïr la premiére. Il faut donc que chacun en uſe à ſa mode, & pour moi je ſuis reſolu de ſuivre mon genie, m'accommodant à l'humeur ſombre qui me domine, ſans, Dieu merci, qu'elle me donne

beaucoup d'inquietude. Un ancien plus abbatu d'ennui, que je ne le ſuis, fit proviſion d'un pain, d'un luth, & d'une éponge, ſi nous en croions Nicetas Choniate. Je n'ai pas beſoin de me précautionner ſi fort, ni avec du pain, pour rétablir mes forces que je n'ai pas perduës; ni avec ne luth, pour recréer & redreſſer mon ame, qui ne me paroit pas trop en deſordre; ni avec l'éponge, mon chagrin ne me faiſant point verſer de larmes qu'il ſoit neceſſaire d'eſſuïer. Je veux ſimplement examiner les titres de ce chagrin, & me rendre compte à moi-même des raiſons que j'ai d'improuver tant de choſes qui me pènent quelquefois l'eſprit. Il ne ſe peut faire que ce petit exercice dans un raiſonnement ſecret, ne me décharge notablement le cœur. En tout cas j'aurai fait aſſés, quand je me ſerai ſatisfait. Nous avons tant de fois travaillé pour le contentement des autres, trouvons ici le nôtre, ſi faire ſe peut. Et quoique la voie que je veux tenir paroiſſe un peu rude, ne laiſſons pas de la ſuivre ſi elle nous conduit où nous voulons aller. Les Perles, ni les Diamans, ne ſe trouvent pas dans les chemins batus. Il n'y a rien de ſi commun que de parler en compagnie; mais peu de perſonnes le ſavent faire à eux-mê-

In Iſac. Aug. l. 3. p. 461. ſq.

mes, *cum aliis, omnium, ſecum loqui, paucorum eſt.* Tant y a que ma bizarrerie me fait aimer ici, ce qui eſt le moins ordinaire.

Pour prendre d'abord un théme général, n'eſt-ce pas une choſe étonnante, que la vie s'écoule ſi miſerablement par ceux même qui en font le plus d'état? Nous la partageons en pluſieurs âges, afin de la faire paroitre plus longue; & cependant il n'y a rien de plus court, à le bien prendre, ni de plus négligé. Comment ces grands amateurs de la vie que nous contemplons tous les jours avec pitié, ſauroient-ils la belle & avantageuſe façon d'en uſer, ſi la paſſant preſque toute aux flambeaux λυχνόβιοι, ils montrent qu'ils ne connoiſſent pas ſeulement quand il faut vivre, ni quel eſt le plus beau tems que la Nature a deſtiné pour cela? Qui eſt-ce d'entre nous qui ſe repréſente aſſés, que cette même Nature nous a produits en ce Monde comme dans un champ de Mars, mais pour y exercer une guerre continuelle contre tant d'ennemis internes & externes que nous y avons? Dans ce deſir commun d'y être long-tems, où en voions-nous qui ſe préparent à y éprouver, comme dans une navigation de long cours, toute ſorte de vents différens, & dont beaucoup ne peuvent man-

quer de nous être contraires? Tant s'en faut, nous nous écrions au moindre revers de ce qu'on nomme Fortune, & qui n'eſt rien ſouvent qu'une ſuite neceſſaire du cours ordinaire du Monde. La moindre adverſité nous décontenance du moins, ſi elle ne nous fait ſouhaiter la mort, au même tems que nous l'apprehendons ſans raiſon, comme les petits enfans font les tenebres ſans ſavoir pourquoi. Cependant cette mort ſi affreuſe dans nôtre imagination, & que nous nommons le terrible des terribles, n'a rien que de ſouhaitable ſi elle termine tous nos maux, & au pis aller elle ne doit être crainte que réligieuſement dans ſa fin, ou dans ce qui lui eſt poſterieur. Une mort ne peut être mauvaiſe, ſelon Saint Auguſtin, quand elle a été précedée d'une bonne vie. D'ailleurs à le bien prendre nous devrions être tous apprivoiſés avec elle, puiſque cette vie eſt une mort continuelle, & qui ſe renouvelle tous les jours en nous-mêmes, comme parmi les Elemens la mort du feu eſt la création de l'air, & la mort de l'air une création d'eau; tout ſe paſſant de même dans le petit Monde. Nous nous trompons grandement, dit Seneque en plus d'un lieu, de prendre la mort, dont le ſeul nom nous effraie ſi fort, pour

L. 1. de civ. Dei c. 11.

ep. 1. & 54.

une chose nouvelle ; nous mourons tous les jours sans y penser, & si la plus grande partie de ce que nous craignons en cela, est déjà passée, *magna pars ejus jam præteriit, quicquid ætatis retro est, mors tenet.* Quoiqu'il en soit, nonobstant toutes nos craintes la plûpart de nous n'entre en connoissance de la vie, qu'en la perdant; de même que les Taupes ne voient la lumiere, à ce qu'on dit, qu'en mourant. Et souvent les plus éclairés en apparence, se trouvant au jour qui pour eux ne doit point avoir de lendemain, se troublent à un point qu'on les peut comparer à ces méchans Poëtes, qui après avoir composé d'assés bons Actes, finissent très mal le dernier.

A peine sommes-nous entrés dans l'âge capable de quelque instruction, qu'on nous jette inconsidérement dans l'apprentissage des Arts ou des Sciences, sans discerner ce qui a le plus de rapport à nôtre temperament. Et certes le peu de fruit qu'on en retire ordinairement, témoigne bien la faute qui se commet dans ce commencement. Ceux qui ont fait la plus grande provision de ce qu'on nomme les belles Lettres, & qui s'en sont engraissés, comme les Cailles d'Ellebore, ou les Etourneaux de Ciguë, sont les premiers à les diffa-

mer, les emploiant même à leur condamnation, à la façon des Médecins, qui ſe ſervent des poiſons, bien qu'ils les reconnoiſſent très dangereux. Que l'on eſtime tant qu'on voudra toutes les Diſciplines, priſes pour les ſources du ſavoir humain; qu'on reſpecte les cendres de ceux qui les poſſedent, jusqu'au point de celui qui donnoit une grande ſomme d'argent pour être enterré dans le ſepulcre de Petrarque, ſi l'Evêque de Padouë ne l'eût empêche; & que l'on nomme enſuite avec les Arabes, l'Academie des Savans une des prairies du Paradis: Pour moi je remarque tous les jours tant de fous lettrés, & cette *ſtultitia literata* me paroit ſi importune par tout, qu'elle me donne un dégoût de la ſcience, qui n'eſt pas une des moindres cauſes de mon chagrin. L'on peut voir d'un œil indifférent des hommes ſans lettres; mais il eſt presque impoſſible de conſidérer ſans indignation des lettres ſans homme. Si l'on accuſe mon humeur auſtére de favoriſer l'ignorance, j'avouërai franchement que je préfére en beaucoup de façons un modeſte ignorant, à un vain & préſomptueux ſavant. Ce n'eſt pas que je ne ſache bien ce qu'on a dit il y a ſi long-tems, que c'eſt fort mal remédier aux defauts dont nous parlons, d'a-

voir recours à l'ignorance; *Iners malorum remedium ignorantia eſt.* Mais pourquoi accuſerons-nous d'une honteuſe ignorance, ceux à qui la Nature a donné un excellent Sens commun? En tout cas il faut convenir d'un Juge pour décider ce différent, ni l'ignorant qu'on accuſe, ni le demi-ſavant dont je me plains n'en devant pas être crûs. Car encore que les Muſiciens ſeuls doivent juger de la Muſique, & les Grammairiens de la Grammaire, ce qui obligeoit le grand Juriſconſulte Scevola à renvoier presque toûjours aux experts ceux qui prenoient ſon avis, *ad Furium & Caſellium prædiatores, cùm de jure prædiatorio conſuleretur;* il n'en eſt pas de même de l'ignorance, dont il n'y a que le véritable ſavant qui puiſſe prononcer, parce qu'il eſt ſeul capable de la bien réconnoitre. Et où eſt-ce nous renvoier, que de nous remettre à un arbitre ſi difficile à trouver? Je me veux ſouvenir ici en faveur de l'ignorance, d'un conte que ce Pétrarque dont je viens de parler fait de lui-même dans une de ſes Epitres Latines. Il avouë qu'il penſa ſe deſeſperer, voiant que plus il étudioit, plus il reconnoiſſoit évidemment ſon ignorance. Mais il ajoûte qu'un bon homme qui l'aimoit tendrement lui remit l'eſprit là-deſ-

Cic. orat. pro Balbo.

Rer. Senil. l. 15. ep. 6.

fus, l'affûrant que comme il ne favoit rien lors qu'il penfoit être favant, il devoit prendre fon inquietude préfente pour un figne évident & certain qu'il le devenoit, puifqu'il commençoit à s'appercevoir de fon ignorance.

Si le mépris des Lettres telles que nous les repréfentons doit recevoir quelque reftriction, c'eft fans doute en faveur de cette belle Philofophie, qui captive tant d'efprits, & fur tout ceux de la plus haute claffe. Cependant que fe peut-on promettre d'une profeffion où tout eft fi incertain & fi confus, qu'il n'y a point d'hommes qui s'accordent moins que les Philofophes, ni qui foient plus inappointables. C'eft ce qui rendit fi ridicule le Proconful, qui les fit tous affembler dans Athénes, fe promettant de les reünir. Et certes les Idées de Platon, l'Entélechie d'Ariftote, les Nombres avec la Métempfychofe de Pythagore, font toutes viandes bien creufes. Les Atomes & les Images de Démocrite ne répondent guéres à la réputation d'un homme dont Hippocrate a fait tant d'état, de forte que le favant Cotta les trouvoit plus dignes de l'air de Thrace, & de celui d'une ville auffi diffamée qu'étoit Abdere la patrie de ce grand Rieur, que

Cic. 1. de leg.

1. de nat. Deor.

de son esprit & de son nom. Qui peut souffrir les Paradoxes des Stoïciens, plus bizarres que toutes les Fables des Poëtes, & plus extravagans que tous les délires d'un fébricitant? Certes ces Philosophes ont bien mérité la raillerie où les expose Martianus Capella au second livre de sa Philologie, & ce n'est pas sans sujet qu'il dit d'eux & de leurs semblables, *multúsque præterea palliatorum populus studiis discrepantibus dissonabat.* Ceux de ce tems n'ont guéres dégéneré pour ce régard, & l'on peut prononcer sans mécompte de la plûpart de nos Novateurs, la même chose qu'Aristote impute à d'autres au dernier chapitre du premier livre de sa Métaphysique, qu'ils ont voulu faire des belles Mathématiques une fort laide & fort mauvaise Philosophie. Car comme il ajoûte si bien à la fin du second livre, les évidences & les certitudes de la Mathématique ne doivent être exigées qu'aux choses qui sont dépouïllées de toute matiére: C'est pourquoi ceux qui veulent être trop Mathématiciens dans la Physique, prennent un très mauvais chemin & qui n'est pas naturel, *non est naturalis modus*, ajoûte-t-il, *tota enim natura fortè habet materiam.* *cap. ult.*

Mais peut-être que la Morale, comme aiant été mieux traitée, se trouve capable de

nous donner plus de ſatisfaction. Tant s'en faut, cette partie la plus importante de toute la Philoſophie, & que Socrate avec pluſieurs de ſes ſucceſſeurs, auſſi bien que les Eſſéens parmi les Hebreux, ont préférée à toutes les autres qu'ils faiſoient profeſſion de mépriſer, eſt aujourd'hui, ſi l'on y prend garde, la moins reglée de toutes, & celle qui excite les plus aigres conteſtations, & les plus violentes diſputes. Le vice & la vertu ne ſont presque plus reconnoiſſables, & les cas de conſcience ont quelquefois tellement ſophiſtiqué le bien & le mal, qu'il eſt très difficile de les diſcerner. Nos déguiſemens d'ailleurs ſont la principale cauſe de ce que nous y ſommes ſi ſouvent trompés. *Multis enim ſimulationum involucris tegitur, & quaſi velis quibusdam obtenditur uniuscujusque natura: frons, oculi, vultus, ſæpe mentiuntur, oratio verò ſæpiſſime.* Jamais Ciceron n'eût tant de ſujet de prononcer cela de ſon ſiécle, que nous pouvons l'aſſûrer du nôtre. Je ne veux pas néanmoins me mêler ici de le corriger, *nolo medicinam moribus facere*, pour uſer des termes de Tertullien; j'aime mieux me faire une leçon à moi-même, & me donner une mortification particuliére ſur le genre de vie que je méne; après avoir proteſté en général, que

Philo l. quòd omnis probus ſit liber.

ep. 1. ad Qu. fratrem.

je trouve tous les jours moins étrange l'opinion de ceux qui faiſoient les mauvais Demons auteurs de ce Monde, vû ce qui s'y pratique. Quand je me conſidére pourtant parler de la ſorte, il me ſemble de voir ces Médecins pâles & fort mal conſtitués de leur perſonne, qui ne laiſſent pas de vouloir rétablir la ſanté des autres, ſans ſe la procurer. Il faut l'avouër à ma propre confuſion, j'ai bien mal fait mon profit du précepte de Seneque, qui veut que nous n'aions pas moins d'égard à faire élection d'un lieu propre aux bonnes mœurs, que d'un qui contribuë à la bonne diſpoſition du corps, *non tantùm corpori, ſed etiam moribus ſalubrem locum eligere.* Celui où je me ſens eſt tel, que d'y rencontrer un homme véritablement vertueux, ce n'eſt pas une moindre merveille, que de trouver une ſource d'eau douce, comme l'on fait quelquefois, au milieu de la Mer. Oſerois-je dire de ce même lieu, ce que Clenard tout Eccleſiaſtique qu'il étoit, a oſé proferer de la plus ſainte, auſſi bien que de la plus célébre ville du Monde, il n'eſt pas permis d'être ce que l'on voudroit bien,

Omnia cùm liceant, non licet eſſe probum.

Pythagore m'avoit appris de ne porter jamais d'anneau étroit, & je me voi dans une contrainte de vie tout-à-fait oppoſée à la liberté

de mon génie. Mais n'eſt-ce point ce même génie qui me perſecute, & qui me fait battre à la perche, comme ces oiſeaux qui n'y peuvent durer par trop d'impatience? Souvent nous n'avons point de plus grand adverſaire que nous mêmes, lors que ſelon le proverbe Arabe, nôtre ennemi eſt entre nos deux côtés. La même langue en a un autre, qui porte qu'un homme eſt bien-heureux, qui ſe ſauve de ſa propre malice. Si je ſuis de la ſorte l'artiſan de mon propre malheur, & ſi tel qu'un Promethée mon chagrin eſt l'Aigle qui me ronge les entrailles, où trouverai-je un Hercule qui m'en delivre? Ma raiſon devroit me rendre ce bon office, mais j'attends tout de la Grace d'enhaut, & je ne conſidére rien cependant de plus mal plaiſant que le mépris qu'on fait de ce qui eſt digne de toute ſorte de reſpect. Je ne m'en veux point autrement expliquer que par cette naïve déclaration, qu'Alexandre ni Pompée n'ont paru, ſelon moi, nulle part ſi grands, que celui-ci à la porte de Poſidonius, & le premier auprès du tonneau de Diogene.

L'on pourroit prendre ceci pour être un peu trop à l'avantage de la Philoſophie, vû mes diſcours précedens. Mais de quelle bizarrerie n'eſt point capable l'humeur chagrine où je ſuis? Quoiqu'il en ſoit, le peu d'eſti-

me où vivent les hommes de vertu, ne les touche ſans doute pas tant, que la diſtribution qu'ils voient faire de la gloire à ceux qui la méritent le moins, & qu'une nuit orageuſe a fait paroitre élevés comme des potirons à la faveur du Tonnerre. Les véritables vertueux ne s'en ſcandaliſent pas ſur leur ſimple interêt, ils ſont trop humbles, & ils ſavent trop bien que le plus bas de tous les Temples de Rome, fut celui de l'Honneur & de la Vertu, Marius qui le fit bâtir, l'aiant tenu dans cette baſſeſſe, non pas tant pour contenter les Augures, comme on le dit communément, que pour faire une leçon d'humilité à ceux qui prétendoient d'y entrer. Ces mêmes vertueux n'ignorent pas auſſi, qu'on met par des raiſons d'Architecture les piéces qui ſont le moins achevées & les plus groſſieres, au plus haut d'un bâtiment. Ils contemplent dans le grand Monde, le Soleil au deſſous de Saturne, & dans le petit, le poumon au deſſus du cœur. Ils voient tous les jours la fumée qui s'éleve, le feu clair & agréable demeurant en bas. Et ils conſidérent avec inſtruction un cadavre puant qui flotte ſur l'eau, au même tems que les Conques où ſe trouvent les Perles du plus haut prix, demeurent au fond de la Mer. Mais

Plin. l. 19. c. 3.

leur modeſtie n'empêche pas que d'autres ne remarquent avec indignation, l'injuſte partage de l'eſtime, qui n'eſt plus que pour ceux qui prévalent dans l'art de cabaler. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe que cet art regne aujourd'hui dans toute ſorte de profeſſions ; & que celles même qui témoignent le plus d'intégrité, & qui en font leçon aux autres, ſoient ſouvent ſujettes aux cabales comme les autres. Je tombe d'accord que la réputation ou la belle rénommée n'eſt ordinairement que du vent.

Quid tibi ſi calida proſit laudere Siene?
Aut ubi Taprobanen Indica tangit aqua?
Altiùs ire libet, ſi te diſtantia longè
Pleiadum laudent ſigna, quid inde feres?

Ovid. 1. de Pont. el. 6.

Que nous ſerviront dans peu de jours les plus grands éloges, lors que nous ne ſerons plus, & que nous aurons perdu toute ſorte de ſentiment? Si eſt-ce que ce vent délicat & parfumé a de merveilleux agrémens, outre que pour petit qu'il ſoit, il ne laiſſe pas de faire moudre fort utilement à beaucoup de perſonnes leurs moulins. Et quoique le mot de Saint Auguſtin, *ſtulto homini placet, qui ſibi placet*, aille directement contre le grand déſir de paroitre, qui porte le titre d'ambition; il eſt pourtant de l'équité que l'eſtime accompagne

pagne le mérite, & que *chi semina virtu, fama raccoglia.* En effet les plus rétenus peuvent sans faillir récueillir la gloire de leurs belles actions; & il faut qu'ils se souviennent quelques modérés qu'ils soient en cela, que le précepte Delphique de se connoitre soi-même, ne va pas moins à savoir faire valoir son talent, qu'à bien remarquer son foible, si Ciceron n'a pas voulu tromper son frere Quintus. *L. 3. ep. 6.* Car je ne fais point d'instance ici sur ces grands Génies, que la jalousie du point d'honneur a portés quelquefois à faire de si étranges équippées. Hercule pouvoit si peu souffrir de compétiteur là-dessus, qu'il voulut tuer Télamon le voiant entrer devant lui dans Troie, quand ils la conquirent sur Laomedon; si le prudent Télamon ne l'eût appaisé, en ramassant des pierres, qu'il lui protesta de vouloir emploier à lui ériger un Autel, comme au plus excellent Vainqueur de la terre, *Herculi Gallinico.* *Apollod. l. 2. de Deor. orig.* Cette humeur jalouse a même eu lieu où il n'étoit question que de la réputation des amis. Parmenion ruina en faveur de son Prince, tous les Temples consacrés à Jason, afin qu'il n'y eût point de Grec dont le nom fut plus célebre par tout le Levant, que celui d'Alexandre. *Iustin. lib. 42.*

Or il faut tenir pour constant qu'il n'y a

point d'éloge, pour rélevé qu'il ſoit, qui nous puiſſe tourner à honneur, s'il ne nous eſt attribué par ceux qui en ont. La raiſon de cela eſt fondée ſur ce que perſonne n'a le moien de donner ce qu'il n'a pas; & c'eſt ce qui a fait dire à Plutarque dans ce ſens, qu'on voit beaucoup de gens qui ſont extrémement chiches de loüanges, parce qu'ils croient, qu'il en eſt comme de l'argent, & qu'autant qu'ils en donnent à un autre, autant ils s'en ôtent à eux-mêmes. Ceux qui ſont dans l'abondance de la gloire en uſent tout autrement. Ils la diſtribuent avec liberalité aux autres, & prennent d'autant plus de plaiſir à partager cet encens, qu'ils ſavent bien qu'en parfumant autrui, ils profitent, comme ceux qui encenſent, d'une bonne partie de l'odeur. Cela ſe doit pratiquer néanmoins avec modération. Toute ſorte de complexions ne ſont pas propres à ſouffrir les parfums, & les meilleures ſenteurs peuvent entêter par l'excés. Clytemneſtre eſt de ce ſentiment dans Euripide, quand elle ſoûtient que les plus gens de bien s'offencent des loüanges immodérées, & veulent même du mal à ceux qui les leur donnent:

Chap. comme il faut ouïr.

Iphig. in Aud.

Boni enim cùm laudantur aliquo modo,
Oderunt eos qui laudant, ſi nimium eos laudent.

Gerane Reine des Pygmées convertie en Grueë, les perſécute ſans ceſſe, pour avoir été cauſe de ſa diſgrace par leurs cajoleries, qui lui donnèrent la vanité d'être plus belle que Venus, & plus ſavante que Minerve. Encore cette Reine pour petite qu'elle fut pouvoit du moins être gentille. Mais c'eſt bien pis quand la laideur & le vice ſont préconiſés. Les Siciliens dépouïllés de leurs biens par Verres, ce grand déſolateur de leur païs, eurent la lâcheté d'ordonner une fête en ſon nom, appellée *Verrea*, ſi Ciceron en doit être crû. Et cette lâcheté fut nommée depuis par le Philoſophe Demetrius, l'art de ſe faire riche en peu de tems, quand il prononçoit, *facilem ſibi eſſe ad divitias viam, quo die pœnituiſſet bonæ mentis.* Voiés dans Lampridius ce qui ſe pratiqua un peu après : *Cùm adulterum matris Conſulem deſignaſſet Commodus, vocatus eſt Pius ; cùm occidiſſet Perennem, appellatus eſt Felix.* Et liſés dans Ammian Marcellin, comme ce puiſſant Lampadius étoit ſi avide de toute ſorte de flatterie dans Rome, *ut indignanter admodum ſuſtineret, ſi etiam cùm ſpueret non laudaretur.* En recompenſe les loüanges juſtes & proportionnées plaiſent univerſellement, & non contentes d'agréer, ont même la vertu de conſoler une ame malade

Ælian. l. 15. de animale. c. 29.

Sen. præf. l. 4. quæſt. nat.

Lib. 27. hiſt.

dans ſes plus grands chagrins. Pourquoi non ? S'il y a bien des maladies corporelles qui ſe guériſſent par de certaines paroles. Je ſuis redévable de cette induction à Pindare. Or ceux qui louënt de cette bonne ſorte ont du moins la conſolation, qu'en priſant la vertu qu'ils reſpectent, ils préſentent en même tems une eſpece d'adoration à Dieu, puisqu'elle eſt un don de ſa main, & un effet de ſa Grace. Mais qu'il ſe trouve peu de perſonnes aujourd'hui, qui aient la modération que Spartian attribue à Peſcennius Niger, aſſûrant qu'il refuſa un Panegyrique qui lui étoit dédié, ſur ce beau prétexte qu'il étoit bien plus à propos de louër Marius, ou Annibal, qui n'étoient plus, que de compoſer prématurément des Paranymphes pour ceux qui ſont encore en vie. Sans doute que cet Empereur avoit l'ame tournée de ce bon côté, qu'il aimoit beaucoup mieux mériter des loüanges que de les recevoir. Si eſt-ce que d'ordinaire ceux de ſa condition ſe gagnent plus facilement par elles, que par tout autre moien.

Ode 8. Neme. in fine.

Sæpe Jovem memini cùm jam ſua mittere vellet
Fulmina, thure dato ſuſtinuiſſe manum.

Ovid. 5. Faſt.

C'eſt avec cet encens dont nous venons de

parler qu'on leur arrête ainſi le bras, qu'on les deſarme, & qu'on les appaiſe ſouvent.

Je ſai bien que pour les rendre moins faciles en celà, on leur a quelquefois donné le conſeil d'imiter l'aſpic, quand il ſe bouche l'oreille de ſa queuë; mais ſelon moi, ils feroient mieux d'uſer de ce remède, contre ce qui eſt le plus oppoſé à la loüange. En effet ceux dont nous parlons ſe trouvent dans une ſi haute exaltation, qu'ils ne ſauroient régarder avec aſſés de mépris des calomniateurs qui ſont ſi fort au deſſous d'eux, ni entendre leur indiſcréte médiſance avec trop d'indifférence. *Elephantus non curat culicem;* & l'Aigle dans la ſupréme région de l'air, laiſſe croaſſer en bas les Corbeaux ſans s'émouvoir. Un Paien a prononcé qu'il n'y avoit rien de plus glorieux ni de plus conſidérable ſous le Ciel, qu'un Prince offenſé impunément, & ſans qu'il s'en reſſente, quelque pouvoir qu'il ait de le faire. Nous pouvons dire Chrêtiennement & avec davantage de pieté, qu'il ne peut jamais ſe rendre plus eſtimable, qu'en imitant celui dont il eſt l'image en terre, qui voulut bien laiſſer au deſſus de ſa tête l'inſolent placard que les Juifs y avoient mis en trois langues, pour faire que leur diffamation s'étendit plus loin. Il n'eſt pas d'ailleurs

en la puiſſance du plus grand Potentat du monde, d'empêcher qu'on ne le calomnie; & l'on peut ſoûtenir que le Monarque qui prétend de le pouvoir faire, ſemble en quelque façon vouloir être plus que Dieu, de qui les méchans parlent mal aſſés ſouvent avec une impunité du moins apparente. Comment les Souverains s'oppoſeroient-ils ſuffiſamment à la médiſance, quand nous voions que ceux qu'on déifie quelquefois en public, ſont les mêmes qu'on déchire le plus outrageuſement en particulier? C'eſt ainſi à peu près que ces vieux Senateurs de Rome mirent en pieces Romulus d'une main, & qu'ils lui firent des ſacrifices de l'autre, comme à celui qui méritoit des autels. Je ſuis grand ennemi des Satyres, jusqu'à ne les pouvoir ſouffrir à l'égard des particuliers qui s'y trouvent offenſés. Et je ſai bien auſſi que David après avoir ſouffert dans le tems de ſon affliction les injures de Semei, chargea lors qu'il mourut ſon fils Salomon de l'en venger, *deduces canos ejus cum ſanguine ad inferos.* Mais toutes les actions de David ne ſont pas exemplaires, ni à ſuivre, témoin celle qui fit perir Urie; & l'on en voit aſſés d'autres dans le vieil Teſtament, qui ne nous ſont pas propoſées pour les imiter. Une infinité d'exemples

que je pourrois rapporter, me ſont trouver des Princes plus grands dans le mépris des injures, que dans les plus exactes recherches, ou dans les plus ſéveres punitions dont ils peuvent uſer. Il faut dire à plus forte raiſon la même choſe des perſonnes de moindre conſidération, & la Vertu qui eſt toûjours une, paroitra ſans doute plus éclatante dans la remiſe qu'ils feront d'une offenſe, que dans leur reſſentiment quelque juſte qu'il ſoit; quoiqu'on ſoûtienne ordinairement qu'une injure ſoufferte en attire une autre, ce qui n'eſt pas toûjours vrai, ni en tout ſens.

Mais mon humeur étant naturellement ſi éloignée de la médiſance & de la ſatyre, que je viens de l'aſſûrer, d'où vient que le chagrin me fait aujoud'hui trouver à rédire presque à tout, & qu'il ſe paſſe peu de choſes ſoit dans l'ordre Eccleſiaſtique, ſoit dans celui de la Juſtice, ſoit encore dans celui des Finances, où je ne trouve beaucoup à réprendre. En effet ſi je n'étois rétenu par le reſpect qui eſt dû aux Autels, que ne me feroient point dire les abus qui s'y commettent? En vérité, il faut bien, comme diſoit ce Juif en ſe convertiſſant, que nôtre Religion ſoit ſoûtenuë de la main du Tout-puiſſant, puiſque ceux qui ſont établis pour la maintenir, ſont quel-

quefois les premiers à faire tout ce qui eſt apparamment le plus capable de la détruire: C'eſt pourquoi nous devons tous croire que Dieu ne permet un ſi étrange & ſi ſcandaleux deſordre, que pour en rétirer un plus grand bien, lui ſeul pouvant operer de la ſorte. Humilions-nous là-deſſus en reſpectant ſa Providence, & ſans vouloir pénétrer jusques dans ſes conſeils, ſouvenons-nous de la ſévére reprimende que le Jupiter d'Homere fait à celle qui étoit & ſa femme & ſa ſœur, pour avoir oſé s'informer de ſes ſecrets, & prendre connoiſſance de ſes dernieres volontés: Ou plûtôt adorons avec Saint Auguſtin le pied de la Croix, quoiqu'il ſoit caché dans la terre, & que nôtre vuë ne ſoit pas ſuffiſante pour en réconnoitre la profondeur. Nous remarquons aſſés le mal, mais nous ne pouvons pas nous figurer pourquoi Dieu le permet; & l'on peut dire à celui qui s'en ſcandaliſe par un zéle pieux, mais indiſcret, comme Enée à Lauſus dans un ſens different.

Virg. 10. Æn. *Fallit te incautum pietas tua.*

Cependant il eſt très difficile de s'empêcher de tomber dans un pas ſi gliſſant. Nous nous appercevons dans la vraie Réligion de la plûpart des abus, que les plus ſages des anciens obſervoient dans la leur. Le même Saint que

nous venons de citer, rapporte le texte d'un livre de Seneque qui ne se trouve plus, où il prononçoit librement de son tems, qu'on traitoit avec les Dieux d'une façon si honteuse & si offensante, que des hommes tant soit peu raisonnables n'eussent pû souffrir qu'on eût agi avec eux de la sorte : *Tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsæ furor, ut sic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem.* Et Aristophane se railloit dans une de ses Comedies, de ce que toutes les statuës que les Grecs adoroient dans leurs Temples, étoient représentées étendant les mains la paume en haut, *extendentes manum supinam*, comme prêtes à recevoir & non pas à donner, bien qu'on leur demandât incessamment. Ne pouvons-nous pas former les mêmes complaintes encore aujourd'hui, & proférer après Tertullien contre beaucoup de gens, *Exigitis mercedem pro solo Templi, pro aditu Sacri, pro stipitibus, pro ostiis : venditis totam Divinitatem, non licet eam gratis coli?* Ne voions-nous pas des Théologiens assés corrompus, pour faire plus d'état d'une somme de pistoles, que de toute celle de Saint Thomas? A combien de personnes pourroit-on reprocher ce que Quintilien écrit contre les Cyniques de son tems, *Vos verò novo*

Lib. 6. de civ. Dei, cap. 10.

In Concionant.

lib. 1. ad Nat.

In Decla.

genere ambitus adorationem miseriâ captatis; Et si cette Venus d'or que la Courtisanne Phryne consacra au temple de Delphes méritoit l'inscription que Diogene mit au pied, *ex Græcorum intemperantia;* combien de nos offrandes pourroient recevoir celle-ci, *Du vol, des concussions, & des larcins du Donateur?* Cependant l'Ecclesiastique a prononcé nettement que rien ne pouvoit être plus desagréable à Dieu que de telles oblations; *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui:* après avoir dit dans un chapitre précedent, *lignum offensionis est aurum sacrificantium, væ illis qui sectantur illud.* Certes quand je lis dans Cicarella que sous le Pape Gregoire XIII. l'Ambassadeur de Moscovie avec ceux de sa suite, ne vouloient point entrer dans les Eglises de Rome s'il y voioient des Chiens, ptotestant que c'étoit une chose trop indigne de les y souffrir: Je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, qu'il y a peut-être quelque chose de plus infame aux desordres que nous venons de toucher, & qui tiennent plus du κακόλυκος que du Catholique. Il me souvient là dessus de la sage réponse que fit le Philosophe Xenophane aux Eleates, qui lui deman-

cap. 34.

Arist. 2. Rhet. cap. 23.

doient s'ils ne feroient pas bien de continuër à la Déesse Leucothée leurs sacrifices accompagnés de pleurs & de lamentations. Il leur répartit, que s'ils la tenoient pour une Déesse, il ne leur conseilloit pas de la tant pleurer; & que s'ils croioient qu'elle eût été du nombre des personnes mortelles, ils se pouvoient bien passer de lui sacrifier. En vérité ceux dont nous parlons, sans avoir nul dessein de porter préjudice aux véritables devotions, feroient plus réligieusement de ne rien donner, en s'abstenant de tant de mauvaises actions, que de croire qu'ils en seront quittes en appaisant le Ciel par des présens de choses si mal acquises. Cependant cette superstitieuse créance est une espece d'inondation qui se répand presque par tout, & comme l'assure Plutarque, *superstitio aquæ modo vergit ad demissa, implétque absurdis opinionibus & metu mortales.* Il seroit à souhaiter qu'au lieu de descendre, elle n'eût pas monté jusqu'aux personnes de la plus haute condition; & qu'on ne nous pût pas réprocher que les Temples de l'Impudence & de la Contumelie, qui furent autrefois dans Athénes, n'étoient guéres différens des nôtres à l'egard de ce dont nous nous plaignons. Car n'est-ce pas être effronté & outrageux tout ensem-

In vita Alex.

ble envers le Ciel, de lui déferer un culte si ridicule, & de traiter avec lui de la sorte?

L'ordre de la Justice ne me paroit guéres plus loüable que le précédent; & c'est une chose étrange que les loix & leurs formalités, qui n'ont été inventées ni établies que pour le bien des hommes, soient aujourd'hui ce qui les tourmente le plus. La raison vouloit que ces mêmes loix fussent tellement superieures dans toute sorte de Communautés, que chacun les respectant personne n'osât les controller, parce que c'est un crime de vouloir paroitre plus sage qu'elles. Tout nôtre bien, nôtre répos, & même nôtre liberté dépendent de cette soûmission volontaire, puisque, comme l'a prononcé l'Orateur Romain, *Legum idcirco omnes servi sumus, ut liberi esse possimus.* Nous ne nous rendons tous esclaves de la Loi, que pour devenir libres. C'est ce qui fit souvenir à Solon dans Athénes que le crime étoit plus grand d'alterer ou de corrompre une loi, que de faire de la fausse monnoie. Je sai bien que Dandamis reprocha aux Philosophes de Grece d'avoir trop respecté les loix, mais ce ne fut que pour mettre cette profession dont il étoit, au dessus d'elles, par une vanité qui

Orat. pro Cluent.

Demost. orat. in Timocr.

Plutar. in Alex.

les feroit paſſer s'ils en étoient crûs, pour des Legislateurs perpetuels. Cependant presque tous les Juges s'attribuent aujourd'hui le même droit, qui n'appartient à le bien prendre, à pas-un d'eux; *jus dant*, *non dicunt*, & au lieu d'interpreter ſimplement la loi, ils ſe mêlent par un dangereux attentat de la faire. Autrefois les Egyptiens repréſentoient la Juſtice ſans tête, pour dire vraiſemblablement que les Juges ne doivent jamais juger à leur fantaiſie, & ſelon leur ſens, étant obligés à ſuivre exactement le Droit écrit. A préſent il n'y a pas moins de conſtitutions dans nôtre Jurisprudence, que de différentes têtes de Juges: qui bien loin de s'accorder enſemble, ne conviennent pas avec eux-mêmes en particulier; de ſorte que le jugement d'un jour détruit ſouvent ce qu'un autre avoit établi. Cela me feroit presque croire que Themis n'a paſſé dans l'ancienne mythologie pour la mere des Heures, que pour nous faire comprendre, que l'heure & l'occaſion favorable peut tout dans le cours ordinaire de la Juſtice. Le pis eſt que ces Juges, & par conſequent leurs loix & leurs réglemens, multiplient tous les jours. Nous voions tel Parlement occupé toute l'année, qui n'étoit autrefois qu'un

Pauſan. lib. 5.

Echiquier * où l'on ne travailloit que durant ſix ſemaines. Si eſt-ce que les Provinces qui lui ſont ſoûmiſes y terminoient à beaucoup moins de frais tous leurs differens. Cela s'appelle que tout le monde veut vivre de ſon mêtier, les Ouvriers ne manquans jamais à ſe tailler de la beſogne; & l'on peut conclure ſur tout cela qu'en ce ſiécle, auſſi bien que ſous celui de Tibere, le mot de Tacite ſe trouve véritable, *ut antehac flagitiis, ita nunc legibus laboratur.* Je n'exaggere point ici comme quelque outrage qu'on ait reçû en ſa perſonne, ou en ſes biens, on ne ſauroit ſe promettre de juſtice, ſi l'on n'a de l'argent pour faire de ruineuſes pourſuites; ce qui paroit abſolument injuſte; *id enim injuſtiſſimum ipſum eſt, juſtitiæ mercedem quærere.* Je ne dis rien de la maxime commune, qui fut autrefois celle de Verres; *Pupilli, & pupillæ, certiſſima præda Prætoribus.* Les exemples de tant de grands Empires, de la Chine, de Tunquin, de Perſe, & du Turc, où les Juges ſtipendiés par le ſouverain, rendent la Juſtice gratuitement, ne m'arréteront pas non plus. Mais je ne puis m'empêcher

Cic. 1. de Leg.

* Echiquier eſt une Juſtice ſouvéraine ou ſéance de Commiſſaires ou de Magiſtrats délegués pour juger les affaires importantes, dans une Province.

de propoſer pour exemple de beaucoup de jugemens ridicules qui ſe rendent aſſés ſouvent, celui qui fut donné à Seville contre un Archidiacre qui avoit aſſaſſiné un Cordonnier, de ne dire la Meſſe d'une année. Certes le Roi Dom Pedro eût raiſon de s'en mocquer, condamnant le fils du Cordonnier, qui étoit du même métier que faiſoit ſon pere, & qui avoit après ce beau jugement pris vengeance de l'Archidiacre en lui ôtant la vie, à être un an entier ſans faire de ſouliers. C'en eſt trop, impoſons-nous ſilence; & peut-être que nous imputerons un jour à ce fâcheux chagrin qui maîtriſe ma plume, la plûpart de tout ce que nous venons d'écrire. En effet, j'ai crû autrefois que le Scorpion n'avoit été mis par les Aſtronomes dans le Zodiaque immédiatement après la balance, ſymbole de la Juſtice; que pour faire comprendre comme la plûpart de ſes Ordonnances ſont ſujettes à être mal interprétées, par des gens pires que des Scorpions, qui répandent ſouvent le venin de leurs calomnies ſur ſes plus équitables jugemens.

L'état néanmoins des finances, tel qu'il ſe préſente à ma vuë, s'oppoſe à toutes mes rétenuës, & m'échauffe étrangement l'imagination. Il n'y a ſorte de Maltôteries, ni de

fourbes de Traitans, ou de Sous-Traitans, que je n'enviſage avec indignation. Et je ne ſaurois me figurer la plûpart des plus rénommés partiſans, que comme des Harpies qui empêchent les Souverains de ſe prévaloir de leur révenu, & qui les réduiſent preſque à la mendicité,

Virg. 6. Æn.

- - - - - epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu, Furiarum maxima juxtà
Accubat, & manibus prohibet contingere menſas.

Il n'eſt pas poſſible de prendre connoiſſance des prodigieuſes richeſſes de ces gens-là, ſortis, pour la plûpart, depuis trois jours du ſein de la pauvreté, ſans avoir envie de leur dire en particulier ce que fit un Romain à Sylla: Comment ſeriés-vous homme de bien, vous qui n'aiant point eu de bien preſque de vôtre pere, poſſedés de ſi grands threſors? Certes le nombre eſt infini de ceux à qui l'on peut faire le même reproche; il ſemble que la France ſoit de tous côtés au pillage; & ce n'eſt plus au ſujet d'un ſeul qu'on peut s'écrier,

Plut. in Sylla.

Gellius l. 15. c. 4.

Concurrite omnes Augures, Aruſpices,
Portentum inuſitatum conflatum eſt recens,
Nam mulos qui curabat, Conſul factus eſt.

Je n'ignore pas ce qu'on peut répondre en leur faveur, qu'ils ne ſont riches ſouvent que des gratifications de la fortune, puiſque la

Philo-

Philoſophie même la plus auſtere a nommé ce qu'ils poſſédent & qui les jette ſi fort dans l'envie, des biens de la Fortune. C'eſt le ſens qu'avoit dans Thebes la figure de cette Déeſſe volage : qui tenoit le petit Dieu Plutus entre ſes bras. Leur bon ménage d'ailleurs y peut avoir beaucoup contribué, puiſque nous liſons dans Nicetas Choniate, qu'un Puzenus Sur-Intendant des Finances de l'Empereur Manuel Comnéne, étoit ſi bon ménager, pour nous abſtenir d'un plus mauvais terme, qu'il envoioit révendre au marché ce qu'on lui préſentoit, de ſorte qu'un même poiſſon lui fut donné juſqu'à trois fois en un jour. Mais après tout il en faut révenir à la maxime générale,

Pausan. l. 9. — *L. 1.*

Repentè dives nemo factus eſt bonus ; *Laber.*

& je me ſouviens fort bien que ſous Henri IV. un Conſeiller de la Chambre ardente, qui fut erigée pour la récherche des Financiers, opina toûjours qu'il leur faloit faire le procés ſur le pied de leur patrimoine, & de ce qu'ils poſſedoient par heredités, ne s'étant hors de là mêlés que du maniement des déniers du Roi. Que ne dirois-je point de ce qui ſe paſſe aujourd'hui deſcendant dans le particulier, s'il m'étoit auſſi difficile qu'à Tantale de m'empêcher de parler?

Il ſemble néanmoins qu'on pourroit répliquer aucunement à leur décharge, qu'il eſt preſque impoſſible de réſiſter à cet appetit général & naturel de s'approprier le bien, *omnia bonum appetunt*, ſi nous en croions Ariſtote : Outre que ce même bien ſemble appeller tout le monde à ſoi, par l'étymologie qu'Albert le Grand s'eſt aviſé de lui donner, dérivant le mot Latin *bonum*, du verbe *boare*, comme s'il nous convioit tous à l'aller trouver d'une voix auſſi forte que celle d'un bœuf. En effet Varron, ce ſavant Romain, a crû qu'un homme riche étoit nommé *dives* en ſa langue, *quaſi Divus*, comme s'il étoit un Dieu, qui n'a beſoin de rien, parce qu'il eſt en poſſeſſion de tout le bien imaginable. Et quel moien, cela étant, de réſiſter à de ſi puiſſantes ſollicitations de la Nature? De manier tant d'argent, comme font les Financiers, ou d'avoir comme eux les mains dans la pâte, ſans qu'il en demeure quelque partie au bout des doigts? Le proverbe Eſpagnol dit fort bien que le Boulanger ne meurt jamais de faim, *el Panadero nunca muriò de hambre*.

Alb. M. Ethic. tract. 2. c. 6.

L. 4. de ling. Lat.

Seroit-il bien poſſible que nous trahiſſions le bon ſens ſur de ſi ridicules étymologies? N'en déplaiſe à Varron, & au Précepteur de

Saint Thomas. Certes les richesses Latines sont mieux dites *Divitiæ*, de ce qu'elles divisent, chacun s'entrebattant pour en avoir; comme elles sont encore appellées *Opes*, parce qu'elles oppriment la plus grande partie de ceux qui les possedent. Car personne ne met de bornes à ses désirs pour ce regard, *molti hanno troppo, niuno a bastanza;* & nous aimons mieux être esclaves du bien, que de le soûmettre à la raison, c'est à dire aux usages qui nous conviennent:

Imperat aut servit collecta pecunia cuique. *Horat. ep. 10.*

C'est ce qui a fait prononcer à Grégoire le Grand cette sentence hardie, *ubi aurum placet, ibi & vitium*, & c'est encore ce qui a fait préferer aux plus sages une honnête & tranquille pauvreté, à des opulences injustes & embarassantes. *Quàm te, paupertas, amo*, disoit l'un d'eux, *si beneficio tuo innocens sum!* Salomon dans le même sentiment fait cette priere à Dieu, *Pecunias & Paupertatem ne dederis mihi*, tant il est éloigné de croire que les grands biens, & ce qu'on nomme opulence fussent un reméde à tous les maux; ou ce *Panchrestum medicamentum*, dont Verres faisoit tant d'état. Pour moi quand je considére combien il est plus aisé d'obtenir de soi-même le mépris des richesses, que leur pos-

Ep. 22. *Sen.* *Cic. orat. 3. in Verr.*

ſeſſion de la Fortune, je me délivre ſans peine de toute ſorte de convoitiſe. Et comme Alcibiade avertit Pericles, que le moien de ne point rendre compte des deniers publics, lui ſeroit plus aiſé à trouver, que celui de ſatisfaire à ceux qui le voudroient rendre comptable; je me fais enſuite cette leçon, qu'il eſt plus avantageux & plus commode de négliger les Finances, que de tant ſe travailler pour les acquerir. Lors que je m'apperçois qu'il n'y a point de Prince à qui ſouvent il ne manque aſſés de choſes, je fais cette alluſion après un Eſpagnol, que c'eſt être un petit Monarque, que de ne poſſeder qu'un ſeul coffre. Et ſi la ſaiſon où j'écris ceci, me permet quelquefois de réver agréablement ſur un petit lieu que le Soleil régarde d'un œil favorable, je ne lui demande qu'un peu de chaleur avec ſa lumiere, renonçant volontiers à tout l'or qu'il produit, & que tant d'autres lui arracheroient volontiers. Oſerai-je m'en ſouvenir ici? Dans la belle poſition de cet endroit charmant & ſolitaire, je m'imagine quelquefois que tout ce que je découvre au deſſus & à l'entour de moi, n'a été produit que pour me plaire, m'appropriant ainſi avec innocence le bien d'autrui ſans faire tort à perſonne. Mais révenons à nous, & quelque choſe que

le chagrin nous ait fait dire contre des gens qui se lavent les mains dans le sacré sang du peuple, & particuliérement contre ceux qui le mettent à parti, reconnoissons ingénûment, que comme il y a des Partisans & des Financiers tels que nous les avons représentés, il y en a aussi qui pleins d'honneur & de probité sont tout-à-fait différens des premiers. Nous serons mêmes contraints d'avouër avec Ciceron que ces Publicains, pour leur donner le nom dont il se sert & qu'ils avoient de son tems, sont absolument nécessaires à la conservation d'un Etat. *Etenim si vectigalia nervos esse Reipublicæ semper duximus*, dit-il dans son Oraison pour la loi Manilia, *eum certè ordinem qui exercet illa, firmamentum cæterorum ordinum rectè esse dicemus.* Dans une autre Oraison pour Plancius, il le récommande sur tout par la considération de ce que son pere étoit de cet Ordre des Publicains. *Qui Ordo*, ajoûte-t-il, *quanto adjumento sit in honore, quis nescit? Flos enim Equitum Romanorum, ornamentum civitatis, firmamentum Reipublicæ, Publicanorum ordine continetur.* Et je me souviens encore que ce grand Orateur rémarque dans une epître qu'il a écrit à son meilleur ami Atticus, comme l'austerité trop excessive de Caton, & son aversion extréme contre les *Ep. 1. l. 2.*

Partiſans, irritèrent tellement contre le Senat les eſprits de tous les Corps des Chevaliers Romains, dont la plûpart tenoient les Fermes publiques, que ce fut ce qui cauſa principalement les deſordres, d'où vint la ruïne totale, ou du moins le bouleverſement entier d'une ſi puiſſante République.

Sans mentir le chagrin nous fait ſouvent proferer bien des choſes, que nous ſerions très-fâchés de ſoûtenir quand il nous a quittés. Mais faut-il ſur cette conſidération demeurer muet, & nous repentir de toutes les réflexions que nous venons de faire ? Nenni certes, je ſuis trop ami de la liberté pour m'impoſer un joug ſi rude, & quoique j'avouë qu'elle peut être exorbitante, & qu'il y a des perſonnes qui la récherchent avec tant de paſſion & d'impatience, qu'on a ſujet de dire qu'elles ſe rendent eſclaves de cette même liberté ; j'entends qu'il me ſoit permis de prendre plaiſir à mes rêveries préſentes, ſauf à m'en rétracter, & à me divertir ſur d'autres, quand j'aurai changé de ſentimens. N'en avoir jamais que d'une ſorte, c'eſt dans ma Philoſophie, auſſi bien que dans la Politique de Ciceron, un vice plûtôt qu'une vertu ; *numquam enim præſtantibus in Republica gubernanda viris, laudata eſt in una ſententia*

ep. 9. ad Lent. l. 1. ad fam.

perpetua permanſio. Il eſt plaiſant & ſouvent utile dans l'une & dans l'autre profeſſion, de nager quelquefois entre deux eaux. Et ſelon moi, cette invariabilité eſt une héréſie de Monothelites dans la Morale, comme il y en a une de même nom dans la Théologie. Servons-nous donc du privilège de l'Epoque, * & tenons pour douteux, pendant que nous ſommes dans cette humeur chagrine, ſi ce qu'elle nous dicte ne vaut pas bien ce qu'une plus gaie nous ſuggereroit.

Je ne ſaurois m'imaginer que ce ſoit le décours de l'âge qui me porte aux dégoûts que j'ai témoignés, quoiqu'on les impute toûjours à la vieilleſſe, puiſqu'à parler conſcientieuſement, tant s'en faut que je ſois fâché de n'être plus jeune, que mon plus grand déplaiſir eſt de l'avoir été. En effet, je ne penſe pas qu'on m'entende jamais dire,

O mihi præteritos referat ſi Jupiter annos! 8. Æn.

Et j'oſe même aſſurer que je ne voudrois pas reſſembler à ces hommes, que Cenſorin compare ſur une longueur de vie extraordinaire, à ceux qui dans des courſes de prix paſſent les bornes, & ſe laiſſent emporter au delà des limites préſcrites. Je n'ignore pas quel eſt *de die nat. c. 14.*

* Ἐποχὴ, retentio aſſenſus; ab Ἐπέχω.

l'appanage ordinaire d'une décrepite vieilleſſe, ni à combien d'infirmités nous oblige le trop grand nombre d'années.

Iuven. ſat. 7. *Tædia nunc ſubeunt animos, tunc ſéque ſuamque*
Terpſichorem odit facunda & nuda ſenectus;

ce qui eſt capable de donner aux ames les plus fortes, de l'averſion d'une vie dont la Parque a tant de peine à couper le filet. Le terme *décrepite* que je viens d'emploier, me fait ſouvenir d'un bon-homme du païs Latin, qui après avoir laiſſé aller un vent des-honnête, s'aviſa de dire qu'il l'avoit fait pour donner à connoitre qu'il n'étoit pas encore abſolument décrepite, rapportant le beau texte de Feſtus Pompeius, *Decrepitus eſt qui propter ſenectutem nec movere ſe, nec ullum facere poteſt crepitum.* Quoi qu'il en ſoit, & raillerie à part, toutes les vieilleſſes ne ſont pas également inſupportables, ni tous les vieillards auſſi chagrins les uns que les autres. De vérité, il y a des perſonnes d'une humeur ſi fâcheuſe, qu'on peut dire qu'elles ont cela de commun avec ces fruits, qui en vieilliſſant acquiérent tous les jours plus d'amertume. Les hommes de ce tempérament ne ſont pas plus incommodes aux autres qu'à eux-mêmes, leurs grandes années les faiſant plûtôt mourir long-tems, que vivre plus que le com-

mun. Ils souffrent un mal qui ne différe des plus affligeantes maladies, qu'en ce qu'il semble être plus selon nature; & après tout ils ont droit de dire,

Iam pœna est totum quòd vidimus.

avec ce qui suit dans cette belle Elegie qu'on attribuë à Maximianus. Mais comme l'on voit des jours où la plus grande beauté du Soleil est, quand il se couche, l'on a rémarqué aussi quelquefois des vies fort étenduës, qui n'ont rien eu de plus agréable en toute leur durée, que leurs derniers tems. La plus estimée de toutes les compositions d'Isocrate, est son Panathénaïque, où il avouë lui-même sur la fin, qu'il ne lui manquoit que trois ans, pour être âgé de cent; bien que Ciceron assure que cet Orateur Grec n'en avoit que quatre-vingts quatorze quand il composa un si bel ouvrage. De telles caducités se doivent nommer de secondes jeunesses, telles qu'Euripide soûtient que Jupiter étoit obligé de les donner à tous les Sages, *in Herc. fur.* afin qu'ils fussent par là distingués des fous: & elles se peuvent comparer à un certain adoucissement que contractent les vieilles Peintures, & que les Grecs ont appellé φθόραν; il les fait paroitre plus belles, & en augmente le prix dans l'estime de ceux qui

s'y connoiſſent. Comme d'ailleurs voions-nous de gens à qui le poil blanc ne fait que donner de la prudence, & qui ont aſſés de verdeur ſoit de corps, ſoit d'eſprit, pour s'en pouvoir vanter en proferant,

9. Æn. *- - - - Nec tarda ſenectus*
Debilitat vires animi, mutatque vigorem.

Je laiſſe à part l'antiquité des vieux chênes qui les fait reſpecter, auſſi bien que celle des médailles, & des manuſcrits, qui eſt cauſe qu'on les récherche; pour obſerver ſeulement le goût de Dom Alonſo Roi d'Arragon, qui priſoit ſur tout cinq choſes vieilles, le bois, le cheval, le vin, l'ami, & les livres, entendant par ceux-ci non pas les vieux parchemins dont nous venons de parler, mais les excellentes compoſitions des Auteurs anciens, à qui les modernes ne ſont presque jamais comparables. Tant y a qu'à mon égard, ſi je n'ai pas eu cette jeuneſſe de Papyrius, *cujus, Curiæ capax fuit, Prætexta;* & ſi ma vieilleſſe ne poſſede pas ce qui recommande celles que je viens de repréſenter, *nec canitudini meæ comes ſit virtus,* pour parler comme faiſoit autrefois Varron; du moins me ſemble-t-il que ma complexion, ni mon âge, ne m'ont pas inſpiré tout ce dont je viens de m'expliquer. Peut-être néanmoins

Apud Non. Marc.

que la vieilleſſe m'a donné, auſſi bien qu'à Solon la hardieſſe d'en uſer ainſi. Car enfin où peut-on prendre de l'aſſurance contre toutes ſortes d'orages, ſi ce n'eſt dans le port? *Nec tempeſtas nautæ jam portum tenenti, nec grando implenti horrea nocet agricolæ. Intrepidi fines rerum, meticuloſa principia eſſe ſolent, & omnino vitæ ſatietas ſecuritas animi magna eſt.*

Mais puiſque ma bizarrerie m'a porté à cet entretien, ne me permettant pas d'écrire une proſe moins chagrine que celle-ci, ne la condamnons pas pour la petite amertume qu'elle peut avoir. Il y a des douceurs de Paranymphes plus à craindre, que le ſel de beaucoup de Satyres. *Pejor eſt avibus invitantis aucupis blanda modulatio, quàm villici ſonitus deterrentis.* Et en tout cas, quand j'aurois le deſſein d'en faire parade, ce qui n'eſt pas, je me conſolerois ſur ce qu'il n'y a point d'écrit aujourd'hui qui ne trouve des approbateurs, quelque diſgracié qu'il puiſſe être, *Tanta fax eſt in urbe, ut nihil ſit tam ἄκυρον, aut ineptum, quod non alicui venuſtum eſſe videatur;* ce que nous pouvons aſſurer en ce tems avec autant de vérité pour le moins, que Ciceron le diſoit du ſien. J'en lis tous les jours qui extorquent de moi cette

ep. 1. ad Volumn.

exclamation Neronienne, *Utinam nescirem litteras*, & qui ne laissent pas d'obtenir l'estime de plusieurs personnes. La modestie de Socrate lui fit dire d'un livre très obscur, que ce qu'il y avoit pû comprendre lui aiant paru bon, il vouloit croire que le reste étoit de même. Ma mauvaise humeur m'en fit renvoier un depuis peu à celui qui me l'avoit prêté, avec ces termes opposés à ceux de Socrate : Ce peu que j'y ai lû ne vaut rien du tout, & je tiens pour certain que le reste n'est pas meilleur. Car encore que ma coûtume soit d'achever presque toutes les lectures que j'entreprens, & de dire simplement comme cet Espagnol, à la premiere sottise que j'y trouve, *bien vengas, si vienes sola*, je rencontrai d'abord dans cette composition dont je parle, tant de choses insupportables, avec une telle disette de bon sens, qu'il me fut impossible de franchir une si importune carriere. Je ne m'offenserai point qu'on me traite de la même sorte, si je l'ai mérité. Comment pourrois-je plaire à beaucoup de gens, moi qui n'ai jamais visé qu'à contenter fort peu de monde, & qui ai voulu suivre en cela
Lucien. le conseil de Timothée à un Musicien de son tems. Si je n'ai que des sentimens vulgaires, l'on ne doit pas s'étonner que mon stile le soit

aussi. Il n'y en a point qu'on ne doive approuver, ce me semble, quand il est approprié au sujet qu'on traite; & dans le genre Didactique la séverité de cet Ancien ne me déplait pas, qui vouloit qu'on ne s'y servit que de monosyllabes si faire se pouvoit. Toutes mes dictions expliqueroient alors autant de différentes pensées s'il m'étoit possible, & seroient selon l'allusion Grecque *ὀνόματα νοήματα*. Ceux qui ne cherchent dans les livres que des fleurettes arrangées à la mode, ne trouveront pas ici leur compte. Il n'y a rien quand j'écris que je me propose plus expressément, que d'imiter les anciens Auteurs, & pour en parler franchement, que de m'éloigner de ceux de nôtre tems, encore qu'il y en ait quelques-uns dont j'estime grandement les ouvrages. Mais enfin je trouve dans les premiers, & je l'y trouve beaucoup mieux, tout ce que les modernes peuvent avoir de bon; & j'ai toûjours observé que ceux qui n'ont de l'estime que pour ceux-ci, le font à cause qu'ils n'ont pris nulle, ou fort petite connoissance des autres.

Or ce n'est pas l'entendre de croire qu'à ce compte l'on ne sauroit user que de rédites & d'ennuieuses répétitions. Car encore qu'il soit difficile de rien dire qui n'ait été dit, &

qu'on ne puiſſe guéres prononcer de choſes qui méritent d'être entenduës, qu'après ces grands Oracles de l'Antiquité; cela n'ôte pas le mérite d'une compoſition récente, ni le prix d'un ouvrage moderne bien conduit & bien achevé. La Nature toute puiſſante & toute admirable qu'elle eſt, ne produit point de mixtes, qu'en ſe ſervant d'une matiére commune, & en emploiant les quatre premiers Elemens; ce qui n'empêche pas qu'on ne rémarque dans toutes ſes operations beaucoup de Divinité. Cependant une infinité de gens ſe rebutent des travaux qui ont le plus de ſolidité, ſur ce prétexte ſeulement qu'ils ſentent l'huile de l'étude, & qu'ils tiennent trop du lieu commun. Pour ce qui eſt de l'étude, il n'y a guéres que les ignorans qui la mépriſent. Et quant aux lieux communs dont ils parlent, c'eſt ſans doute qu'on en peut débiter de très ridicules, comme il en eſt d'autres dont l'on ne ſauroit blâmer l'uſage ſans témoigner le peu de connoiſſance qu'on a de la belle érudition, & encore plus de l'art de mettre la main à la plume. Qui eſt l'Artiſan qui oſe entreprendre un édifice de conſidération, qu'il n'ait ſes materiaux amaſſés de longue main, & préparés pour cela? Il y auroit encore plus de témérité &

d'impertinence à celui qui voudroit ſe mêler de traiter un ſujet, ſans avoir fait les proviſions néceſſaires pour s'en bien acquitter. L'importance eſt de les avoir choiſies ſoi-même, ſur les lieux de leur premiere origine, de ne devoir rien à perſonne de cet amas, & de les avoir digérées ſi bien, que dans leur application elles paroiſſent propres à celui qui s'en ſert. Car je penſe qu'on ſe peut ſouvenir là-deſſus de ce que répondit fort bien le Pape Sixte V. à ceux qui lui réprochoient d'avoir été Porcher, Qu'à la vérité il avoit, étant jeune, gardé les Pourceaux, mais que c'étoient ceux de ſon pere. L'on a droit de ſoûtenir de même, qu'on peut ſe prévaloir legitimement, & ſans honte de certains lieux communs, lors que ce ne ſont point ceux des autres, qu'on les emploie à propos, & qu'on ne les doit qu'à ſon travail & à ſes veilles précédentes. Une bonne penſée même, de quelque endroit qu'elle parte, vaudra toûjours mieux qu'une ſottiſe de ſon crû, n'en deplaiſe à ceux qui ſe vantent de trouver tout chez eux, & de ne tenir rien de perſonne. Ciceron & Seneque ſont les premiers Auteurs Latins que nous aions touchant la ſcience des mœurs; & je leur conjoindrai Plutarque, qui pour avoir été Grec, peut

être confidéré comme Romain, à caufe de fon attachement auprès de l'Empereur Trajan. J'ai grande pitié d'eux, fi c'eft une chofe honteufe de citer ceux qui nous ont précédé. Lifés toutes leurs œuvres philofophiques, vous verrés qu'ils ne laiffent paffer aucune occafion de rapporter ce qu'ils avoient appris des plus grands Poëtes, Orateurs & Philofophes anciens à leur égard, dont ils tâchoient d'imiter les ouvrages. Ils en avoient fait leurs lieux communs, & certes l'on n'en fauroit jamais puifer dans une meilleure fource. Mais ceci nous pourroit mener trop loin. Laiffons ce différent à démêler entre ceux qui ont plus d'interêt que moi à trouver des raifons qui leur foient favorables. Perfonne n'en manque jamais fur quelque conteftation que ce foit : Mais il y en a quelques-unes qui détruifent les autres, *funt rationes quæ fuperant rationes*,

in Aulide. ἀλλ' οἱ λόγοι γε καταπαλαίουσιν λόγους.

comme le fait fort bien maintenir Achilles à Clytemneftre, dans l'Iphigenie d'Euripide. Mon procedé n'en changera pas pour cela; & je croi à propos de laiffer à d'autres le furplus de ce que mon Chagrin me pourroit faire coucher fur ce papier; *nemo reprehenfus quod è fegete ad fpicilegium reliquerit ftipulam*,

lam, c'eſt une maxime que je tiens de celui qui a toûjours paſſé pour le plus ſavant des Romains. Après tout la gloire de vaincre ne me touche guéres, & j'ai renoncé de tout tems aux cabales dont je me ſuis déjà plaint, & qui ſont ſi puiſſantes aujourd'hui à diſtribuër l'honneur dû aux productions de l'eſprit. L'on a toûjours dit que cet honneur accompagnoit, comme l'ombre le corps, toute ſorte de belles actions. Je n'y contredis pas. Mais je veux bien rémarquer ici, qu'à l'exemple de l'ombre qui ſuit quelquefois, & quelquefois précede nos corps, ſi nous cheminons aiant le Soleil derriere nous; l'on a vû en nos jours des livres fort eſtimés devant leur impreſſion par ces cabales dont nous parlons, dont la réputation mendiée s'eſt tellement évanouïe auſſi-tôt qu'ils ont été expoſés à la lumiere, qu'il ne leur en eſt presque rien reſté. Vous comprenés aſſés que ceci régarde les ouvrages de diverſes perſonnes qui ne ſont plus, & qui ne laiſſoient pas d'ailleurs d'avoir du mérite. Il n'y auroit donc guéres d'apparence de ſe beaucoup ſoucier d'une choſe capable d'être ſi peu legitimement acquiſe, & qui dépend ſouvent d'un ſi mauvais principe.

Varro l. 6. de ling. Lat.

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

PROSE CHAGRINE.

SECONDE PARTIE.

Macr. 1. Saturn. cap. 10. JE me ſouviens bien de ce qu'a remarqué un Romain, que les Pontifes de ſon tems ſacrifiant à la Déeſſe Angéronie dans leurs plus grands chagrins pour en être ſoulagés, avoient bâillonné & ſcellé la bouche de ſa ſtatuë, poſée ſur un Autel qu'ils nommoient de la Volupté; pour dire que ceux qui ſavent ſouffrir les déplaiſirs, & en ſupprimer le reſſentiment, trouvent enfin la joie & la ſatisfaction d'eſprit, qui ne manque jamais de ſucceder aux plus grands ennuis. Mais cette moralité n'eſt préſentement guéres à mon goût. Il me ſemble qu'il y a quelque ſoulagement à ſe plaindre, & que quand le cœur eſt opprimée de douleur, elle diminuë notablement ſi on l'évente de quelque façon que ce ſoit,

ara Voluptiæ.

Ovid. 5. Triſt. el. 1.

Strangulat incluſus dolor, atque æſtuat intus,
Cogitur & vires multiplicare ſuas.

Cela eſt tellement vrai-ſemblable, qu'on a même voulu ſoûtenir que la Nature nous avoit accordé le pleurer plûtôt pour adoucir

nos afflictions, que pour les témoigner. Si l'on empêchoit le ſang de ſortir d'une plaie corporelle, elle déviendroit ſans doute plus fâcheuſe à guérir : C'eſt à peu près la même choſe de celles de l'eſprit; ce qui a donné lieu à l'expreſſion gentille d'Achilles Statius, quand il a nommé les larmes le ſang d'une ame bleſſée. De vérité, il peut y avoir de l'excès en cela ; & Ciceron avec toute ſon humanité n'a pû s'empêcher de reprendre les cris immodérés de Philoctete, & la licence que ſe ſont donnée les Poëtes, pour les repréſenter, ce qu'il appelle *ſaxum illud Lemnium clamore Philoctetæo funeſtare.* Quoiqu'il en ſoit, ſi je n'éclate pas comme lui dans des reſſentimens bien plus tolerables, & qui n'ont nul rapport aux ſiens, du moins ſuis-je réſolu de donner air à mon chagrin, d'en continuer la proſe, qui me le rend, ce me ſemble, plus ſupportable. *l. 2. de fin.*

En effet, je ne puis m'empêcher d'entrer en mauvaiſe humeur, autant de fois que j'examine le mauvais jugement qu'on fait des hommes de petite fortune, comme ſi la valeur & le mérite ſe plaiſoient tellement dans l'opulence, qu'on ne les pût poſſeder qu'avec d'immenſes richeſſes. Je ſai bien que c'eſt l'erreur de tous les ſiécles, & qu'on s'eſt toû-

jours plaint de ce qui me déplait en cela. J'aurois donc mauvaiſe grace de former cette inſtance, ſi je ne voulois rien dire de nouveau, & que je me contentaſſe d'obſerver, après d'autres, de quelle façon la ſucceſſion d'Attalus & ſes threſors portés à Rome, furent la principale cauſe de ſa ruine. Mon indignation va bien plus outre. Après avoir contemplé avec admiration un Paul Emile, qui dans l'acquiſition de tous les biens de Perſée, & de toutes les richeſſes de la Macedoine, ne s'en voulut jamais approprier la moindre partie: Je jette la vuë enſuite ſur un particulier de nôtre ſiécle, qui s'étant mis au pair des plus grands Souverains faiſoit gloire de ne pas laiſſer à ſes héritiers dequoi faire les frais d'une pombe funebre, que ſon exaltation, quelque injuſte qu'elle fût, ſembloit requerir. Et me rabatant delà ſur l'avidité que nous rémarquons en tant de perſonnes, d'amaſſer des biens qui ne leur ſont ſouvent de nul uſage; je ne puis m'empêcher d'admirer leur aveuglement, pour ne rien dire de pis, & de les comparer, après Iſocrate, à ceux qui ont une curioſité paſſionnée d'avoir quantité de beaux chevaux, quoiqu'ils ne les ſachent pas manier, & qu'ils ne les montent jamais. En vérité, il eſt

Iuſtin. l. 36. c. der.

Plutar.

Orat. ad Demon.

impoſſible que je ne ſois après cela du ſentiment de cet Ancien, qui préferoit une honnête pauvreté à de honteuſes richeſſes, *Felicius laudabiliter egere quàm turpiter abundare.* Et quoique je n'approuve pas ce que des Sophiſtes ſoûtiennent dans la loüange d'Helene, écrite par cet Orateur Grec dont je viens de parler, que la vie des Gueux & des Bannis ſoit plus à priſer que celle des autres hommes; je ne laiſſe pas d'eſtimer infiniment le beau mot du Caliſe Gali, que la honte de la pauvreté eſt beaucoup plus légere que celle des richeſſes. En effet, ce grand déſir, d'accumuler des biens ne peut-il pas être nommé honteux par une infinité de circonſtances, & ſur tout, parce que Saint Paul l'appelle la racine de tous les maux, & une ſeconde Idolatrie? O qu'il eſt important de s'éloigner de bonne heure, & dès les premiéres ſollicitations, de cette chatoüilleuſe envie de theſauriſer. Il n'y a rien de plus charmant, ni de plus trompeur d'abord. Elle ne demande d'entrée que d'accumuler pour le beſoin, & toutes ſes fins ſemblent ne tendre qu'à de loüables uſages. Cependant c'eſt une Harpie qui va tout dévorer. L'on contracte ſous cette belle apparence de très mauvaiſes habitudes, & très contraires à la cha-

rité, qui eſt le fondement de nôtre Religion.

Virg. 3. Æn. *Virginei volucrum vultus, fœdiſſima ventris*
Proluvies, uncæque manus, & pallida ſemper
Ora fame.

Enfin doit-on héſiter, Chrêtiennement parlant, à prendre le parti de la Pauvreté contre celui des Richeſſes, ſi l'on conſidére comme Saint Matthieu d'un homme dangéreuſément riche qu'il étoit ſe fit heureuſement pauvre? Certes ceux qui l'imitent tous les jours en cela avec tant de jugement, & tant de pieté, ne ſauroient être trop eſtimés.

Cet amas de biens infame & inutile dont nous avons de ſi prodigieux exemples en ce ſiécle, me jette dans une penſée, qu'il n'y a peut-être rien de ſi exquis, ni de ſi priſable dans le monde, qui ne ſe corrompe de ſoi-même avec le tems, ou que nôtre mauvais uſage ne déprave presque toûjours. Car que peut-on raiſonnablement comparer à la ſcience, qui nous égale en quelque façon aux eſſences purement ſpirituelles, & qui ſemble être plus capable que toute autre choſe, de rendre immortel le nom de ceux qui la poſſédent? En effet, ces fameux Demi dieux de l'Antiquité tiennent d'elle leur principale réputation; & je voi dans une Oraiſon adreſſée *Iſocrate.*

au Roi Philippe de Macedoine, qu'on ne feignit point de lui dire qu'Hercule dont il se disoit descendu, avoit eu plus de prudence, de lettres, & de connoissance des choses justes, que de forces de corps. C'est ce qui fit faire depuis ce beau souhait à l'Empereur Constantinus Ducas, l'un des premiers Princes en savoir, qu'ait eu la nouvelle Rome: Plût à Dieu que je fusse plus connu, par ce que je tiens de mes études, que par la couronne que je porte, *Utinam ex disciplinis potiùs, quàm ex imperio cognoscerer*, vous en pourrés voir le Grec dans Joannes Curo- P. 818.
palata. Cependant cette belle science, toute excellente qu'elle est, se rend méprisable en beaucoup de personnes, & devient même criminelle en d'autres, lors qu'on s'en sert mal, ou que l'on en est trop avare. Car il ne faut point douter qu'elle ne doive être emploiée, aussi bien que les richesses selon nôtre discours précédent; & que ceux qui la retiennent inutilement dans leur esprit, sans la vouloir communiquer, ne soient répréhensibles d'une espece d'avarice honteuse & condamnable. Ce que j'en dis n'est pas pour comparer absolument les biens de la Fortune à ceux de l'Esprit. La science aura toûjours cet avantage sur les richesses, que celles-ci

ont beſoin de quelqu'un qui les conſerve, & qui les faſſe valoir; au lieu que la ſcience eſt le ſupport, l'ornement, & le prix de celui qui la poſſede. L'opulence eſt quelquefois ſans credit, & n'a pas toûjours ce grand pouvoir qu'on lui attribuë; la ſcience eſt comme le Lion, qu'on ne voit jamais ſans ſes forces qui l'accompagnent par tout.

Mais quoiqu'on ne puiſſe trop eſtimer les livres, & ce qu'ils nous enſeignent, il arrive aſſés ſouvent, que par le defaut de ceux qui n'en ſavent pas bien uſer, les connoiſſances qu'ils donnent ſont plûtôt préjudiciables qu'autrement; & que tout le tems qu'on y met, ſe trouve très mal emploié. Il n'y a point d'Hiſtoire, ni de ſiécle, qui ne fourniſſent aſſés d'exemples propres à faire reconnoitre cette importante vérité; & nous pourrions en produire de celui où nous vivons, qui ne ſeroient pas moins exprès pour cela. Laiſſons pourtant ce qui ſembleroit peut-être trop odieux, & contentons-nous de rendre claire nôtre propoſition, par ce que firent les Scythes, lors qu'ils eurent pris Athénes ſous l'Empereur Claude Second, ſucceſſeur de Gallien. Ils aſſemblérent d'abord tout ce qu'ils trouvérent des livres dans cette ſavante ville pour les brûler, des Barbares tels qu'ils

Cedrenus, & Bapt. Egnat.

étoient, ne faiſant nul cas d'une choſe ſi précieuſe. L'un d'eux néanmoins s'oppoſa à ce mal-heureux incendie, & repréſenta pour l'empêcher, que ces mêmes livres aiant je ne ſai quel charme, capable de faire négliger la profeſſion militaire à leurs ennemis qui s'amuſoient à les étudier, il étoit à propos de les leur laiſſer. Et certes c'eſt une des choſes qu'on a toûjours reprochées aux Lettres, d'énerver & d'avilir le courage de ceux qui s'y appliquent avec trop d'aſſiduité, outre beaucoup d'autres mauvais effets que produit ordinairement l'intemperance de l'étude. Car ſi l'on ne s'y gouverne pas avec beaucoup de diſcretion, & qu'on n'ait les qualités réquiſes, pour en tirer de l'avantage, elle nuit ſans doute à de certains eſprits plus qu'elle ne leur peut ſervir. Cela vient de ce qu'encore qu'on acquiert du ſavoir avec l'entendement, & par le moien du jugement, la doctrine néanmoins, ni le ſavoir ne donnent pas le jugement ni l'entendement à pluſieurs perſonnes, *πολυμαθεία νόον ȣ̓ διδάσκει. Multa ſcientia mentem non confert.* A moins d'avoir reçû d'une heureuſe naiſſance ces belles parties de l'ame diſpoſées à faire leur profit de la ſcience, elle ne nous ſera jamais utile, & bien loin de nous inſtruire, & de nous perfection-

ner, elle ne fera que nous entêter d'une sotte vanité, qui rend ridicules une bonne partie de ses sectateurs. Je serois bien fâché pourtant qu'ils prissent ceci pour un sujet d'abandonner le cours de leurs études, si quelque incapacité formelle, ou une aversion invincible sur cela, ne les y obligeoit. Il n'y a point d'occupation ni plus honnête, ni plus agréable dans toutes les saisons de nôtre vie, que celle des belles Lettres, capables d'adoucir les plus grandes amertumes qui s'y rencontrent. Toute sorte de conditions, aussi bien que toute sorte d'âges, reçoivent d'elles leur principal ornement; & ceux-là se trompent merveilleusement, qui croient que les jeunes gens seuls s'y adonnent avec bonne grace; étant très véritable, que les vieillards sont encore plus obligés qu'eux d'apprendre & de s'instruire, puisque l'ignorance leur est plus honteuse qu'aux premiers, à qui plus de tems semble rester pour la combattre. Il faut prendre des leçons comme Socrate, même en mourant si faire se peut. Et pour moi, je suis resolu d'étudier toûjours à son imitation, sinon pour être des plus savans, du moins pour n'être pas des plus ignorans.

Or quoique sans ce grand désir de savoir, il soit très difficile d'acquerir la science, &

bien que j'approuve fort le mot de cet Orateur ἐὰν ἦς φιλομαθὴς, ἔσῃ πολυμαθὴς. *Si cupidè didiceris, multa disces:* Si est-ce que tous ceux qui ont une si loüable envie, & qui l'accompagnent même d'assés de travail, ne sont pas si heureux que d'arriver au point d'une connoissance qui donne quelque répos à l'esprit. L'on en voit tout au rebours dont toutes les notions ne sont bonnes qu'à les rendre plus confus en eux-mêmes, &, ce qui est le plus fâcheux, qu'à faire souffrir extrémement ceux qui tombent malheureusement dans leur conversation. *Isocr. Orat. ad Dem.*

Je veux me souvenir ici du chagrin que je contractai il y a peu de tems, dans une compagnie dont il me fut impossible de me dégager comme je l'eusse bien désiré. Il s'y trouva un homme de ceux que les Grecs nommoient ἀντιλογικοὺς καὶ φιλονικοτάτους *contradictionis, ac rixarum studiosissimos.* En effet, c'étoit le plus *Eristique* ou contentieux qu'on se puisse imaginer, & il étoit tellement porté à contrepointer tout ce qui se disoit, que je ne pûs m'empecher en contemplant sa grosse tête malfaite & contrariante, de le nommer en riant *le Cap de Non.* En vérité l'on doit tenir pour une grande disgrace, d'avoir la moindre conférence avec des personnes d'un

tel temperament ; ce que Ciceron écrivant à Servius Sulpitius appelle, *incidere in hominum pugnandi cupidorum insanias.* Jamais ce fanfaron lettré ne se rendoit aux plus claires demonstrations qu'on lui pût faire, & quoique son entendement fut souvent convaincu par de fort bonnes raisons, il faisoit gloire d'une volonté opiniâtre, qui ne leur opposoit que sa liberté, où l'on étoit contraint de l'abandonner. Car si vous pensiés le pousser à bout, il sortoit tant de mauvaises & d'injurieuses paroles de sa bouche, qu'à moins d'être aussi violent, & aussi effronté que lui, il n'y avoit pas moien de s'empêcher de quitter la lice, ce qui augmentoit de beaucoup sa sotte vanité. Un de mes amis rémarqua plaisamment, comme son anchre sacrée, & son dernier refuge étoit d'imputer aux raisonnemens qui le pressoient trop, & où il n'avoit rien à répliquer, qu'ils interessoient la Foi; sans pouvoir montrer en quoi, & se contentant d'emploier la ruse des Maltôtiers, qui prennent ordinairement pour prétexte de leurs malversations l'interêt du Prince, & qui couchent du service du Roi, lors qu'ils veulent exercer leurs plus infames pilleries.

l. 4. ep. fam. ep. 1.

Il avoit une autre ruse de Sophiste, de pointiller incessamment sur les termes, sans

beaucoup ſe ſoucier de la choſe dont il étoit queſtion. Sa Philoſophie, ſi l'on peut dire qu'il en eût, tenoit bien plus en cela des *Nominaux*, que des *Réaux*. Epicure lui eût reproché ce defaut plus juſtement qu'aux Philoſophes de ſon tems, quand il leur imputoit *eos in vocibus occupatos verba tantum fundere.* Et ſon impertinence ne paroiſſoit jamais plus viſiblement, que quand à la mode de ceux qui tâchent d'échaper d'un naufrage, & qui ſe prennent à la premiére planche qui ſe préſente, il s'attachoit à des paroles du tout indifférentes dans la matiére qui ſe traitoit: *Magna pars ignorantium ut ligno naufragus, verbis hæret.* Or parce que la plus violente conteſtation qu'il eût, & tout enſemble la plus ridicule, fut contre un homme fort modeſte, qui lui ſoûtint que la ſuſpenſion d'eſprit dont les Sceptiques faiſoient profeſſion, valoit bien toutes les aſſertions de la plûpart des Dogmatiques, & même qu'il préféroit les doutes de certaines perſonnes, au prétendu ſavoir de beaucoup d'autres: Je veux coucher ſur ce papier, pour contenter mon génie, la plaiſante façon dont il ſe prit à ruiner, diſoit-il, de fond en comble le Pyrrhonisme, aiant oui parler de ce nom, & de celui de l'Epoque auſſi

légérement, comme il parût bien-tôt, qu'on entend réciter une chanſon en paſſant ſur le Pont neuf.

Si eſt-ce que la maniére hardie & préſomtueuſe dont il profera cette totale défaite des Sceptiques, lui acquit d'abord une audience auſſi attentive & auſſi favorable, que l'eût pû ſouhaiter un plus habile homme que lui. Chacun croioit qu'il alloit confondre reguliérement Sextus ſurnommé l'Empyrique, & que s'il n'avoit pas le tems de répondre à tous les argumens de ſes dix livres contre les Dogmatiques, qu'il appelle Mathematiciens; du moins examineroit-il profondément les trois qui expoſent les Hypotheſes Pyrrhoniennes; & qu'il montreroit l'impertinence des dix moiens de l'Epoque, auſſi bien que de toutes ſes rétenuës façons de parler, ou de ſes Voix pleines de modeſtie, pour leur laiſſer le nom que cet Auteur leur a donné, ou conſervé. Mais nous démeurâmes tous fort étonnés, quand nous vîmes qu'il faiſoit ſon Achille, & ſon argument invincible, de cette objection ſi commune; que s'il n'y a rien de certain comme l'aſſûrent les Sectateurs de Pyrrhon, ce premier établiſſement, & cette ſentence fondamentale de leur ſecte, n'eſt pas conſtante, ou ſi elle l'eſt, comme ils le

prétendent, ils ſe contrediſent eux-mêmes en la proférant, parce qu'ils préſuppoſent par elle, étant affirmative, quelque choſe d'indubitable & de certain. Son antagoniſte lui répartit avec un ſouris modéré, & plein d'ingénuité, qu'il n'y avoit point de ſi petit Logicien qui n'eût connoiſſance de ce que les Sceptiques ont répondu à ce dilemme, & comme ils ont fait aiſément concevoir par une infinité de comparaiſons ingénieuſes, de quelle ſorte cette propoſition de l'incertitude de toutes choſes, ſe comprend & s'envelope elle-même, *ſeipſam* συμπεριγράφει *ac circumſcribit*; de même que le feu après avoir brûlé l'aliment qu'on lui donne, ſe conſume encore & s'anéantit par ſa propre ardeur; & de la façon qu'un medicament purgatif, non content de chaſſer du corps humain les mauvaiſes humeurs qui l'incommodent, ſe pouſſe auſſi & ſort avec elles, par la faculté qu'il y a de n'y rien laiſſer d'incommode. Cet honnête homme le renvoia là-deſſus aux Traités faits exprès en faveur de la Sceptique, où il verroit plus amplement les réparties du Pyrrhonisme, & le peu de cas que ſes Sectateurs ont fait d'un argument qui n'a que l'apparence trompeuſe, & nulle ſolidité au fond.

Après que nôtre inſolent Dogmatique ſe

ſut bien démené ſur cela, & qu'il eût reconnu n'avoir pas les Rieurs de ſon côté, ne récevant nul applaudiſſement ſur aſſés d'autres bagatelles qu'il voulut coudre à ce premier raiſonnement; il uſa ſelon ſa coûtume de beaucoup de termes injurieux, accuſant les Sceptiques de Barbarisme & d'une honteuſe ignorance, puisqu'ils faiſoient la guerre à toutes les ſciences dans une publique profeſſion de ſe moquer ſans exception d'autant qu'il y en a. Enfin ſon dernier refuge fut d'embraſſer les Autels, & de proteſter que la Secte Pyrrhonienne étoit abſolument contraire à la Réligion, & qu'elle ruinoit entierement le Chriſtianisme; puisque ne déférant nullement au rapport des Sens, qu'elle croit auſſi fautifs les uns que les autres, elle rend par là tous nos Miracles incertains, & par conſequent nos déférences pour ce regard à ce qu'en croit l'Egliſe, de tout point ridicules.

Pour toute réponſe à ſes injures, un de ſes auditeurs qui n'avoit point encore parlé, lui dit en raillant, qu'il prenoit ſans doute les Sceptiques pour être de la nature d'Ajax, que les Troiens furent contraints par l'avis d'un Oracle d'accabler de bouë, & d'ordures, à cauſe qu'il étoit invulnerable par le fer: Que

ne

ne pouvant auſſi vaincre de raiſons ſes dangereux adverſaires, il eſſaioit de les rendre confus, & de les ſurmonter avec ce grand nombre de calomnies, & de termes diffamans dont il les outrageoit. Qu'il auroit néanmoins aſſés de peine à les faire paſſer pour auſſi ignorans, & auſſi ennemis des Sciences qu'il le leur imputoit, dautant que tous ceux qui avoient un peu pénétré leur maniere de philoſopher, s'empêchoient bien de la croire auſſi extravagante qu'il diſoit, avoüant d'ailleurs qu'ils approfondiſſoient tout autrement les Diſciplines, que ne font les Dogmatiques, y étant obligés, pour rémarquer leurs opinions erronées, par les fautes qu'ils commettent dans chaque ſcience, & les conſequences mal priſes qu'ils en tirent; ce qu'il leur ſeroit impoſſible de faire, s'ils ne poſſedoient en maitres ces mêmes Sciences ou Diſciplines.

Mais quant à ce qui touchoit l'injure atroce contre la Sceptique, d'être oppoſée au Chriſtianisme, & ennemie mortelle de la Réligion, ſon premier adverſaire ne pût ſouffrir qu'un autre que lui refutât cette calomnie, & lui fit connoitre l'erreur où il étoit. Il n'y a pas une de toutes les ſectes de Philoſophie, lui dit-il, qui n'ait eu ſes défauts, &

pour en parler consciencieusement, ses impietés à l'égard du culte divin, tel que Dieu nous a révelé qu'il doit être. C'est ce qui fait poser pour un fondément certain à Grégoire de Nysse, aussi bien qu'à Origene, qu'on doit exercer sur toutes ces Sectes une espece de circoncision spirituelle, rétranchant ce que chacune a de trop charnel, & qui ne peut être souffert comme contraire aux loix que nous tenons du Ciel. Ainsi les Academiciens ont fait après Platon le Monde un grand animal; ont permis cette communauté de femmes, qui a tant fait crier Lactance contre eux; &, pour ne pas faire une trop longue énumeration de toutes leurs erreurs, ont fourni à tous les Hérétiques, si nous nous en rapportons à Tertullien, des armes pour combattre la vérité. Les Péripateticiens avec leur éternité du Monde, & tant de principes d'Aristote contraires à l'immortalité de l'Ame, ne pouvoient être soufferts, si Albert le Grand, & son très grand Disciple Saint Thomas, n'eussent pris la peine de leur ôter, autant qu'il se pouvoit, ce qu'ils ont eu de trop répugnant à la Foi. Je n'examinerai pas davantage les autres familles Philosophiques, pour ne répéter pas ce qui a déjà été dit dans des ouvrages faits expressément là-dessus. Tant

y a, que si nous déférons autant que nous le devons faire à l'autorité de Saint Paul, nous tiendrons pour très constant que rien n'est plus contraire qu'elles à nôtre Théologie Chrêtienne; n'aiant point donné de précepte plus particulier, ni plus de fois répété aux Fideles qu'il a voulu gratifier de ses Epitres, que celui d'éviter la vanité des sciences, & de se prendre garde d'être trompés par ces Philosophes Dogmatiques, qui appuient leurs opinions sur des principes qui n'ont rien de conforme avec ce que Jesus-Christ nous a enseigné. Mais l'Apôtre n'a rien prononcé, ce me semble, qui établisse plus précisément l'incertitude Sceptique, à l'égard des connoissances humaines, ni qui détruise mieux la vaine arrogance de ceux dont nous nous plaignons, que cette belle sentence qu'il couche particuliérement dès le commencement du huitiéme Chapitre de sa premiére Lettre aux Corinthiens : „Que si quelqu'un présume de savoir véritablement quelque chose, il ne „connoit pas seulement encore de quelle façon il doit savoir : „ *Si quis autem se existimat scire aliquid, nondum cognovit quemadmodum oportet eum scire.* Certes l'Epoque n'a jamais rien proféré de plus decisif au sujet dont nous parlons, je veux dire contre les

conclusions affirmatives & résolutives de ceux qui se croient si grands Docteurs.

Il restoit un mot à dire au sujet des Miracles, & sur ce qu'on avoit imputé au Pyrrhonisme de les abolir tous, en défendant de déférer au rapport des sens qui nous deçoivent incessamment, & qui par consequent ne doivent pas être crûs, quand ils nous veulent persuader les Miracles. La premiére réponse fut qu'il n'y avoit point eu de si déterminé Sceptique, qui eût jamais soûtenu que nos sens fussent toûjours trompeurs & perfides: Mais qu'à la vérité, l'étant aussi souvent qu'ils le sont, il y avoit lieu de s'en défier, & de n'assurer les choses qu'ils nous donnent à connoitre, que comme vrai-semblables, & non pas comme certaines. Qu'on avoit aussi mal-à-propos & faussement présupposé, que la Logique Sceptiquement considérée se proposât la récherche du Vrai; ce qui seroit ridicule à ceux qui le croient si peu de nôtre portée, qu'ils n'emploient tous leurs raisonnemens qu'à la quête du vrai-semblable, comme plus proportionné aux forces de l'esprit humain. Qu'enfin pour ce qui touchoit les Miracles, il y avoit je ne sai quoi de bien impertinent dans cette instance, vû que les Sceptiques même du Paganisme déféroient à

tout ce que les loix de la Police & de la Réligion de leur païs préſcrivoient ; à plus forte raiſon une Sceptique Chrêtienne, & purifiée par la circonciſion qu'enſeigne Saint Gregoire, de ce que la Payenne a eu d'incompatible avec le Chriſtianisme. Celle que nous défendons, pleine d'humilité & de reſpect pour les choſes ſaintes, quitte tous ſes raiſonnemens humains au pied du Crucifix, pour peu qu'ils ſoient opposés aux vérités révélées, & à ce que la Foi nous oblige de croire. Elle en uſe ainſi par une grace extraordinaire d'autant plus librement, que la docte ignorance des choſes purement humaines dont elle fait profeſſion, l'exemte de cet orgueil boufie, & inſupportable de la plûpart des Dogmatiques. L'ame d'un Sceptique Chrêtien eſt comme un champ défriché & purgé de mauvaiſes plantes, telles que ſont les dangereux axiomes d'une infinité de Savans, qui reçoit enſuite les roſées de la grace divine bien plus heureuſement, qu'elle ne feroit ſi elle étoit encore occupée & remplie de la vaine préſomption de connoitre tout avec certitude, & de ne douter de rien. C'eſt ce que Saint Auguſtin dit avoir éprouvé, lors qu'il lût avec tant d'ardeur l'Hortenſius de Ciceron. Il réconnoit dans ſes Confeſſions qu'il

n'y trouva rien de plus agréable, que cette
L. 3. c. 4. belle exhortation à embrasser non pas une secte particuliére de Sages ou de Philosophes, mais la Sagesse même en quelque lieu qu'elle se trouvât.

Il s'en faut donc beaucoup que la Sceptique bien entenduë donne des blessures mortelles au Christianisme comme on l'a dit, & c'est une autre grande calomnie de lui imputer qu'elle combatte l'existence d'un Dieu. Tant s'en faut, elle proteste qu'humainement parlant, & selon la pure lumiere naturelle, il n'y a rien de plus clair, ni de plus croiable, que cette opinion d'une suprême Divinité. Mais cela n'empêche pas qu'étant respectueuse envers ce même Dieu, & très soumise à la Réligion qui vient de lui, elle ne fasse profession de tenir ses principales certitudes de la Foi, & des Oracles divins que l'Eglise a reçûs, & qui fournissent sans comparaison plus d'assurance & de certitude, que la raison humaine, & que tous les argumens des Philosophes n'en peuvent donner.

Au surplus, pour révenir aux Miracles, ils n'opérent dans la Réligion que par la Foi aidée de la Grace, tant s'en faut qu'ils dépendent absolument des Sens. Si cela étoit, le Diable & ses suppôts leur imposeroient sou-

vent. Car quoique Dieu ſeul faſſe de véritables miracles, les Mages de Pharaon produiſirent de vrais Serpens, & de vraies Grénouïlles. L'on attribuë de tels prodiges à Mahomet, & à tous les faux Prophetes. Autant qu'il y a eu de fauſſes Réligions, elles ont toutes publié leurs Miracles. Et l'Ante-Chriſt ſeduira les derniers hommes par des actions qui paroitront tout-à-fait miraculeuſes. Ce ſeroit donc une choſe fort dangéreuſe de n'appuier nôtre Réligion que ſur les miracles, encore que les véritables que l'Egliſe autoriſe, ſoient de grande conſidération. Les Diſciples de nôtre Seigneur crûrent en lui, devant qu'il fit des Miracles, ſelon la Doctrine de Saint Thomas, qui rémarque fort bien que les Miracles peuvent diminuer le mérite de la Foi: *Miracula diminuunt meritum Fidei, nolentium credere niſi per miracula.* Et ſi Saint Auguſtin avoit raiſon d'écrire de ſon tems, *Quiſquis adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipſe eſt prodigium qui Mundo credente non credit,* que ne devons-nous point dire aujourd'hui pour ce regard, & pourquoi ferions-nous dépendre nôtre Réligion des Miracles? Les vrais qui ſurpaſſent le cours, ou la portée ordinaire de la Nature, & qui ſentent la main

2. 2. *qu.* 43. *art.* 1.

L. 22. *de civ. Dei cap.* 8.

du Tout-Puiſſant, ſont ſi rares, qu'on a ob-
Cedren. pag. 190. ſervé que dans tout le Vieil & le Nouveau Teſtament, il n'y a que ſept perſonnes reſuſcitées devant la Réſurrection de nôtre Seigneur. Et l'on ſuppoſe tant de Miracles qui ne furent jamais, que le Docteur Angelique improuve ceux qu'on attribuoit à Jeſus-Chriſt
2. 2. qu. 43. art. 3. dans ſon bas âge: *Manifeſtum eſt quòd illa ſigna, quæ quidam dicunt in pueritia à Chriſto facta, mendacia & fictiones ſunt.* L'on ne ſauroit donc uſer de trop de circonſpection ſur une matiere où l'impoſture ſe gliſſe ſi témérairement.

Pour preuve de ce que nous venons de dire, qu'il ſe publie indifféremment des Miracles dans toute ſorte de Réligions, & qu'un même évenement miraculeux eſt quelquefois vendiqué par la fauſſe, auſſi bien que par la
Lib. 71. vraie; l'on peut voir dans Dion Caſſius comme cette pluïe envoiée au combat de Marc Antonin contre les Sileſiens, fut évoquée par l'art magique d'un Egyptien nommé Arnuphis, qui s'adreſſa au Dieu Mercure; & cependant Xiphilin ſon Abbreviateur, & que nous devons plûtôt croire, veut qu'elle fut l'effet de la priere d'une Legion de Chrêtiens, nommée depuis la Fulminatrice, qui demandèrent à Dieu cette heureuſe pluie. Euſebe

au dixiéme livre de ſa Préparation Evangelique, rapporte ſur la foi de Diodore, qu'une chapelle de Jupiter fut portée & rapportée ſur le Nil, de la même façon à peu près que nous croions pieuſement le tranſport de celle de Lorette, ſans que je pretende faire comparaiſon des choſes ſaintes aux profanes. Les deſcendans d'une fille d'Amphiaraus guériſſoient du haut mal appellé Comitial: Les Rois d'Angleterre ſe ſont attribué la même faculté: Et le pied droit de Pyrrhus, dans la créance populaire, ôtoit le mal de Rate par ſon ſeul attouchement. La Prêtreſſe de la Diane Orthie portant en proceſſion cette fauſſe Divinité dans Sparte, aſſuroit qu'elle la ſentoit s'appeſantir notablement, ſi l'on épargnoit les enfans, à qui l'on donnoit le fouët par dévotion, & pour l'honorer. Le même Pauſanias qui fait ce conte, en récite un autre des Roſſignols & des Hirondeles qui ne ſe voioient jamais dans cette ville de la Phocide appellée Daulis, où le Roi Terée faiſoit ſa demeure lors qu'il pourſuivit ſa femme & ſa belle-ſœur, que les Dieux métamorphosèrent en ces oiſeaux. Tous les livres du Gentiliſme ſont pleins de ſemblables narrations; & ſi nous déferions à d'autres miracles qu'à ceux que l'Egliſe autoriſe, nous

Plutar.

Pauſan. lib. 3. & lib. 10.

pourrions croire que celui qui ſe nommoit Æthalides devant la guerre de Troie, s'appella Euphorbus durant qu'elle ſe fit, qu'il fut depuis Hermotimus le Samien, Pyrrhus le Delien enſuite, & en cinquiéme lieu le renommé Pythagore. La Metempſychoſe ou Palingeneſie d'Empedocle nous paroitroit encore plus merveilleuſe par ce qu'il écrivit de lui-même,

Iamque valete, Deus nunc immortalis & expers
Interitûs ego ſum. Puer & quandoque Puella
Ipſe fui: fruticem memini, piſcemque marinum,
Piſæ meque fuiſſe bovem.

Enfin l'on peut dire qu'en matiére de Miracles, la méfiance peut être nommée réligieuſement, auſſi bien que politiquement, le nerf & le membre principal de la prudence.

Or quoiqu'un Sceptique Chrêtien ſe puiſſe ſervir très utilement de ſa ſuſpenſion d'eſprit, ſur une infinité d'évenemens merveilleux, que les perſonnes vulgaires croient ſouvent trop légerement, & où il peut ſe contenter de dire, *vel facta, vel ficta;* il n'en eſt pas de même des miracles que la vrai Réligion oblige ce même Sceptique de croire ſans les avoir vûs, & ſans qu'il mette en conſidération la foibleſſe & l'infidelité de ſes Sens. Et je tombe d'accord qu'il ſeroit à craindre

qu'aux choſes même de pieté, ſon accoûtumance à révoquer tout en doute ne lui cauſât une dangereuſe incredulité. La Fable enſeigne que le chef de Meduſe qui avoit fait obtenir tant de victoires à Perſée, l'aveugla enfin lui-même, & fut la cauſe de ſa mort. J'applique volontiers cela au ſujet que nous traitons. Car les doutes du Pyrrhoniſme tout pur, qui n'eſt pas circoncis comme nous l'avons dit, ni d'ailleurs ſoûmis à la Foi, donnent de grands avantages quelquefois ſur les plus Savans, par ſes dix moiens de l'Epoque, qui ſont comme autant de têtes de Gorgone. Mais il pourroit arriver à la longue, que dans cette habitude à mettre tout en doute indifféremment, l'on s'aveugleroit enfin malheureuſement contre les lumieres du Ciel ; ce qui feroit perir l'ame ſans rémiſſion. C'eſt ce qu'on ne ſauroit trop éviter, comme l'on ne ſauroit nier auſſi qu'en ce cas-là, il n'y ait plus de la faute du Pyrrhonien, que de la Sceptique, & qu'on ne puiſſe dire raiſonnablement alors, *non culpa vini, ſed culpa bibentis.*

Cependant je me reſſens encore des dégoûts que me donna cet injurieux & déraiſonnable diſputeur ; & quoique je ſache aſſés qu'on ne peut éviter de ſemblables diſgraces,

autant de fois qu'on rencontre par malheur de ces entêtés demi-ſavans; je ne puis m'empêcher d'en avoir un pénible ſouvenir. Sans mentir il ſeroit bien plus avantageux, de jouër en de pareilles occaſions le perſonnage de Démocrite, que celui d'Heraclite, & de rire avec un mépris Abderitain de toutes les extravagances de l'eſprit humain, que de s'en contriſter en les prenant trop à cœur: *humanius eſt deridere vitam, quam deplorare.* Mais quoique ce ſentiment de Seneque m'agrée ſouvent, l'humeur ſombre qui me chagrine me le fait réjetter préſentement, & me remplit d'une indignation qui m'empêche de m'en ſervir. Le flus de bouche importun de cet homme qui ne finiſſoit point, ſon inſolence à calomnier, & le mauvais parti qu'il défendoit avec tant d'opiniâtreté, me firent rémarquer en conſumant tout ce que j'avois de flegme, qu'une mauvaiſe cauſe a beſoin de beaucoup plus de véhemence, & de bien plus de paroles qu'une bonne: De même qu'une laide femme demande davantage de tems qu'une belle pour ſe parer, emploiant les matinées entiéres à s'ajuſter. Pour moi qui ne donne guéres mes opinions pour bonnes, mais ſeulement pour miennes; & qui admire ce mot de Saint Auguſtin au prologue de ſes

l. de tranq. vit. c. 15.

deux premiers Livres de Rétractations, *qui primas non potuit habere ſapientiæ, ſecundas habeat partes modeſtiæ :* je m'empêcherai toute ma vie, ſi je puis, de conteſter avec ces animoſités qui portent juſqu'aux injures. *Sit iſta in Græcorum levitate perverſitas, qui maledictis inſectantur eos à quibus de veritate diſſentiunt.* Pourquoi aurois-je honte d'avouër ma faute, & de m'en corriger, ſi les plus grands hommes & les plus ſaints, tels que l'Evêque d'Hippone, & aſſés d'autres, l'ont fait avec tant d'ingenuité? Cic. l. 2. de fin.

Fas ergo eſt aliqua cæleſtia pectora falli. Ovid. 2. Triſt.
En vérité comme il n'y a rien de plus humain que de ſe méprendre, je ne ſai rien de plus divin que de reconnoitre franchement ſes bévuës en les corrigeant.

L'audace du Dogmatique dont je me plains fut ſi grande, qu'encore qu'il ne produiſit dans toute cette diſpute que de très foibles inſtances, & qui avoient été faites cent fois par ſes ſemblables, *pugnando volſillis, non gladio,* pour uſer des termes de Marc Varron; il ne laiſſa pas pourtant de dire plus d'une fois à ſon principal adverſaire, qu'il parloit comme un homme qui avoit perdu le Sens; faiſant peut-être alluſion aux infidelités qu'on avoit réprochées à tous les ſens que la Natu-

re nous a donnés. Il eût pour réponſe, qu'aſſés ſouvent pour s'accommoder à ſa portée, & pour lui faire comprendre ce qu'on lui diſoit, l'on auroit pû lui renvoier impertinence pour impertinence, *ſecumque agere pingui Minervâ, ſiquidem id pingue ſuum poſcebat ingenium.* Mais, lui ajoûta modeſtement, & avec un peu de raillerie, celui qui l'avoit le plus entrepris, je veux bien vous avertir pour rabattre quelque choſe de vôtre vanité, que ſi par hazard vous aviés eu le moindre avantage ſur moi, la raiſon voudroit que vous l'imputaſſiés plûtôt à ma foibleſſe, qu'à vos forces.

Il faut que je m'interroge ici moi-même d'où peut proceder cette grande animoſité, que chacun preſque fait paroitre à maintenir ſes opinions, autant de fois qu'elles lui ſont conteſtées. N'eſt-ce point qu'aimant naturellement comme nous faiſons tout ce qui vient de nous, & prenant par ce même inſtinct la protection de tout ce qui nous appartient, il ne ſe peut faire que nous ne ſoions portés à défendre avec obſtination nos ſentimens, & nos opinions, parce que nous les conſidérons comme des productions de nôtre ame, & comme des fruits de nôtre jugement, que nous mettons au jour par le moien de nôtre

diſcours interieur. Cela préſuppoſé de la ſorte, ce n'eſt pas merveille qu'on voie des perſonnes ſi entêtées de leurs fantaiſies, quelques extravagantes qu'elles ſoient; puiſqu'il y a tant de peres & de meres qui ſont idolâtres de leurs enfans, & qui nonobſtant leurs défauts, & ſouvent leurs difformités, ne trouvent rien de plus beau qu'eux. Eloignons-nous, ſi faire ſe peut, d'un vice ſi commun. Nous y aurons d'autant plus de gloire, que la difficulté ſera grande à réſiſter aux ſollicitations d'une propenſion très injuſte, quoiqu'elle paroiſſe naturelle. En effet nous ne ſaurions trop nous défier de ce qui vient de nous. Nous dévenons presque inſociables & incapables de converſation par cet amour propre, qui maitriſe preſque tous les Dogmatiques. Et je penſe que la ſecte Sceptique ne nous trompe point, quand elle ſe vante de donner ſeule par le moien de ſon Epoque, ou de ſa ſuſpenſion d'eſprit, l'*ataraxie* aux opinions, & la *metriopathie* en ce qui touche les paſſions; en quoi conſiſte, humainement parlant, la tranquillité de nôtre vie. Certes le Caliſe Gali, que j'ai déjà cité, avoit raiſon de répéter ſi ſouvent le Proverbe Arabique, qui porte que la derniere perfection de la ſcience, conſiſte dans la douceur des mœurs.

Syrie Sainte du P. Besson.

Charmons en quelque façon nôtre chagrin par de petites observations Sceptiques, que me peut fournir la lecture assés recente d'une Rélation de Syrie. Elle porte que tout au rebours de ce que nous pratiquons en France, où nous cedons le haut du pavé aux personnes les plus qualifiées, le plus bas de la ruë est donné en Syrie à ceux qu'on respecte, comme étant le lieu d'honneur, aussi bien que le côté gauche. Il n'y a guéres que les enfans qui mangent ici par les ruës : les Vieillards le font là, & l'on y voit les hommes de la plus haute considération qui n'en font nulle difficulté. Nous ne portons des fourrures qu'en hiver ; elles sont d'usage dans la Syrie en plein été, autant dans la maison que par la ville. Par toute l'Europe le pere donne le surnom à ses enfans, & à toute sa posterité ; dans cette partie d'Asie, les peres le reçoivent de leurs enfans, en sorte que pour désigner les premiers on dit le pere de Pierre, & le pere de Paul. On recompense souvent en argent par deçà ceux qui ont reçû des coups de bâton, & quand ils se les donnent, c'est gratuitement ; en ces quartiers-là celui qui les reçoit les paie, & la taxe ordinaire est d'un écu pour un coup de bâton, qui se paie par celui qui le reçoit, de quelque avanie qu'il se puisse plaindre. Nous faisons ici

le

le Signe de la Croix de la gauche à la droite; les Chrêtiens de là, comme Schismatiques, le ſont de la droite à la gauche. Ce ſeroit ici une choſe honteuſe de demeurer court en prêchant par un defaut de mémoire, & d'avoir recours à ſon papier; il n'eſt pas moins honorable en Syrie de lire ſon Sermon, que de le prononcer par cœur. Il n'y a en France que les pauvres, & quelques Réligieux qui aillent les pieds nuds; les Grands même dans cette province, & les plus riches, cheminent ainſi pour leur commodité. Nos mouchoirs ſont d'une toile ſimple, & nous les ſerrons dans nos pochettes; les Syriens portent les leurs ſur l'épaule, ſur le cou, ou pendus à la ceinture, & ils ont de certaines couleurs qui repréſentent des figures de fleurs, ou d'autres galanteries faites à l'aiguille. Que dirions-nous ici de ceux qui n'auroient ni colet, ni manchettes, la bien-ſéance de ce païs-là ne leur permet pas d'en mettre. Ils ſe noirciſſent les yeux, & rougiſſent leurs ongles, aux jours de fête, ou de cérémonie; qui pourroit en France ſouffrir ce déguiſement? Nous ne portons plus de barbe au menton, & Clodion le Chevelu n'avoit pas la perruque plus longue, que l'eſt à preſent celle de la plûpart des François; les Syriens nourriſſent tous de grandes barbes, & ont la tête raſe, à

la réſerve de quelque petit flocon qu'ils y laiſſent ſur le ſommet. La table du Maitre eſt en France différente de celle des valets; en Syrie le palfrenier ſe met ordinairement à table avec le Prince, ſans que l'un mange les reſtes de l'autre, & dans une condition inégale le traitement eſt prèsque toûjours pareil. Nos Santés ſont en ce païs-là de contrebande, & l'on n'y boit guéres qu'à la fin du repas, les uns indifféremment après les autres, dans un même vaiſſeau. Nous nous contentons en France de punir les Voleurs; la Juſtice de Syrie punit avec eux, ceux qui ſe ſont laiſſés voler, à cauſe de leur négligence. Nous mettons nos Tapiſſeries contre les murailles; on les laiſſe là découvertes, & les plus belles étoffes ſe couchent en bas ſur le plancher. Nos Fontaines ſont l'ornement de nos Jardins; elles ſont là plus coûtumiérement celui de leurs Sales. Nous honorons tellement les Eccleſiaſtiques, qu'ils ſont le premier Corps de ce Roiaume; en Syrie ceux de cette profeſſion, comme ſont leurs Réligieux, paſſent pour le rebut des hommes, & le plus bel exercice de réligion qu'ils aient, conſiſte à bien danſer en rond avec une viteſſe incroiable. Enfin le Pere qui nous a donné cette Rélation, fait voir par une infinité d'autres

anthithefes, une fi grande oppofition entre cette partie du Monde & la nôtre, qu'il ne feint point de nommer à cet égard les Syriens nos Antipodes. Il rémarque comme leurs façons de parler font tellement diffemblables aux nôtres, que leur Grammaire donne l'adjectif feminin à quantité de fubftantifs mafculins ; qu'ils font le Soleil feminin & la Lune mafculine, avec un nombre merveilleux d'autres termes auffi déraifonnables felon nous; & qu'ils affectent de mettre le verbe fingulier avec des noms qui font au pluriel, ce que les Langues de nôtre Europe ne fouffriroient jamais.

Il faut que j'ajoûte encore deux ou trois de fes obfervations touchant les femmes. Il dit que tout au rebours des nôtres, les Syriennes ne parlent prefque jamais, fur tout en public, reffemblant à ce conte aux Cigales dont il n'y a que le mâle qui fe faffe entendre. Celles de deça fe parent fi elles doivent fortir; les autres ne s'ajuftent, & ne mettent leurs beaux habits que dans la maifon. Celles qui ont ici des Bracelets les portent au poignet de la main; là elles les mettent autour de la cheville du pied. Mais il rémarque une chofe dans la premiére Partie de fon Voiage, qui m'oblige à y faire quelque réflexion. C'eft

que les Kelbins, ou Nasseries, qui sont les mauvais Chrêtiens de la Syrie, ne mangent jamais de la femelle d'aucun animal. Croirons-nous que c'est par respect, ou par aversion du sexe feminin, qu'ils en usent de la sorte? Certes ce point est fort problématique, & il y auroit bien à dire de part & d'autre. Entre les plantes les petits Citrons qui sont extrémement aigres, passent pour les mâles, les fémelles étant beaucoup plus douces, si nous en croions Mesué. Parmi les animaux la Loi de Solon déclaroit que les femelles n'étoient pas si méchantes que les mâles, puisqu'elle récompensoit de cinq drachmes celui qui avoit tué un Loup, & d'une seulement la prise d'une Louve, comme moins malfaisante. Les Romains préféroient tellement les Dames aux hommes, que les Huissiers de leurs Magistrats, qui écartoient tout le monde pour les laisser passer, n'eussent osé s'adresser à elles pour cela; & quand leurs maris les accompagnoient en carrosse, ils jouïssoient, dit Festus, à cause d'elles du privilège de passer sans mettre pied à terre, à quoi ils eussent été obligés sans cette considération. L'on pourroit donc croire que la force seule nous auroit donné l'avantage que nous prétendons sur le sexe feminin, qui céde si gé-

l. 3.

Meursius in Solone.

néralement à l'autre, ſoit par prudence, ſoit autrement, que je liſois depuis peu dans une Rélation de Guinée cette plaiſante obſervation, qu'entre les Perroquets qu'on y voit, la femelle honore tellement ſon mâle, qu'elle le met toûjours au côté droit, ſe plaçant comme par reſpect au gauche. Cependant le Philoſophe Leontius mourant dans Athénes, fit bien voir qu'il eſtimoit plus ſa fille Athénaïde, que tous ſes garçons, laiſſant ſes biens qui étoient grands à ceux-ci, & à elle cent écus ſeulement, par cette raiſon qui parut depuis une prophetie, que ſon mérite, & ſa fortune lui ſuffiroient. En effet l'Imperatrice Pulcherie la conſidéra de ſorte, que lui donnant le nom d'Eudocie, elle la fit épouſer heureuſement à ſon fils Theodoſe le Jeune, ſi le préſent d'une pomme n'eût traverſé mal-heureuſement ce mariage. J'ai écrit autrefois tant de choſes à l'avantage de ce beau ſexe, que je n'en dirai pas davantage. Peut-être que ſi je paſſois outre, mon humeur chagrine me feroit enfin tourner la medaille, dont le revers ne plairoit pas à tout le monde. Je ne puis même m'empêcher, quelque contrainte que je me donne, de me ſouvenir de cet Eſpagnol, qui ſur le commandement fait dans une tourmente, de jetter en mer *las coſas mas*

Cedrenus.

pesades, y voulut jetter sa femme qui s'étoit embarquée avec lui, par cette raison que rien ne lui pesoit davantange qu'elle, où plus agréablement en sa langue, *porque no tenia cosa que fuesse mas pesada.* C'est selon cette pensée que le Poëte Latin a voulu faire si grande peur du lit conjugal:

Semper habet lites, alternaque jurgia, lectus
In quo nupta jacet; minimum dormitur in illo.

Et c'est ce qui fit dire d'un homme qu'on alloit punir pour avoir épousé trois femmes, qu'il méritoit de l'être dès l'heure qu'il s'étoit conjoint par mariage avec la premiére. Socrate, tout grand Philosophe qu'il étoit, ne trouva point d'autre reméde à cela, que celui de la patience, qui lui rendirent tous les bruits, & tous les vertiges de sa Xantippe presque indifférens. Il faut être, si faire se peut, comme ces oiseaux qui font leurs nids dans des clochers, & qui ne s'étonnent pas pour ouïr les cloches sonner. Le chagrin ne m'en fera pas débiter davantage.

J'avois barré la fin de cette Prose en intention de n'y rien ajoûter, lors qu'on m'a fait savoir qu'un homme de condition étoit mort en cette ville, à qui l'on a trouvé la Rate au côté droit, le Foie au gauche, & les parties pectorales ou thoraciques,

transpoſées de même. Il ſe nommoit Andras aiant la charge de Commiſſaire à la conduite du Regiment des Gardes Françoiſes, & il tomba malade de deux abcés qui ſe formèrent dans les lobes de ſon Foie, dont il fut traité comme aiant apparamment la Rate mal affectée, puiſqu'il reſſentoit ſa douleur au lieu où elle a ſa ſituation ordinaire. La baſe & la pointe de ſon cœur étoient auſſi poſées au rebours de ce qu'elles ont accoûtumé d'être, & l'eſtomac avoit ſes orifices, ſuperieur & inferieur, ſemblablement hors de leur place, & comme ils furent trouvés en ce corps patibulaire dont l'on fit une lettre, imprimée il y a ſix ou ſept ans, ſous le titre de la diverſité des ſentimens. Cela m'oblige à confirmer ici ce qu'elle portoit, que vrai-ſemblablement une infinité d'autres hommes d'une conformation auſſi extraordinaire, peuvent avoir ſouffert beaucoup de cette extravagance de la Nature, dans le traitement qu'ils ont reçû étant malades. Je ne le dis pas pour l'imputer aux Médecins, qui ne ſont pas garands des égaremens de cette Démoniaque, puiſqu'Ariſtote a crû la pouvoir nommer ainſi ſans l'injurier. Elle nous fait voir quelquefois des prodiges, entre leſquels il range celui d'une ſi bizarre poſition de nos parties internes, Pli-

ne l'aiant ſuivi, & long-tems depuis Iſidore dans le troiſiéme chapitre du douziéme livre de ſes Origines, qui eſt des choſes monſtrueuſes & extravagantes. Cependant ſi ce jeu de la Nature, qui ſemble ſe plaire par tout à la diverſité, nous à paru dans Paris deux fois en ſi peu de tems, par l'ouverture de deux corps; que pouvons-nous penſer de tant d'autres qu'on enterre tous les jours, ſans s'informer de ce qu'ils ont au dedans, ni de l'ordre que cette même Nature y a voulu obſerver?

Il ne faut pas aſſurer pourtant comme l'on a fait, que de ſemblables événemens ne ſoient point à conſidérer, ni ſoûtenir non plus qu'ils ne faſſent jamais faire de bévuës, ou de *qui pro quo*, par cette raiſon ridicule, que ce qui eſt utile à la Rate, peut encore ſervir au Foie. Je tombe d'accord que chacun eſt obligé d'orner ſa Sparte, & de la défendre, mais ce doit être en vrai Philoſophe à l'égard de celle-ci, & non pas en Sophiſte. Certes il faut bien mieux réconnoitre ingénument après Hippocrate, & les plus grands Maitres de ſa Science, qu'étant toute conjecturale, ce n'eſt pas merveille, ſi ſes jugemens, & ſes opérations enſuite, n'ont pas toute la certitude qu'on pourroit ſouhaiter; ſur tout où la Nature agit, comme ici, contre ſes regles ordinaires,

& où il semble qu'elle prenne plaisir à tromper ceux qui ont pour but principal de l'aider & de la suivre. Quel moien de reüssir sous une si infidéle conduite? Et pourquoi se piquer d'infallibilité, où toutes choses sont si obscures, & si peu assurées?

En effet je ne puis sans chagrin voir des gens d'une profession que j'estime autant que je fais la Médecine, quitter le bon parti dans de telles rencontres, pour suivre celui d'une vanité Dogmatique & magistrale, comme s'ils ne pouvoient jamais errer, & que leur Art fut exemt de mécompte. J'honore les Médecins non seulement pour la necessité, cette raison étant trop populaire, ni même parce qu'ils tiennent leur science de la main du Tout-puissant, n'y en aiant point jusqu'à l'Agriculture, qui ne vienne du même lieu: Je n'en fais pas cas non plus à cause de la Roiauté qui fut autrefois attachée à leur métier, par le témoignage de beaucoup d'Auteurs profanes, & par celui même du Prophete Esaïe, puisque le changement arrivé depuis les tems Héroïques ne le souffre pas. Mon respect est fondé, pour en parler sincerement, sur ce que je ne connois point d'hommes plus studieux, ni qui pénétrent plus avant qu'eux dans les Livres, ou qui

cultivent mieux tout ce que nous entendons par le nom de belles lettres. Ils ont pour cet effet la vuë pénétrante du Dragon d'Esculape
l. 4. selon Sextus Pompejus; & si nous déferons
l. 1. à l'autorité de Pausanias, la Déesse Hygie, qui est la Santé, étant fille d'Esculape, ne nous peut être favorable, si nous méprisons les disciples de son pere. Cela me fait pour-
Adm. ad Gen. tant souvenir du réproche que fait Clement Alexandrin à ce Dieu de la Médecine, d'avoir été tellement avare, qu'il recût le surnom de Φιλάργυρος, & qu'il fut même foudroié pour avoir resuscité quelqu'un gagné pour cela par argent. Mais il est aisé d'opposer à une telle Fable, & à une si fausse Divinité, les deux véritables Saints, Cosme, & Damien, qui sont connus des Grecs par ce beau titre de ἀνάργυροι, pour avoir médicamenté de leur vivant les malades qui avoient recours à
Lil. Gyrald. de Bot. eux, gratuitement, & sans vouloir accepter de recompense. Nous avons encore aujourd'hui de leurs sectateurs, qui les imitent loüablement en cela. Et si l'ancienne opinion de Démocrite est vraie, que les nouveaux mondes engendrent de nouvelles maladies, comme celle de la Verole, & quelques autres venuës de l'Amerique semblent le confirmer, jamais de telles charités ne furent

mieux emploiées qu'aujourd'hui. Combien s'en présente-t-il néanmoins tous les jours devant nos yeux, qui meurent faute de ce pitoiable secours ? Lors que

- - - - - cessere Magistri *Virg. l. 3. Georg.*

Phillyrides Chiron, Amithaonusque Melampus:

en un mot, & pour m'expliquer nettement, quand abandonnés de toute aide, & manquant de remédes, on les voit inhumainement tomber par pieces sans assistance par les ruës.

Je sens bien que le chagrin me prend là-dessus, & que si je la laisse faire, jamais Tibere, Vespasien, Aurelien, ni Charlemagne, quelques grands Empereurs qu'ils fussent, ne prirent tant de licence à se mocquer de la Médecine, que je ferai si je ne me modére. Car déjà les termes de ce vieil Caton âgé de quatre-vingts cinq ans, me réviennent à la memoire, lors qu'il disoit à son fils Marcus en parlant des Grecs, qu'ils perdroient indubitablement la République Romaine avec leurs lettres & leurs disciplines, mais sur tout s'ils établissoient à Rome la profession de leurs Médecins. C'est que ce bon homme voulut être lui seul Médecin de toute sa famille; Pline assurant là-dessus que les vieux Romains ne condamnoient pas tant l'usage de certains re-

médes necessaires, que la profession insolente de la Médecine; *non rem antiqui damnabant, sed artem.* Tant y a, que voici les propres paroles de ce sage pere à son enfant: *Quandocumque ista gens* (*Græca*) *suas litteras dabit, omnia corrumpet: tum etiam magis, si Medicos suos huc mittet. Iurarunt inter se Barbaros necare omnes medicinâ; sed hoc ipsum mercede faciunt, ut fides iis sit, & facilè disperdant.* En effet l'on a dit, que comme tous les remédes, & toutes les dictions propres à cette profession, viennent du Grec, la foi de ses professeurs n'étoit pas moins Grecque ou sujette à caution. Virgile donne à connoitre, que de son tems, qui fut un peu posterieur à celui de Caton, l'on prisoit davantage à Rome un Augure, un Archer, ou un joueür de luth, qu'on ne faisoit un Médecin, lors qu'il dit de celui d'Enée, qu'il abandonna ces premiers Arts où il excelloit, & où il y avoit de la gloire à acquerir, pour s'adonner à la Médecine, afin de pouvoir guerir son pere:

Ille ut depositi proferret fata parentis,
l. 12. Æn. *Scire potestates herbarum, usúmque medendi*
Maluit, & mutas agitare inglorius artes.

Mais c'est ainsi que les meilleures choses, & les plus dignes d'estime, peuvent être calom-

niées. Erasistrate appelloit sanguinaires & meurtriers ceux qui faisoient saigner : Et Clénard depuis peu dans le même sens ne nomme point autrement les Médecins que *Sanicidas*, terme qu'il se vante d'avoir appris des Portugais. Cependant y a-t-il un plus présent secours, ou un plus souverain reméde à plusieurs maladies que la saignée ? Le même Grammairien, que l'amour de la langue Arabique fit passer en Afrique, donne pour un excellent éloge à la grande ville de Fez, de n'avoir ni Avocats, ni Procureurs, ni Médecins. Je connois des personnes qui protestent de ne craindre pas moins un Médecin, qu'une maladie. Pétrarque a établi cet excellent Aphorisme, *Nulla est ægro rectior ad salutem via, quàm Medico caruisse.* Et il adjuge le triomphe aux plus emploiés de ceux dont nous parlons, pour avoir fait mourir plus de milliers d'hommes qu'il n'en faloit avoir tué autrefois à un Général d'armée Romaine pour l'obtenir. C'est avec la même animosité que Juvenal pour exprimer un nombre infini, a fabriqué ce vers :

l. 5. ep. 4. rerum Senil.

Quot Themison ægros autumno occiderit uno. *Sat. 10.*

Enfin pour mieux autoriser de semblables invectives, l'on fait proférer à Socrate cette raillerie, à l'égard d'un Peintre qui s'étoit fait

Médecin; qu'il en avoit usé finement, puisque la terre couvriroit à l'avenir ses fautes, qui étoient avant son changement exposées à la vuë de tout le monde.

Ce mot aigu de Socrate, plus propre à faire rire, qu'à nuire, me convie au recit d'une petite historiette que le Roi Jacques, grand pere de celui qui regne présentement en Angleterre, faisoit volontiers quand il étoit en humeur de se réjouïr. Il voulut qu'un méchant Musicien dont il ne pouvoit souffrir la voix se retirât, & sur ce que ceux qui lui firent savoir l'ordre de sa Majesté, l'ouïrent qui disoit en branlant la tête, que ce congé qu'on lui donnoit coûteroit la vie à beaucoup de personnes, & à tel qui n'y pensoit pas, il fut accusé d'avoir eu de méchans desseins. Le Roi le faisant venir là-dessus, ce pauvre homme lui protesta qu'il n'avoit voulu parler que de ce qu'il seroit réduit par la perte de sa charge, à se faire Médecin, aiant quelque connoissance de la science Galenique, où il craignoit de ne pas mieux reüssir que dans la Musique. On le crût aisément, parce qu'il tenoit souvent de tels discours à double entente; & le Roi qui lui pardonna, en fit le conte à un Ambassadeur François de qui je l'ai appris. Mais comme de semblables

galanteries ſont excuſables, parce qu'elles n'ont rien de criminel; il n'en eſt pas de même de ce qui s'écrit expreſſément pour décréditer une profeſſion auſſi conſidérable qu'elle eſt neceſſaire à la vie. Hippocrate, *qui tam fallere, quàm falli neſcit*, ſelon le jugement de Macrobe, n'a rien donné de plus excellent au public, que ſes Aphoriſmes: Si eſt-ce qu'il ſe trouva un Julianus Alexandrinus qui compoſa quarante-huit livres contre ces divins Aphoriſmes. Peut-on voir rien de plus déraiſonnable que le texte ſcandaleux de Petrus Aponenſis, le grand *Conciliateur* de l'Ecole, qui pour avoir pris naiſſance dans le terroir de Padouë, ne laiſſoit pas d'être Docteur Médecin de la Faculté de Paris. Il emploie ingratement contre elle, comme un poulain vicieux qui regimbe contre ſa mere, toutes les raiſons morales & Aſtronomiques qu'il peut, pour la diffamer, & contre les autres ſciences, qui lui ſont ſemblables, ſi l'on peut dire qu'elle en ait en mérite. *Eſt autem ſciendum*, dit-il, *quòd Medici meritò utplurimùm malorum extant morum, quia ex vili ſtirpe & ſterili originem contraxerunt, intumeſcentes demùm, & contumelioſi facti, cùm fuerint aliqualiter incraſſati, tum etiam quia Medicinæ ſcientia, &*

ſingulariter curativa, maxime Scorpioni attributa eſt, & Marti, quorum proprietates in malum tendentes jam ſunt tactæ. Il ne reſtoit plus qu'à lui imputer d'être contraire à la *Cedrenus.* Réligion, comme fit le Roi Ezechie, quand il brûla les livres de Salomon qui contenoient les remédes contre toute ſorte de maladies, par cette impertinente raiſon, que le peuple y aiant récours, & s'y fiant trop, negligeoit de s'adreſſer à Dieu pour obtenir de lui ſa ſanté.

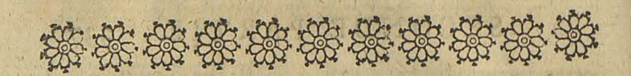
Or de même que j'ai grande averſion de tout ce qui ſe dit injuſtement contre la Médecine, auſſi ne puis-je être ſans chagrin, lors qu'on veut magiſtralement qu'elle ſoit exemte de beaucoup d'erreurs, & de bévuës qui s'y commettent, de même qu'au reſte des arts & des profeſſions où les hommes s'appliquent. Si l'on dit en riant que pour avoir mal lû dans l'ordonnance d'un ſuppoſitoire, *Philonio*, au lieu de ces deux paroles, *filo uno* un malade fut tué avec le dormitif d'opium, qui s'appelle *Philonium;* il ſe trouve de fâcheux ſuppôts de Galien qui s'en offenſent, & qui donnent le démenti là-deſſus à Zacutus. *Lib. 33. Prax. med. obſ. 135.* Si vous vous hazardés de ſoûtenir que purger hors de ſaiſon, c'eſt *ignem gladio fodere*, contre le précepte de Pythagore; & que

que la ſaignée immodérée ne ſert quelquefois qu'à faire poëtiquement ſortir l'ame avec le ſang ; ils crient aux ignorans, & s'irritent jusqu'à convertir tout ce qu'ils ont de flegme en bile. Et ſi pour remarquer qu'ils ne ſont par tous d'une égale capacité, vous rapportés la plaiſante réponſe de celui d'entre eux, qui ſur la demande qu'on lui fit pourquoi les glandes & les tumeurs venoient plûtôt aux aines qu'ailleurs, répondit que cela arrivoit ainſi, parce que c'étoit la coûtume : au lieu d'en rire les premiers, ils deviennent inappointables,

Arcadiæ pecuaria rudere dicas. *Perſius.*

En vérité il eſt difficile de ſe rétirer ſans chagrin, & ſans une eſpece de mortification, d'avec de ſi injuſtes perſonnes.





PROSE CHAGRINE.

TROISIÉME ET DERNIÉRE PARTIE.

Un eſtomac débauché ne ſauroit faire ſon profit des meilleures viandes, qu'il corrompt au lieu de les tourner en bonne nourriture : l'eſprit chagrin agit de même ſur tous les événemens de la vie, dont il augmente ſa mauvaiſe humeur, ne ſe paſſant rien de ſi indifférent, ni même de ſi favorable, qui ne multiplie ſes ennuis. Le vinaigre eſt le diſſolvant des plus belles Perles, & la mélancholie qui tient beaucoup de ſa nature, a le pouvoir de convertir le plaiſir même en triſteſſe, & ce qui devroit faire nôtre joie, en de ſenſibles déplaiſirs. Tant il ſe trouve vrai que l'homme eſt la méſure de toutes choſes, qui deviennent telles qu'il ſe les repréſente: & tant il eſt conſtant que nos biens, & nos maux, croiſſent ou multiplient ſelon nôtre conſtitution intérieure, & ſelon que nous voulons les conſidérer. En effet, ils ne ſont presque rien d'eux mêmes, & la maxime qui fait tout dépendre de la comparaiſon, *omnia ſunt ad aliquid*, ne peut être mieux appliquée

qu'à leur égard : *ut media chorda ad neten collata eſt gravis, & ad hypaten acuta ; utque fuſcum comparatum ad nigrum eſt album, & ad album eſt nigrum,* ſelon l'obſervation d'Ariſtote. Il n'y a point de différence entre les lettres qui compoſent tantôt la Tragedie ; tantôt la Comedie. Et ſi l'on y veut prendre garde, l'on reconnoitra qu'un même coup de proſperité apparente ôte le jugement à ceux qui ont trop d'aiſe, & eſt capable de le rendre à d'autres à qui la mauvaiſe fortune l'avoit presque fait perdre. C'eſt ainſi que le miel de Trebiſonde, au rapport du même Philoſophe, guérit les fous, & ôte la raiſon à ceux qui en avoient devant que d'y goûter. Tout ſe paſſe dans le monde presque de la ſorte, & j'avouë que l'humeur chagrine qui me domine depuis quelque tems, peut beaucoup contribuer aux dégoûts que prend mon eſprit de quelque côté que je le tourne. Si eſt-ce une choſe aſſurée pourtant, que les laſſitudes ſpontanées, pour uſer de ce terme, ou dont l'on ignore la cauſe, ne prognoſtiquent rien de ſi fâcheux au corps, que les chagrins de l'eſprit lui ſont de mauvais préſage, lors qu'il ne ſauroit dire ce qui les lui donne. L'on ſe trouve quelquefois péſant à ſoi-même, comme l'étoit David, quand il diſoit, *factus ſum mi-*

5. Phyſ. c. 1.

Ariſt. de mir. auſc.

himet ipsi gravis : Tout déplait dans cette morne constitution.

Virg. 4. Æn. - - - - - - - - - *Tædet cœli convexa tueri ;*

& il semble qu'on soit sorti de cet antre de Throphonius, qui rendoit ceux qui avoient eu la curiosité d'y entrer, incapables de ris & de joie pour le reste de leurs jours. C'est alors sans doute que nôtre ame court risque de ressentir les plus violentes agitations dont elle puisse être agitée, comme l'on tient pour assuré que les grands orages ne tarderont guéres à venir quand la Mer s'éleve & s'émeut d'elle-même sans que les vents y contribuent.

Sen. in Thyeste.

Instat nautis fera tempestas,
Cùm sine vento tranquilla tument.

Mais si cela est ainsi, & si les chagrins de la vie sont des maladies chroniques & inévitables tout ensemble, pourquoi les augmenterons-nous par une récherche trop exacte, & pourquoi ne ferons-nous pas plûtôt réflexion sur nous-mêmes, sans irriter personne inutilement, pour tirer quelque profit de nôtre chagrin, si nous pouvons nous corriger de tant d'erreurs & de tant de mauvaises habitudes que nous y rémarquerons ? Sans mentir, il y a dequoi s'étonner que personne ne rentre en soi pour s'y observer, étant si clair-

voians & ſi réprenans chés autrui que nous le ſommes.

Ut nemo in ſeſe tentat deſcendere, nemo, Perſ.
Sed præcedenti ſpectatur mantica tergo. ſat. 4.

Nous avons toûjours la ſerpe en main pour couper la vigne des autres, qui jette toûjours trop ce nous ſemble; cependant que la nôtre démeure en friche faute d'être émondée. Horace aiant bien de la peine à ſe ſervir de la faucille pour tailler la ſienne, *ut vineta egomet*, dit-il, *cædam mea.* Si eſt-ce que le précepte de Pythagore ordonnoit expreſſément d'être bien plus ſéveres en ce qui nous touche & dans nôtre propre fait, que nous ne le ſerions s'il étoit queſtion d'examiner les actions d'autrui. La Mauve eſt le ſymbole de douceur & de facilité, que ce Philoſophe vouloit bien qu'on ſemât; comme étant d'un fort bon uſage, pourvû qu'on s'abſtînt d'en manger, & d'en faire ſa propre nourriture, *Malvam ſerito, ne tamen comedito.* Cela veut dire qu'il faut uſer de toute ſorte d'indulgence envers ceux que la converſation civile nous oblige de frequenter; mais que quand nous ſoûmettons nos propres œuvres à l'examen intérieur dans le tribunal de nôtre conſcience, l'on ne doit rien ſe pardonner ſi faire ſe peut, ni rien accorder à cet amour propre, qui nous

flatte, & qui ne prend que trop ſur nous malgré que nous en aions. C'eſt alors que le répentir d'une vie mal conduite nous peut donner un chagrin utile, qui eſt le fruit d'une loüable ſynderèſe. Car que ſert-il autrement de réprendre des vices étrangers, ſi nous ſouffrons qu'ils nous ſoient propres? *Turpe eſt caſtigare vitia, ut imiteris.* *Sen. in cont.*

Je ne me fâche pas ſimplement contre ceux qui ne ſe réjouïſſent que du mal, n'aiant rien plus à contre-cœur que les actions vertueuſes. Je déteſte de telles perſonnes ſemblables aux Eſcargots qui vivent agréablement dans le fumier, & qui ne peuvent ſouffrir l'odeur des roſes. Mais ce n'eſt pas aſſés de s'éloigner d'une extrémité ſi vicieuſe; il me prend un chagrin non-pareil, de voir que contre tant de leçons morales que je repete depuis un ſi long-tems, les deſordres ſoit de la partie iraſcible, ſoit de la concupiſcible, écartent ſi fort & ſi ſouvent mon ame du droit chemin, qu'elle en demeure toute confuſe. Un bon Pilote ne doit pas ſouffrir que ſon vaiſſeau ſoit le joüet des vents. Et il eſt honteux à un Cavalier de ſe laiſſer emporter par ſon cheval où ſa fougue le méne. Certes il eſt encore plus condamnable, & plus deſavantageux à un homme qui a quelque entendement de ſo

laisser transporter à toute sorte de passions, & de permettre que ses appetits sensuels maitrisent sa raison, l'assujettissant à tous leurs dereglemens. Les fables des anciens nous représentoient des Lamies, ou de certaines Fées, qui ne voiant goutte chés elles, avoient des yeux de Lynx au dehors. Ne nous peut-on pas comparer à elles? quand nous apportons tant d'exactitude à éplucher tous les defauts d'autrui; au même tems que couverts de vices, nous tâchons de passer pour impeccables, & que nous nous flattons même de mêner une vie qu'on auroit tort de censurer. Sans mentir comme je prens souvent pour moi l'invective d'Horace quand il dit,

Cùm tua pervideas oculis mala lippus inunctis, *Lib. 1.*
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum *sat. 3.*
Quàm aut Aquila, aut serpens Epidaurius?

Il y a peu de gens qui ne dûssent se l'appliquer aussi-bien que je fais, pour en tirer une très utile leçon.

Quelle honte à un particulier tel que je suis, de n'avoir pas entiérement amorti ces transports de colere, qui déconcertent nôtre ame quelquefois, s'ils ne lui font faire les plus violentes équippées? Songeons que les plus puissans de la Terre, qui ont fait gloire de modérer cette furieuse passion, ont protesté qu'ils

trouvoient plus de plaiſir mille fois à pardonner, qu'à ſe venger. Un Roi Arabe dans ce ſentiment, prononça des paroles qui mériteroient d'être écrites en lettres d'or, pour ſervir de leçon à tous ſes ſemblables, & d'inſtruction à tout le genre humain. Je ſerois bien fâché, diſoit-il, que quelqu'un eût droit de ſe vanter, que ſes offenſes puiſſent aller plus loin que ma clemence. Mais peut-être ne nous irritons-nous que contre la Fortune, qui nous traite pirement, ce nous ſemble, que le reſte des hommes. Comme ſi nous n'étions pas obligés dans les plus grandes diſgraces de cette inconſtante, d'avoir recours à ſon ennemie mortelle, qui eſt la Vertu: De lui oppoſer un eſtomac d'Autruche, pour digérer, ſi beſoin eſt, ſes plus dures traverſes: Et en tout cas d'eſperer, que le Ciel convertira tous ſes efforts tôt ou tard à nôtre avantage. L'incomparable Princeſſe Anne Comnene nous repréſente dans ſa belle Alexiade, l'Empereur Alexius ſon pere, qui penchant & prêt à tomber de cheval par l'effort de ſes ennemis qui le pouſſoient d'une part, fut rélevé & remis dans la ſelle par des coups de lance qu'il reçût de l'autre côté, d'une ſeconde troupe de ces mêmes ennemis. Tant il eſt vrai que ſouvent ce qui ſemble nous mé-

nacer de ruine, eſt le principe de nôtre ſalut, & fait nôtre principale félicité. C'eſt ainſi qu'une ville Grecque fut la conſervation de ce qui reſtoit de Troiens; Qu'un coup d'épée à travers le corps ſauva la vie à celui qu'une apoſtume alloit ſuffoquer, ſi cette même épée ne l'eût percée; & qu'on peut obſerver tous les jours que rien ne contribuë davantage à nôtre bon-heur, que la perſecution de nos ennemis, quand Dieu n'approuve pas leurs pernicieuſes intentions.

Gardons-nous donc bien de perſéverer dans ces mauvaiſes habitudes, qui nous rendent inappointables avec ceux qui ont eu le pouvoir d'irriter nôtre bile; & pour nous en corriger ſoions pleins d'indulgence, & de douceur, même envers les bêtes, afin de n'en manquer jamais à l'égard de nos ſemblables. Certes les plus grands Maitres de la Morale ont convenu en ce point, qu'il faloit traiter les animaux avec beaucoup de bonté, ſi nous voulions avoir de l'humanité pour les hommes. Conſidérés ces brutaux & dénaturés qui commettent tous les jours devant nos yeux de ſi énormes barbaries, tantôt contre des chevaux, tantôt contre des chiens, ils n'uſeront pas de plus d'indulgence envers les hommes, autant de fois qu'ils croiront que leur férocité pourra de-

meurer impunie. Et parce que j'ai aſſés exaggeré cela, montrant ailleurs comme Dieu a ſouvent témoigné qu'on ne ſauroit ſans l'offenſer abuſer du pouvoir deſpotique qu'il nous a donné ſur les bêtes; je me contenterai de me ſouvenir ici de la belle leçon qu'un Payen nous a dictée, & qui doit faire rougir une infinité de Chrêtiens beaucoup plus licentieux dans ce point de Morale, que ne l'ont été les Gentils de l'un & de l'autre Monde, ancien, & nouveau. Voici les propres termes de Ciceron, dans la premiere des lettres qu'il a écrites à ſon frere Quintus. *Eſt autem non modò ejus qui ſociis, & civibus, ſed etiam qui ſervis, qui mutis pecudibus præſit, eorum quibus præſit commodis, utilitatique ſervire.* Ha qu'on entretient tous les jours le peuple de diſcours qui ne valent pas ceux-ci & dont il ne tirera jamais le profit qu'il pourroit faire d'une doctrine ſi pleine d'humanité! Je remarquerai encore à nôtre confuſion, qu'autrefois les Athéniens punirent très ſevérement un de leurs bourgeois, pour avoir eu la cruauté d'ôter la peau à un mouton vivant. Nous voions tous les jours faire pis devant nos yeux à une infinité d'animaux, sans que perſonne s'y oppoſe.

Plut. de eſu carn.

Que ſi l'incontinence qu'on commet aux voluptés eſt beaucoup pire, & ſelon la do-

ɛ̃trine du Péripatetisme bien plus à craindre *Lib. 7. Ethic. c. 6.*
que celle qui vient de la colere, parce que
celle-ci agit ouvertement, au lieu que la premiére emploie toutes les fraudes dont Homere a rempli la ceinture de Venus; n'y a-t-il pas lieu de se donner une grande mortification, si dans un âge si avancé qu'est le nôtre, nous nous laissons encore aller aux seductions d'une passion que la jeunesse seule peut aucunement excuser? *Adolescens luxuriosus peccat, senex luxuriosus insanit,* disoit autrefois un Déclamateur. *c. 26.* Car la Nature ne nous a pas formés de la complexion des Ours, à qui Solin assure que l'Hiver donne de nouvelles envies de faire l'amour, *Ursis desiderium Veneris hyems suscitat.* Le froid de la vieillesse doit éteindre l'ardeur de nos concupiscences, quand la raison ne le feroit pas. Je parle ainsi, parce qu'à moins d'être tout-à-fait déraisonnables, & ennemis de nous-mêmes, nous devons soigneusement éviter une débauche, qui jette bien-tôt les jeunes gens dans la décrépitude, & qui précipite irremissiblement les vieillards dans le tombeau, *Juvenilis luxuria senectuti proxima, senilis sepulcro contigua est.* Albert le Grand cite Aristote pour Auteur, *2. de Miner. art. 2. c. 11.* qu'il se trouve une espece d'Aimant, qui a la faculté d'attirer la chair, comme nous voions

que l'Aimant ordinaire attire le fer; & je me ſouviens que Cardan lui a donné pour cela le nom de *Creagus*. En vérité nôtre intemperance paroit ſi grande quelquefois, même dans nôtre arriere-ſaiſon, qu'il ſemble que le ſexe qui nous met alors en deſordre poſſede à nôtre ruine la vertu de cette ſorte d'Aimant. Mais c'eſt chercher des palliatifs à nôtre foibleſſe, ou pour mieux dire à nos vices; comme l'ont fait ces anciens qui placèrent Venus dans le Ciel, afin de ſe rendre excuſables s'ils cédoient à ſon pouvoir, puisqu'il étoit impoſſible de réſiſter à une Divinité. Saint Auguſtin entre là deſſus dans cette belle conſidération, qu'il y a dequoi s'étonner qu'on ait fait une étoille de Venus, ou de la Volupté, & qu'il n'y ait point d'Aſtre qui repréſente Minerve, pour nous inſpirer la ſcience, & pour nous porter au bien. Tant y a, que par toutes les maximes de l'Aſtrologie, les influences de Saturne, & celles de Venus ſont ſi contraires, qu'elles ſe détruiſent dans une guerre perpetuelle: pour dire que naturellement la Vieilleſſe ne doit rien avoir de commun avec les paſſe-tems amoureux qui ne ſont plus à ſon uſage. C'eſt ce que vouloit dire cette autre Venus Sepulcrale des Payens, qui préſidoit aux Tombeaux, qui fut ſur-

l. 1. de conſ. Evang.

nommée *Libitina*, par les Romains, & par ceux de Delphes ἐπιτύμβια; ils ont tous voulu nous avertir, qu'il n'y a rien apparamment, qui nous conduiſe plûtôt aux derniers termes de la vie, que les plaiſirs Venériens, funeſtes ſouvent par leurs deſordres à la jeuneſſe, & toûjours mortels aux hommes de grand âge, ce que ſignifie l'Epitaphe Italienne de l'un d'eux, *Donna m'ha fatto, Donna m'ha disfatto.*

En effet, ſi généralement parlant le Cupidon des Poëtes eſt le vrai Behemot de l'Ecriture Sainte, quand elle prononce de lui, *Fortitudo ejus in lumbis ejus, & virtus ejus in umbilico ventris ejus*, y a-t-il rien qu'on doive plus apprehender que de tomber ſous ſa domination? Il eſt véritablement aſſés difficile de s'en garantir. Mais ſi cette difficulté n'eſt pas inſurmontable dans les plus grandes ardeurs de la jeuneſſe, où ce feu de concupiſcence oſe attaquer juſqu'aux Temples, & ſe prendre aux lieux les plus ſaints, que ne devons-nous point nous promettre d'une raiſonnable reſiſtance dans une ſaiſon froide, ou du moins temperée, telle qu'eſt celle pour qui je dreſſe tout ce raiſonnement. Deux vers de Crates le Thebain, veulent qu'il n'y ait que trois choſes qui nous puiſſent guerir de la

Iob. c. 40.

paſſion amoureuſe, la faim, le tems, ou la corde. Le troiſiéme de ces remédes eſt ſans doute trop violent: ſubſtituons-lui cet autre lénitif d'une application forte & divertiſſante, puisque le plus amoureux des Poëtes nous l'a enſeigné,

Ovid. 1. de art. am.

Cedit amor rebus, res age, tutus eris.

Son autorité néanmoins pourroit être un peu ſuſpecte, parce que perſonne n'ignore, qu'encore qu'il ait ſi ingenieuſement préſcrit divers remedes propres à nous garantir des folies de l'Amour, il en aimoit mieux pourtant le mal, que le préſervatif, & apparamment il n'eût pas voulu échanger cette ſorte de maladie, contre la ſanté qui lui eſt opposée. Quoi qu'il en ſoit, les deux autres remédes, du tems, & de la faim, peuvent être d'un fort bon uſage. Car pour cette derniere, quand aprés Tertullien Saint Hierôme a fait cette réflexion, que la Volupté étoit placé au bas du ventre, à cauſe que l'operation de l'un dépend de la plenitude de l'autre, *Venter plenus deſpumat in libidinem*, n'eſt-ce pas dire que la faim eſt le plus ſûr antidote, dont l'on ſe puiſſe ſervir contre la même volupté? Ce n'eſt pas merveille auſſi, que le tems remédie aux extravagances d'Amour, ſi ſelon le mot de Thales, σοφώτατον χρόνος, il n'y a rien de

plus sage que le Tems. En effet c'est par son moien, plus que par tout autre, que nous voions tous les jours se terminer les plus violentes manies que cause cette passion.

Supposé pourtant que la longueur du tems fasse trouver son reméde trop lent à des humeurs impatientes, il y a une infinité de considérations propres en toutes sortes d'âges, mais sur tout dans celui où j'écris, à nous éloigner d'un vice dont toutes les approches sont très dangereuses. Les maladies qui l'accompagnent, l'infamie qui le suit, l'inquietude perpetuelle qu'il donne, & la pauvreté où il ne manque guéres de précipiter, doivent faire horreur de lui à une ame tant soit peu raisonnable. Platon avec les Poëtes vouloit que l'Amour fût fils de Penie, ou de la Pauvreté. L'experience fait voir contre beaucoup de raisons qui le faisoient philosopher de la sorte, que tout au rebours la Pauvreté est fille de l'Amour, dont la passion est également la ruine des trois genres de biens, de la fortune, du corps, & de l'esprit, Sur la demande de l'Empereur Hadrien, *Quare Venus nuda pingeretur?* Epictete répondit très ingenieusement, *Quia nudos dimittit.* Et Fulgentius rend cette raison de ce qu'on la représente au milieu des flots de la mer; *Quod*

In conv.

Lib. II. Myth.

omnis libido rerum patiatur naufragia. Que ſera-ce d'un Vieillard s'il s'expoſe à de tels naufrages, & s'il ſe peut réprocher à lui-même avec chagrin, de croupir encore dans les eaux d'une ſale concupiſcence? Certainement il eſt des perſonnes qui tâchent de couvrir d'une mine auſtere de très méchantes intentions ſur cela; qui comme Seneque le leur réproche, *Luxuriam ſuam in philoſophiæ ſinu abſconderunt;* & qui pour uſer des termes expreſſifs de Varron, *habent ut ſus quietem in luto.* Ha que de telles gens ſont éloignés, dans ce peu qui leur reſte de vie, du point de la felicité! Qu'ils ont mal fait leur profit de l'inſcription miſe ſous la ſtatuë de Scipion l'Africain,

De vita bea. c. 12.

Maxima cunctarum victoria, victa voluptas!

Et qu'ils euſſent eu beſoin de lire avec attention ce beau livre de Theophraſte qu'on ne ſauroit trop regretter, & dont il nous reſte le ſeul titre dans Diogenes Laërtius, *De mendacio voluptatis!*

Cependant mon ame ſe revolte ſouvent contre ces diſcours généraux qui vont à l'extirpation des paſſions. Elle me repréſente tout ce qu'Ariſtote a dit en leur faveur, les préférant à la raiſon toute pure dans la production des plus éclatantes vertus. Elle me dépeint

2. magn. mor. 27.

dépeint cette vie comme une mer morte, où nous languissons misérablement presque sans action, si le vent des passions ne nous tiroit de cet assoupissement léthargique. Et je me fais croire après Cardan, que ce sont elles qui charment nôtre Etre, & qui nous le rendent plus tolerable, parce qu'autrement, & sans leur distraction, nous serions dans une continuelle contemplation de nôtre misére. Car, pour user de sa comparaison, comme l'on monte bien mieux, & beaucoup plus sûrement, une montagne droite & bien escarpée, en regardant toûjours devant soi, qu'en considérant les précipices qui l'environnent: nôtre âge aussi coule bien plus heureusement par le moien de ce que les passions nous font tantôt esperer & tantôt entreprendre, que si nous n'avions pour object que le malheur du tems présent, & les calamités qui nous obsédent de tous côtés. Voilà comme l'on est ingénieux à se tromper soi-même, puisque non content de condamner l'apathie des Stoïciens, & d'admettre l'indifférence Peripateti-que au sujet des Passions, peu s'en faut que je ne mette nôtre essentielle felicité dans le ressentiment de ce qu'elles ont de plus impétueux. Quoiqu'il en soit, envisageons un peu les actions qu'elles nous font faire, & ne

De immort. an.

nous épargnons pas dans un examen de conscience qui devroit être du moins journalier, quand nous n'aurions point d'autre auteur que Pythagore pour nous y assujettir. Ses vers, qu'on nomme dorés par excellence, nous obligent à repasser jusqu'à trois fois sur chaque circonstance. Que si nous n'usons pas d'une si grande exactitude, servons-nous au moins dans cette opération, du précepte qu'il donne de se respecter soi-même; & le pratiquons plus ponctuellement que nous ne ferions si elle se passoit en présence de cent témoins, puisque Dieu & les Anges ne peuvent être exclus de cet entretien secret,

Πὰντων δὲ μάλιςʼ ἀισχύνεο σαυτὸν,

Sed omnium maximè teipsum reverere.

Nous rendons par ce moien la pensée de ce Payen toute Chrêtienne.

Mais je ne sai par où commencer, tant il se présente à mon imagination d'actions diverses qui forment comme un chaos confus; & cela me fait souvenir de l'étymologie que *Lib. 9.* donne Festus Pompeius au mot Latin *inchoare*, qu'il dérive du Chaos des Poëtes, *Quòd Hesiodus*, dit-il, *omnium rerum initium dixerit esse chaos.* Outre ce que j'ai commis de repréhensible dont je me dois faire honte, il y a tant de bonnes choses que j'ai manqué à

faire, que mes pechés d'omiſſion ne me donnent guéres moins de confuſion que ceux de commiſſion. Car ſi l'on ne peut mieux juger des hommes que par leurs actions, ſurquoi les Arabes ont fondé leur Proverbe, Que l'ombre d'un boiteux ne peut-être autre que tortuë; je voi dans tout le cours de mon âge de quoi me mortifier au dernier point. Et j'ai ſi peu ſatisfait en mille occaſions à ce que la plus indulgente Morale exige de nous à l'égard des devoirs de la vie civile, que je me ſens obligé de prononcer très ſévérement contre moi-même. *Hoc nempe ab homine exigitur*, dit cet ancien, *ut proſit hominibus ſi fieri poteſt multis; ſi minus, paucis; ſi minus, proximis; ſi minus, ſibi.* Sans mentir ce peu que j'ai voulu rouler mon tonneau, comme Diogene parmi le tracas des Corinthiens, ne m'empêche pas de me faire de grands reproches là-deſſus. Et quand je fais réflexion ſur ce que porte la lettre de l'Empereur Hadrien, récitée par Vopiſcus, de l'emploi des Egyptiens de ſon tems, qui vouloient que les plus disgraciés de nature s'occupaſſent à quelque choſe d'utile au public; *Podagroſi quod agant habent; habent cæci quod faciant; ne chiragrici quidem apud eos otioſi ſunt*; j'ai bien de la peine à rendre innocent le profond loiſir, où je

Sen. de vita bea. cap. 30.

me ſuis toûjours ſi extraordinairement plû. La police du nouveau Monde étoit toute conforme à celle d'Egypte, puiſqu'on nous y fait voir ceux du Perou qui impoſoient quelque ſorte de travail jusques ſur les enfans de cinq ans, n'epargnant ni les aveugles, ni les boiteux, ni les muets, ſi les Rélations que nous avons de cette partie de l'Amerique ſont véritables. Certes j'aurois de mauvais comptes à rendre devant des juges de l'un ou de l'autre endroit.

Hiſt. des Antill.

Ce n'eſt pas que je veuïlle condamner les retraites paiſibles des hommes ſtudieux, ni ce profond loiſir où les plus grands hommes de tous les ſiécles ont ſouvent cherché leur quiétude. Ciceron tout né qu'il étoit aux actions politiques, ne trouvant plus de ſûreté dans ſes maiſons de campagne, à cauſe des tems difficiles & des troubles de l'Etat, fit un tel deſert de ſa maiſon de ville, qu'il aſſûre un de ſes amis, qu'on ne pouvoit être plus ſeul, ni plus en répos, qu'il l'étoit dans Rome. *Domus eſt quæ nulli vinearum mearum cedat; otium omni deſertiſſima regione majus.* Et l'Empereur Auguſte s'étoit reſervé un lieu haut dans ſon Palais, qu'il appelloit ſes Syracuſes & ſon τεχνόφυον, à cauſe du plaiſir qu'il y prenoit parmi les livres qui lui fourniſ-

Ep. 18. l. 6. ep. fam.

Suet. in Oct. art. 72.

ſoient un agréable divertiſſement. Tant il eſt vrai que les plus actifs des hommes n'ont rien reconnu de plus doux dans la vie qu'un repos literaire, & cette φιλόφρων ἡσυχία de Pindare, qu'on peut traduire une ſolide tranquillité dont l'eſprit fait ſes delices. Mais il y a des retraites trompeuſes, & il ſe trouve des Hermites hypocrites dans la République des Philoſophes. Seneque nous fait réconnoitre pour tel un Vacia, homme fort riche & de race Patricienne, qui ſe retira auprès de Cumes. Il fit de ſa maiſon je ne dirai pas une priſon, mais un tombeau; & devint beaucoup plus renommé par ſa ſolitude, que par toute autre choſe; encore qu'il fût, comme je viens de l'obſerver, perſonne de nom, & de moiens. Seneque qui ſavoit la portée de ſon eſprit, ne paſſoit jamais devant ſa demeure qu'il ne dit, *Vacia hîc ſitus eſt*, ci-gît le pauvre Vacia; au même tems que le commun des hommes prononçoient hautement, *O Vacia ſolus ſcis vivere*, il ne paroit que vous ſeul ô Vacia, qui ſache comme il faut vivre. Si eſt-ce qu'il y a bien à dire entre l'art de ſe cacher qu'il pratiquoit, & celui de bien vivre dont il étoit abſolument ignorant. Cependant Seneque fait deux réflexions là-deſſus très dignes de remarque: L'une que la Philo-

Ode 8. Pyth.

Ep. 55.

ſophie eſt je ne ſai quoi de ſi grand, ou, comme il parle, de ſi ſacré, & de ſi vénérable, que tout ce qui lui reſſemble nous plait, & obtient de nous, quoique ſous un faux prétexte, nôtre approbation; *Adeò philoſophia ſacrum quiddam eſt, & venerabile, ut etiam ſi quid illi ſimile eſt, mendacio placeat.* L'autre, qu'une vie continuée d'une même teneur, & ſans inégalité, fait voir une conſtance, & une perſeverance ſi eſtimables, qu'on fait cas même de celle qui n'eſt égale ni conſtante que dans ſa fainéantiſe; *Adeo magna res eſt conſtantia, & in propoſito ſuo perſeverantia, ut habeat authoritatem inertia quoque pertinax.* Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne doive condamner de certaines retraites pareilles à celle de Vacia, & qui ne ſont bonnes qu'à y perdre honteuſement le tems. *Multum intereſt inter otium, & conditivum*, dit fort bien le même
Ep. 82. Seneque dans un autre endroit. Comme l'on voit de certains eſprits ſemblables à des corps grateleux, *mentes verè ſcabioſæ*, qui par une eſpece de démangeaiſon ne ſauroient s'empêcher de ſe faire de la peine, prenant plaiſir à ſe tailler de mauvaiſes & pénibles beſognes ſur tous ſujets; il y en a d'autres qui mettent toute leur félicité à croupir dans une oiſiveté

honteuſe. Ce ſont des Grénouïlles qui ſe plaiſent dans leur marés ; des Pourceaux qui dorment avec ſatisfaction dans la bouë ; & des Hibous qui préférent aux plus beaux jours les ténébres d'une vie fainéante ; ſans ſe ſouvenir que l'ame eſt une ſplendeur, & une clarté, qui a fait donner par les Grecs le nom de Φῶς, & à l'homme, & à la lumiere. Les contemplations même philoſophiques, toutes privilegiées qu'elles ſont dans leur repos, & dans leur retraite, ſont condamnables ſi elles ne ſe propoſent de paroitre, & de ſe produire à l'avantage du public; *Cognitio contemplatioque naturæ, manca quodammodo, atque inchoata ſit, ſi nulla actio rerum conſequatur.* Et nous devons toûjours nous ſouvenir, que comme nous ne veillons pas pour dormir, le ſommeil au contraire nous aiant été accordé par la Nature en faveur de nos veilles ; nous ne devons pas non plus agir comme beaucoup de perſonnes font pour nous repoſer, puisque tout au rebours le repos ne ſe doit prendre par les regles d'une bonne Morale, que pour nous rendre plus propres à l'action.

Cic. 1. de Officiis.

Ceux-là ne ſont peut-être pas moins repréhenſibles, qui véritablement ne demeurent pas ſans rien faire, mais qui abuſent de leur

loisir en s'occupant à des choses si frivoles, qu'on peut dire après Lucien qu'ils s'amusent à mésurer l'étenduë du saut d'une puce. Il s'est trouvé un Empereur Romain qui donnoit une heure par jour à prendre des mouches. D'autres Souverains se sont amusés à enfiler des perles, & à coler de belles images contre des murailles. Et l'on voit assés de particuliers *strenua quos exercet inertia*, pour parler d'eux après Horace, sans que je prétende par là me tirer du pair, ou me dire exemt de m'appliquer à d'aussi inutiles travaux que peuvent être les leurs. Car qu'y a-t-il de plus vain, & possible de plus ridicule, que de répandre tant d'ancre que je fais sur du papier?

In Phil.

Suet. in Dom. art. 3.

Ep. 11.

Quid tantum insano juvat indulgere labori?

Et qui peut m'assûrer qu'assés de personnes ne nomment tout ce que je fais des vetilles, ne se rient de mes réveries comme de celles d'un fébricitant, & ne m'accusent *nugis addere pondus*, en debitant de la sorte que je le fais ce qui me passe tantôt par la mémoire, tantôt par l'imagination? En effet je suis contraint de me reprocher souvent à moi-même, d'avoir mal fait mon profit du conseil que donne Ciceron à un de ses amis, d'éviter les occupations qui ne sont bonnes à rien, *sapien-*

Horat. ep. 19.

ter facies, lui écrit-il, *si ἀκενόσπουδος fuerіs*. Et je me devois être mieux ſouvenu de ce que Marc Antonin témoigne dans ſa vie, que Diognetus l'un de ſes Précepteurs lui donna heureuſement l'averſion des actions de néant, comme de nourrir ou élever des Cailles, ou des Géais, ce qu'il appelle *ὀρτυγοτροφεῖν*. Je laiſſe aux autres néanmoins à juger ſi cela me peut être bien appliqué, & à prononcer ſur ce qui me concerne, perſonne n'étant capable de le faire aſſés équitablement dans ſon propre fait. Tant y a, que de chercher la pierre philoſophale, la quadrature du cercle, ou la triſſection de l'Angle, ce ſont à mon avis des emplois plus à cenſurer que les miens; & quand je voi des gens qui conſument tout leur tems à extraire, s'il étoit poſſible, de vraie huile de Talk, ou à trouver la duplication du Cube, je penſe être aucunement excuſable dans ce que je prens la peine de communiquer ſceptiquement aux autres pour leur être utile ſi je pouvois, de même que j'ai tiré beaucoup de profit des écrits de ceux qui m'ont précedé. Mais quoi, les Genies ſont différens, les uns n'oſent ni ne veulent rien entreprendre qui leur puiſſe donner quelque peine, *difficultatis patrocinia prætexunt ſegnitiæ ſuæ*, ſe-

L. 15. ep. fam. ep. 17.

lon les termes de Quintilien; les autres mettent tout leur plaiſir à la récherche de ceux qui paroiſſent les plus impoſſibles, & ſont de l'humeur de Caligula qui ne vouloit rien ſi ardemment, que ce qui apparemment devoit le moins reüſſir : *Nihil tam efficere concupiſcebat quàm quòd poſſe effici negaretur*, comme l'Auteur de ſa vie l'a obſervé au ſujet des ouvrages d'Architecture.

Suet. art. 37.

Or je me trouve bien empêché ſur tout cela, *undique anguſtiæ*, & le peril ne me paroit pas petit de tous côtés:

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obſidet.

Si je me réſous aux actions, faiſant chois de celles qui me conviennent, & portant mon eſprit à ſurmonter ſoit les difficultés, ſoit les dégoûts qui s'y peuvent rencontrer; puiſque la racine noire du Moly d'Homere, & ſa blanche fleur ſi agréable, nous apprennent que la fin de nos plus pénibles travaux eſt ordinairement accompagnée de plaiſir : je ſuis presque aſſûré de trouver des Cenſeurs, qui reprendront en beaucoup de façons mes petits travaux. Ils diront que je ferois mieux de vaquer à ce qui eſt profitable, *attender a bottega*, & que la prudente Minerve éliſant l'Olivier pour ſon arbre, me devroit avoir

appris comme elle fit aux autres Dieux moins avisés qu'elle en leur chois, que rien ne peut être fait loüablement s'il n'est utile,

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria. Phædr. l. 3.

Il n'y a point d'occupation si honnête, où de tels syndics ne trouvent à redire, comme il n'y a point d'action si mauvaise, & j'ose dire si criminelle, qu'ils ne défendent. L'amitié peut servir d'exemple au premier cas, comme celle qui fait le plus doux assaisonnement de la vie. Cependant l'on vous en fera peur, comme d'un attachement qui cause évidemment tous les jours la perte des biens, & même de la vie.

Vive, & amicitias semper cole; crimen ob istud Auson.
Pythagoræorum periit schola tota sophorum. Idyll. 15.

Dans l'autre point qui régarde ce qui est répréhensible, vous verrés la Clytemnestre d'Æschyle excusée d'avoir fait assassiner son mari Agamemnon, sur ce qu'il avoit impitoiablement sacrifié leur fille Iphigenie. Et l'adultère Ægisthe y est justifié de même, parce que son pere Thyeste avoit été pirement traité par Atrée pere d'Agamemnon. Qu'y a-t-il dans toute la Morale qui n'ait de la sorte ses faces différentes, si l'on prend la peine de les envisager sceptiquement? Ha- In Agamemno.

tés-vous dans quelque entreprise, vous serés exhorté à temporiser,

Differ, habent parvæ commoda magna moræ:

Soiés un peu plus lent, l'on vous soûtiendra qu'il n'y a rien tel que de se diligenter,

Tolle moras, semper nocuit differre paratis.

Enfin de quelque façon que vous agissiés, vous trouverés toûjours des controlleurs aussi injustes qu'importuns.

Mais ce sera encore pis quand vous vous déterminerés à prendre un paisible & innocent repos. Si le tracas de la ville vous fait récherche la campagne, & vous oblige à dire

Horat. l. 1. ep. 7.

- - - - mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum;

l'on vous notera de fainéantise, vous passerés pour un homme de nulle considération, ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης, *telluris inutile pondus*, & tout le monde criera

Cernis ut ignavum corrumpant otia corpus,
Ut capiunt vitium ni moveantur aquæ.

Tac. de vita Agr.

En effet un loisir trop paresseux est accusé d'amollir les meilleurs naturels, parce qu'il a des charmes, qui font, que ceux qui d'abord le blâmoient le plus, l'aiment & s'y accoûtument à la longue, *invisa primò desidia, postremò amatur*. Rien n'exerce si bien l'industrie

humaine, qu'un peu de ce ſoin penible qui eſt oppoſé au repos flateur qui nous ſéduit. C'eſt pourquoi Virgile a ſi bien dit de ſon Jupiter champêtre,

- - - - - *curis acuens mortalia corda.* 1. Georg.

Un vers ſententieux des Grecs admire le grand nombre des malheurs, que nous cauſe ordinairement le repos que nous cherchons ſi fort;

Ὡς πολλὰ θνητοὺς ἡ σχολὴ ποιεῖ κακὰ,

Quàm multa mortalibus otium affert mala!

Et pour nous ſervir d'une autorité plus ſerieuſe & plus puiſſante que les précédentes, nous pouvons rémarquer dans l'Eccleſiaſtique, comme il nous ménace de nous rendre un ſujet de joie & de ſatisfaction à nos plus grands ennemis, ſi nous devenons ſi effeminés, que d'accorder à nos déſirs tout ce qu'ils ſe promettent d'une vie ſans action; *Si præſtes animæ tuæ concupiſcentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis.* Voilà de quelle façon tout eſt problematique, & comme preſque toûjours il y a plus de chagrin à rétirer de nos foibles raiſonnemens, que de ſolide inſtruction, ſi nous ne prenons les choſes du bon côté, nous contentant ſans rien déterminer d'acquieſcer à ce qui nous ſemblera le plus vraiſemblable.

Pour pratiquer cela avec quelque ſuccès, & pour ne pas tomber dans l'inconvenient de ceux qui ſe mêlent d'enſeigner le chemin aux autres, après s'être égarés le plus lourdement de tous,

Ennius apud Cic. 1. de Div.

Qui ſibi ſemitam non ſapiunt, alteri monſtrant viam; je penſe que nous ne pouvons faire trop de ces reflexions ſur nous-mêmes dont nous avons déjà parlé, tenant pour conſtant qu'il eſt beaucoup plus utile de lire dans ſon propre cœur en méditant & en rêvant, comme en ont uſé les véritables Philoſophes, que de lire dans une infinité de livres, & de les feuïlleter inutilement, n'en retirant rien que du chagrin, & une certaine humeur ſombre qui ne nous rend pas meilleurs. Mais les hommes du commun ſont incapables de mettre en uſage une choſe plus propre à les affliger qu'autrement; leur vie paſſée leur donne trop de rémords dans toute ſon étenduë; & le péſant fardeau de leurs occupations ordinaires ne leur permet pas de ſe ploier ainſi, en ſe récourbant ſur leurs actions précédentes. La reminiſcence du tems écoulé ne leur peut fournir le plaiſir qu'elle donne aux ames bien faites, & le ſeul Vertueux rétire de ſa méditation ſur toutes ſes actions, un profit accompagné de contentement parfait. *Securæ &*

quietæ mentis eſt, in omnes vitæ ſuæ partes diſcurrere. Occupatorum animi velut ſub jugo ſunt, flectere ſe ac reſpicere non poſſunt. Que ſi la ſatisfaction d'eſprit doit ſuivre ces rentrées en nous-mêmes quand nous y ſommes bien habitués, & que par leur moien nous avons acquis l'aſſiette d'eſprit qui donne le repos intérieur ; d'où vient que le chagrin me tient ſi long-tems, quelque profond examen que je puiſſe faire de mes actions pour en corriger tous les deſordres? Il faut ſans doute que je ſois encore fort éloigné du but que ſe propoſent ceux, qui cultivent une bonne Morale.

Dans cette conſidération, qui me fortifie autant qu'elle doit, je ne ſai ſi je ne ferois point mieux de congédier tant de chagrins inutiles que la Philoſophie d'Heraclite m'a juſqu'ici inſpirés; & paſſant d'une extrémité à l'autre m'abandonner aux ris de Démocrite, qui dans un égal mépris des choſes de ce monde, me donneront du moins une humeur beaucoup plus ſupportable. En effet il vaut bien mieux, ſelon le ſentiment commun, rire, que pleurer. Et s'il eſt vrai que l'extrémité de la joie nous faſſe ordinairement jetter des larmes, *extrema gaudii luctus occupat*, il ne doit pas être ni moins naturel, ni par con-

ſequent moins raiſonnable, de paſſer du chagrin Epheſien à l'enjouëment, & à ce rire Abderitain que tant de grands hommes ont reſpecté. Nous imiterons en cela les peintres, qui font ſervir les mêmes lineamens à repréſenter deux choſes contraires, en ſorte que les mêmes plis du viſage qui expriment nos cris, & qui accompagnent nos pleurs, ſont encore emploiés à manifeſter avec un peu d'adreſſe du pinceau, nos réjouïſſances. D'ailleurs ne ſait-on pas que par de différens motifs une même choſe eſt capable de nous faire tantôt rire, & tantôt pleurer? J'ajoûte à cela, qu'aſſés ſouvent l'on traite mieux & plus fortement les matiéres de la derniére conſequence, avec ce rire dont nous parlons qui s'inſinuë doucement, qu'avec un chagrin auſtere & rebutant:

Hor. ſat. 10. l. 1.

- - - - - - - Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque ſecat res.

Si je continuois davantage mes plaintes, l'on me pourroit reprocher d'imiter en quelque façon les Philiſtins, à qui Saint Hierôme impute d'avoir offert des larmes pour tout ſacrifice à une Idole qu'ils avoient. Et puis pour m'expliquer ſincerement, les ſujets ſoit de rire, ſoit de pleurer, ſe préſentant en foule de tous

Annot. ad 1. Paral. c. 14.

tous côtés, je ne ſaurois me déterminer aux uns donnant l'excluſion aux autres, ſans crainte de commettre quelque eſpece d'injuſtice. Je ne connois guéres moins de vieux fous, que de jeunes étourdis. Si les premiers me convient à rire, quand ils croient le Soleil d'à préſent plus obſcur qu'il n'étoit au tems de leur enfance, parce qu'il éclairoit alors plus volontiers la terre où il ne ſe commettoit pas tant de méchantes actions : La compaſſion que j'ai des ſeconds qui ont encore tant de mauvais jours à paſſer, m'oblige presque à pleurer. Enfin ſur le mot ordinaire qui porte qu'on ne doit pas ſe rendre malheureux avant le tems, ma Philoſophie me dicte qu'on ne doit pas le devenir dans ce tems même imaginé, puisqu'à le bien prendre il n'y a point de tems ni d'accident, qui nous puiſſe rendre miſérables, ſi nôtre eſprit n'y conſent. Or le mien commence à ſe revolter contre un chagrin ſi long-tems continué, & au lieu d'exaggérer tous les maux & toutes les fâcheuſes conditions de la vie, comme faiſoit Crates, pour en donner de l'averſion; il aime mieux en conſidérer tous les avantages, & tous les contentemens, à la façon de Métrodore, afin de la rendre ou plus agréable, ou du moins plus tolerable.

Ce n'eſt pas que je ne me ſouvienne aſſés du mot de Saint Auguſtin, Qu'il ne ſait s'il doit nommer le miſérable ſejour que nous faiſons en ce monde, une vie mortelle, ou plûtôt une mort vivante. Nôtre âge a cela de commun avec l'Aubépine, que ſes fleurs paſſent & tombent bien-tôt; au lieu que les épines demeurent toûjours. Mais après tout il faut acquieſcer aux décrets du Ciel, ſe réjouïr & non pas ſe chagriner de voir exécuter ſes ordonnances, & ſonger que comme c'eſt folie de s'oppoſer à ce qui ne ſauroit être évité, il y a de l'injuſtice à diſputer contre des loix que nous avons trouvé établies en venant au Monde. *Quidquid ex Univerſi conſtitutione patiendum eſt, magno excipiatur animo. Ad hoc ſacramentum adacti ſumus, ferre mortalia, nec perturbari his quæ vitare noſtræ poteſtatis non eſt. In regno nati ſumus; Deo parere libertas eſt.* Il ne faut pas s'étonner ſi nous voulons obliger le reſte des hommes à être de nôtre ſentiment, puiſque nous combattons même celui du Tout-puiſſant, ſi nôtre chagrin nous y fait trouver à rédire. Cependant n'eſt-il pas plus raiſonnable de nous accommoder à pluſieurs, & d'obeïr à Dieu; que ſi pluſieurs s'accommodoient à nous, & que Dieu même fût ſoûmis à nos cenſures? Faiſons tant les habiles que

L. 1. Confeſſ. c. 6.

Sen. de vita bea. c. 15.

nous voudrons, & permettons à nôtre esprit de controller tout ce qui se passe dans la Nature, nous serons toûjours contraints d'avouër à la fin nôtre aveuglement, joint à une très criminelle témérité ; reconnoissant que comme les fous ont quelquefois de bons intervales, les plus sages en ont souvent de très mauvais. Evitons autant que nous le pourrons de si fâcheux inconveniens, & sans nous irriter contre quelque inconvenient que ce soit, prenons l'adversité même, selon le parler proverbial des Arabes, pour l'avant-courriére de la prosperité. Les Atheniens avoient une fête célébre qu'ils nommoient *Oschophorie*, où leurs Sacrificateurs repétoient ces deux termes conjointement, mais à diverses reprises, *ἐλελεῦ*, *ἰοὺ*, pour faire comprendre aux Grecs ce dont toutes les Nations doivent être persuadés, que la joie, & la tristesse se suivent naturellement, & par consequent qu'il faut toûjours se défier de la premiére, & ne prendre jamais l'autre avec trop de chagrin. A la vérité les disgraces de la vie sont bien plus fréquentes, que les satisfactions; & ce n'est pas sans sujet qu'on a dit que pour acquerir la réputation de grand Prophete, il ne faloit qu'annoncer beaucoup de malheurs à venir. Mais puisque ces mêmes malheurs ne se peuvent éviter, étant si fort at-

tachés que nous le disons à la condition de nôtre vie, pourquoi les augmenterons-nous par nôtre impatience, & par un chagrin déraisonnable, puisque Démocrite & assés d'autres les ont notablement diminués en se riant de nôtre foiblesse, & en s'accommodant doucement à tout ce qu'ils ne pouvoient éviter? Un Empereur de la nouvelle Rome qui mourut dans Ephese, & qui se nommoit Theodose Atramitain, fit écrire en grosses lettres sur son tombeau le mot ὑγεία, *sanitas*, pour nous dicter cette belle leçon, ce me semble, Qu'on ne trouve jamais dans la vie un solide repos, ni une parfaite santé de corps & d'esprit, qui sont des biens que le sepulchre seul nous peut donner.

Cedrenus.

Entre les inquiétudes de l'esprit qui sont d'autant plus à craindre qu'elles sont presque inévitables, je ne ferai pas difficulté de mettre ici l'Envie, soit que nous en aions pour les autres, soit que nous soions l'objet de ceux qui sont travaillés de cette passion, & qui souvent nous font beaucoup souffrir. Ce vice de quelque côté qu'on le considére est tellement attaché à nôtre humanité, que les Grecs, selon l'observation d'Aristote, manquent de nom pour exprimer ce qui est opposé à l'Envie; vrai-semblablement à cause qu'elle se rencontre par tout, & son contraire nulle part. Car s'il faloit

2. Ethic. Eud. c. 3.

ſuivre exactement le précepte de Salomon, de ne prendre jamais ſon repas avec un homme envieux, *Ne comedas cum homine invido;* il faudroit ſe réſoudre à une auſterité plus grande pour ce regard, que n'eſt celle des Chartreux, ni celle de ce Philoſophe qui nommoit les rats & les ſouris ſes ſeuls paraſites. L'Envie ſe trouve par tout, & n'eſt jamais oiſive; *Invidia feſtos dies non agit.* S'il arrivoit qu'elle ne rencontrât pas où ſe prendre, elle en ſeroit au deſeſpoir; & ſelon la belle deſcription qu'en donne le Poëte dans le ſecond livre de ſa Métamorphoſe, elle fait de cela même ſon ſupplice: *Prov. c. 23.* *Diogene.*

Sed videt ingratos, intabeſcitque videndo
Succeſſus hominum; carpitque & carpitur unà,
Suppliciumque ſuum eſt.

Quand elle ne pleure pas du bien d'autrui qui s'eſt ſouſtrait à ſa vuë, ce defaut la fait gémir & l'afflige,

Vixque tenet lacrymas, quia nil lacrymabile cernit.

C'eſt ce qui a fait prononcer à Iſocrate que l'envie a du moins cela de bon, qu'elle ſe fait bien du mal, & donne bien de la peine à ceux qui en ſont touchés. L'on ne ſauroit dire ſur la mine triſte & livide d'un Envieux, s'il lui eſt arrivé quelque malheur, ou quelque bonne fortune à un autre; mais l'on peut tenir pour aſſuré que c'eſt l'un des deux. Il y a bien plus, l'Eccle- *In Evag. Enc.*

ſiaſtique nous apprend que l'on voit des perſonnes qui ſe portent envie à eux-mêmes, & que ce ſont les pires de tous les Envieux: *Qui ſibi invidet nihil eſt eo nequius.* Et l'on peut ſe souvenir là-deſſus, qu'on a fort bien comparé cette paſſion à un Ver, qui ronge devant toute autre choſe le bois où il naît, comme l'Envieux ſe ronge & ſe conſume lui-même le premier. La Morale de ces Gentils de l'Inde Orientale qui péſent tous leurs pechés, eſt conforme à celle de Salomon pour la grandeur de celui-ci. Car Mendez Pinto aſſûre qu'ils tiennent l'Envie un ſi lourd & ſi énorme crime, qu'il n'entre pas dans la balance comme les autres. Cependant s'il eſt ſi naturel que nous l'avons préſuppoſé, pourquoi ſe chagriner d'une choſe inévitable? Et n'eſt-il pas plus à propos de rire ſans s'émouvoir du mal que ſe font ceux que l'Envie bourrelle & conſume? Je penſe même qu'on peut entrer dans le ſentiment de cet ancien, qui eût été bien fâché d'être tel, que l'Envie n'eût point trouvé de priſe ſur lui. Si l'Envie eſt un vice de puſillanimité, comme l'enſeigne la doctrine du Lycée, ce qui rend les Vieillards ordinairement plus envieux que les jeunes hommes, elle eſt plus digne de mépris, & de raillerie, que d'un pénible reſſentiment. C'eſt d'ailleurs un ſujet de quelque ſatisfaction pour ceux qu'elle

c. 14. *c. 161.* *2. Rhet. c. 10.*

attaque, de voir que le mérite ſeul l'excite, & que les choſes baſſes & mépriſables ne cauſent jamais d'envie.

Summa petit livor ; perflant altiſſima venti:
Summa petunt dextrâ fulmina miſſa Iovis.

Quoi qu'il en ſoit, pour révenir au parti que je prens d'abandonner les triſtes penſées d'Heraclite, afin de rire agréablement avec Démocrite de tout ce qui ſe paſſe dans la vie; je veux imiter les railleries de ce dernier en me mocquant de lui-même, d'avoir placé la vérité, dont il étoit ſi grand amateur, au fond d'un puits, au lieu de dire qu'elle n'eſt trouvable qu'au Ciel, où il la faut ſeulement chercher, ne ſe rencontrant point ailleurs. Tous les raiſonnemens naturels dont nous nous ſervons ici bas, ne ſont, à le bien prendre, que des fables ingenieuſes; & ce n'eſt pas merveille ſi les anciens Romains ſacrifioient au Dieu Fabulinus en faveur de leurs enfans auſſi-tôt qu'ils commençoient à parler, prévoiant bien que tout ce qu'ils diroient à l'avenir tiendroit plus de l'invention d'une fable divertiſſante, que de la certitude d'une ſolide vérité. Les plus ſerieux axiomes des Philoſophes ne reüſſiſſent & n'agiſſent ſur nôtre ame, (je ſuis contraint de le confeſſer) qu'à la façon des récettes de Charlatans

ſur nos corps. C'eſt une merveille & un pur hazard quand celles-ci operent comme on ſe l'eſt promis ; & tout ce que la plus ſubtile philoſophie nous peut donner, c'eſt je ne ſai quoi de vrai-ſemblable qu'elle veut faire paſſer pour de conſtantes vérités. Ariſtote s'eſt contenté de prononcer que l'homme étoit un animal philomythe ou amateur de la fable, mais il faut l'avouër, nous ne nous repaiſſons preſque d'autre choſe, & nous ſommes toûjours enfans pour ce regard, comme ce Brachmane le reprochoit aux Grecs qu'Alexandre lui avoit envoiés. Le Poëte Martial dit dans une de ſes Epigrammes, qu'à rabatre les mauvaiſes heures de nôtre vie, nous ſommes encore dans l'enfance lors que nous penſons être bien avancés en âge :

L. 6. epigr. 69.

At bene noſtri computentur anni,
Et quantum tetricæ tulere febres,
Aut languor gravis, aut mali dolores,
A vita meliore ſeparentur ;
Infantes ſumus, & ſenes videmur.

Certes il y a plus de raiſon d'aſſûrer au ſujet dont nous parlons, qu'à l'égard des contes fabuleux dont nous entretenons nôtre eſprit tous les jours, nous ne laiſſons pas dêtre dans le foible diſcernement des petits garçons, lors même que le poil blanc & le grand nombre

d'années nous donnent rang parmi les plus vénérables vieillards.

L'on doit pardonner à mon chagrin s'il m'a fait dire quelque choſe en général, qui n'ait pas été agréable à des particuliers. Je proteſte que ce n'a jamais été pour en offenſer aucun, & que j'ai ſimplement ſuivi l'humeur bizarre qui me poſſedoit, dont il n'y a perſonne qui n'ait ſouvent reſſenti combien les ſaillies ſont difficiles à moderer. Elle m'a fait quelquefois paſſer brusquement d'un ſujet à un autre ſelon que ſes caprices ſont violens; & je me ſuis vû reduit au ſtyle concis & coupé, qui lui plait comme lui étant naturel, encore que je n'ignoraſſe pas que c'étoit s'éloigner étrangement de celui qui eſt le plus en vogue aujourd'hui. Mais je ſuis ici du ſentiment du grand Critique Denis d'Halicarnaſſe, qui remarque ſi bien dans la vie d'Iſocrate, que la plus haute éloquence n'eſt pas propre à traiter toute ſorte de ſujets. Car outre que cette égale curioſité de paroles, telle que l'avoit Iſocrate, & cette continuë formation de belles périodes, a je ne ſai quoi de puerile, & qui ſent trop la contrainte que donne l'art des Rhéteurs; c'eſt encore un grand defaut d'aſſujettir la ſentence à la diction, & la penſée au tour de la periode,

comme cet Orateur le pratiquoit contre l'ordre naturel qui veut tout le contraire: *βούλεται δ' ἡ Φύσις τοῖς νοήμασιν ἕπεσθαι τὴν λέξιν, οὐ τῇ λέξει τὰ νοήματα: Sic autem natura fert, ut dictio sententias sequatur, non ut sententiæ dictionem.* La Prose chagrine qui exprime avec impetuosité ce qui se présente à l'imagination, n'a garde de s'asservir aux termes qu'elle emploie; elle est trop serieuse, & sa chaleur est trop promte, pour s'arrêter à un soin de l'école, qui la rétarderoit comme mal placé, quelque curieux & spirituel qu'il pût être: *Omnes in re seria verborum deliciæ, etiamsi non ineptæ, intempestivæ sunt.* Le même Critique soûtient que les pieces d'Eloquence que nous avons d'Isocrate, sont plus propres à être lûës qu'à être prononcées, tant il est vrai que les genres en sont différens; & il se sert pour cela de l'autorité du Philosophe Hieronymus, qui en rendoit cette raison, que les periodes arondies & artistement recherchées de cet Orateur se lisoient véritablement avec plaisir, mais qu'étant prononcées elles ne donnoient pas la même satisfaction, à cause qu'elles n'admettoient pas dans leur ajustement cet air pathetique ou animé qui est si puissant à émouvoir quand on parle. Or les proses chagrines

doivent être comme parlantes, & posseder une force qui se plait bien plus dans la boutade, & dans le desordre, que dans l'agencement. Ceci soit dit pour justifier aucunement la liberté du stile dont je me suis servi.

Mais n'eût-il point été plus à propos d'observer le silence & de me taire, que de débiter tant de choses qui ne peuvent pas récevoir un applaudissement universel. Car si Esope, que quelques-uns rangent au nombre des sept Sages, a fait parler jusqu'aux bêtes: Pythagore d'un autre côté prêchoit l'utilité du silence, enseignant aux hommes de son tems à se taire. Et l'on ne sauroit nier que s'il est desavantageux aux autres animaux de ne pouvoir parler; il nous est encore plus préjudiciable souvent d'avoir cette faculté, quand elle est accompagnée d'une impuissance de langue que nous ne pouvons maitriser, & qui nous rend honteusement ses esclaves. L'on a dit à la gloire d'Epaminondas, que jamais personne ne sût plus, & ne parla moins que lui. L'Espagnol m'apprend que *quien poco habla, poco yerra;* & qu'il est plus dangereux beaucoup de broncher de la langue, que du pied. En effet une seule parole nous peut perdre, sans qu'une infinité d'autres nous puissent servir, ni apporter du

remède à ce qui a été mal dit. Enfin la langue au cœur est bien plus utile, que le cœur sur la langue. Je répons à cette objection, qu'à la vérité l'homme prudent se tait assés souvent de ce qu'il sait, lors que le mal avisé parle de ce qu'il ne sait pas : Qu'après tout néanmoins celui qui s'empêche de parler, ne peut profiter ordinairement qu'à lui ; là où celui qui parle & qui explique ses pensées, peut être utile & à lui, & à plusieurs autres qui l'entendent. Mon dessein n'a pas été aussi de parler inutilement, ni de faire une vaine ostentation de mon chagrin ; *Stultiùs nihil est quàm famam captare tristitiæ :* Et comme l'on a dit du pleurer, *longus fletus aut fictus, aut fatuus :* un chagrin reïteré comme le mien seroit condamnable, s'il ne s'étoit proposé pour but de rendre aux autres le même service, & le même avantage, que j'ai rétiré quelquefois de quelques écrits aussi desinteressés que l'est cette Prose.

Sen. ep. 100.

Quoi qu'il en soit, je l'ai écrite, ou plûtôt griffonnée, *Scripsi*, *seu ut loqueretur Varro, conscribellavi*, dans une intention si pure, qu'elle ne permet pas de m'en repentir. Job m'a appris cette leçon, quand il a prononcé dans son plus grand chagrin, *Non parcam ori meo, loquar in tribulatione spiritus mei, confabulabor*

Nonius Marcel.

cum amaritudine animæ meæ. Et pour ce qui eſt du ſtile dont j'ai uſé, j'ai ſi peu d'inclination à le reformer, quand il me ſeroit poſſible de le faire, que rien ne me plait davantage dans toute cette compoſition, que la façon libre & negligée dont je me ſuis expliqué. C'eſt ainſi que l'amour propre fait affectionner à chacun jusqu'à ſes defauts; & que les productions de l'eſprit ont ſouvent les mêmes charmes qui font eſtimer à des folles meres jusqu'aux vices & aux imperfections de leurs enfans, *Tantus eſt error in omnibus ſtudiis, maximè in eloquentia, cujus regula incerta eſt, ut vitia quidem ſua & intelligant & ament.* Par ce principe flateur & incorrigible Ceſtius diſoit aſſés agréablement dans une Declamation: *Et ego nunc ſcio me ineptam ſententiam dicere; multa autem dico, non quia mihi placent, ſed quia audientibus placitura ſunt.* Il uſe pourtant d'une fauſſe modeſtie, car ſi ce qu'il proferoit ne lui eût fort plû, il ne ſe fut jamais imaginé qu'il eût dû plaire aux autres. Pour le moins n'ai-je pas été importun par la longueur de mon chagrin. Une heure de tems en a toûjours fait connoitre toute l'étenduë. Et je n'ai jamais quitté cette conſidération en écrivant, que le miel même pris avec excés, ſe convertit en une dangereuſe bile:

Sen. l. 4. contr.

Καὶ γὰρ τοῦ μέλιτος τὸ πλέον ἐστὶ χολή.

Peut-être m'eſt-il arrivé de répéter quelque petite choſe que j'avois déja écrite ailleurs, ce que j'évite néanmoins très ſoigneuſement. Je croi qu'en ce cas-là l'on devra excuſer une perſonne qui peut tantôt diſputer à Origine ſa qualité de *ſyntactique* que lui acquit la multitude de ſes compoſitions, ſans tirer de parallele entre leur grand mérite, & le néant de mes petits travaux. Si cette ſorte de comparaiſon n'étoit point odieuſe, je prendrois encore Iſocrate à garand là-deſſus, quand il proteſte quelque part qu'il ne ſera pas difficulté de rédire ce qu'il avoit déjà donné au public, ne devant pas être de pire condition que ceux qui ſe ſervoient de ſes ouvrages précédens. Aſſés de perſonnes ne s'étonneront pas que je m'applique céla: & pour faire voir que je n'impute rien à cet ancien Orateur, voici ſon texte Latin, puisque le Grec importune tant de lecteurs, pour ne rien dire de ce que je fais en faveur de l'impreſſion. *Ineptus enim eſſem, cum alios videam dicta mea mutuari, ſi ego ſolus his, quæ priùs ipſe dixi, abſtinerem.* Tant y a, que puisque les ſacrifices des Muſes ne ſont pas exemts encore aujourd'hui, non plus que ceux des anciens, de l'importunité de quelques mouches, il ſe faut réſoudre au pis aller de mettre ſon plaiſir à leur donner la chaſſe, comme faiſoit une heure le jour cet Empereur Romain,

ep. Iaſ. lib.

dont nous avons déjà dit un mot. Le bec de la plume y peut-être aussi propre, que son stilet ou poinçon. *Suet. in Domit.*

Mon grand âge ne m'êmpeche pas de parler de la sorte, ni le reproche qu'on fit à Domitius Afer, *Malle eum deficere, quàm desinere*. Pendant qu'il me restera autant de vigueur que je m'en sens, pour m'occuper aux petits exercices qui m'ont servi jusqu'ici d'un assés honnête divertissement, je ne fais pas état de les quitter ni d'abandonner non plus leur défense où je croirai qu'ils en auront besoin. Je sai bien qu'il se trouve des gens à qui rien ne peut plaire de ce qui est tant soit peu opposé à leurs sentimens. Les Italiens les nomment fort proprement *Contraponi*, & j'en ai connu d'une humeur si incommode pour ce regard, qu'on les pouvoit soupçonner d'avoir bû toutes les eaux de contradiction dont parle l'ancienne Loi. Mais je ne suis pas plus résolu à souffrir les autres accidens de la vie, que tant de maladies & tant de coups de fortune peuvent causer, que je suis disposé à ne me pas beaucoup émouvoir de ce qui viendra de la part de ceux dont je parle. Les personnes qui mettent la main à la plume négligent tout cela si elles sont sages, aussi bien que celles qui entreprennent quelque voiage doivent être préparées aux crottes, aux vents, à la poussiere, & à *Quint. l. 12. Instit. cap. 11.*

Ep. 96. la pluye. Seneque ne s'eſt ſervi de cette comparaiſon que pour fortifier nos longues années contre ce qui en trouble ordinairement le repos. J'étends cette ſentence jusqu'à ce qui nous peut déplaire dans la petite guerre literaire, *omnia iſta in longa vita ſunt, quomodo in longa via & pulvis, & lutum, & pluvia.*

Or puisque mon deſſein eſt arrété de congédier toutes autres penſées, pour prendre celles qui portent ſinon à la joie, du moins à un rire Abderitain qui en eſt fort voiſin, pourquoi continuerois-je davantage une Proſe, qui ne fait qu'accumuler chagrin ſur chagrin en expliquant les cauſes de chacun?

Πόνος πόνῳ πόνον Φέρει.

Soph. in Aiace. Flagel. *Labor labori laborem cumulat.*

Appliquons y les remédes des plus grands Philoſophes, nous trouverons que ce ſont des remédes lenitifs ſeulement comme nous l'avons dit, & plus propres à pallier le mal qu'à le ſurmonter. Servius Sulpitius ſe voulut mêler de conſoler Ciceron ſur la mort de ſa fille, par une conſidération belle à la vérité, mais qui n'eut pas le pouvoir de modérer la douleur d'un *L. 4. ep. fam. ep. 5.* pere ſi paſſionné. Il lui rapporte dans la lettre qu'il lui écrit, comme à ſon retour d'Aſie allant d'Egine à Megare, & aiant le port de

de Pyrée à droite, au même tems qu'il envisageoit Corinthe à la gauche, il avoit vû ces lieux si célébres dans une déplorable ruine; surquoi il lui ajoûte cette moralité, que puisque des choses si solides trouvoient leur fin, & qu'elles étoient sujettes comme les plus foibles aux dures loix de la Destinée, nous ne serions pas raisonnables de nous fâcher de ce qu'elle ordonne, soit de nôtre fin, soit de celle des personnes que nous aimons le mieux. L'on peut de vérité faire son profit de cela, & d'assés d'autres réflexions qu'il est aisé de former sur ce qui se passe dans le Monde. Je croi pourtant que le plus sûr est d'adhérer à l'expedient que nous avons pris, de régarder tout ce qui s'y voit de l'œil que faisoit Démocrite, plûtôt que de celui de Servius Sulpitius qui en avoit compassion. Ceux qui sauront rire aussi philosophiquement que le premier (j'ajoûte autant que le Christianisme le permet) les conditions de la vie, envisageront sa fin sans crainte, & ne feront que rire de la devoir perdre. Il ne reste plus qu'à rendre de semblables discours effectifs, *& ut quæ fuerunt verba, sint opera.* Et pour témoigner que j'ai quitté tout chagrin, je rapporterai ici ce que j'ai appris au delà les Alpes qu'il faloit faire pour acquerir de la

joie; *Chi vuol' il buon di, vada al barbiero: chi vuole la buona ſettimana, amazz'il porco: chi vuol' il buon meze, vad'al bagno: chi vuol' il buon anno, prenda moglie: chi vuol' il buon ſempre, faciaſi Prete.* Que les Dames ne s'offenſent pas, s'il leur plait de voir limiter à une année par ce vaudeville, le contentement qu'elles ſont capables de donner en mariage; il y a long-tems que nous en avons un François, qui porte qu'une Femme & un Almanac ſont deux choſes qui ne ſont guéres bonnes que pour un an. Mais j'apprehende que cette petite raillerie ne paroiſſe encore tenir trop de l'humeur chagrine. Je m'impoſe donc ſilence, pour ne paſſer pas les bornes que j'ai préſcrites à mon *Feſtus l. 18.* chagrin, *memor Numam Pompilium ſtatuiſſe eum qui Terminum exaraſſet, & ipſum, & boves ſacros eſſe.*



PETIT DISCOURS CHRETIEN DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

AVEC LE COROLLAIRE.



AU

CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Une des plus grandes preuves que nous aions humainement de l'immortalité de nôtre ame, se tire de l'excellence de ses fonctions, comme par tout ailleurs l'essence des choses ne vient guéres à nôtre connoissance que par leurs operations. Je me suis servi de cet Argument dans le Discours que j'ose présenter à Vôtre Eminence. Mais je ne lui aurois pas donné toute la force qu'il peut avoir, & ce seroit un defaut notable de ma part,

ſi vôtre Nom glorieux ne l'autoriſoit, & ſi je n'obligeois les plus incrédules à la réconnoiſſance d'une éternité, par la conſidération de celle que mérite une vertu ſi fort au deſſus de toutes les récompenſes temporelles. Il n'eſt pas beſoin que je rapporte pour cela tant de belles actions, dont la mémoire doit être perpetuelle, puiſqu'elles ſont aſſés connuës de tout le monde qui les admire, & que ce ſeroit ici dreſſer un portail plus grand que le reſte du bâtiment; ou, ſelon le dire d'un Ancien, réciter un Prologue de plus de durée que toute la piéce. J'en ſerois d'ailleurs empêché par le ſilence que vous m'impoſés pour ce regard; qui fait que n'oſant parler de ce que je contemple avec tant de vénération, je traite de l'Immortalité de l'Ame en général, dont celle de Vôtre Eminence nous donne des preuves ſi particuliéres. Un Philoſophe de ce dernier tems a bien eu aſſés d'impieté pour écrire, qu'à moins d'être

fort vieil, fort riche, & Allemand, on ne se devoit jamais expliquer sur cette matiere. Mais comme il ne pouvoit avancer cela qu'avec beaucoup de crime, j'ai pensé que sans posseder aucune de ces trois conditions, il me seroit permis d'en dire mon sentiment : Et que si mon travail pouvoit être de quelque utilité au public, Vous MONSEIGNEUR, *qui lui donnés toutes vos veilles, n'auriés pas desagréable, qu'en vous dédiant celles de quelques nuits, je récherchasse une protection si légitime que la vôtre. Car comme les plus vicieux des hommes ont été de tout tems les plus opiniâtres à vouloir soûtenir la mortalité de nos Ames, parce qu'elle flattoit doucement leur imagination de l'impunité des crimes, dont ils se sentoient coupables : Aussi n'y en a-t-il point qui aient tant d'interêt à contredire une si grande & si dangereuse absurdité, que ceux de qui les vertus héroïques ne peuvent être dignement réconnuës que par des récompenses éternelles. Je*

ſupplie donc Vôtre Eminence, de vouloir régarder favorablement cet écrit, comme celui où je maintiens une vérité qui lui eſt ſi importante; d'y excuſer la foibleſſe de mon ſtile & de mes penſées, par la conſidération de mon zéle; & d'avoir agréable la hardieſſe que je prens, en le lui préſentant, de me dire,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble, très obeïſſant,
& très obligé ſerviteur

DE LA MOTHE LE VAYER.



PETIT
DISCOURS
CHRETIEN
DE
L'IMMORTALITE'
DE L'AME.

UN Philosophe grand ami d'Auguste comparoit les hommes ſtudieux à ceux qui ſe plaiſent aux voiages, l'eſprit des premiers recevant beaucoup de contentement dans la diverſité des ſciences, ainſi qu'à la vuë de quantité de païs différens, où il s'arrête plus ou moins ſelon que ſon inclination le porte; mais ſon opinion étoit qu'il faloit enfin révenir dans le ſein de la Philoſophie, comme en une chere patrie, & au vrai lieu du plus ſolide repos dont nôtre humanité ſoit capable. Ceux qui ont été transportés de plus de paſſion pour cette belle Philoſophie, l'ont conſidérée comme un don du Ciel, tel que

Nic. Dam. in excer. Conſt.

les Dieux n'en pouvoient faire de plus grand aux hommes. D'autres ont ſoûtenu qu'elle étoit le feu que Promethée avoit dérobé là haut pour le communiquer ici bas. Et quelques-uns, comme les Stoïciens, ont paſſé ſi avant ſur ce ſujet, qu'ils ont ſoûtenu qu'elle mettoit leur Sage non ſeulement à l'égal de Jupiter, mais même un peu au deſſus. Ces loüanges exceſſives étoient fondées ſur ce qu'ils croioient que Dieu & la Nature n'avoient fait que commencer en nous ce que la Philoſophie y avoit accompli; & que puiſque nous n'étions hommes principalement que par la raiſon, vû que la forme eſt celle qui donne l'être à toutes choſes, cette Philoſophie qui nous faiſoit joüir de l'uſage de la droite raiſon, achevoit l'ouvrage qui n'étoit auparavant qu'ébauché, & le portoit au point de ſa perfection. La grande opinion auſſi qu'ils avoient de connoitre parfaitement toutes choſes par ſon moien, étoit une des cauſes de ces vaines & ridicules penſées, d'avoir quelque ſorte d'empire, & d'être comme des Dieux parmi le reſte des hommes; parce qu'ils ſe figuroient qu'un Philoſophe poſſedoit plus abſolument tout le monde par ſes notions intellectuelles, que ceux qui en triomphoient par la puiſſance de leurs armes:

& que sa contemplation l'élevoit dans le Ciel au dessus de toutes les Intelligences. Les plus modérés d'entre eux se sont contentés de dire que la Philosophie étoit la souveraine médecine de nôtre ame, qui en ôtoit les déréglemens, & lui donnoit le temperament où consiste sa parfaite santé. Et à la vérité, si on veut nommer des maladies spirituelles, les dépravations qui arrivent aux deux facultés superieures, l'entendement & la volonté; quand celui-là est prévenu de quelques fausses opinions, & celle-ci corrompuë par de mauvaises habitudes: il semble qu'on peut bien dire que la Philosophie speculative, qui promet de nous faire discerner le vrai du faux, & la Morale, qui dit le même à l'égard du bien & du mal, servent à nous guerir, par ce moien, des plus dangereux maux du monde. Aussi est-ce selon cette façon de parler que les Latins ont nommé la folie, *insaniam*, une privation de santé. Mais si nous considérons d'ailleurs que la principale partie de la Médecine, consiste à bien reconnoitre la nature du malade, & que celle de nôtre ame est si inconnuë à la Philosophie, qu'elle ne traite de chose aucune avec tant d'obscurité, nous serons contraints d'avoüer qu'elle mérite mieux d'être nommée pour ce regard Charlatanerie,

que Médecine, & que les Philoſophes n'ont eu guéres moins de vanité en ce dernier Eloge de leur profeſſion, qu'aux précédens. Saint Auguſtin aiant voulu écrire en Philoſophe ſur cette matiere, avouë dans ſes Rétractations, que ſon livre de l'Immortalité de l'Ame étoit ſi obſcur, qu'en beaucoup de lieux il ne l'entendoit pas lui-même. Et Tertullien s'étant jetté un peu auparavant dans cette même carriere, puiſqu'il l'appelloit déjà *palæſtram opinionum*, a plus commis d'erreurs en ſon Traité de l'Ame, qu'en tout le reſte de ſes œuvres, la faiſant corporelle auſſi bien qu'Origine, quoiqu'immortelle, & voulant que nous la tenions de la ſemence de nos peres avec le corps, qui eſt encore aujourd'hui l'héreſie des Abyſſins, comme autrefois des Luciferiens. Ce n'eſt pas qu'il ne ſçût bien que ce ſujet excédoit les bornes de la Philoſophie. Car il nous apprend, avec Diogenes Laërtius, qu'Heraclite après y avoir bien penſé, prononça qu'il n'y avoit pû rien comprendre. Il reconnoit que perſonne ne peut démontrer la nature de l'Ame que ſon Créateur. Et il eſt d'opinion que ſi quelques Philoſophes en ont bien parlé, ç'a été ſeulement par une heureuſe ignorance, & par une félicité aveugle, comme il arrive à ceux que la tempête

Lib. 1. cap. 5.

jette heureusement dans le port. Mais avec tout cela, & nonobstant qu'il eût de si sages précautions, il n'a pas laissé de tomber dans les inconveniens que nous venons de rémarquer; & nous pouvons dire qu'il nous a plus instruits de la foiblesse humaine par ses fautes, que de l'essence de l'ame par tout ce qu'il en a écrit. C'est ce qui m'a toûjours fait penser qu'on n'en pouvoit parler avec trop de soumission, & que le plus sûr étoit d'en remettre la décision aussi bien que des articles de la Trinité, de l'Incarnation, de la Résurrection des corps, & du pêché Originel, à ce que nos Ecoles Chrétiennes en ont déterminé. Car puisque S. Augustin est d'avis que nous tenions plûtôt de la Réligion les plus assurés préceptes de la Morale, que de la Philosophie, pource qu'elle rend toutes choses problematiques, au contraire de la Foi qui ne nous donne rien que de certain; n'est-il pas bien plus à propos, & plus avantageux, de croire par son moien l'Immortalité de l'Ame, que de l'assujettir aux doutes de la raison humaine. Il y auroit même peut-être quelque chose de déraisonnable en cela, n'étant pas du cours ordinaire de la Justice qu'on se la rende à soi-même, ni qu'une personne prononce sur son propre fait. Pourquoi l'Ame seroit-elle donc-

Lib. 18. de Civit. Dei. c. 41.

juge d'elle-même ? Et où peut-elle être mieux renvoiée qu'au tribunal de ſon Créateur ? Ce même grand Docteur de l'Egliſe nous apprend en un autre endroit, qu'Arceſilaus, Auteur de la ſeconde Academie, n'avoit établi l'incomprehenſibilité de toutes choſes dont ſes Sectateurs firent profeſſion, que pour s'oppoſer à la dangereuſe doctrine de Zenon, qui enſeignoit dogmatiquement la mortalité de l'Ame. Ce n'eſt pas, dit-il, que ces Academiciens fuſſent aſſurés de ſon immortalité, mais ils prévoioient fort bien les mauvaiſes conſequences d'une opinion qui alloit perdre la ſocieté des hommes. Le zéle de ce Philoſophe Païen peut-être imité par un Chrétien, non pas en établiſſant une ſi générale irréſolution qu'étoit la ſienne, mais en ſe défiant des forces de nôtre raiſon ſur une matiere ſi importante, & en ſe remettant aux Oracles du Ciel, & aux certitudes de la Foi, d'où nous tirerons plus de ſatisfaction, que de tous les axiomes de la Philoſophie.

L. 3. cont. Acad. cap. 18.

Ces conſidérations m'avoient fait croire que je me pouvois bien paſſer d'écrire ſur le ſujet du préſent diſcours, vû mêmement que depuis peu, des perſonnes dont la doctrine & l'éloquence me ſont de très grande conſidération, nous en avoient donné des Traités qui

peuvent merveilleuſement inſtruire, & où je reconnois avoir beaucoup appris en mon particulier. Mais puisque ceux à qui les reſpects d'honneur & les devoirs d'amitié donnent toute puiſſance ſur mes volontés, m'ont témoigné qu'ils déſiroient abſolument que je leur miſſe ſur le papier les ſentimens dont je me ſuis quelquefois expliqué de bouche avec eux: J'aime mieux faillir ſelon mon jugement par une ſi téméraire entrepriſe, que de reſiſter incivilement au leur, & de manquer d'obeïſſance en les refuſant. En effet, je trouve plus de difficulté à les mécontenter ſur cette demande, que je n'eſpere d'en rencontrer en y ſatisfaiſant, quelque étonnement qu'elle me donne; la honte de demeurer court en ce qu'ils attendent de moi, l'emporte ſur la rétenuë que je devrois avoir; & je me perſuade qu'ils ſeront aſſés équitables, ſi la charge ſe trouve plus grande que mes forces, pour avouër que je n'ai failli qu'en la récevant de leur main, & qu'au moins ne ſuis-je pas coupable par élection. Le chemin d'ailleurs que je, me propoſe de tenir, ſe trouvera ſi différent de celui des autres, qu'il ne ſera peutêtre pas inutile d'avoir fait voir, qu'avec un bon deſſein on peut arriver à un même but par des voies aſſés diſſemblables; laiſſant le

jugement de la plus courte & de la plus commode à ceux qui ont droit d'en décider. Car au lieu qu'on a tâché jusqu'ici, ce me semble, de prouver l'Immortalité de l'Ame avec toute sorte d'érudition & d'ornement, mon opinion est qu'on y doit proceder avec une grande soumission, & que la pieté y est plus réquise que la science. Au lieu, qu'on s'est promis de forcer les plus incrédules à la réconnoissance d'une vérité si importante, par la seule puissance de nôtre raison, je croi qu'il vaut mieux avouër ingénument sa foiblesse, & la captiver doucement sous l'obeïssance de la Foi; sans rien omettre néanmoins de ce qu'on peut tirer davantageux par le discours de cette même raison, pour la justice d'une si bonne cause. Et au lieu que les autres ont dressé de fort grands & doctes commentaires sur cette matiere, je me restreindrai à un fort petit traité, pour le rendre par là, s'il m'est possible, de plus d'usage. Nous verrons pour cet effet en sa premiére partie sommairement quelle a été l'opinion d'Aristote touchant l'Immortalité de l'Ame, puisque sa doctrine est aujourd'hui de si grande autorité dans les Ecoles Chrétiennes, qu'il y en a, qui font quelque conscience de s'en départir. La seconde expliquera de même ce

qui

qui s'en peut dire hors des termes du Lycée, & combien ſont plus puiſſans les argumens qui établiſſent l'Immortalité dont nous parlons, que ceux qui ſemblent la détruire. Et nous montrerons en la derniére, la néceſſité d'avoir recours à une lumiere d'enhaut, dans les profondes ténébres dont il a plû à la Providence divine d'environner nôtre humanité.

Si j'avois à uſer d'une plus grande Préface, ce ſeroit pour prier ceux qui auront aſſés de loiſir pour prendre ici communication de mes penſées, de les interpréter auſſi favorablement que je les leur débiterai innocemment, & de ne vouloir pas recevoir de la main gauche, comme diſoit un Ancien, ce que je leur préſente ici de la droite. Je n'avancerai rien dont je ne ſois tout prêt de me dédire à la premiére connoiſſance qu'on me donnera de ma faute. Aux choſes mêmes où il eſt permis de conteſter, je m'éloigne le plus que je puis de l'opiniâtreté. Et je renonce en celle-ci à tout ce qui pourroit donner le moindre ſcandale à la pieté d'un Lecteur. A la vérité, je le ſouhaiterois fort de la condition que le demande un certain C. Lucilius dans Ciceron, qu'il ne fût ni des plus ſavans, ni auſſi ignorant tout-à-fait. Car comme il eſt fort difficile que des matieres Scholaſti-

ques, telles que celle qui ſe préſente, puiſſent être aſſés entenduës (dans nôtre langue principalement où il ſeroit peut-être à déſirer qu'on les traitât le moins) par ceux qui n'ont nulle diſcipline; auſſi doit-on appréhender les hommes d'un profond ſavoir, quand on ſe mêle d'écrire ſur de tels ſujets, avec ſi peu de naturel & d'acquis que je vai faire; quoi que cette grande humanité que donne ordinairement la grande connoiſſance, tempére quaſi toûjours la ſévérité de leur jugement.

Depuis que S. Thomas, après Albert le Grand ſon maitre ſe fût donné la peine d'accommoder à nôtre Réligion autant qu'il ſe pouvoit, la doctrine d'Ariſtote, elle a regné avec un ſi grand empire dans toutes les Univerſités, qu'on a vû depuis peu des Arrêts donnés pour celle de Paris, qui défendent d'y enſeigner la Philoſophie ſur d'autres principes que ceux du Lycée. J'ai vû des Rélations, qui portent, que jusqu'à Samarcand, qu'on dit être aujourd'hui la ville capitale du Roiaume d'Usbec, & l'Univerſité du grand Mogol, on y lit publiquement les Livres de ce Philoſophe, qu'ils ont traduits en langue vulgaire. C'eſt avoir bien changé de condition, depuis le tems qu'on les brûloit publiquement com-

Bergeron Traité de Tartares.

me pernicieux à l'Etat & à la Réligion, ce qui
avint ſous le regne de nôtre Roi Philippes
Auguſte. Tous les Peres de la primitive Egli- *Rigordus.*
ſe étoient pour le Platonisme. Saint Am- *In Offic.*
broiſe & Origene trouvent qu'Ariſtote eſt bien
plus à craindre qu'Epicure. Et S. Gregoire *Contr.*
de Nazianze déteſte le Péripatétisme, comme *Celſ.*
déſtructeur de la Providence Divine & de
l'Immortalité de l'Ame. Si eſt-ce que ſes Pro-
feſſeurs ont ſi bien fait depuis ſept cens ans
qu'à la mode des Ottomans, qui ne laiſſent
vivre aucun de leurs freres, ils ont ſupprimé
toutes les autres Sectes, & ont rendu la leur
maitreſſe abſoluë de l'Ecole. Car encore que *Baron.*
les Carpocratiens & Theodoſiens euſſent été *lib. 3.*
condamnés d'héréſie pour avoir adoré Ariſto-
te: les Théologiens de Cologne ne laiſſérent *Agrippa*
pas de le nommer Précurſeur de Jeſus-Chriſt, *Van. ſc.*
aux choſes naturelles, comme S. Jean Bapti- *c.52. p.95.*
ſte l'avoit été en ce qui touchoit la Grace.
Henri d'Aſſia oſa bien le faire auſſi ſavant
qu'Adam nôtre premier pere. Et Georges
Trapezunce a composé un livre des confor-
mités de ſa doctrine avec celle de la Sainte
Ecriture. C'eſt ce qui me fait croire qu'il
faut commencer par l'examen de ce qu'A-
riſtote, & ceux de ſa famille qui ſont
démeurés dans les purs termes du Péri-

patétisme, ont pensé de l'Immortalité de l'Ame.

Il est certain que si l'on veut considérer separément quelques passages d'Aristote, & prendre droit par ce qu'il écrit en quelques lieux, même où il traite cette matiére expressément; on sera contraint d'avouër qu'il
Cap. 3. l'a prononcée immortelle. Car au second livre de la Génération des animaux il distingue manifestement les trois Ames, végetante, sensitive, & intellectuelle; ajoûtant qu'il n'y a que cette derniere qui vienne du dehors de la
Cap. 3. matiére, & qui soit divine. Au troisiéme livre de l'Ame, où il traite de l'intellect agent, il le nomme en termes exprès, separé de la
Cap. 3. matiére, immortel, & perpetuel. Le texte dix-septiéme du 12. livre de sa Métaphysique est quasi aussi formel, n'étoit que ce, qu'il en dit n'est qu'en forme de proposition, &
Cap. 11. non pas de résolution. Et la question qu'il fait au premier livre de sa Morale à Nicomachus, si les defunts ont quelque sentiment des bonnes ou mauvaises fortunes de leurs amis vivans, concluant qu'ils en sont touchés si légérement, que cela ne peut en rien altérer leur béatitude, suppose nécessairement l'immortalité de l'Ame, puisque les morts ne peuvent autrement avoir cette connoissance.

Je laiſſe donc à part les diverſes interprétations que donnent à tous ces paſſages ceux qui croient qu'Ariſtote a tenu l'Ame mortelle, diſant tantôt qu'il n'a pas entendu parler d'une forme particuliére, mais d'une générale où tout ſe reünit, que les uns, comme Averroës, veulent être l'Intelligence du premier Mobile qui eſt Dieu; les autres, comme Avicenne, celle du dernier Ciel de la Lune; tantôt qu'il a craint la ciguë de ſon maitre Socrate, n'aiant pû même éviter le banniſſement; ce qui l'a fait parler ſelon la créance du peuple, & les opinions reçuës, qu'il jugeoit trop dangereux de heurter. Mais je ſoûtiens qu'en quelque façon que ces textes ſe doivent entendre, il faut avoir plus d'égard à ce qui reſulte du Syſteme entier de ſa Philoſophie, & aux conſequences néceſſaires de ſes principes univerſels, qu'à ce qu'il peut avoir dit en quelque lieu particulier. C'eſt ainſi que Ciceron ſe moque de quelques fort belles & vertueuſes ſentences d'Epicure ſur le ſujet de l'honnêté, & de la douleur, maintenant qu'il ne faut nullement s'arrêter à de tels propos, mais bien plûtôt prendre garde à ce qui s'enſuit infailliblement de la doctrine de celui, qui mettoit le ſouverain bien en la volupté; *quaſi ego id curem*, dit-il, *quid ille*

Lib. 2. & 5. *de fin.*

aiat, aut neget: illud quæro, quid ei, qui in voluptate summum bonum putat, consentaneum sit dicere. Il le compare pour cela dans ses Tusculanes à C. Gracchus, qui donnoit au peuple toutes les finances de l'Etat, au même tems que ses harangues au Senat ne parloient que du bon ménage des deniers publics. Et en un autre endroit il traite de même Métrodorus, qui discouroit peu convenablement à ses principes voluptueux, avec cette belle sentence, *acutè disputantis illud est, non quid quisque dicat, sed quid cuique dicendum sit videre.* Or est-il que si nous considérons bien les principes Physiques & Métaphysiques d'Aristote, nous les trouverons incompatibles avec l'Immortalité de l'Ame, Car on ne peut pas nier qu'il n'ait posé l'éternité du monde si constamment, qu'Alexandre Aphrodisien disoit, que c'étoit celle de toutes ses maximes qui lui plaisoit le plus, parce qu'il ne s'en étoit jamais departi. Il n'est pas moins certain dans sa doctrine, que la Nature n'admet point l'infinité, ou, qu'il n'y a rien qui soit actuellement infini dans le monde; ce que Simplicius trouve si véritable, qu'il a remarqué que nous ne pouvions pas même concevoir cette infinité, *nisi sub ratione finita*, & en lui donnant quelque sorte de limites. Cela supposé,

Lib 5. Tus. Quæst.

Comm. de Nat. d.

l'Immortalité des Ames ne peut pas ſubſiſter, pource que les générations étant infinies dans l'éternité du monde, ſi les Ames ſont immortelles, elles ſeront actuellement infinies. Quelques-uns ont eu récours là-deſſus à je ne ſai quelle unité d'entendement & d'Ame univerſelle, à laquelle ils veulent, que toutes les autres ſe reüniſſent, afin d'éviter cet infini actuel, que le Péripatétisme ne peut admettre. D'autres ſe ſont voulu ſervir d'une Métempſycoſe à meme fin, non pas à la vérité telle que celle de Platon & de Pythagore, puisqu'Ariſtote s'en eſt moqué ſi expreſſément : mais d'homme à homme ſeulement ſelon Porphyre, & dans les termes de nôtre pure humanité. Il y en a qui ont voulu dire que l'infinité qu'Ariſtote a reprouvée, n'eſt que pour les choſes materielles, & non pas pour les autres, telles que ſont les Ames humaines. Mais ce ſont des ſolutions qui ſont ſujettes à des diſputes ſans fin, & où, comme parle l'Ecole, il y a trop d'inconveniens à dévorer. De ſorte que Saint Thomas avouë lui-même, qu'il ne ſait pas ce qu'eût pû répondre Ariſtote à une ſi importante objection. D'ailleurs, la propre définition de l'Ame, qui porte qu'elle eſt l'acte d'un corps organique, ſe trouvera tout-à-fait vicieuſe, ſuppoſant

ſon Immortalité. Car le tems de ſa conjonction avec le corps eſt de nulle conſidération à l'égard de celui de ſa ſéparation, qui eſt de toute l'éternité. Cet état dernier auquel elle demeurera ſeparée lui doit donc être réputé naturel, & l'autre de ſon information du corps ſeulement accidentel. Quelle apparence, cela étant, de vouloir définir une choſe par ce qui ne lui eſt qu'un accident; & qui ne voit qu'Ariſtote ſeroit le plus ridicule des hommes, s'il avoit voulu faire paſſer pour bonne une telle définition? Il eſt encore conſtant que dans ſa doctrine les formes ne ſont point les plus anciennes que le composé, ou que le ſujet qu'elles informent. L'Ame donc, ſoit qu'elle ait été créé ou engendrée, ne peut pas être immortelle, puiſqu'elle a eu un commencement. Parce que ſelon les Elemens de ſa Philoſophie, ce qui eſt éternel à l'égard de ſa fin, l'eſt encore dans ſon origine; & toute la derniere partie de ſon premier livre du Ciel, eſt emploiée à montrer, qu'une choſe incorruptible n'a point été engendrée; comme au contraire, tout ce qui a eu commencement doit finir, ſans avoir jamais excepté l'Ame dont nous parlons. En vérité, ce ſont des ſuites de tout le corps de ſa ſcience ſi néceſſaires, & des conſequences ſi attachées à ſes

principaux axiomes, que qui les examinera ſans partialité, (ce qui n'arrive guéres à la plûpart des Scholaſtiques, qui veulent en toute maniere le décharger de cette impieté) il ne ſera pas grand conte des paſſages que nous avons dit qui établiſſoient l'Immortalité de l'Ame. Eſt-il vrai-ſemblable, s'il l'eût cruë, qu'il n'eût rien dit de toutes les choſes qui arrivent après la mort, comme ſont les récompenſes & les peines que la vertu ou le vice nous promettent, & de tant d'autres dont il ſavoit que Platon avoit diſcouru, & qu'il étoit en effet obligé d'expliquer; ſe moquant au contraire de Solon, qui avoit mis la félicité de l'homme après ſa mort, auquel tems il aſſure qu'il n'y a plus ni bien ni mal à eſpérer pour lui? Y a-t-il apparence qu'il n'eût point parlé de l'Ame ſeparée dans ſes livres de Métaphyſique; auſſi bien que des autres ſubſtances dépouïllées de la matiére, qu'il y a toutes conſidérées comme en leur propre lieu? C'eſt une choſe véritablement bien difficile à s'imaginer; & c'eſt vrai-ſemblablement ce qui convia ce Citadin Venitien, à faire vœu dans une extrémité de maladie, de lire Platon publiquement à Paris deux ans entiers, pour y établir, s'il eût pû, une doctrine qu'il jugeoit beaucoup moins contraire à

L. 1. Eth. cap. 10. & l. 3. cap. 6.

nôtre Réligion que la Péripatétique. On pourroit attribuer cela à quelque équipée d'esprit, mal-traité de la fiévre, ou de la fortune, si le Sieur du Fresne nôtre Ambassadeur ne lui donnoit la qualité dans une de ses lettres, de gentil personnage, d'homme de moiens, & de bon Catholique, priant le Secretaire d'E-

Lib. 4. pag. 354. tat à qui il écrit, d'obtenir pour lui du feu Roi la permission de cette lecture publique, afin qu'il pût se mettre en chemin avec l'Ambassadeur Priuli, qui étoit prêt de venir en France. Mais il n'est pas besoin d'étendre plus loin ces considérations, puisqu'on peut voir ce qu'ont écrit là-dessus ces deux grands adversaires, Pomponace, & Niphus, il y a plus de cent ans. Surquoi il faut être averti de mettre entre les rêveries de Postel, qu'on sait avoir eu de fort dangereux intervalles d'esprit, ce qu'il a osé dire, que le premier ne s'étoit engagé dans cette dispute, que pour complaire à un Souverain Pontife, dont il parle en de

Lib. 1. de orb. concord. très mauvais termes. Car la vérité est, que tout au contraire le dernier fut choisi par le Pape Leon X. à qui il dédie son Ouvrage, & de qui Postel entend parler, pour l'un des plus savans de son tems, & des plus capables de défendre un parti autant qu'il étoit soûtenable. Aussi faut-il avouër qu'il a fait tout

ce qui ſe pouvoit, en faveur d'une cauſe qui récevoit de ſi grands deſavantages dans les termes du pur Péripatétiſme dont ils avoient convenu. Pomponace le gauſſe là-deſſus, diſant qu'il avoit imité un Médecin de Milan, qui ordonna qu'on mit dans un bain de toutes les herbes d'un pré, ſe promettant qu'il s'y en trouveroit quelqu'une propre à guérir ſon malade ; & qu'il s'étoit ſervi de même de toute ſorte d'argumens, pour foibles & ſophiſtiques qu'ils fuſſent, afin de voir ſi l'on ſe contenteroit de quelqu'un. Le bon eſt, qu'il n'étoit queſtion, que de l'opinion d'Ariſtote, laquelle en tout cas ne peut pas être plus préjudiciable à la vérité, que ce qu'il a écrit de l'éternité du monde, ou de la quinte-eſſence des Cieux, dont on ſe moque dans les Colleges. Et je ne me puis aſſés étonner de la peine qu'on s'eſt voulu donner pour ſauver ſes contradictions, & pour le faire parler mieux ſur ce ſujet, qu'il n'a fait en tant d'autres de très grande importance, Mon intention n'eſt pas de rapporter ici toutes les fautes qu'il a commiſes dans chaque ſcience, puiſque beaucoup de perſonnes en ont déjà composé des Livres entiers; auſſi que je reſpecte ce grand homme, autant qu'on ſauroit faire, aux choſes qui ne heurtent point

la pieté. Je trouve que ses mécomptes en ce qui regarde l'Astrologie & la Géographie, sont excusables, puisque le Ciel ni la Terre n'étoient pas si connus de son tems, qu'ils ont été depuis. Et s'il s'est abusé dans l'Anatomie, comme c'est une chose visible, ou dans quelqu'autre partie de la Philosophie, il me semble que ses erreurs mêmes méritent du respect, tant elles font paroitre de force & de grande portée d'esprit. Mais en ce qui touche la conscience, & qui interesse la Réligion, je doute fort qu'on puisse tenir son parti, sous quelque prétexte que ce soit, sans faire un notable préjudice à nos Autels. Car ne sait-on pas qu'il a nié ouvertement la Providence divine aux choses sublunaires; qu'il a fait Dieu un Agent nécessaire, dont les actions n'avoient nulle liberté; & que hors de ce petit nombre qu'il met d'Intelligences, il se moque de tous les Demons du Platonisme, & de toutes nos Hierarchies spirituelles? Les peines des damnés, aussi bien que les récompenses des bien-heureux, lui sont autant de fables. La Réligion passe dans sa Politique pour un art de regner & de tenir le peuple dans son devoir; d'où vient qu'il fait respecter un Bacchus & un Priape, comme la plus sainte divinité, pource que le tout étant d'inven-

tion humaine, il ſert également à l'Etat. Les Prophetes, les Pythoniſſes & les Sybilles, ſont des perſonnes qu'une pure melancholie domine, & rien plus. Bref, ſa profanation eſt ſi grande aux choſes mêmes de la Morale, qu'il fait du vice vertu, & de nos vertus, comme ſont la miſéricorde, & la pudeur, des vices. N'enſeigne-t-il pas les pechés contre Nature, afin d'éviter la trop grande multitude de Citoiens; & n'ordonne-t-il pas pour ce même effet, non ſeulement l'extermination des perſonnes mal compoſées de nature, mais encore l'expoſition des enfans qui ne feront que de naitre; ou, ſi cela ſemble rude aux parens, les breuvages qui procurent l'avortement de l'Embryon avant qu'il ſoit animé. Certainement ce ſont toutes propoſitions qui ne ſont pas moins ſcandaleuſes, ni dangereuſes, que celle de la mortalité de l'Ame: & je ne ſai pourquoi après qu'Alexandre Aphrodiſien, le plus célébre de tous ſes Interpretes, & tant d'autres après lui, comme deux Saints Gregoires, Leſcot, Caïetan, & Simon Portius; ont avoüé qu'elle étoit du tout néceſſaire par la doctrine de ce Philoſophe; l'on ne s'eſt pas contenté de noter en cela ſon impieté, comme au reſte que nous venons de remarquer, ſans exciter de ſi grandes conteſtations.

Car quant aux textes qui démentent ſes principes, c'étoit aſſés mettre l'honneur de la ſcience à couvert, de dire qu'il les avoit écrits, par des conſidérations d'interêt, & du tems, qui ne lui permettoit pas d'en uſer autrement. *Opuſc. 16.* Saint Thomas aſſure avoir vû un traité de lui, intitulé de l'Ame ſeparée, dont il n'eſt pas dit un mot dans tout ce qui nous reſte de ſes œuvres. *In Spec. Aſtron. de lib. lic. & illic.* Albert le Grand veut qu'il en ait envoié un tout contraire à ſon diſciple Alexandre, dont l'inſcription étoit de la mort de l'Ame. Si l'un & l'autre eſt véritable, dequoi il y a grand ſujet de douter, bien que les témoignages en ſoient de grande autorité, on peut aiſement remarquer le génie d'Ariſtote, qui varioit ſelon le lieu, le tems & les perſonnes, ſe contentant d'avoir poſé ſes Maximes générales, & que ſes véritables ſentimens fuſſent connus par ceux qui les ſauroient tirer des principes de ſa Philoſophie.

Ceci ſuffira donc ſur un ſujet qui a déjà exercé deux ſi notables Athlétes dans l'enclos du Lycée. Sortons-en maintenant, & nous mettons dans une plus noble carriere, où la raiſon fera mieux ſon opération ſelon ſa portée, n'étant plus aſſervie à une Secte particuliere.

La premiere de toutes les queſtions ſur

quelque matiere que ce ſoit, eſt celle qui demande, ſi la choſe eſt, pource que ce ſeroit vainement, que l'on paſſeroit aux autres, ſi elle n'étoit auparavant décidée. Or il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont eu ſi peu d'ame, qu'ils ont oſé prononcer qu'il n'y en avoit point du tout, & que tout ce qu'on en diſoit venoit d'une fauſſe imagination, & reſſembloit aux réveries d'un fébricitant. Ciceron montre au premier Livre de ſes Tuſculanes, que Dicearchus étoit de cette folle opinion, aiant fait trois Livres de quelques propos tenus entre des hommes doctes en la ville de Corinthe ; au ſecond & troiſiéme deſquels il introduiſoit un certain vieillard Pherecrates, de la lignée de Deucalion, qui aſſuroit que l'Ame n'étoit rien qu'un nom vain & une pure illuſion, *nihil eſſe omnino animum, & hoc eſſe nomen totum inane, fruſtráque animalia & animantes appellari.* Il parle un peu après de trois autres Livres du même Auteur, appellés Lesbiaques, parce qu'ils contenoient des diſcours tenus en la ville de Methelin, qui rendoient encore l'Ame mortelle. Le Philoſophe Sextus rapporte cette même réverie de Dicearchus, qu'il dit avoir été Meſſenien, & parle aſſés douteuſement, ſelon ſa profeſſion, de l'exiſtence de l'Ame en un

L.2.Pyrh. hyp. c. 5. & l. 3. c. 23.

Diogen. Laërt. l. 9. in eius vita. autre endroit. Protagoras n'en pensoit pas autrement, puisqu'il vouloit qu'elle ne fût rien plus que les sens. Et s'il y en a eu d'assés impies pour nier qu'il y eût quelque sorte de Divinité, ce n'est pas merveille qu'il s'en soit trouvé qui n'aient pas mieux pensé de l'Ame; & qu'on ait ignoré la créature, n'aiant pas réconnu le Créateur. D'autres prenant le contrepied de ceux-ci, comme Epicharmus, ont attribué un Entendement & une Ame à toutes les substances qui avoient quelque dégré de vie. *S. Aug. l. de du. an. c. 12.* Les Manichéens au lieu de nous ôter l'Ame nous en donnoient deux, l'une bonne que nous tenions de Dieu; l'autre mauvaise, de celui qu'ils faisoient Auteur de tout mal. Et leur impieté rustique, comme l'appelle Saint Augustin, *Lib. 2. de mor. Man. c. 17.* fit qu'ils nommèrent les plantes des animaux raisonnables, dont on ne pouvoit rompre une branche sans courir fortune d'être homicide. Les uns & les autres ont manqué si visiblement de sens, ou de chatiment, qu'il ne seroit pas grand besoin de s'amuser à réfuter leurs erreurs, quand même nous ne le ferions pas dans la suite de ce discours, où tout ce que nous dirons pour l'Immortalité de l'Ame servira de conviction contre eux.

Si nous voulions aussi nous arrêter à la seconde

conde queſtion touchant ce qu'eſt l'Ame, & en rapporter toutes les opinions différentes, avec les réponſes ſur chacune, la choſe iroit à l'infini, & ſans beaucoup faire pour nôtre principal deſſein, nous travaillerions contre celui que nous avons pris dès le commencement d'être fort courts. Democrite & Leucippus la compoſoient de feu; Diogene d'air; Thales d'eau, & Empedocle des quatre Elemens enſemble. Alcmeon la faiſoit de même ſubſtance que les Aſtres; Ariſtote la nomme Entelechie, qui eſt une autre quinte-Eſſence; Epicure veut qu'elle ſoit une union d'atomes, ou de petits corps ronds & inſectiles; & Platon, comme ſavant aux Mathématiques, lui donne un principe d'Arithmetique, comme au corps de Géometrie, la définiſſant un nombre qui ſe meut de lui même. C'eſt ainſi que chacun conçoit les choſes, & en parle ſelon ſes études précédentes, par la violence de cette coûtume dont Ariſtote ſe plaint au dernier chapitre du ſecond livre de ſa Métaphyſique. Pour cela Galien, comme Médecin, veut que l'Ame ne ſoit autre choſe qu'un temperament, le Muſicien Ariſtoxenus l'appelle une harmonie, afin de ne ſe pas éloigner de ſa profeſſion, dit Ciceron, & ceux qui ont philoſophé plus hautement, en ont

Ariſt. l. 1. de an. Diogen. Laërt. in Epic.

Heſ. III. in eius vita.

1. Tuſc. q. Epiſt. 120.

fait une particule de Dieu, comme Seneque en l'une de ses Epitres, quoiqu'il ne soit pas toûjours semblable à soi-même pour ce régard. Euripide même & Epictete ont osé dire qu'elle est un Dieu; Jamblichus assure le même; soit, dit-il, que Hermotinus ait été Auteur de cette pensée, ou Anaxagoras; & les Romains lui consacrèrent une Chapelle dans leur Capitole, comme nous lisons dans Tite-Live. Finalement, je pourrois coucher ici une infinité de définitions de l'Ame, chacun en aiant donné une à sa mode, & rapporter beaucoup d'autres pensées de Philosophes là-dessus, dont Macrobe s'est voulu souvenir dans le quatorziéme chapitre du premier livre de ses Commentaires sur le songe de Scipion. Mais je croi qu'il suffit de dire avec Lactance, que comme les Philosophes n'ont pû encore convenir de son essence, il n'y a pas grande apparence qu'ils s'en accordent jamais.

Lib. 2. cap. 8. *Prot. cap. 8.* *Dec. 3. l. 2. & 3.* mentis ædes. *Lib. de Opif. Dei c. 17.*

Il n'y a pas moins de contestation entre eux pour le lieu de l'Ame; car encore qu'elle anime tout le corps, & que pour cela Xenocrate disciple de Platon ait crû qu'elle y étoit également diffuse par tout; si est-ce que la plûpart de ceux qui en ont écrit, lui ont donné un siége particulier, où elle résidoit par

Lact. 16. cap. 16.

éminence, & où elle exerçoit ſes principales & plus nobles fonctions; de la même ſorte, à peu près, que les Intelligences Péripatétiques, encore qu'elles meuvent toute leur ſphére, ne laiſſent pas d'y être comme attachées en un lieu certain & défini. Or il n'y a quaſi partie du corps qui n'ait été aſſignée pour être ce lieu choiſi & déterminé. La tête n'a guéres d'endroits où l'on n'ait voulu la placer. Tous les ventricules, & toutes les membranes du cerveau ont été choiſies ſéparément par quelques-uns. Straton ſurnommé le Phyſicien la logeoit entre les deux ſourcils, par une façon de philoſopher aſſés plaiſante, quoique ſourcilleuſe. Et nous voions Xerxes en colere dans Herodote contre un certain Lydien, dont le diſcours lui avoit déplû, le ménacer qu'il lui fera connoitre que l'Ame de l'homme a ſa principale demeure dans les oreilles. Ariſtote & beaucoup d'autres après lui l'ont miſe au cœur: mais pource qu'il a diverſes cavités, & qu'il contient en ſoi des eſprits, des veines & des artéres, l'on s'eſt encore partagé là-deſſus. Epicure après Parmenide veut que ſon vrai ſejour ſoit dans toute la poitrine, d'autres dans le diaphragme, quelques-uns dans l'intérieur du foie, & Empedocle dans toute la maſſe ſan-

Ariſt. 8. Phyſ. c.10.

Lib. 7.

guinaire, aiant été ſuivi par les Poëtes, qui font répandre l'Ame avec le ſang, ſelon cette *Leu. c. 17.* façon de parler, dont l'Ecriture ſe ſert quand elle defend aux Iſraëlites de manger du ſang d'aucun animal, parce que c'eſt le ſiége de l'Ame. La doctrine des Ecoles la plus reçuë l'établit de ſorte dans tout le corps, qu'elle ne laiſſe pas d'être toute entiére en chaque partie, pource que n'étant pas une ſubſtance partageable, ſi elle n'eſt ni corporelle, ni composée de parties, il faut néceſſairement qu'elle ſoit toute entiére par tout où elle eſt, ſuivant la nature de tout ce qui eſt inſectile, qui ne peut être nulle part qu'avec ſa totalité. Et néanmoins tant s'en faut, qu'en bonne Philoſophie l'Ame ſoit en aucune des parties du corps, que le corps entier eſt dans l'Ame, comme Ariſtote l'enſeigne au premier livre de cette matiére, chapitre dernier, Porphyre en ſa trente-deuxiéme Sentence, & tous ceux qui ont commenté cet endroit. Mais la commune façon de parler nous impoſe en cela, auſſi bien que les conceptions vulgaires, quand elles nous font penſer que l'Ame ſoit faite pour le corps, au lieu qu'à parler exactement, c'eſt le corps qui eſt fait pour ſervir d'inſtrument à l'Ame, les moindres choſes étant toûjours ſubordonnées dans la nature

aux plus grandes, ſelon la même doctrine ſur le premier livre des Parties des Animaux, chapitre dernier.

Voilà ce que j'ai crû devoir rapporter ſommairement des queſtions qui ſe font de l'Ame, ſi elle eſt, ce qu'elle eſt, & où elle eſt, avant que de conſidérer qu'elle eſt, & pourquoi elle eſt, où nous traiterons de ſon Immortalité, & de la félicité éternelle, pour laquelle ſon Créateur par ſa Bonté infinie, ſa Toute-puiſſance, & ſa Sageſſe incompréhenſible, l'a tirée du néant, & lui a donné l'être qu'elle poſſede. Car outre les lumieres que nous tirerons des opinions de ceux qui en ont le mieux penſé, la grande diverſité qu'on y peut remarquer nous ſera fort avantageuſe & d'un ſingulier uſage dans la derniere partie de ce diſcours. Entrons plus avant dans la ſeconde.

On ne peut pas nier qu'on n'ait de tems immémorial diſputé de la qualité de l'Ame, puiſque Salomon dit du ſien, qu'il ſe trouvoit *Sapient. cap. 2.* des impies qui la faiſoient mortelle, ſe fondans ſur ce qu'il n'étoit révenu perſonne des Enfers, nonobſtant l'hiſtoire de l'eſprit de Samuel qui étoit alors fort récente, & aſſurans qu'il ne reſtoit rien de nous après la mort, non plus que ſi nous n'avions jamais été. Les

Saducéens que le nom recommandoit de ſi grande juſtice, étoient néanmoins de cet injuſte ſentiment, & interpretoient métaphoriquement tous les lieux du Pentateuque, où il eſt parlé des Enfers, ce qui a peut-être fait dire à Saint Auguſtin, qu'il étoit difficile de rien trouver d'évident dans le vieil Teſtament touchant l'état de l'Ame après la mort, quoique beaucoup ſe ſoient étonnés de cette penſée d'un ſi grand perſonnage. Mais entre les Païens il n'y en a point qui aient expliqué leur impieté plus nettement que Pline ſur ce ſujet, faiſant mourir l'Ame tout ainſi que le corps, & proteſtant que ſon Immortalité n'eſt qu'une rêverie de petits enfans, & une vaine invention de nôtre humanité, qui ſeroit bien aiſe de ne finir jamais. A la vérité, un Senateur Romain avoit eu la hardieſſe avant lui, de prononcer en plein Senat, qu'il n'y avoit ni bien ni mal à attendre après la mort, qui finiſſoit tout cela; de ſorte que c'étoit mieux punir ceux qui avoient conjuré avec Catilina, de les laiſſer vivre en priſon, & en miſére, que de les faire mourir, comme on peut voir dans la Harangue de Céſar, telle que la rapporte Sallufte. Juvenal & la plûpart des Poëtes en ont parlé auſſi avec une merveilleuſe licence ſelon leur profeſſion.

Gen. c. 42. & 44.

Qu. 33. ſuper Num. l. 4. Comm. ad lib. 1. de an. diſp. 1. art. 5.

L. 7. nat. Hiſt. c. 55.

Et nous avons déja vû des Philosophes qui ont nié son être, ou qui ont crû qu'elle étoit élementaire, & par consequent perissable; dont quelques-uns ne la faisoient pas mourir si-tôt que les autres, comme les Stoïciens, qui lui donnoient, dit Ciceron, une aussi longue vie qu'aux corneilles, bien qu'enfin ils la soûmissent aux communes Destinées qui ne laissent rien subsister. Encore aujourd'hui la plûpart des Mandarins de la Chine vivent en cette erreur, & le Pere Trigault nous assure que leur grand Docteur Confutius, qui est l'Aristote de ce païs-là, n'a point parlé de l'autre vie. Les Rélations du Japon *Ramusio.* disent le même de quelques-uns de leurs Bonzes. Et Mendez Pinto témoigne qu'il y *Cap. 114.* a une Secte de Prêtres Chinois, appellés Nautolines, qui prêchent cette déteſtable doctrine, & d'autres qui veulent que le Ciel ne *Cap. 164.* soit que pour les bêtes brutes qui ont tant souffert en ce monde; comme dans l'Empire de Braama il n'y a que les vaches qui soient estimées immortelles. C'est ainsi que *Lib. 2. & 4.* l'abyme d'une erreur en attire une autre, & qu'on peut remarquer qu'une si brutale opinion n'a guéres été qu'avec un sens tout-à-fait réprouvé, & un abandonnement d'esprit prodigieux. Or comme celle qui lui

eſt diamétralement contraire a bien plus de ſolides fondemens, auſſi a-t-elle une toute autre ſuite, & une bien plus grande étenduë. Il n'y a point eu de Nations ſi barbares, ni ſi peu éclairées du Ciel, qui n'aient réconnu l'Immortalité de l'Ame. Car encore qu'Herodote diſe que les Egyptiens ont été les premiers des hommes qui en ont parlé, & que Zamolxis fût celui qui l'annonça aux peuples de Thrace après avoir gagné créance parmi eux en ſe tenant trois ans en un lieu ſoûterrain: il faut néanmoins entendre cela de quelques diſcours d'une Philoſophie nouvelle, comme étoit celle qui enſeignoit la Métempſycoſe. On doit interpreter de même ce que Diogenes Laërtius a écrit de Thales, le faiſant Auteur de cette Immortalité, que d'autres ont attribuée à Pherecydes, Précepteur de Pythagore, & qui vivoit au même tems que Thales, ſi la lettre qu'il lui écrit eſt véritable. Surquoi je penſe être obligé de remarquer une faute notable, où ſont tombés beaucoup de ſavans hommes, qui ont pris ce Pherecydes Syrien pour être de Syrie, au lieu que ſa Patrie étoit l'Isle Syros, l'une de celles de la mer Egée; aiant été fauſſement ſuppoſé ſur cela, que toute la ſcience ou ſageſſe des Grecs, comme on la nommoit alors,

En ſa vie.

Cicer. 1. Tuſc. qu.

Holſt. ad vit. Pyth. 96.

leur étoit venuë de Syrie, puisque leur premier Philosophe Pythagore avoit été enseigné par un homme de ce païs-là. C'est une chose certaine, que la Doctrine Pythagorique touchant la transmigration des Ames en d'autres corps a été si bien reçûë, que jusqu'aux Rabins des Hebreux, ils s'en servoient pour expliquer l'histoire de Nabuchodonosor, & l'endroit du vingt & uniéme Psaume, où David prie Dieu de délivrer son ame du Chien & du Lion. Aussi apprenons nous de Josephe, que selon la Philosophie des Pharisiens, les Ames des hommes vertueux passoient d'un corps en un autre, par un privilège que n'avoient pas celles des vicieux, qui étoient déstinées à des tourmens sans fin. Diodore Sicilien témoigne de nos anciens Gaulois, qu'ils avoient reçû cette même discipline, ajoûtant que c'étoit leur coûtume d'écrire à leurs amis décédés, & de jetter leurs Lettres dans le bucher qui les réduisoit en cendres: comme c'est une chose constante qu'ils prêtoient pour rendre en l'autre monde, d'où vient qu'un Romain appelle leur Philosophie avare & traficante. L'Itineraire de Benjamin porte que de son tems, environ l'an onze cens septante-trois, les Druses du Levant, qu'on veut être des restes de nos François croisés sous Gode-

Thalmud & Holst. ib. v. 34.

De bello Iud. l. 2. cap. 12. & lib. 3. cap. 14.

Lib. 5.

Avaram & fœneratoriam. *Valer. Max. l. 2. cap. 6.*

froi de Bouillon, croioient la Métempſycoſe de Pythagore, étant bien étrange qu'en un ſi petit eſpace de tems qu'eſt celui de cent ans, ils euſſent ſi fort alteré ce point de leur Réligion, pour l'amour de laquelle ils avoient apparemment paſſé la mer, & qu'ils ſe fuſſent ſi bien laiſſés perſuader aux rêvéries de ces Rabins dont nous venons de parler, de qui vrai-ſemblablement ils avoient été catéchiſés. La créance des Beduins, dont parle le Sieur de Joinville, étoit toute conforme, quand ils diſoient que l'Ame d'Abel étoit paſſée au corps de Noë, d'Abraham, & de Saint Pierre. Et la penſée des Tartares du tems de Marc Polo n'étoit pas différente, ſi nous l'en croions au ſecond livre de ſes Rélations. Mais pour revenir à ce qui eſt ſimplement de l'Immortalité de l'Ame, il ſeroit aiſé de prouver par induction, que comme toutes les trois parties du vieil monde en ont convenu, nonobſtant les ſentimens abſurdes de quelques particuliers, nous avons auſſi trouvé le nouveau dans la même opinion, non ſeulement à l'égard des Nations policées, mais encore de celles qui vivoient dans la pure Loi naturelle. Car pour l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, chacun ſait que toutes les Réligions qu'on y ſouffre ont cet article pour fondement. Les

Chinois mêmes & ceux du Japon, dont nous venons de rapporter quelques extravagances, ſont une ſi publique profeſſion de l'Immortalité de l'Ame, que leurs Prêtres donnent communément des Lettres de change pour l'autre monde, qui doivent être exigibles au Roiaume de la Lune, puisque c'eſt où ils enſeignent que les Ames doivent vivre éternellement; au lieu que quelques Africains dont parle Ramuſio, qui ſont encore à préſent dans les ténébres du Paganisme, veulent qu'elles s'aillent placer au ſortir du corps dans le Ciel du Soleil. Cette grande confiance des Chinois, qu'on peut dire être à la vieille Gauloiſe, me fait ſouvenir de l'uſage des Moſcovites dans leur Réligion Grecque, n'enterrans guéres de corps, qu'ils ne les accompagnent d'une lettre adreſſée à S. Pierre, par laquelle ils lui donnent aſſurance de la foi du defunt. Quant à l'Amerique, tant Auſtrale que Septentrionale, par toute l'étenduë de ces deux grands Empires de Cusco & de Mexique, on ne doutoit point de l'Immortalité de l'Ame; & les Peuples mêmes vagabonds en étoient ſi perſuadés, qu'ils l'attribuoient aux bêtes, & jusqu'aux choſes inanimées. Nos Sauvages de Canada philoſophent tous les jours de la ſorte parmi les bois; & les Rélations des Hu-

Mandez Pinto cap. 98. & 201.

Navig. Angl. ad Moſ.

Sagard. cap. 18.

rons leurs proches voisins, portent qu'ils se promettent de monter là haut après leur mort, où ils se proméneront dans de beaux jardins qui se trouvent parmi les Etoiles. C'est donc une notion commune de tous les hommes, plûtôt qu'une folle imagination, comme disoit Pline, ou une invention politique de ceux qui visent plus à rendre leurs Concitoiens bons que savans, puisque les Peuples errans parmi les forêts n'ont pas moins espéré l'Eternité que ceux des villes, & qu'il n'y a point de solitude où cette pensée ne soit aussi forte, qu'au milieux des Etats les mieux policés. A la vérité, cela n'a pas empêché que les plus savans, & les plus saints Legislateurs n'aient obligé par leurs Loix un chacun à croire l'Ame immortelle, comme à réconnoitre une Divinité, bien que la lumiere naturelle nous l'enseigne; parce qu'il y a des esprits si dépravés, qu'ils ont par tout besoin de contrainte. Aussi que l'autorité de la Loi ne détruit pas la science non plus que nôtre foi, qui confirme plûtôt par des lumieres Divines, ce que nous ne connoissons sans elle que humainement. Voilà donc pourquoi non seulement toutes les Républiques véritables ont établi cette créance: mais celles mêmes qui n'ont été faites qu'à plaisir, & dont

le modéle ne peut-être vû qu'au Ciel, comme Platon a décrit la ſienne, ne ſe ſont jamais oubliées de poſer ce fondement. L'Utopie de Thomas Morus; la Cité du Soleil de Campanella, & l'Isle de Benſalem du Chancelier Baccon, conviennent toutes pour ce régard; & parmi beaucoup de chiméres particuliéres nous y apprenons unanimement, que le dernier jour de cette vie courte & calamiteuſe, eſt le premier d'une bien plus longue & plus heureuſe. Or puiſque ni la peine impoſée par les Loix, ni le muet conſentement de toutes les Nations, ni l'inſtinct ſécret que chacun reſſent en ſont particulier, ni cette voix univerſelle de la Nature, qui ſemble publier dans toute ſon étenduë l'Immortalité de l'Ame, n'ont pû empêcher l'impieté, ni reprimer l'audace de ceux qui la font mortelle, peut-être pource que leur conſcience chargée de crimes la leur fait ſouhaiter telle; conſidérons un peu la foibleſſe de leurs raiſons, afin de mieux reconnoitre enſuite la valeur de celles du parti contraire.

Ce n'eſt pas mon deſſein d'armer ici la malice des mécréans, en déduiſant fortement & induſtrieuſement leurs opinions ſans y répondre, comme un certain Fabianus à Nipho dans ſon Dialogue, intitulé *Ophinus*, &

aſſés d'autres ont fait, par une prévarication d'autant plus criminelle, qu'elle ne peut-être en un ſujet plus important. Et puisque je ſerai ſommaire en parlant pour la bonne cauſe, je ne dois pas être long en celle-ci, vû même qu'avec fort peu de ſolutions on peut facilement répondre à toutes les inſtances dont ſes Auteurs ont accoûtumé de ſe ſervir. Déjà pour le régard de celles qu'ils tirent des principes d'Ariſtote, leur diſant qu'on ne reçoit point ſon autorité pour loi, ni ſes dogmes pour déciſions, il eſt aiſé enſuite de les réſuter. Quand vous leur nierés l'Eternité du monde, non ſeulement par les raiſons de nôtre Théologie, lorsqu'elle enſeigne ſa création, mais mêmes par celles de l'Academie, & des autres ſectes qui ont été ſur cela contraires au Péripatétisme, vous ruinerés un de leurs principaux fondemens. Le même ſe peut dire de l'Infinité, outre qu'on la peut admettre du moins aux choſes intellectuelles & abſtraites de la matiére, quand il la faudroit réjetter en celles qui ſont ſenſibles & corporelles, ſelon la ſolution d'Algazel que nous avons déjà touchée. L'argument pris de la définition de l'Ame ne ſera pas plus conſidérable, & ſi nous la ferons ſubſiſter par le moien de

la résurrection des corps que nous enseigne le Christianisme, & qui sera cause que l'Ame ne démeurera séparée que par un fort petit espace de tems, comparé à celui de l'Eternité, durant lequel elle informera & sera perpetuellement l'acte de son corps. L'induction qui la fait perissable par son origine, pource que tout ce qui a eu commencement doit nécessairement finir, n'est pardonnable qu'à ceux qui nient la Toute-puissance de Dieu, comme Aristote, la restreignant dans le cours ordinaire de la Nature. Ainsi vous renverserés facilement tous ces grands argumens, & ces puissans Achilles du Lycée, pour les honorer du nom que Zenon donnoit aux siens; après quoi il n'y aura pas grande difficulté au reste, & on se peut assurer d'être bien-tôt maitre absolu de la campagne. Par exemple, toutes les raisons qu'ils tirent des maladies de l'esprit, qui se fait caduc avec le corps, & tombe même en démence par la violence d'une fiévre, ou la moindre offense du cerveau, concluant de là qu'il doit être mortel comme le corps, puisqu'il est sujet aux mêmes infirmités, s'évanouïssent aisément en niant une si vicieuse consequence. Car les maladies de l'Ame sont toutes métaphoriques, aussi bien que sa vieillesse dans Aristote, & sa mort mê-

me dans Saint Auguſtin, quand Dieu l'abandonne; & elles ne la touchent qu'accidentellement, parce que l'Ame a beſoin pendant ſon information des organes du corps pour exercer ſes opérations. De ſorte que comme le meilleur Artiſan du monde eſt bien empêché de travailler par le vice ou la rupture entiére de ſon outil, mais ne perd rien pour cela de ſa ſcience, ni de tout ce qui lui eſt eſſentiel; l'Ame peut bien de même ſe trouver incommodée en ſes fonctions par l'indiſpoſition des inſtrumens corporels dont elle ſe ſert, ſans pourtant qu'elle patiſſe en elle-même, encore qu'elle compatiſſe en quelque façon, & ſans que ſa nature ſpirituelle ſouffre même par la ruine entiere du corps; non plus que le pilote qui ſait nager, & qui ne laiſſe pas de ſe ſauver, quoique ſon vaiſſeau ſe briſe contre la côte. En effet, l'Ame ne fait nul préjudice à ſon être Immortel en s'attachant au corps, quelque étroite que ſoit ſon union; non plus qu'un Gentil-homme en s'alliant avec une roturiére, ou un grand Prince avec une ſimple Damoiſelle, dont l'un ne perd rien pour cela de ſes droits de Nobleſſe, ni l'autre des prérogatives de la Souveraineté. Ce que les Galeniſtes alleguent de l'ame des brutes, qu'ils veulent

Orat. perſuaſ. ad artes.

veulent être de même eſpece que la nôtre, & par conſequent auſſi mortelle l'une que l'autre, n'eſt pas plus difficile à réſoudre. Ils rapportent quantité d'actions ingénieuſes des animaux, pour dire qu'ils ne différent de nous que par quelques dégrés de ſpiritualité ; & par conſequent, puiſque c'eſt une régle bien établie, que le plus & le moins ne changent point l'eſpece, qu'ils l'ont commune avec nous. Or quant l'Elephant approcheroit encore plus près de nos ſens, que Pline & Christophe Borri entre les modernes, ne l'ont écrit; quand le Cerf de Ptolomée Philadelphe auroit entendu la langue Grecque, qu'un Oiſon auroit été diſciple du Philoſophe Lacyde, & qu'un Singe auroit été vû joüant aux Echecs en Portugal, comme il n'y a que deux ans qu'une Demoiſelle venuë d'Angleterre en montroit un à la foire de Saint Germain à Paris, qui touchoit quelques accords ſur la Guitarre; eſt-ce à dire qu'ils ne différent de nous que ſelon le plus ou le moins, & qu'il faille pour cela confondre les eſpeces? Cela ſeroit bon à dire à des Oiſons de Lacyde, & non pas à ceux qui ſavent diſtinguer l'inſtinct, & l'accoûtumance des animaux, de la raiſon, & de la diſcipline des hommes; dont il faut être fort dépourvû, pour ne pas

Hiſt. de la Cochinchine.

Pline l. 10. c. 22.

reconnoitre la différence essentielle & spécifique qui est entre les uns & les autres, quoi que Porphyre & Plutarque aient voulu dire en faveur des bêtes sur ce sujet. Il suffit donc de nier ici absolument, ce qu'on voudroit établir effrontément, & contre tout l'ordre des sciences, & même de la Nature. J'ajoûterai encore une de leurs instances, qu'on peut voir dans le Zodiaque du Poëte Palingenius, parce que je me suis apperçû qu'elle avoit fait quelque impression sur de certains esprits. Si l'Ame disent-ils, étoit si excellente que suppose son immortalité, comment viendroit-elle s'enfermer volontairement dans un corps, où elle doit tant souffrir, & commettre de si grands crimes? Car il ne semble pas qu'elle puisse faire une plus grande folie. Et on ne peut pas dire d'ailleurs que Dieu l'y mette par force, comme dans une prison, puisque c'est le propre du Créateur d'aimer sa créature, & non pas de la mal-traiter, comme elle l'est en ceci. D'où ils concluent qu'il y a de l'erreur au calcul, qu'on nous en donne trop à croire, & que l'Ame n'est pas une si grande chose qu'on la fait. Or quoiqu'il y ait bien du blasphéme dans ce raisonnement, si on le peut ainsi nommer, il y a encore plus d'impertinence, parce qu'il sup-

Lib. de solert. anim.
Lib. 3. de abst. ab esu anim.

pose que tout le bon-heur ou le mal-heur de l'Ame consiste en ce peu de tems qu'elle informe le corps, sans régarder la fin pour laquelle Dieu l'a créée, ni cette félicité éternelle qui lui est assurée, si elle s'acquitte vertueusement de sa charge. Car le prix de la beátitude est de telle considération, que comme l'Auteur de son être ne lui pouvoit donner de plus grande preuve de son amour, & de sa bonté infinie, qu'en la rendant capable de posseder un si grand bien; il n'y a point d'Ame aussi qui ne dût réchercher l'entrée de cette vie, quand elle dépendroit purement de son option, & qui ne dût se jetter volontairement dans une carriere, au bout de laquelle une si ample récompense lui est proposée.

Ce sont là néanmoins les plus forts argumens dont se servent ces esprits furieux qui se veulent défaire eux-mêmes en rénonçant à l'Immortalité qu'ils apprehendent. Voions maintenant les raisons de ceux qui sont pour l'affirmative, nous les trouverons aussi solides, que les autres paroissent légéres, se détruisant quasi d'elles-mêmes; & si leur établissement sera une réfutation parfaite des premiéres. Mais pource qu'il arrive souvent que leurs force se dissipe dans une trop lon-

gue étenduë de difcours, auffi que nous vifons à la briéveté & à l'inftruction, plus qu'à l'ornement & à la fimple fatisfaction de l'oreille; je coucherai nuëmement ici les argumens qui m'ont toûjours le plus perfuadé après la Foi, croiant qu'ils opéreront de même fur ceux que le Ciel n'a pas tout-à-fait abandonnez à un fens réprouvé, & que leur vertu ramaffée agira plus puiffamment occupant moins de lieu, qu'elle ne feroit étant difperfée.

Pour ce que l'effence des chofes ne nous eft connuë que par leurs opérations, celle de l'Ame ne peut-être mieux démontrée que par fes fonctions principales, qui font d'entendre & de vouloir; c'eft pourquoi les plus puiffans argumens qu'on ait de fon immortalité fe doivent tirer de l'intellect, & de la Volonté, que nous verrons les premiers, & puis nous pafferons à ceux qui fe prennent d'ailleurs, par des conclufions Phyfiques ou Morales, capables de perfuader tout efprit qui fe rend docilement à la raifon. Commençons donc par ce qui régarde l'entendement.

I. Il y a un fi grand rapport, & une fi parfaite analogie, entre la faculté qui connoit & ce qui eft connu, que l'Intellect en faifant fon opération prend la nature de fon objet, &

s'y unit de ſorte que ce n'eſt plus qu'une même choſe, *Sciens efficitur ſcitum*, *& idem eſt intellectus cum re intellecta*, dit l'Ecole. Or eſt-il que l'Ame conçoit les choſes immortelles, univerſelles & abſtraites de la matiére, formant des notions de Dieu, des Anges, des nombres, de l'infinité, des genres & des eſpeces, qu'elle dépouïlle de toute quantité, qualité, & autre condition corporelle. Il faut donc bien que l'Ame ſoit Immortelle, puiſque les choſes immatérielles & éternelles ſont de ſa connoiſſance, & qu'elle ne les peut comprendre que comme des objets proportionnés.

Ex cap. 5. lib. 3. de anima.

II. Platon procedoit ici de la ſorte. Si les choſes corporelles & périſſables ſont connuës par les ſens corporels & de même nature, la faculté qui connoitra les incorporelles & immortelles, ſera auſſi incorporelle & immortelle. Or l'entendement humain connoit ce qui eſt de cette derniére nature, comme les Idées, & les Univerſels. On peut donc conclure qu'il eſt incorporel & immortel.

III. Il n'y a aucune puiſſance corporelle, ou vertu organique, qui agiſſe ſur elle-même; car l'œil, par exemple, ne ſe voit point, & les autres ſens ne ſont pas plus privilegiés, aucun d'eux ne pouvant réplier ſon action ſur

ſoi-même. Or nous éprouvons tous que nôtre entendement ſe réfléchit ſur lui-même, & ſe connoit & contemple, en rétournant ſon opération au dedans. Il s'enſuit donc qu'il eſt d'une plus noble nature que les choſes corporelles & organiques, & par conſequent immortel.

IV. Une faculté matérielle, comme par exemple la ſenſitive, ne ſe peut pas élever au deſſus de la matiére, pour entrer dans la moindre conjecture qu'il n'y ait rien de ſpirituel. Or l'entendement comprend les choſes ſpirituelles comme Dieu & les Anges, perçant quand il lui plait par ſa contemplation des eſpaces infinis, & ouvrant comme un autre S. Pierre les portes du Ciel, pour y conſidérer tout ce qui s'y fait. L'entendement eſt donc ſpirituel & immortel.

On prouve même la ſpiritualité de l'entendement, parce qu'il comprend toutes les ſubſtances corporelles, de cette ſorte.

V. Une faculté corporelle doit être dépouillée de ce qu'elle a pour objećt, comme l'œil qui ne pourroit pas recevoir les eſpeces des couleurs, s'il n'étoit privé de toute couleur. Or l'entendement comprend toutes les ſubſtances corporelles. Il n'eſt donc pas corporel; mais ſpirituel & immortel.

VI. Toute faculté corporelle eſt ſujette à ca-

ducité, & il n'y a point d'action dépendante de la matiére qui ne se débilite avec le tems. Or est-il que l'entendement, considéré en soi, se fortifie par les longues années, n'y aiant point de gens qui raisonnent mieux, que ceux qui sont le plus avancés dans l'âge, & qui ont le corps le plus caduc, si ce n'est par accident, lorsque les organes particuliers dont l'esprit se sert, viennent à se corrompre. On peut donc conclure qu'il est quant à lui indépendant de la matiére, & ainsi incorruptible & immortel.

Si nôtre intellect étoit matériel, il seroit VII.
avantagé en ses opérations par les choses sensibles & matérielles. Or chacun se peut appercevoir du contraire, quand pour mieux agir de l'esprit nous fermons les yeux, & le rétirons des choses sensibles le plus que nous pouvons. Il est donc d'une substance élévée au dessus de la matiére, c'est à dire immortelle.

Toutes choses sont aidées par leurs sem- VIII.
blables, & ruïnées par leurs contraires. Or nôtre Ame qui est comme paralytique dans le corps, ne discourt jamais mieux que quand elle s'en separe le plus, & bien souvent que lorsqu'elle est prête d'en sortir. Elle n'est donc pas corporelle, puisque le corps l'in-

commode ſi fort, & par conſequent nous la devons tenir Immortelle.

IX. Les facultés matérielles, comme celles des ſens, perdent leur action par la véhémence, de leurs objets ſenſibles; comme l'ouïe, ſi elle eſt frappée d'un ſon trop violent: le même ſe vérifiant à l'egard des autres ſens. Or tant s'en faut que l'entendement ſe laſſe en ſon action de méditer & de concevoir, qu'au contraire il ſe rend par là plus fort & plus capable de comprendre. Il n'eſt donc pas matériel, & par conſequent il faut qu'il ſoit incorruptible & éternel.

Voions maintenant les concluſions qui ſe peuvent tirer de la ſeconde partie, qui eſt la volonté.

X. Si l'Ame étoit corporelle, jamais elle ne réſiſteroit aux contentemens du corps, qu'elle récherch eroit plûtôt. Or chacun eſt témoin du combat, qui eſt ſouvent entre l'appetit raiſonnable, & le ſenſuel ou concupiſcible; quand la chair démande une choſe que l'eſprit & la raiſon lui réfuſent abſolument. Il faut donc que l'Ame ſoit incorporelle, & par même moien Immortelle.

XI. Toutes choſes déſirent naturellement ce qui leur convient, ſans ſe ſoucier du reſte. Or eſt-il que nôtre Ame affectionne naturel-

lement les choſes de Juſtice, de Pieté, de Réligion, & autres ſemblables, qui n'ont nulle convenance avec la matiére, & qui ſont toutes ſpirituelles. Il s'enſuit donc qu'elle eſt immatérielle & immortelle.

Si nôtre volonté étoit corporelle & ma- XI.
térielle, il faut néceſſairement tomber d'accord, qu'elle ſeroit auſſi ſujette comme le reſte des choſes ſublunaires aux influences des Cieux, & qu'elle dépendroit des cauſes ſuperieures qui maitriſent la matiére, aux loix de laquelle il la faudroit encore aſſujettir. Or qui ne voit, cela étant, qu'il n'y a plus de liberté Morale, toutes nos actions étant forcées, ſans qu'on y puiſſe plus reconnoitre ni bien, ni mal, ni vertu, ni vice, d'où s'enſuit un bouleverſement entier, non ſeulement de la raiſon humaine, mais même de toute ſorte de ſocieté civile? On ne peut donc pas nier ſans crime, ſans impieté & ſans folie, que nôtre volonté ne ſoit exemte des loix de la matiére, & par conſequent Immortelle.

Les appetits naturels ne ſont jamais vains XIII.
ni illuſoires, ſelon le dire de tous les Philoſophes, qui en rendent cette raiſon, que Dieu & la Nature ne font jamais rien d'inutile, comme ſeroit ce deſir s'il ne pouvoit reüſſir. Or nous ſouhaitons tous naturellement l'Im-

mortalité. Il faut donc que nôtre Ame la possede, puisque c'est la seule partie de nous qui est capable d'un si grand bien.

Passons aux argumens qui se servent d'autres moiens, qu'ils empruntent de la Physique ou de la Morale.

XIV. Toute substance spirituelle & incorporelle est immortelle. Or l'Ame humaine est spirituelle & incorporelle, comme nous faisons voir; Elle est donc nécessairement Immortelle.

XV. Ce qui se meut de soi-même, se meut toûjours, & ainsi est immortel. Or l'Ame a cela de propre qu'elle se meut d'elle-même. Il s'ensuit donc qu'elle est Immortelle.

XVI. Les Principes sont de leur nature incorruptibles. Or l'Ame est un principe de mouvement, puisqu'elle se meut d'elle-même. Elle est donc nécessairement incorruptible, & consequemment Immortelle.

XVII. Ce qui ne peut-être offensé, ni du dedans, ni du dehors, ne meurt jamais. Or l'Ame est de cette condition. Par consequent elle est Immortelle.

XVIII Ce qui est essentiellement vie, ne peut jamais mourir. Or l'Ame est essentiellement vie. Elle ne peut donc mourir. Ce syllogisme, avec celui qui suit, sont de Porphyre.

Ce qui donne la vie aux autres, ne peut pas être quant à lui ſujet à la mort ; le ſel qui préſerve de pourriture, ne ſe corrompt point. Or l'Ame eſt celle qui anime, & fait vivre tout ce qui poſſede la vie ; les Allemans l'aiant nommée *Seel* fort à propos, puiſqu'elle eſt comme le ſel du corps, s'il eſt permis de ſe jouër par alluſion dans une matiére ſi ſerieuſe. Elle eſt donc exemte quant à elle des loix rigoureuſes de la mort. XIX.

Ce qui ſubſiſte de ſoi-même eſt incorruptible. Or l'Ame raiſonnable ſubſiſte d'elle-même. Elle eſt donc incorruptible. XX.

Tout ce qui eſt indiviſible eſt neceſſairement immortel, parçe que la mort n'eſt rien qu'une diviſion du tout en de certaines parties. Or l'Ame eſt indiviſible, puiſqu'elle n'a point de parties, & qu'étant une forme ſubſtantielle, elle ne peut pas être placée dans la catégorie de la quantité. Il faut donc par néceſſité qu'elle ſoit immortelle. La démonſtration eſt de Plotin. XXI.

Ce qui eſt ſimple ne ſe réſout point, & ainſi eſt incorruptible, pource que la corruption ne ſe peut faire ſans réſolution. Or l'Ame eſt une ſubſtance ſimple, & un pur acte, ſelon Ariſtote même. Elle eſt donc incorruptible, & immortelle. XXII.

XXIII. Si l'Ame peut faire ſes opérations ſans le corps, elle peut ſubſiſter ſans lui. Or nous voïons que pendant l'extaſe de certaines perſonnes qui ont perdu l'uſage de tous les ſens, l'Ame raiſonnable, qui s'eſt comme détachée du corps, contemple les choſes ſublimes, & fait des fonctions beaucoup plus noblement que quand elle l'anime parfaitement. L'ame peut donc ſubſiſter ſans le corps, & par conſequent elle eſt immortelle, puiſqu'aux choſes naturelles l'acte ſuit toûjours la puiſſance, *idem eſt eſſe & poſſe*, diſent les Clercs.

XXIV. Tout ce qui eſt matériel a ſa vertu & ſon opération limitée. Or l'Ame tant à l'égard de l'entendement, que de la volonté, connoit & déſire ce qui eſt infini, n'y aiant point de nombre ſi grand, auquel l'intellect ne puiſſe ajoûter; ni de bien ſi excellent, que la volonté ne le ſouhaite encore plus accompli. L'Ame n'eſt donc pas matérielle, & conſequemment elle eſt immortelle.

XXV. On ne peut pas douter que l'Ame ne vaille beaucoup mieux que le corps. Or eſt-il que le corps eſt une ſubſtance. L'Ame ſera donc auſſi une ſubſtance, & de meilleure condition que l'autre, c'eſt à dire Immortelle. Cet argument eſt de S. Auguſtin, avec le ſuivant.

L. de imm. an. c. 1. & cap. 8.

L'Ame ne peut pas être de pire condition que le corps. Or nous voions que le corps ne perit point de ſorte qu'il ſe reduiſe à néant. L'Ame ne s'anéantira donc pas non plus, & ainſi elle ſera immortelle. XXVI.

L'Homme eſt poſé juſtement au milieu de toute la Nature, quelques-uns ont dit qu'il étoit à l'horiſon de l'éternité, & on a toûjours entendu par là, qu'il faiſoit une liaiſon entre les choſes corruptibles & incorruptibles, mortelles & immortelles. XXVII.

Or c'eſt une maxime non ſeulement d'Ariſtote, mais encore de tous les Philoſophes, que ce qui eſt moien entre deux genres de vie eſt reputé appartenir au ſuperieur, bien qu'il ne participe de ſon excellence que dans un dégré fort moderé, comme il ſe voit en de certains racines, qu'on prend quaſi pour métalliques, & qu'on ne laiſſe pas de mettre au rang des vegetaux, bien que leur vegetation ſoit fort peu reconnoiſſable; & comme il ſe pratique à l'égard des Zoophytes, qui ſont des natures moiennes entre les plantes & les animaux: car les Eponges & les Pouſſepies, appellées *urticæ* des Latins, qui ſont de ce nombre, ont toûjours eu place entre les animaux, quoique la vie ſenſitive ne paroiſſe que fort obſcurement en eux. Il faut donc

que l'homme, étant dans la poſition que nous avons dit, ſoit mis avec les ſubſtances incorruptibles & immortelles, par le moien de cette partie ſuperieure qui eſt en lui, bien que ſes opérations intellectuelles ſoient fort imparfaites; autrement ce ſeroit renverſer tout l'ordre de la Nature, où ce qui eſt d'un genre inferieur, n'exerce jamais la moindre fonction de ce qui eſt au deſſus de lui.

XXVIII. Ce n'eſt pas ſeulement l'Ecriture Sainte qui a dit que nous étions faits à la reſſemblance de Dieu; les nations qui n'ont jamais été éclairées d'une telle lumiere, ont eu néanmoins la même créance, préſumant qu'un ſi grand ouvrier n'avoit pas manqué de graver ſon portrait ſur ſon principal ouvrage, comme Phidias le ſien dans ce renommé Bouclier de Minerve; & on peut dire que c'eſt une de ces notions, qui ſont communes à tout le genre humain. Or il n'y auroit point d'apparence de rapporter cette reſſemblance à la figure du corps ſimplement, comme ces Hérétiques matériels, appellés pour cela Anthropomorphites, voulurent faire, puiſque le corps eſt la moindre partie de l'homme, & que ſa principale, qui eſt l'Ame, donne la forme à tout le compoſé; d'où vient qu'Ariſtote dit qu'elle eſt bien plus partie de l'animal que le corps.

4. Polit. c. 4. & 2. mag.

Nous ſommes donc ſemblables & de même *Mor. cap.*
forme que Dieu par ce qui nous informe ; ce 7. & 10.
qui ne peut être qu'en établiſſant la divinité & l'Immortalité de nôtre Ame. C'eſt pourquoi S. Auguſtin a fait le rapport de ſes trois facultés, l'intelligence, la volonté, & la mémoire, aux trois perſonnes de la Trinité.

Il eſt de la Bonté divine de nous avoir ren- XXIX.
dus capables du ſouverain bien, ſi nos fautes particuliéres ne nous en éloignent, ce qui ne peut pas être préſuppoſé de tous les hommes en général. Or cette parfaite félicité qui conſiſte en la jouïſſance de toute ſorte de biens, n'a encore été poſſedée par perſonne durant le cours de cette vie; où les plus heureux ſelon le ſentiment de Pline, qui a fort bien exa- *Lib. 7. nat. hiſt. cap. 40.*
miné cet article, ſont ceux qu'on peut dire n'être pas tout-à-fait mal-heureux; & où nous n'avons point de connoiſſance qui donne une entiére ſatisfaction à nôtre entendement, ni de bien qui contente ſolidement nôtre volonté. Il s'enſuit donc que la béatitude nous eſt réſervée pour un autre tems, & après nôtre mort, ce qui conclud néceſſairement pour l'Immortalité de l'Ame.

La Juſtice de Dieu veut que la vertu reçoi- XXX.
ve ſa recompenſe, & le vice la peine qu'il mérite. Or eſt-il qu'il y a beaucoup de perſon-

nes vertueuſes qui paſſent leur vie dans toute ſorte de miſéres; & une infinité de vicieuſes qui régorgent de plaiſirs, & qui joüiſſent viſiblement de tous les contentemens du monde, jusqu'à ce qu'elles le quittent. Il faut donc qu'il y ait aprés cette vie une Juſtice diſtributive des peines, & des recompenſes; ce qui ne peut être conçû, qu'en préſuppoſant que nos Ames ſoient immortelles.

XXXI. Tous les Sages ont convenu avec Ariſtote en ce point, & c'eſt un fondement qu'ont pris tous les Legislateurs, qu'on eſt obligé de haſarder ſa vie pour ſa partie, pour ſes parens, & même pour ſes amis. Or ſi l'Ame eſt mortelle, la vie eſt le ſouverain bien, dont perſonne n'eſt tenu de ſe priver; auſſi que ce ſeroit une action folle de la perdre pour néant, n'y aiant point de récompenſe à récevoir, s'il n'y a rien au delà. On ne peut donc ſans crime la dire mortelle, ni ſans renoncer au ſentiment de tous les Sages, nier qu'elle eſt immortelle.

XXXII. Les choſes qui ne ſont pas connuës par une évidence telle qu'eſt celle des premiers principes, & qui ſont néanmoins univerſellement cruës par un commun conſentement de toutes les Nations, doivent avoir été imprimées en nos ames par la Nature, ou comme parlent

lent alors les Philosophes, par une Intelligence exemte de tout mécompte, qui est Dieu. Or selon que nous avons tantôt fait voir, l'Immortalité de l'Ame est l'une de ces choses-là, tous les peuples de la terre en aiant convenu. Il la faut donc recevoir comme une inspiration divine, & ceux-là sont aussi impies que déraisonnables, qui la contredisent. Naturæ opus est opus Intelligentiæ non errantis.

XXXIII. Ce qui est appuié sur la foi de toutes les Histoires, & sur l'autorité des plus grands personnages, ne peut être rejetté qu'avec une opiniâtreté injuste & effrontée. Or l'Immortalité de l'Ame a été soûtenuë quasi par tous les Philosophes, & les Histoires sacrées & prophanes sont pleines d'exemples irréprochables de ceux qui ont paru après leur mort, pour ne rien dire d'un Hermotimus Clazomenien, d'un Eris Armenien, ou d'un Aristée Proconnesien. *Pl. lib. 7. nat. hist. c. 52.* On ne peut donc qu'avec une extréme injustice, & une insupportable effronterie, combattre la doctrine de l'Immortalité de l'Ame. Surquoi il faut que je remarque l'impertinence de ceux qui en doutent, pour n'avoir vû, disent-ils, aucun de ceux qui leur avoient promis de revenir du tombeau, lequel leur ait tenu parole. Comme si celui sans la permission de qui rien ne

ſe fait en cela, étoit tenu de s'accommoder à leur curioſité. A la vérité, ce Canius Julius, que Seneque nous repréſente pour l'un des plus grands courages qu'ait vû l'Empire Romain, & qui philoſophoit même ſur le dernier moment de ſa vie, s'étoit engagé de venir inſtruire ſes amis de ce qu'il auroit reconnu au delà, & de l'état des ames après leur ſeparation du corps, ſans aucun effet néanmoins, ne s'étant trouvé perſonne qui ait donné depuis le moindre témoignage de ſon rétour. Et pour parler de ce qui eſt de ma connoiſſance, le Pere Baranzan Barnabite, que je puis mettre entre les premiers eſprits de nôtre ſiécle, quand les ouvrages de ſa jeuneſſe ne ſuffiroient pas pour cela, m'avoit auſſi beaucoup de fois aſſuré, & toûjours ſous le bon plaiſir de Dieu, que je le réverrois s'il partoit le premier de ce monde, bien qu'il n'y ait pas ſatisfait, la Providence en aiant autrement ordonné. Eſt-ce à dire pour cela qu'il ne ſoit rien reſté d'eux que leurs cendres? & qu'il faille conclure là-deſſus la mortalité de leurs ames? Il ne s'eſt point vû de plus vicieuſe argumentation, ni de conſequence plus mal tirée. Et quant à moi, qui n'ai jamais douté de la félicité de ce mien ami, ſur la connoiſſance que j'avois de ſes

Lib. 1. de tranq. vitæ c. 14.

bonnes œuvres; je n'ai non plus jamais formé le moindre ſcrupule ſur ce mauvais fondement de ne l'avoir point révû, ni mal penſé de l'Immortalité de ſon Ame, pource qu'elle n'a pas exécuté une promeſſe conditionnée & faite comme en riant.

J'omets ici expreſſément quelques argumens qui me ſemblent de moindre importance, comme celui qu'on prend de ce qu'il n'y a que nous de tous les animaux qui ſommes touchés de cette honnête honte, que Diogene diſoit porter les livrées de la vertu, dans le ſentiment que nous avons des choſes honnêtes ou deshonnêtes; & cet autre que Lactance tire du feu, dont l'homme a ſeul l'uſage entre les animaux, parce qu'étant un élement céleſte, comme il l'appelle, il faut que celui qui ſe l'eſt rendu familier, ait quelque choſe de divin & d'immortel. Et véritablement le feu eſt le maitre des Arts, le Roi de la Nature, & le Dieu des Perſes, auſſi bien que de beaucoup d'autres peuples qui l'ont adoré. Mais néanmoins outre qu'on a écrit que des Nations entieres ne s'en ſont point ſervies, comme entre autres les Canariens avant leur découverte; il y en a qui l'ont rendu commun à d'autres animaux qu'à l'homme. Car il me ſouvient d'avoir lû dans une Rélation

Div. inſtit. c. 10.

Thev. t. Sameus. Bergeran. tract. des navig.

Ramusio. du Venitien Nicolo di Conti, qu'il y a des poissons en forme de Tritons & de Nereides, dans la riviere qui passe à Cochin, dont l'industrie est telle, qu'en sortant de l'eau la nuit ils allument du bois au rivage pour prendre le poisson qui accourt à cette lumiére; ce qu'ils exécutent faisant sortir le feu de quelques cailloux qu'ils frappent l'un contre l'autre, comme nous avons coûtume de faire avec nos fusils. Voiant donc que la chose iroit à l'infini si je voulois rapporter tout ce qui se dit en faveur de l'Immortalité de nôtre Ame, je me contenterai de ces trente-trois Syllogismes, qui suffiront, ou je suis fort trompé, pour en assurer toute personne raisonnable, puisqu'ils ont autant de solidité, que ceux de l'opinion contraire sont apparemment legers & de peu de considération. Et en cela nous avons pour nous ce grand avantage que Pomponace prenoit de sa part, quand il ne traitoit cette question que Péripatétiquement. Car, disoit-il, il y a beaucoup plus de raisons qui font l'Ame mortelle, dans la doctrine d'Aristote, que d'autres. Or le sixiéme livre de sa Physique nous enseigne que la pluralité donne le nom à la chose, ou que, selon les termes classiques, *à superabundanti fit denominatio.* Ils s'ensuit donc que l'Ame

doit être reputée mortelle, ſuivant cette Philoſophie. Voilà comment il argumentoit contre Niphus; mais étant ſortis du Lycée, nous avons mis cette maxime de nôtre côté, puiſque nous avons le nombre & la valeur des argumens en faveur de l'Immortalité. Que ſi on replique à cela, qu'il ne laiſſera pas de ſe trouver des eſprits qui formeront encore de nouvelles batteries, & qui contrediront la plûpart de nos raiſonnemens; Je réponds premiérement, qu'une bonne partie de leurs inſtances ſeront fondées ſur des maximes Péripatétiques, que nous ne ſommes pas obligés de recevoir, comme nous l'avons déjà remarqué. Secondement, qu'encore que toutes les raiſons que nous avons apportées pour l'Immortalité de l'Ame humaine, ſoient fort bonnes & démonſtratives, nous ne prétendons pas néanmoins qu'elles ferment abſolument la bouche aux plus opiniâtres, pour ne rien dire de ceux qui ſont tout-à-fait déraiſonnables.

Afin de mieux m'expliquer ſur cela, il faut que je faſſe remarquer ici qu'il y a deux ſortes de démonſtrations, toutes deux très bonnes, apodictiques, & qui engendrent cette ſcience & cette vérité, qui eſt l'objet, & l'agréable nourriture de nôtre eſprit, mais non pas pourtant avec une égale certitude. L'une

ſe ſert de principes fort bons, & fort aſſurés à la vérité, qui ont beſoin néanmoins d'être prouvés par d'autres, contre ceux qui n'y veulent point acquieſcer, d'où vient qu'elle ne produit pas des concluſions exemtes de toute contradiction. L'autre fonde ſon raiſonnement ſur ces principes qu'on appelle premiers, neceſſaires, éternels & immediats, pource qu'ils ſont indémonſtrables, en ce que leurs termes nuds contiennent toute la lumiere & l'évidence poſſible; c'eſt pourquoi elle conclud avec cette certitude qui paroit aux ſciences, qui ont le privilège de contempler leurs objets délivrés de toute matiére. Or la connoiſſance de l'Immortalité de l'Ame humaine étant de pure Phyſique, puiſqu'encore qu'elle ſoit immatérielle, nous ne pouvons remarquer ſon eſſence que par ſes opérations pendant le tems de ſon information, ce qui eſt cauſe que perſonne n'en a traité que dans les livres de Phyſique, il n'eſt pas juſte de demander ici de ces démonſtrations invincibles, & qui ſemblent être au deſſus de toute diſpute, quoique peut-être il y en ait par tout. Car comme Ariſtote dit lui-même en ce dernier chapitre du ſecond livre de ſa Métaphyſique que nous avons déjà allegué, & qui ne peut être trop conſidéré vû ſon excel-

lence, il ne faut pas exiger en toutes choſes des preuves ſemblables à celles qu'on donne dans les pures Mathematiques, pource que ce ſeroit vouloir forcer la Nature, qui ne permet pas qu'on en puiſſe apporter toûjours de ſi concluantes, quand il ſe trouve de la répugnance de la part du ſujet. Mais outre cette conſidération, il y a encore celle de la différence de nos eſprits, dont quelques-uns trouveront une démonſtration très bonne & très evidente, qui ne prouve rien de néceſſaire à l'égard des autres. Soit que cela procede de la diverſe façon dont nous enviſageons les choſes, & qu'il en arrive comme de ces images pliſſées, qui repréſentent des figures toutes différentes ſelon qu'elles ſont regardées. Soit qu'il le faille prendre par la raiſon qu'en donne Ariſtote au même lieu, où il maintient que toute nôtre façon de concevoir & de diſcourir dépend tellement de la coûtume, que ceux qui ſe plaiſent à la lecture des Poëtes, ſont plûtôt perſuadés par l'autorité d'un vers d'Homere, ou d'Heſiode, que par le meilleur ſyllogisme qu'on leur puiſſe fournir. Comme il y en a qui ſe paient plus volontiers d'exemples, ou de paraboles, que de raiſons ; & d'autres qui veulent par tout des démonſtrations Géometriques. C'eſt

pourquoi il donne ailleurs cet important précepte, de se servir autant des argumens Dialectiques & apparens, quand on a entrepris de prouver quelque chose, que de ceux qui ont une conclusion plus certaine, pource qu'il y a des personnes qui se gagnent plûtôt par les premiers, que par ceux-ci ; étant à peu près des esprits comme des corps, dont tous ne peuvent pas supporter les fortes médecines. Il est si vrai que beaucoup démeurent satisfaits, & comme convaincus de certains raisonnemens, qui n'émeuvent pas seulement les autres, que nous n'entrons guéres dans nos conversations ordinaires sans l'éprouver, & nous en pouvons encore donner ici un notable exemple sans sortir de nôtre matiére. Les Sectateurs de Platon parlent de plusieurs qui aiant lû son Phedon, où il traite si divinement de l'Immortalité de l'Ame, furent tellement transportés, qu'ils se firent volontairement mourir, pour éprouver les félicités de l'autre vie, telles qu'il les décrit. Ciceron nomme un Cleombrotus que cette lecture fit précipiter dans la mer, sans qu'il eût jamais éprouvé aucune adversité qui le pût convier à une telle action ; & ceux qui ont parlé de la mort que se donna Caton dans Utique, assurent qu'il lût deux fois ce livre

1. Ethic. Eud. c. 6.

Lib. 1. Tusc. qu.

de Platon avant que de se tuer. Cependant une infinité d'autres l'ont vû avec attention, & médité dessus sans souffrir cette violence d'esprit; & si Platon même en l'écrivant eût crû que les raisons de Socrate, qu'il fait parler si hautement, eussent été assés fortes pour obliger un homme raisonnable à se donner la mort; c'est sans doute, comme dit Saint Augustin, que non content d'en donner le conseil aux autres, il l'eût pratiqué sur sa propre personne. On peut dire le même de cet Hegesias qu'un Roi Ptolomée fût contraint de faire taire, parce qu'il exaggeroit de telle sorte les malheurs de nôtre vie, que beaucoup se tuoient aprés l'avoir entendu, bien que quant à lui il s'empêchât bien d'en faire autant. Mais c'est ainsi que ce qui est puissant sur l'esprit de quelques-uns, n'obtient rien du tout sur celui des autres; & que, soit à cause de l'obscurité des choses que nous contemplons, soit par le defaut de nôtre jugement, qui ne les envisage guéres qu'avec quelque prévention, nous formons des conceptions du tout différentes sur un même sujet. Car je croi qu'à l'égard de celui dont il est question, chacun y opine selon la constitution intérieure de son Ame, de telle façon que celui qui est accoûtumé à la contempla-

Lib. 1. de Civ. Dei cap. 22.
Cic. ib.

tion des choſes divines & immortelles, ſe perſuade facilement la divinité & l'Immortalité de l'Ame raiſonnable; au lieu que ceux qui ont toutes leurs penſées attachées à des objets corporels & périſſables, ne ſe peuvent imaginer qu'elle ſoit autre que matérielle, & comme telle ſujette à la mort. C'eſt ce qui fit dire autrefois à Protagoras que l'homme étoit la meſure de toutes choſes, & néanmoins il en fût répris ſur une autre belle conſidération par Platon, qui lui montra que Dieu ſeul devoit être nommé la regle de tout ce qu'il y a dans le Monde. Que ſi cette belle ſentence peut être fort bien appliquée dans tout le reſte de la Nature, elle eſt ici d'un particulier & excellent uſage, ſi nous conſidérons qu'encore que les démonſtrations de l'Immortalité de l'Ame ſoient fort évidentes, il a plû à Dieu pourtant de rendre toutes nos certitudes humaines ſi douteuſes, qu'il n'y a que ſes Oracles divins qui nous en puiſſent donner cette aſſurance parfaite qui ne reçoit plus de contradiction. Et parce que c'eſt le théme de la troiſiéme partie de ce diſcours, commençons à y faire les réflexions que la petite portée de nôtre eſprit nous pourra permettre.

In Theaet. & Fic. ad 4. de leg.

Il faut avant toute autre chose répondre à l'autorité des Conciles, que quelques-uns ont ici alleguée, prétendant que celui de Vienne tenu sous le Pape Clement Cinquiéme, & celui de Latran sous Leon Dixiéme, ont déterminé que l'Immortalité de l'Ame se pouvoit prouver par démonstration, même selon les principes d'Aristote. Car si ainsi étoit, je reconnois qu'il y auroit bien du crime d'aller contre les sentimens de l'Eglise, & d'interposer le sien particulier sur ce qui auroit été si solemnellement décidé. Je dis cela notamment à l'égard des principes Péripatétiques, pource que nous nous sommes efforcés de montrer dans nôtre premiére partie qu'ils sembloient conclure nécessairement pour la mortalité. Quant au reste, encore que ces Conciles eussent prononcé que l'Immortalité seroit démonstrable en bonne Philosophie, il suffiroit de dire que cela se devroit vrai-semblablement entendre de cette premiére espece de démonstration dont nous avons parlé, qui est très bonne à la vérité, & qui produit une science certaine à l'égard de ceux qui se paient de raison, mais qui ne ferme pas la bouche aux autres qui lui veulent contredire, comme peut faire la démonstration Géometrique, d'où vient que nous

disons qu'il faut avoir récours à l'autorité de la Foi. Or tant s'en faut, que l'Eglise ait rien prononcé de tel qu'ils disent touchant la doctrine du Lycée, qu'en ce qui est du Concile de Vienne, elle y déclare seulement ceux-là Hérétiques qui soûtiendront que l'Ame raisonnable, ou intellectuelle, n'est pas de soi, & essentiellement la forme substantielle du corps humain; sans dire que cela soit conforme aux principes d'Aristote, ni qu'il soit démonstrable par la Philosophie, ou qu'il doive dépendre de la Foi. De sorte qu'on ne peut pas prétendre qu'il y ait de loi écrite dans ce Concile, qui regle un si grand différent, comme la lecture le justifiera à ceux qui s'en voudront assurer, aussi bien que la seconde Clementine, de la Trinité & Foi Catholique, au paragraphe *Porrò*, où les mêmes mots du Concile sont repétés sans addition ou variation quelconque. Pour celui de Latran, sa Session huitiéme qu'on allégue ici, ne contient rien pour tout du sens qu'on lui veut donner, & auquel on la cite. Car vous n'y sauriés remarquer sinon, qu'on y condamne d'hérésie deux sortes de personnes; les unes qui enseignoient positivement la mortalité de l'Ame; les autres qui soûtenoient cette unité d'intellect, ou cette Ame universelle des

Averroïſtes : C'eſt celle ſelon laquelle les Rabins mettoient de même un grand homme & un grand oiſeau univerſels, & auſquels tous les autres enfin ſe reüniſſoient. Les Peres du Concile condamnent donc cette mauvaiſe doctrine, & diſent que tous les argumens qui l'établiſſent ſe peuvent fort bien réfuter; ce qui eſt très vrai, & nous l'avons tantôt fait. Mais on ne peut pas tirer de là une conſequence, que l'Immortalité dont il eſt queſtion, ſe puiſſe démontrer mathématiquement, & qu'il ne la faille pas tenir de la Foi. Ceux qui prendront garde que ce Concile fût tenu en un tems où les opinions d'Ariſtote & d'Averroës étoient ſoûtenuës avec tant d'opiniâtreté, que Leon Dixiéme fût contraint de commander à Niphus, comme nous l'avons déjà dit, de répondre à ce fameux écrit de Pomponace, qui fût reçû avec tant d'applaudiſſement par toutes les Ecoles d'alors, jugeront bien que l'intention des Peres n'a été autre que de s'oppoſer à de ſi dangereuſes maximes, & non pas d'attribuer à nôtre raiſonnement une certitude qui appartient ſeulement à la Foi. Puis donc qu'il n'y a rien qui lie nos conſciences, & qui nous empêche de ſoûtenir que nous devons avoir recours aux vérités revelées, pour nous aſſurer de toutes

celles qui établiſſent humainement l'Immortalité de l'Ame, voions les raiſons qui nous obligent d'avancer cette propoſition,

La grande connoiſſance fait ſouvent le même effet que l'extréme ignorance, d'où vient qu'on a toûjours remarqué que les plus ſavans étoient ceux qui avoüoient le plus franchement la foibleſſe de l'eſprit humain. Ariſtote même eſt contraint pour cela de la comparer ſouvent au Hibou, qui ne voit que parmi les tenébres; & peut-être que les Anciens qui dédièrent cet Oiſeau à Minerve, & qui l'ont voulu faire paſſer dans leurs Apologues pour le plus aviſé de tous les volatiles, ont eu le même deſſein de nous inſtruire de l'obſcurité de nôtre ſavoir, & de l'incertitude de toutes nos connoiſſances ſpirituelles. Il me ſemble que Dion Chryſoſtome l'interprète en ce ſens-là au commencement de ce beau diſcours Olympique, où il parle ſi hautement de la Divinité. Et en effet, nôtre Ame eſt environnée de ſi épaiſſes tenébres d'ignorance, que ceux mêmes qui ont le plus de cette lumiere ſeche d'Heraclite, ne les peuvent pénétrer. Nous ſommes des aveugles nés pour ce régard, qui ne voions qu'autant qu'il plait à Dieu de nous illuminer, de ſorte que ce n'eſt pas ſans ſujet que toute nôtre ſcience, &

toute nôtre ſageſſe, ne paſſent que pour folies devant lui, ſelon le texte dicté par ſon Saint Eſprit. Que ſi cela ſe trouve véritable en ce qui touche la connoiſſance des choſes ſenſibles & matérielles, où nous nous trompons tous les jours ſi lourdement, combien ſera-t-il plus vrai aux ſpirituelles, qui ſont plus éloignées de nous, & d'une bien plus haute & plus difficile contemplation? Ce n'eſt donc pas une petite temérité à ceux qui prétendent de connoitre la ſpiritualité de nôtre Ame, & d'avoir des aſſurances parfaites de ſon immortalité par les ſeules forces de nôtre diſcours; vû même que les plus grands Philoſophes, & qui ont le mieux combattu pour l'établir, en ont toûjours parlé avec beaucoup de rétenuë & de modeſtie. Platon tout divin qu'il a été nommé, avouë dans le dixiéme livre de ſa République, que nous ne pouvons conſidérer la nature de nôtre Ame, que comme on fait ce Dieu marin Glaucus, qu'on ne voit jamais que confuſément, & à demi couvert d'eau, d'écailles & de roſeaux. Il fait dire à ſon maitre Socrate dans le Phedrus, qu'il ne ſait pas ſeulement s'il eſt un homme, ou s'il n'eſt point quelque autre animal plus étrange que Typhon n'étoit alors repréſenté, tant s'en faut, qu'il prétendit connoitre ſon immorta-

lité. Seneque qui a écrit par tout de ſi belles ſentences ſur cela, qui non content de nommer divine cette partie ſuperieure qui eſt en nous, la rend même égale à Dieu, qui dit que le jour de nôtre mort eſt à le bien prendre, un jour natal d'une vie éternelle dont celle-ci n'eſt qu'un prélude, ne laiſſe pas de comparer cette penſée à un ſonge agréable, ſe plaignant à ſon ami Lucilius, de ce qu'une de ſes lettres
Ep. 102. l'en avoit tiré, *Juvabat*, dit-il, *de æternitate animarum quærere, imò mehercule credere. Credebam enim facilè opinionibus magnorum virorum, rem gratiſſimam promittentium magis, quàm probantium. Dabam me ſpei tantæ.* Il confeſſe qu'il croit l'Immortalité de l'Ame plûtôt qu'il ne la ſait, & fait paroitre une foi humaine là deſſus, qui fait honte à beaucoup de Chrétiens beaucoup moins
De ſeneƈt. attachés à celle qu'ils doivent à Dieu. Caton proteſte dans Ciceron, que s'il ſe trompe dans cette douce eſperance de l'Immortalité, il le fait ſi volontiers, qu'il ſeroit bien fâché d'être deſabuſé; ajoûtant cette gauſſerie, qu'en cas que l'Ame fût mortelle, il ne craignoit pas que celles des Philoſophes ſe moquaſſent de la ſienne en l'autre monde. Et quoique ce grand Orateur & excellent Philoſophe Romain, qui le fait ainſi parler, fût très per-

ſuadé que nos Ames ne periſſoient point, ſi eſt-ce qu'il introduit encore un jeune homme dans ſes Queſtions Tuſculanes, qui dit auſſi douteuſement que bien que nôtre Ame ne fût pas immortelle, il déſiroit néanmoins pour ſon contentement s'imaginer qu'elle l'étoit. Voilà comment les plus grands hommes, & les plus Saints perſonnages des ſiécles paſſés moralement parlant, ſe ſont expliqués ſur cette matiére, toûjours avec beaucoup de circonſpection. Voions de quelle façon les Philoſophes Chrétiens en ont parlé après eux. *Lib. 1.*

Tertullien tenoit pour une choſe ſi conſtante, qu'il n'y avoit que Dieu qui pût comme Créateur rendre raiſon de nôtre Ame qui eſt ſa créature, que c'eſt ſur ce ſujet-là qu'il ſe moque des Chrétiens qui avoient récours à des démonſtrations philoſophiques pour prouver ſon eſſence Divine & ſon immortalité. Si Dieu, leur dit-il, eût voulu nous rendre Philoſophes, & que nous euſſions été ſavans de la ſorte, nous aurions reçû l'Ecriture Sainte de la Grece, & non pas de la Judée. Jeſus-Chriſt même, ajoûte-t-il, auroit fait une grande faute, de s'être contenté de la bouche de quelques ſimples pêcheurs pour annoncer ſon Evangile, qu'il eût dû publier par celle des plus ſavans Sophiſtes.

Lib. de anima. Son opinion eſt donc, qu'il vaut mieux ignorer en ce fait de nôtre immortalité ſpirituelle, ce qui eſt au deſſus de nôtre capacité, & que Dieu veut peut-être que nous ignorions. *Inde ſciſcitandum eſt, unde & ignorare tutiſſimum. Præſtat per Deum neſcire, quia non revelaverit, quàm per hominem ſcire, quia ipſe præſumſerit.* Et à la vérité, c'eſt ſans doute qu'il y a beaucoup de choſes dont la Sageſſe Divine s'eſt reſervé la connoiſſance, & qu'elle tient cachées aux hommes, encore qu'il ſemble qu'elles leur ſeroient de grande édification, ſi elles leur étoient revélées. Car par exemple il n'y a rien apparemment qui les tint plus en devoir, que d'être inſtruits de l'évenement des choſes futures, & du tems auquel les Propheties doivent être accomplies. *Act.Ap. cap. 1.* Et néanmoins Dieu fit entendre à ſes Apôtres mêmes, qu'il n'étoit pas à propos qu'ils ſçûſſent les tems, ni les momens qu'il tenoit en ſa puiſſance, & dont il diſpoſoit ſelon ſon bon plaiſir. Auſſi, encore qu'il eût dit la premiére fois à Pilate, qu'il étoit venu en ce monde, pour rendre un témoignage favorable à la vérité, par où il entendoit parler des vérités du Ciel, & qui ſont néceſſaires au ſalut; néanmoins quand ce Juge lui eût demandé généralement, ce

que c'étoit que la vérité, le voulant vrai-semblablement obliger au discours des vérités humaines & naturelles, nous voions que le Saint Esprit ne nous a point donné de réponse là-dessus, n'estimant pas à propos d'instruire le monde de toute sorte de vérités. Comme en effet il ne nous a jamais expliqué ce que c'étoit que matiére premiére, forme, privation, quinte-essence, ou tels autres principes de Physique, s'étant contenté d'écrire la création du Monde en termes populaires, & accommodés à nôtre capacité. C'est pourquoi nous voions dans la Génése, qu'au lieu d'une exacte théorie des Planetes, & d'une déscription de cercles concentriques, & excentriques, il est porté nuëment, que Dieu fit deux grands luminaires, parlant du Soleil & de la Lune, selon qu'ils nous paroissent beaucoup plus grands que tout le reste des Astres; bien que dans la vérité de l'Astronomie, la Lune soit trente-neuf, ou selon d'autres quarante-trois fois plus petite que la Terre, qui est moindre dix-huit fois que la plus petite Etoile du Firmament. Tant il s'en faut, que Dieu ait jugé que la connoissance des choses naturelles, & des vérités Physiques nous dût être utile. Peut-être même qu'il en est tout au contraire, & que l'ignorance de beaucoup

de curiosités nous est avantageuse, d'où vient qu'on voit souvent les vertus Chrétiennes plus avantageusement placées dans des Ames simples & ignorantes, que dans celles qui possédent tant de science, dont elles rétirent quelquefois plus de vanité & de confusion, que de lumieres, & de solide satisfaction. Mais pour révenir à l'opinion des Philosophes Chrétiens, en ce qui touche la démonstration de nôtre immortalité, si Tertullien a crû que nous la devions tenir des Oracles du Ciel, plûtôt que de nôtre raisonnement, & que c'étoit un article de Foi, plûtôt que de science; Lactance qui a traité cette matiére après lui, ne s'est pas éloigné de son sentiment. Après avoir rapporté avec plus d'éloquence que de profonde doctrine, quelques argumens qui font pour la divinité de nôtre Ame, il conclud en ces termes: *Sed quid argumentis colligimus æternas esse animas, cùm habeamus testimonia divinâ; id enim sacræ literæ ac voces Prophetarum docent.* Même il nous renvoie aux vers de la Sibylle, & aux Oracles du Gentilisme, tant il étoit persuadé que cette créance prenoit sa principale certitude d'en-haut, plûtôt que de nôtre discours, ni de la force d'aucune démonstration. Quant à Saint Augustin, nous avons déjà dit combien il

Div. inst. cap. 10.

De Civ. Dei, l. 18.

s'étoit peu ſatisfait lui-même ſur ce ſujet. Si eſt-ce que nous ne pouvons pas douter qu'il n'en ait penſé tout ainſi que Tertullien & Lactance, puiſqu'il eſt d'avis que nous donnions plûtôt à l'autorité divine, ce qu'il y a de plus conſtant dans la Morale, qu'à la raiſon humaine, qui détermine bien à la vérité ce qui ſemble vice ou vertu, mais qui ne laiſſe pas pourtant la choſe ſans controverſe; au lieu que la Réligion parlant du plus haut du Firmament, ne trouve perſonne ici bas qui lui contrediſe. Par exemple, le larcin qui eſt un crime quaſi par tout, ne laiſſoit pas d'être honorable parmi quelques Nations; Epicure l'a toleré, Diogene a même approuvé le ſacrilège, & Alexandre faiſoit gloire d'être grand Pirate, quoiqu'il punit les petits Corſaires. Tout le reſte de la ſcience des mœurs reçoit de ſemblables exceptions, de telle façon que ſi on n'a recours aux Loix du Ciel, il n'y aura rien de bien arrêté en cela parmi les hommes. Or ſi cette conſidération a ſemblé ſuffiſante à ce grand Interprete de nôtre Réligion, pour ſoûtenir que nous devions recevoir les préceptes de la Morale plûtôt de la main des Prophetes & des Docteurs de l'Egliſe, que des Philoſophes qui ne ſont pas toûjours bien d'accord entre eux; à combien *cap. 41.*

plus forte raiſon faut-il croire, qu'il n'avoit garde de faire dépendre de leurs Syllogismes un article ſi important & de ſi haute contemplation qu'eſt celui de l'Immortalité de l'Ame? Il n'y a point d'apparence qu'aiant été ſi rétenu, & ſi déferant à la Foi aux choſes de moindre importance, il ſe fût voulu diſpenſer ici de ce reſpect, où il eſt queſtion du fondement de toute la Réligion, & même de la ſocieté civile. Car il faut condamner comme un grand blaſphéme, ce que Cardan a oſe écrire, que la créance de l'Immortalité de l'Ame avoit cauſé beaucoup plus de mal dans le monde qu'elle n'y avoit fait de bien; alleguant ſur cela les guerres des Catholiques avec les Hérétiques, & des Turcs avec les Perſes; auſſi bien que la vie des Saducéens, Profeſſeurs publics de la mortalité de l'Ame, qu'il dit avoir été meilleure, que celle des Phariſiens; comme les Sectateurs d'Epicure étoient à ſon dire plus gens de bien, que les diſciples de Zenon ou de Platon. Mais ce ſont toutes rêveries, que je nommerois ridicules, ſi elles n'étoient déteſtables, & qui méritent mieux en toute ſorte d'être ſupprimées, qu'examinées davantage; perſonne ne pouvant douter que ſans l'eſperance & la crainte d'une ſeconde

Lib. de imm. an. p. 33. 34. & 38.

vie, celle-ci ne fût exposée à des desordres & à des mal-heurs plus grands qu'on ne les sauroit exprimer.

Si nous voulions rapporter ensuite le consentement de tous les autres anciens Peres de l'Eglise, qui ont parlé de l'Ame aux mêmes termes que Tertullien, Lactance, & Saint Augustin, nous en formerions un bien gros volume, & pource que la plûpart des modernes qui sont encore en plus grand nombre, les ont suivis, je me contenterai de faire voir ici ce qu'en a écrit un des plus grands hommes du dernier siécle, tant en la Théologie positive que Scholastique. C'est Thomas de Vio Cardinal Cajetan, lequel expliquant les paroles du troisiéme chapitre de l'Ecclesiaste, où il est dit par forme d'interrogation : Qui sait si l'esprit des enfans d'Adam monte là haut, & si celui des autres animaux descend en bas ? témoigne dans son Commentaire, que cette demande de Salomon doit être prise pour une affirmation de ce qu'elle contient, & qu'en effet il a voulu assurer que personne ne savoit au vrai immortalité de nôtre Ame; ajoûtant que jusqu'à present aucun Philosophe ne l'avoit pû démontrer, & qu'il y avoit seulement des raisons probables pour cela, toute la certitude dépendant de la Foi, qui

nous oblige de croire qu'il n'y a que le corps qui meurt. Afin qu'on ne penſe pas que je lui impoſe quelque choſe, je coucherai ici ſes propres termes: *Dicendo quis ſcit, perinde dicit ac ſi dixiſſet, nullus ſcit. Et quamvis argumentando loquatur, dicit tamen verum, negando ſcientiam Immortalitatis Animæ noſtræ. Nullus enim Philoſophus hactenus demonſtravit animam hominis eſſe immortalem, nulla apparet demonſtrativa ratio, ſed fide hoc credimus, & rationibus probabilibus conſonat.* Il confirme la même choſe en ſon chapitre neuviéme ſur l'Epitre de l'Apôtre aux Romains, où parlant des myſteres de la prédeſtination & de la réprobation, dont il ne pouvoit pas expliquer toutes les difficultés, bien qu'il crût tout ce que le Saint Eſprit nous a révélé ſur cette matiére, il prononce nettement, qu'il n'a nulle honte de confeſſer ſon ignorance en cela, non plus qu'au fait de la Trinité, de l'Immortalité de l'Ame, & de l'Incarnation: *Sicut neſcio*, dit-il, *myſterium Trinitatis, ſicut neſcio Animam Immortalem, ſicut neſcio Verbum caro factum eſt, & ſimilia, quæ tamen omnia credo.* Je ne puis pas être pourtant de ſon avis, en ce qu'il ſemble nier abſolument qu'il y ait aucune ſcience ou démonſtration de nôtre Immor-

talité. Il eſt vrai qu'on peut diſtinguer le mot de ſcience, comme nous avons fait celui de démonſtration, & dire que ce ſavant perſonnage entend parler des ſciences qui poſſédent une incertitude infaillible, ne laiſſant pas le moindre ſujet de douter, comme il ſe voit aux pures Mathématiques; & non de celles qui ont bien leurs concluſions vraies & certaines, mais non pas ſi évidentes que toute ſorte de perſonnes y veuïllent acquieſcer. Le Docteur Subtil de l'Ecole a beſoin d'être interpreté de la même façon, ce me ſemble, & tous ceux qui ont parlé à peu près comme le Cardinal Cajetan. Autrement je craindrois que le parti des impies ne s'en voulût prévaloir, & qu'on ne s'éloignât pas trop de la Foi, qui doit être toûjours fortifiée par ce peu que nous avons de ſcience humaine, rien n'empêchant qu'une lumiere ſurnaturelle ne ſoit aidée par les connoiſſances naturelles dont nous ſommes capables. C'eſt pourquoi j'aurois déſiré que Jules Scaliger ſe fût auſſi expliqué d'une autre ſorte qu'il n'a fait, quand il a dit que nous ſavions ſi peu, quil y eût un ſecond être après celui-ci, que nous n'en avions que des ſoupçons, & quelques perſuaſions ſujettes à diſpute, de façon que la Foi ſeule étoit juge de ce différent. *Eſ-*

Exerc. 307. c. 35. *ſe alterum eſſe ab hoc eſſe adeo neſcimus, ut quotidianis ſuſpicionibus, vel perſuaſionibus res etiamnum ſit controverſa, ſola fide res agatur.* Ce qu'il dit de la Foi eſt fort véritable, mais je lui nie le reſte, & prétends que les argumens que nous avons apportés pour prouver nôtre être futur, ſont auſſi certains qu'on en peut avoir dans aucune ſcience autre que Mathématique, & que les inductions en ſont très concluantes & démonſtratives, ſelon la premiére ſorte de démonſtration que nous avons expliquée.

Il s'en faut donc beaucoup, qu'en rémettant à la Foi, comme nous faiſons, l'article de l'Immortalité de l'Ame, nous nous départions ſi fort des connoiſſances naturelles que nous en pouvons avoir par les opérations de nôtre entendement, comme quantité d'autres ont fait: bien que je croi qu'on n'en puiſſe parler avec trop de ſoumiſſion d'eſprit. En effet, les raiſons Théologiques le doivent emporter ſur les naturelles, & la lumiere Divine ſur l'obſcurité du jugement humain, telle que nous la conſidérions tantôt. Sara, qui nous repréſente la raiſon naturelle, ſe moque de beaucoup de choſes qu'elle ne peut bien comprendre, au même tems qu'Abraham, à qui la foi eſt imputée à juſtice, les reçoit &

les croit avec une fermeté que Dieu recompense de ses bénédictions. Mais ce qui fait qu'il y en a si peu qui imitent ce bon Patriarche, c'est que comme nous ne connoissions rien des choses de ce monde, pendant les neuf mois que nous étions enfermés dans le ventre maternel, nous ne pouvons non plus rien comprendre de ce qui est de l'autre vie, durant ce peu de tems que nous sommes ici bas, comme dans le sein de la Nature, prêts à être produits dans un meilleur être dont nôtre mort est le jour natal, selon que nous l'avons rapporté de Seneque. Car comme si la mere ou quelqu'autre disoit à son Embryon, le supposant capable de cette intelligence, qu'il doit bien-tôt voir cette grande lumiere du Soleil, les Cieux roulans sur sa tête, les quatres Elemens faits pour son usage, & tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers, sans doute qu'il auroit bien de la peine à se figurer tout cela, & qu'encore qu'il pût tirer de tous ses sens, bien qu'imparfaits, & de la conformation de ses membres, des argumens certains qu'il est destiné à d'autres fonctions que celles qu'il a dans les entrailles qui l'environnent, son plus court & plus avantageux seroit de s'en rapporter à ce qu'on lui en diroit; vû même qu'il n'y auroit pas d'apparence que ce

fût pour le tromper. De même, toutes les merveilles qu'on nous raconte de nôtre être futur, ſont tellement au deſſus de nôtre imagination, & de nôtre portée, que bien que nôtre propre raiſonnement nous démontre viſiblement qu'une meilleure & plus longue vie que celle-ci nous attend, & que les argumens en ſoient auſſi infaillibles que nous les avons fait voir: ſi eſt-ce qu'il vaut mieux que nous en croions ce qu'une ſi bonne mere que l'Egliſe nous en dit, & que nous nous en tenions à ce que Dieu même, nôtre vrai Pere, nous en a révélé par ſon Saint Eſprit. Si nous trouvons de la réſiſtance intérieure à cela, & ſi nôtre entendement ſe forme des difficultés qui s'oppoſent à ce que nous enſeigne la Réligion, tenons pour aſſuré que le mal vient de cette préſomption de ſavoir, qui a ſa racine dans le péché originel, puisque nos premiers parens ne faillirent que par l'ambition d'être auſſi ſavans que les Dieux. C'eſt pourquoi Saint Paul s'eſt declaré par tout ſi capital ennemi de cette ſcience humaine, qui ne fait que nous bouffir d'une vaine enflure; & c'eſt pour cela qu'il nous fait leçon ſi ſouvent de ne nous pas laiſſer ſurprendre aux illuſions d'eſprit que fourniſſent les diſciplines au préjudice de la Foi. Il enſeigne

aux Hebreux d'éviter les doctrines étrange- *Cap. 13.*
res (des Grecs sans doute, & des Latins) *Cap. 4.*
qui ne servent de rien. Il exhorte les Ephésiens à persévérer en la connoissance de Dieu, & à ne se pas laisser emporter comme des enfans au premier vent d'une doctrine trompeuse qui soufflera. Les Colossiens sont aver- *Cap. 2.*
tis par lui de se prendre garde des Sophismes de la Philosophie, fondés sur des traditions humaines, & sur les Elemens du monde. Il réproche aux Galates, avec sa vehemence ac- *Cap. 4.*
coûtumée, qu'ils s'étoient remis dans la sujetion de ces Elemens. Il defend à Timothée *Ep. 2. c. 2.*
les combats de paroles qui détruisent plûtôt qu'ils n'édifient, & les discours profanes qui mênent insensiblement à l'impieté. Dans sa *Cap. 3.*
lettre aux Philippiens il déclare toute autre doctrine que celle de Jesus-Christ préjudiciable, & proteste qu'il fait litiere de toute autre science que de celle qu'il tient du Ciel. (Arbitratur ut stercora.)
Aprés avoir représenté aux Corinthiens que *Ep. 1. c. 3. & 8.*
la sagesse de ce monde n'est qu'une vraie folie devant Dieu, & que toute nôtre science ne fait rien souvent que nous donner de l'orgueil, il leur prononce enfin cet important axiome, Que si quelqu'un pense savoir quelque chose, il ne connoit pas seulement encore de quelle façon il faut savoir. Bref, pour- *Cap. 12.*

ce que les Romains croioient de ſon tems poſſeder l'Empire des ſciences, comme celui de la terre, il tâche de les détromper avec cette autre belle ſentence: Qu'il ne faut être ſage & ſavant que de bonne ſorte, & que Dieu veut qu'on garde en cela une certaine ſobrieté proportionnée au degré de Foi, dont il lui a plû de nous gratifier. Voilà des préceptes Apoſtoliques qui nous font bien voir que nôtre Réligion n'eſt pas fondée ſur des Syllogismes, ni ſur des principes de Philoſophie; & nous y pouvons rémarquer avec combien de raiſon le Roiaume des Cieux eſt promis aux pauvres d'entendement. Ce n'eſt pas à dire que les ſciences comme ſervantes ne doivent être appellées quelquefois au ſervice de la Réligion, & qu'un bon raiſonnement ne puiſſe beaucoup ſervir à conforter le cœur des fideles. Mais tant y a qu'il eſt très dangereux de faire dépendre de nôtre ſeule raiſon des points importans à ſalut, comme celui de l'Immortalité de l'Ame, d'établir leur aſſurance ſur des loix de Dialectique, & de ne pas tirer leur principale certitude des lumieres ſurnaturelles de la Foi. Avons-nous peur de donner trop à celle par le moien de laquelle nous ſommes ſauvés? Craignons-nous de prendre trop de créance en

Vocavit ancillas ad arcem.

la parole de Dieu ? Ou avons-nous quelque défiance que le Saint Eſprit nous veuïlle tromper ? En vérité, nous donnons trop d'autorité au nôtre, qui n'eſt ſouvent ingenieux qu'à ſe tromper lui-même, & à ſe faire de la peine. S'il ſavoit ici meſurer ſes forces, & ſe contenter des bornes que la Providence a préſcrites à ſa Sphere d'activité, il tireroit plus d'avantage de ſes doutes, que des certitudes trop grandes qu'il veut s'attribuer. Car il me ſemble que le doute reſpectueux qu'il peut former de ſon Eternité, eſt une grande preuve qu'il n'y a point de doute en cela, & que s'il n'étoit immortel, il ne pourroit pas douter de ſon immortalité. Mais quoi, nous apprehendons de le faire paroitre ignorant. Comme s'il n'y avoit pas une ignorance loüable, dont les plus grands perſonnages ont fait profeſſion. Comme ſi la pauvreté d'eſprit, bien entenduë, n'étoit pas une richeſſe Chrétienne. Et comme ſi toute la Théologie myſtique de Saint Denis n'étoit pas fondée ſur l'ignorance, attendu qu'on ne peut aller juſqu'à Dieu, ſans entrer dans ces ténébres, où il dit lui-même qu'il a établi ſa demeure, pour nous inſtruire qu'on ne le peut connoitre qu'obſcurement, & en l'ignorant. C'eſt ce qui m'a fait croire, que ſans préjudicier à

Lib. de myſter. Theol. c. 1. & 2.

Poſuit tenebras latibulum ſuum.

la certitude que nous avons humainement de l'Immortalité de nos Ames, je pouvois soûtenir dans la derniére partie de ce Discours, que nous étions obligés d'avoir récours sur cela aux vérités revélées, auprès desquelles toutes nos assurances humaines ne paroissent que des doutes; puisqu'il n'y a point d'inconvenient que la science, & même l'opinion, se rencontrent sur un même sujet avec la foi, pourvû qu'elles se servent de divers moiens. La science fait voir la certitude d'une chose par l'entremise de nôtre raison, qui n'agit guéres sans contradiction; la Foi l'établit par une autorité Divine, qui ne peut-être débatuë. Que si on me dit qu'il n'en est pas ainsi à l'égard des Infideles, & qu'on me demande comment on les pourra donc convaincre sur ce sujet; Je réponds que nous nous servirons de nos démonstrations qui sont très bonnes, & très capables de les persuader, s'ils se veulent rendre à la raison; mais que s'ils s'opiniâtrent à lui resister, nous prierons Dieu qu'il leur ouvre les yeux de l'entendement que l'ennemi de leur salut leur tient fermés, afin que reconnoissant la certitude de nos argumens, ils se rendent dignes de celle que nous donne la Foi, qui est un présent du Ciel. N'est-ce pas la voie que nous tenons pour

pour leur faire comprendre la Trinité, l'Incarnation du Verbe, & la Résurrection ou Immortalité de nos corps? La Foi n'a pas seulement le don d'infaillibilité, elle a encore cet autre d'être beaucoup plus illuminée que la Nature, ni que la Philosophie. C'est pourquoi il faut y avoir recours, quand nous ne sommes pas suffisamment éclairés de celle-là, afin qu'elle achéve de dissiper nos tenébres spirituelles. D'ailleurs si le Juge doit avoir quelque superiorité sur celui qui est jugé, d'où vient, que Vives a dit, qu'il faudroit avoir une Ame supérieure pour bien juger de celle dont nous traitons; il semble, qu'en un sens beaucoup meilleur nous ne pouvons mieux faire que de rémettre au Jugement de Dieu, & aux Arrêts du Ciel, la décision de nôtre Immortalité. Cette déférence respectueuse lui sera sans doute très agréable; & je croi même, qu'elle nous peut aider à mériter une heureuse éternité, dans laquelle le Juste doit vivre par le moien de la Foi. S'il m'étoit pourtant arrivé d'avoir ici, ou ailleurs, écrit la moindre chose qui lui fût contraire, je soumets le tout aux corrections de l'Eglise, & renonce dès à présent jusqu'à la plus petite diction qu'elle pourroit improuver. Mais je ne pense pas avoir été si mal-heureux, puisqu'en complaisant à mes amis, qui ont requis de moi ce pe-

tit travail, je n'ai eu autre deſſein que de profiter à quelques perſonnes qui n'auront pas eu le loiſir de méditer ſi avant ſur cette matiére, que nous avons fait quelquefois. Il eſt vrai; que je me ſuis encore propoſé de ſuivre le conſeil du plus ſavant des Romains, qui dit au commencement de ſes Ruſticités, que nous devons imiter la Sibylle, écrivant des choſes qui puiſſent ſervir même après la mort. C'eſt une penſée digne de Varron, & ce me ſemble, de l'Immortalité.

COROLLAIRE AU PRECEDENT DISCOURS.

Il y a peu de perſonnes qui vivent de ſorte, que leurs actions ne ſe réprochent rien les unes aux autres. Mais il y en a encore moins, dont les penſées aient cette égalité & cette correſpondance, qui eſt la pierre de touche de la plus haute Sageſſe. C'eſt ce qui *Ep. 120.* fait dire à Seneque, qu'il ne trouve rien de ſi difficile, que d'être toûjours un même homme, & qu'il n'en voioit point qui n'eût *Lib. 1. Sat. 3.* quelque choſe de l'humeur de ce Tigellius du Poëte Latin, dont toutes les fonctions

étoient ſi fort discordantes, qu'elles ont fourni de ſujet à une fort belle Satyre. Or entre toutes les inégalités, dont nôtre humanité peut être capable, il n'y en a peut être point de plus extravagante que celle qui donnera lieu à ce petit Corollaire, où je répondrai à ceux qui oſent bien ſe dire Chrétiens, & former néanmoins des doutes ſur le ſujet que nous traitons de l'Immortalité de l'Ame. Diogene ſe moquoit de ceux de Mégare, leur diſant, qu'ils bâtiſſoient des Palais comme pour des hôtes immortels, & ſe comportoient en leurs repas, comme s'ils euſſent dû mourir dès le lendemain. Mais il y a bien plus dequoi s'étonner de ceux, qui faiſant profeſſion d'une Réligion qui ne peut ſubſiſter, ſi l'Ame n'eſt immortelle, ne laiſſent pas de vivre & de parler comme s'ils étoient perſuadés du contraire. A la vérité nous ne pouvons pas douter, que les Saducéens ne cruſſent dans *Matth.* l'ancienne Loi l'Ame mortelle, puiſque nous *cap.* 22. le voions ſi expreſſément dans l'Evangile, & dans les Actes des Apôtres. Car Saint Paul *Act. c.* 23. ſe trouvant en un grand peril de ſa vie dans Hieruſalem, parmi une multitude de Juifs, dont une partie ſuivoit la Secte des Phariſiens, & l'autre celle des Saducéens, il s'aviſa de leur dire, qu'étant Phariſien, & fils d'un pe-

re de même créance, on le persécutoit à cause de sa Foi, & de la résurrection des morts qu'il professoit. Cela lui concilia la faveur des premiers contre la grande haine des Saducéens, dont la doctrine n'admettoit ni la Résurrection, ni les Anges, ni esprit aucun, comme porte le texte du vint-troisiéme chapitre. Et nous apprenons de celui de Josephe, qu'il dût avoir par ce moien tout le peuple pour lui, parce que les Pharisiens s'en étoient rendus les maitres, comme les Saducéens avoient quasi toute la Noblesse & tous les riches pour eux. Mais il est aisé de remarquer dans le même Auteur, ce qui donna la hardiesse aux Saducéens de suivre une si étrange opinion, quand il dit, qu'ils ne recevoient aucune doctrine qui ne fût formellement comprise dans les livres de Moïse, ni Loix quelconques que les siennes: Au contraire des Pharisiens, qui gardoient beaucoup de traditions, les observant aussi exactement que le reste. Ces premiers donc s'étant imaginé, qu'il n'y avoit aucun texte de ce grand Legislateur, qui dit expresséement, que l'Ame de l'homme étoit immortelle, encore qu'il y en eût assés, comme nous le verrons tantôt, qui bien entendus la leur devoient faire croire telle, se

L. 13. ant. Jud. c. 18. & lib. 1. de bello Jud. c. 14.

laiſſèrent emporter à cette prodigieuſe abſurdité, de maintenir qu'elle étoit corporelle & périſſable. Ils donnèrent pour cet effet des interprétations violentes & métaphoriques, ſelon le ſtyle de tous les Hérétiques, à beaucoup de paſſages du Pentateuche qui faiſoient contre eux, ainſi que nous avons déjà obſervé ; & ils prétendirent, que toutes les peines & les récompenſes qui s'y voient, étoient temporelles, ſans qu'il y eût rien de réſervé pour une autre vie.

Voilà le fondement de l'héréſie Saducéenne, lequel, tout ruineux qu'il eſt, ne pouvant être pris par un Chrétien, puiſqu'il y a mille endroits exprès dans le nouveau Teſtament qui montrent nôtre immortalité, je ſuis perdu d'étonnement, quand j'apprens qu'il ne laiſſe pas de ſe trouver des hommes parmi nous, qui ſont encore dans un ſi brutal aveuglement. Ce n'eſt pas qu'il ne me ſouvienne aſſés de ce que Grégoire de *Cap. 13.* Tours écrit au dixiéme livre de ſon Hiſtoire, de la peine que lui donna un Prêtre de ſon Dioceſe, qui nioit abſolument la Réſurrection des morts. Mais, comme dit ce bon Prélat, c'étoit un vrai Saducéen, quoiqu'il fit profeſſion du Chriſtianiſme ; & nous voions par la fin de leur conférence, que les paſſa-

ges du nouveau Teſtament réduiſirent cet incrédule à donner les mains, promettant de ne plus douter d'un ſi important article de Foi. Que s'il faut trouver quelque principe, & donner la moindre apparence de raiſon à une ſi grande impieté, voici vrai-ſemblablement le prétexte qu'ont pû prendre quelques Chrétiens. Le ſecond Concile de Nicée, qui eſt le ſeptiéme Oecumenique, tenu bien deux cens ans depuis Gregoire de Tours, rapporte l'opinion d'un Jean Theſſalonie, qui ſoûtenoit, que les Anges & les Démons, auſſi bien que nos Ames, étoient toutes ſubſtances corporelles. Or le Concile, qui vouloit ſeulement confirmer l'uſage des Images, ne condamne pas ſi nettement cette opinion, qu'elle n'ait peut-être été mal priſe par quelques-uns. Outre cela beaucoup de Saints Peres, comme Saint Baſile, Saint Athanaſe, Saint Jean Damaſcene, Saint Hierôme, & aſſés d'autres, ont dit quelquefois, que l'Ame raiſonnable étoit corporelle ; ce qui doit être entendu par comparaiſon à la très pure & très ſimple eſſence Divine, auprès de laquelle toute autre ſubſtance paroit groſſiére & comme matérielle. Ces grands perſonnages ont auſſi parlé ſouvent de la ſorte, pour réfuter l'héréſie de

Init. act. 5.

beaucoup de Gnoſtiques, Manichéens & Priſcillianiſtes, qui vouloient que nôtre Ame fût une parcelle de la propre ſubſtance de Dieu. Car pour leur ôter une ſi vaine penſée de la divinité de nôtre être, ils l'ont réporté le plus qu'ils ont pû vers les choſes caduques & corporelles; comme ceux qui pour rédreſſer un arbre courbé, le ploient de l'autre côté, & lui baillent beaucoup plus d'inclination contraire qu'il n'en doit avoir. C'eſt néanmoins apparemment ce qui a donné la hardieſſe aux impies, d'aſſûrer par des maximes Péripatétiques la mortalité de nos Ames, puiſqu'elles étoient corporelles, bien qu'aucun des Peres ne les eût jamais prononcées telles pour en tirer une ſi dangereuſe conſequence, & que (ſuppoſant même ce qui n'eſt pas) quand ils auroient été de ce ſentiment, ils ſe fuſſent bien empêchés de les conclure mortelles pour cela, puiſque la Philoſophie d'Ariſtote ne les empêchoit pas d'admettre la Réſurrection des corps, & que tous les paſſages du Vieil & du Nouveau Teſtament que nous allons rapporter, établiſſent ſi aſſurément nôtre immortalité.

Commençons donc à les convaincre par les autorités d'un texte, dont ils conviennent avec nous, & qu'ils confeſſent être infaillible puiſqu'il eſt divin.

I. Ce qui eſt écrit dès le commencement de
Cap. 1. la Geneſe, que Dieu forma l'homme à ſa reſſemblance, conclut neceſſairement pour ſon immortalité, puiſqu'il n'y auroit point d'apparence d'interpréter cette reſſemblance de la figure extérieure, comme nous l'avons plus amplement fait voir dans nôtre vint-huitiéme Syllogiſme.

II. Et bien que les Saducéens ne ſe laiſſaſſent pas perſuader par ce qui eſt porté au chapitre ſecond, que Dieu ſouffla dans la face d'Adam un eſprit de vie; ſi eſt ce que Saint Denis, Saint Ambroiſe, Saint Auguſtin, les trois Saints Grégoires, & tous les Docteurs de l'Egliſe qui ont interprété cet endroit, aiant unanimement convenu, que cet eſprit vital devoit neceſſairement participer de l'Immortalité de celui qui le ſouffloit, il me ſemble, que tout Chrétien raiſonnable doit maintenant acquiescer à un ſi général ſentiment.

III. Le chapitre trente-ſeptiéme n'eſt pas moins exprès, lorſque Jacob preſſé de douleur, ſur ce qu'on lui avoit dit la mort de ſon fils Joſeph, & ne voulant point recevoir de conſolation, uſe de ces termes: Non, non, je veux, que ces pleurs m'accompagnent, juſqu'à ce que j'aille là bas aux Enfers trouver mon pauvre fils Joſeph. Car encore que les Samaritains

Samaritains & les Saducéens voulussent, que ce mot des Enfers signifiât simplement le sepulcre, & non pas le lieu plus bas, où ces bons Patriarches alloient attendre la venuë du Fils de Dieu : si est-ce que c'étoit une mauvaise interprétation, & d'autant moins recévable, que Jacob étant persuadé, que son fils avoit été mangé par quelque bête sauvage, selon qu'on lui avoit rapporté sa robe toute sanglante, il ne pouvoit pas dire ni s'imaginer, qu'il s'iroit rejoindre dans un même tombeau avec lui.

IV. Les paroles du troisiéme chapitre de l'Exode, où Dieu dit à Moïse, Qu'il est le Dieu de son pere, d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, sont si formelles pour l'Immortalité de nos Ames, que le même Dieu descendu du Ciel en Terre s'en est servi pour confondre les Saducéens, sur le sujet de la Résurrection. *Matth. c. 22. & Marc. cap. 12.* Car, leur disoit-il, ceux qui sont morts entiérement ne peuvent pas avoir un Dieu, qui n'est réconnu que des vivans ; Et par consequent Abraham, Isaac & Jacob n'étoient pas morts tout-à-fait, lorsque Dieu parloit ainsi à Moïse, bien qu'ils fussent décedés il y avoit long-tems. Surquoi Saint Marc dit, que les Juifs trouvèrent que Jesus-Christ avoit fort bien parlé ; & Saint Matthieu, que tou-

te l'assemblée demeura étonnée de sa doctrine. Et quoique Maldonat ait écrit depuis peu, que cet argument lui sembloit seulement probable, si est ce que l'autorité de celui qui s'en est servi le rend tout-à-fait necessaire.

Comm. ibid.

V. L'évocation de l'esprit de Samuël par une Magicienne dans le premier livre des Rois, ôte toute sorte de doute, que l'Ame ne subsiste après sa séparation du corps, bien que quelques-uns, & même Saint Augustin, aient voulu dire, que c'étoit le Diable qui parloit sous la figure de Samuël.

Cap. 28.

De mir. Sac. Scri. l. 2. c. 11.

VI. Mais l'action miraculeuse du Prophete Elie, qui fit rentrer l'ame déjà sortie du corps de ce jeune enfant, pour consoler la bonne femme de Sarepta sa mere, selon que porte le dix-septiéme chapitre du troisiéme livre des Rois, ne peut être éludée par aucune interprétation, vû même que ç'a été l'opinion com„mune de tous les Hebreux, qu'il vêquit si „long-tems depuis, que c'est lui qui fût nom„mé le Prophete Jonas, & qui sortit du ven„tre de la Balene.

D. Aug. ibid. l. 2. cap. 17.

VII. Elisée ressuscite encore le fils de la Sunamite dans le quatriéme livre de la même Histoire des Rois, & il faut les tenir tous pour apocryphes, ou, tombant d'accord de la vérité de ces miracles, reconnoitre l'Immortalité

Cap. 4.

de nos Ames ; puisque quand il a plû à Dieu, elles ſont révenuës informer les mêmes corps qu'elles avoient abandonnés.

La foi de Job eſt ſi expreſſe au chapitre dix- VIII.
neufiéme, à l'égard même de la réſurrection de ſon corps, qu'on ne peut pas douter de ce qu'il penſoit de ſon Ame. Et quand il condamne aux Enfers les mal-vivans, au chapitre vint-uniéme, & qu'il y dit du mêchant, *ipſe ad ſepulcra ducetur, & in congerie mortuorum vigilabit*, il s'en eſt expliqué auſſi nettement qu'on ſauroit faire.

Tous les Interprétes ont entendu par ces IX.
paroles de David, *exibit ſpiritus ejus, & revertetur in terram ſuam*, que l'Ame au partir de ce monde retourne au Ciel, qui eſt ſa vraie patrie.

Celle de l'Eccleſiaſte en ſon dernier cha- X.
pitre, *ibit homo in domum æternitatis ſuæ*, ne peuvent être autrement expliquées ; ni ces autres qu'il tient un peu après, exaggerant le dernier moment de nôtre vie : Que la pouſſiere dont l'homme eſt composé, rétourne à la terre de qui il la tenoit, & que ſon eſprit aille à Dieu qui le lui avoit donné.

Après les blasphemes des impies portés au XI.
ſecond chapitre de la Sageſſe de Salomon, nous en voions la condamnation au même

lieu, & aux trois autres chapitres ſuivans, où il eſt dit, que les Ames des Juſtes ſont en la Cap. 3. main de Dieu, n'y aiant que les inſenſés qui croient qu'ils meurent tout-à-fait.

XII. Les propos des pecheurs y ſont rapportés tels qu'ils les tiennent en Enfer, & nous y apprenons que les gens de bien doivent vivre Cap. 5. perpetuellement, jouïſſant des recompenſes dont Dieu a promis de reconnoitre leurs bonnes œuvres.

XIII. Cap. 26. Iſaïe s'écrie, *vivent mortui tui, interfecti mei reſurgent*, & il donne avis aux morts de ſe tenir pour un peu de tems dans leurs logis, appellant ainſi leurs ſepulcres, jusqu'à la venuë du Seigneur.

XIV. Cap. 37. Ezechiel voit prophetiquement au milieu d'une campagne une multitude infinie d'oſſemens qui ſe révêtoient de muscles, de nerfs & de peau; en ſuite dequoi l'eſprit qui les avoit animés eſt rappellé, & les fait révivre.

XV. Cap. 12. Daniel proteſte, que ceux qui dorment dans la pouſſiere de la terre, s'éveilleront pour jouïr les uns d'une vie éternellement heureuſe, & les autres d'une toute contraire.

XVI. 2. Mac. cap. 6. Ce vieillard de quatre vints dix ans Eléazar, aime mieux perdre la vie, que de manger de la chair de porc contre la Loi de Moï-

ſe ; parce, dit-il, que quand je m'exemterois préſentement du ſupplice des hommes, je ne pourrois pas éviter ni vif, ni mort, la main du Tout-puiſſant.

Salomone mere des Machabées (car Joſephe nous apprend qu'elle s'appelloit ainſi) XVII. Cap. 7. ſe conſole de la mort de ſes ſept enfans, qu'elle accompagne volontiers de la ſienne, ſur cette conſidération, que celui qui leur avoit à tous donné l'eſprit qui les faiſoit vivre, le leur rendroit un jour ſans doute, puiſqu'Antiochus ne les en privoit, que pource qu'ils étoient réligieux obſervateurs des Commandemens de Dieu.

Et Judas auſſi Machabée envoie douze mille drachmes d'offrande au Temple de Hieru- XVIII. Cap. 12. ſalem, pour l'expiation des péchés de ceux qui avoient été tués à la guerre ; étant loüé d'une ſi ſainte & ſi réligieuſe penſée de la réſurrection des morts & de nôtre immortalité, ſans laquelle ſon action eût été ſuperfluë & ridicule.

Ce ſont les principaux paſſages du vieil Teſtament, dont on ſe pouvoit ſervir contre les Juifs de Samarie, & ceux de Hieruſalem qui ſuivoient la Secte de Sedec, pour leur montrer, que la ſéparation des deux parties

qui nous compoſent, n'étoit pas un anéantiſſement parfait de nôtre être. Et bien que ces textes n'aient pas moins d'autorité à l'égard des Chrétiens, puisqu'ils leur ſont en pareille vénération; ſi eſt-ce qu'on peut dire, qu'il y en a tant d'autres dans la nouvelle Loi, qui nous donnent une ſi parfaite aſſûrance de nôtre immortalité, qu'au defaut même des premiers on ne peut pas avoir le moindre ſcrupule du contraire, ſi la privation totale de la grace du Ciel ne nous avoit entiérement précipités dans un ſens réprouvé.

1. Car qui peut voir dans S. Matthieu la miſſion des Apôtres, & comme nôtre Seigneur leur donne entre autres pouvoirs celui de reſſuſciter les morts, ſans réconnoitre la vérité dont nous parlons? Vû même l'avis qu'ils recevoient de lui au même lieu, de ne pas apprehender ceux qui tuant le corps n'ont aucun pouvoir ſur nôtre Ame; mais de craindre ſeulement celui qui a le pouvoir de faire ſouffrir l'une & l'autre partie.

Comment ſubſiſteroit la réſurrection du
2. Lazare dans S. Jean chapitre onziéme; celle de la fille du Maitre de la Synagogue dans
3. S. Marc chapitre cinquiéme; & cette autre de l'enfant d'une veuve, lequel on portoit
4. en terre dans la ville de Naïm, en Saint Luc

chapitre ſeptiéme, ſi l'Ame ſeparée du corps n'étoit plus rien?

Le dernier Jugement du Fils de Dieu, dont
parle S. Matthieu au chapitre vint-cinquiéme, 5.
S. Jean dans le chapitre cinquiéme, & Sainte
Marthe au chapitre onziéme du même Evangeliſte, ne ſera donc qu'une invention pieuſe, & une vaine terreur qu'on nous aura voulu donner d'une choſe qui ne peut être?

Tout ce qui eſt écrit du Paradis, & tant de
belles Paraboles rapportées par celui qui eſt
la Vérité même, pour nous expliquer l'état 6.
du Roiaume des Cieux, ſeroient à ce compte d'auſſi peu de conſidération que les plus legéres fables du Gentilisme.

Les discours d'Abraham au mauvais Ri- 7.
che, qui voit le Lazare dans le ſein de ce grand Patriarche, n'auroient pas plus de fondement.
La promeſſe de nôtre Redemteur au bon *Luc. c. 23.*
Larron, de le recévoir ce jour-là dans ſon Pa- 8.
radis, ſeroit une pure tromperie. Et quand il dit, comme vrai homme qu'il étoit, à Dieu ſon Pere, qu'il lui récommande, & lui remet ſon eſprit entre les mains; il faudroit
entendre cela d'une autre façon que toute 9.
l'Egliſe ne l'a pris; & interpréter de même métaphoriquement ſa Réſurrection, avec tout ce qu'il y a de plus ſaint dans nôtre Réli-

1. ad Cor. ad 15. gion. Car, comme dit S. Paul, si les morts
ne ressuscitent point, ce qu'ils n'ont garde
10. de faire si l'Ame est mortelle, Jesus-Christ
ne peut pas être ressuscité ; & si ainsi est, la
Foi du Christianisme est la plus vaine chose
du monde.

Cap. 9. Les Actes des Apôtres ne pourroient pas
être plus autentiques, & on seroit particu-
liérement obligé d'en raier le grand miracle
11. de S. Pierre dans Jaffa, où il fit révivre cette
femme Dorcade, qui étoit si bien morte,
qu'elle avoit été déjà lavée, selon ce qui se
pratiquoit aux funerailles de ce tems-là. De
sorte qu'il y auroit plus de vrai-semblance
dans la fable d'Androméde délivrée par Per-
sée en ce même lieu, puisqu'au moins elle
a été fondée sur des marques ou apparen-
ces de chaines, qui se voioient encore du
Lib. 3. de bello Iud. c. 15. tems de Josephe, dans quelques rochers de
ce rivage.

Finalement les Epitres des Apôtres, &
12. notamment celles de Saint Paul, devroient
être rejettées, vû qu'il parle si expressément
13. aux Romains de la vie eternelle ; aux Phi-
Cap. 5. & 3. lippiens & Thessaloniciens de la Resurrection
des morts ; aux Hebreux de la Cité du
14. Ciel, & de nôtre demeure future, n'en aiant
Cap. 4. point d'arrêtée ici bas ; en la premiére aux

Corinthiens de ceux qui se faisoient bâtiser 15. *Cap.* 15
pour les morts ; & en la seconde de son ravissement au troisiéme Ciel, le doute qu'il 16.
forme si ce fût sans son corps, ou avec lui, *Cap.* 12. & 13.
étant un témoignage qu'il ne doutoit point que l'Ame n'en pût être séparée. Ainsi tout ce qui est sorti de ce sacré vase d'élection tourneroit plûtôt à scandale qu'à édification, & en un mot le fondement du Christianisme ne seroit appuié que sur l'imagination fausse d'une Immortalité, dont Dieu ne nous auroit pas rendus capables.

Bon Dieu que de blasphémes contre nos Autels, & que de crachats lancés vers le Ciel, pour expliquer une impieté que nous avons montré dans nôtre premier Discours être entiérement déraisonnable, & que nous avons crû être obligés de combattre en suite dans cet appendice par les autorités de la Bible, afin que s'il se trouvoit encore quelques Chrétiens à qui il restât le moindre soupçon de la mortalité de nôtre Ame, comme étant corporelle selon quelques passages des Peres mal entendus, ils demeurent pleinement convaincus, je ne dirai pas seulement d'hérésie, mais de pure démence. Car les Païens ont bien pû donner quelque couleur à cette folle opinion, selon que nous l'avons

fait voir ; ils ont pris des principes frauduleux, dont ils ont tiré après des consequences telles qu'ils ont voulu ; & faute de meilleure raison, ils ont taché de rendre les Chrétiens ridicules, sur ce qu'ils se disoient immortels au même tems qu'ils prononçoient sentence de mort contre les Astres, & leurs Cieux, qui semblent ne devoir jamais finir, *immortalitatem posthumam somniantes*, comme parle un certain Cecilius dans Minutius Felix. Les Saducéens aussi, & ceux qui préferoient le mont Garisim au Temple de Hierusalem, avoient leur prétexte dans la licence qu'ils se donnoient d'interpréter l'Ecriture Sainte à leur fantaisie, & de n'en recévoir que ce que bon leur sembloit. S. Augustin avouë, que les termes du quarante-sixiéme chapitre de la Genese : *Omnes animæ, quæ introierunt cum Jacob in Ægyptum, & exierunt de femore illius*, avoient fait soûtenir à beaucoup, que l'Ame venoit des parens aussi bien que le corps, ce qui leur pouvoit donner alors une grande couleur pour la dire mortelle. Mais que des Chrétiens qui récevoient pour texte divin tout ce qui est du Vieil & du Nouveau Testament, puissent nonobstant cela douter de l'Immortalité de l'Ame, c'est ce que je ne puis concevoir

In Oct.

Ep. 157. ad Opt.

Ep. 105.

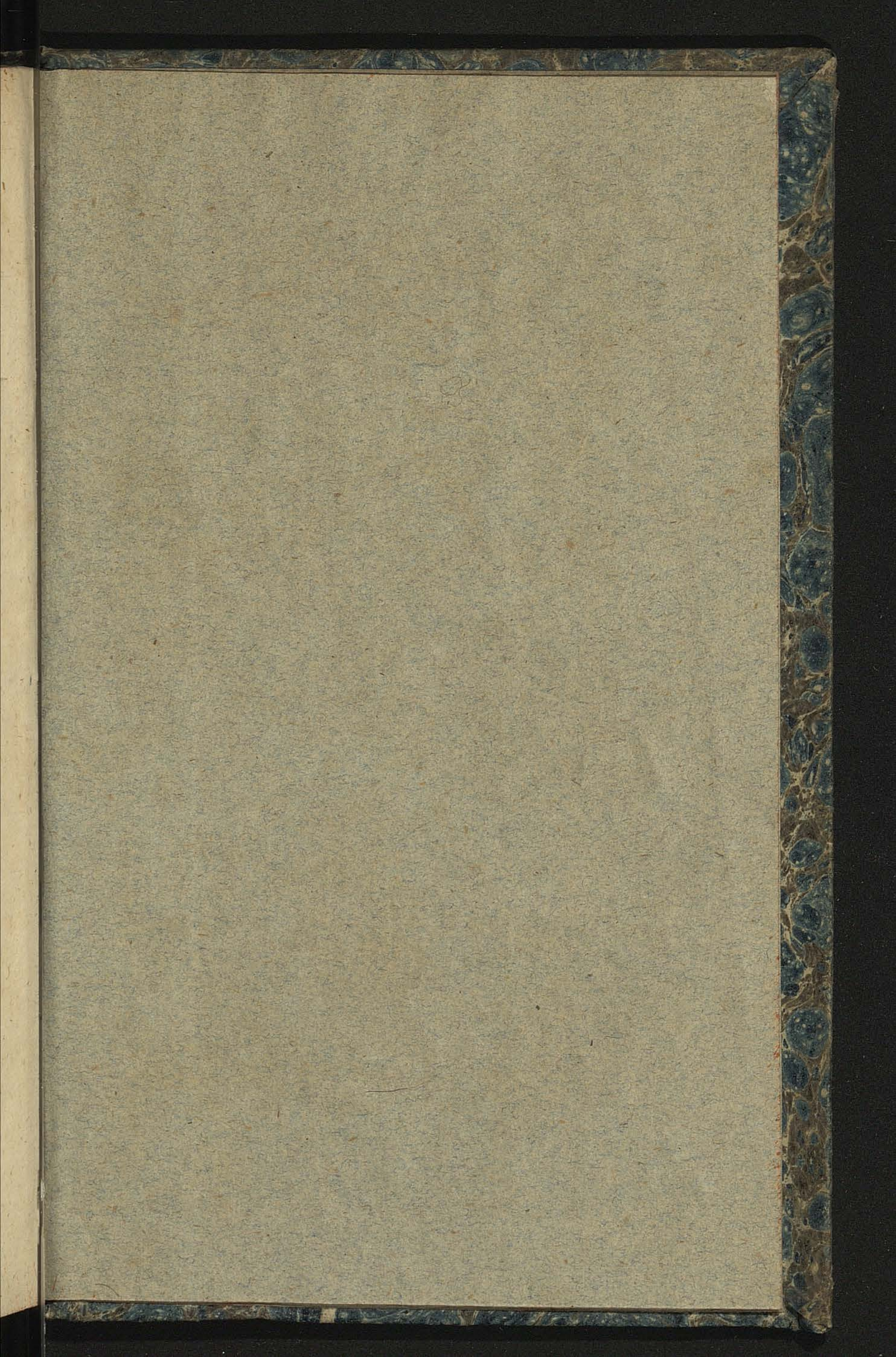
qu'en ceux qui ſeroient dans une parfaite alienation d'eſprit. Car comme écrit à Voluſianus le même grand Docteur dans la troiſiéme de ſes Lettres, il n'y a point d'homme parmi nous ſi parfaitement idiot, ni de femmelette ſi imbecille d'eſprit, qui puiſſe plus héſiter ſur ce point de nôtre Immortalité. La raiſon l'enſeigne, la Foi nous en aſſûre, les Conciles que nous avons rapportés la déterminent, & tous les Peres de l'Egliſe en conviennent, quoique quelques-uns aient parlé diverſement de la ſubſtance de l'Ame, ce qui doit être interpreté comme nous diſions tantôt. Car ils ſe ſont donné quelquefois des licences de parler telles pour arriver à leurs fins, que Syneſius avant que d'être Evêque de Ptolomaïs, oſa bien écrire, qu'il ne croioit point la Réſurrection, afin ſeulement d'être délivré de la charge de cet Evêché qu'on lui vouloit impoſer, & dont il crût qu'une telle lettre pourroit le faire juger indigne. C'eſt ainſi, dit Baronius, que S. Am- *An Chr.*
broiſe tâcha d'être eſtimé adultere & ſangui- *410.*
naire pour un même ſujet; comparant la ruſe de Syneſius à celle d'Ulyſſe, qui feignit d'être fou pour ne point aller à la guerre. Mais cela n'empêche pas, qu'ils ne ſoient tous demeurés d'accord, & qu'ils n'aient tous con-

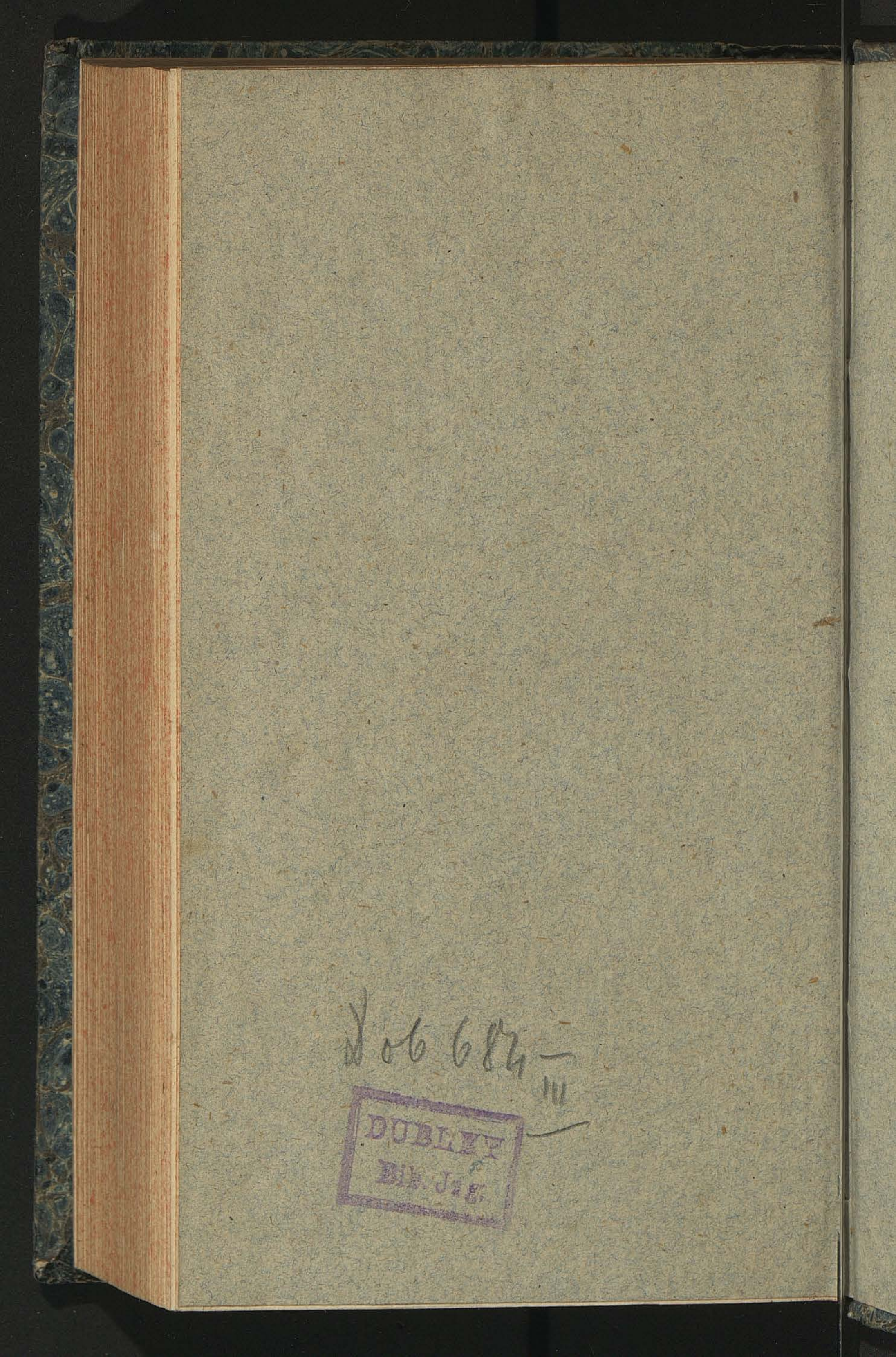
formément écrit ſur ce fondement de l'Immortalité de l'Ame. Il faudroit transcire leurs livres d'un bout à l'autre, ſi on en vouloit rapporter tous les paſſages qui montrent cette doctrine; & ce ſeroit un travail non ſeulement exceſſif pour ce lieu, mais qu'on jugeroit encore peut-être de peu d'utilité. Car nous venons de faire voir toutes les autorités, ou peu s'en faut, de l'Ecriture Sainte, dont ils ſe ſont ſervis pour établir ce principe; & quant aux raiſons Phyſiques ou Morales, dont ils l'ont quelquefois appuié, nous ne penſons pas, qu'ils en aient guéres donné qui ne ſoient compriſes dans nos trente-trois Syllogismes. Ceci ſuffira donc pour le deſſein de ce petit Corollaire.

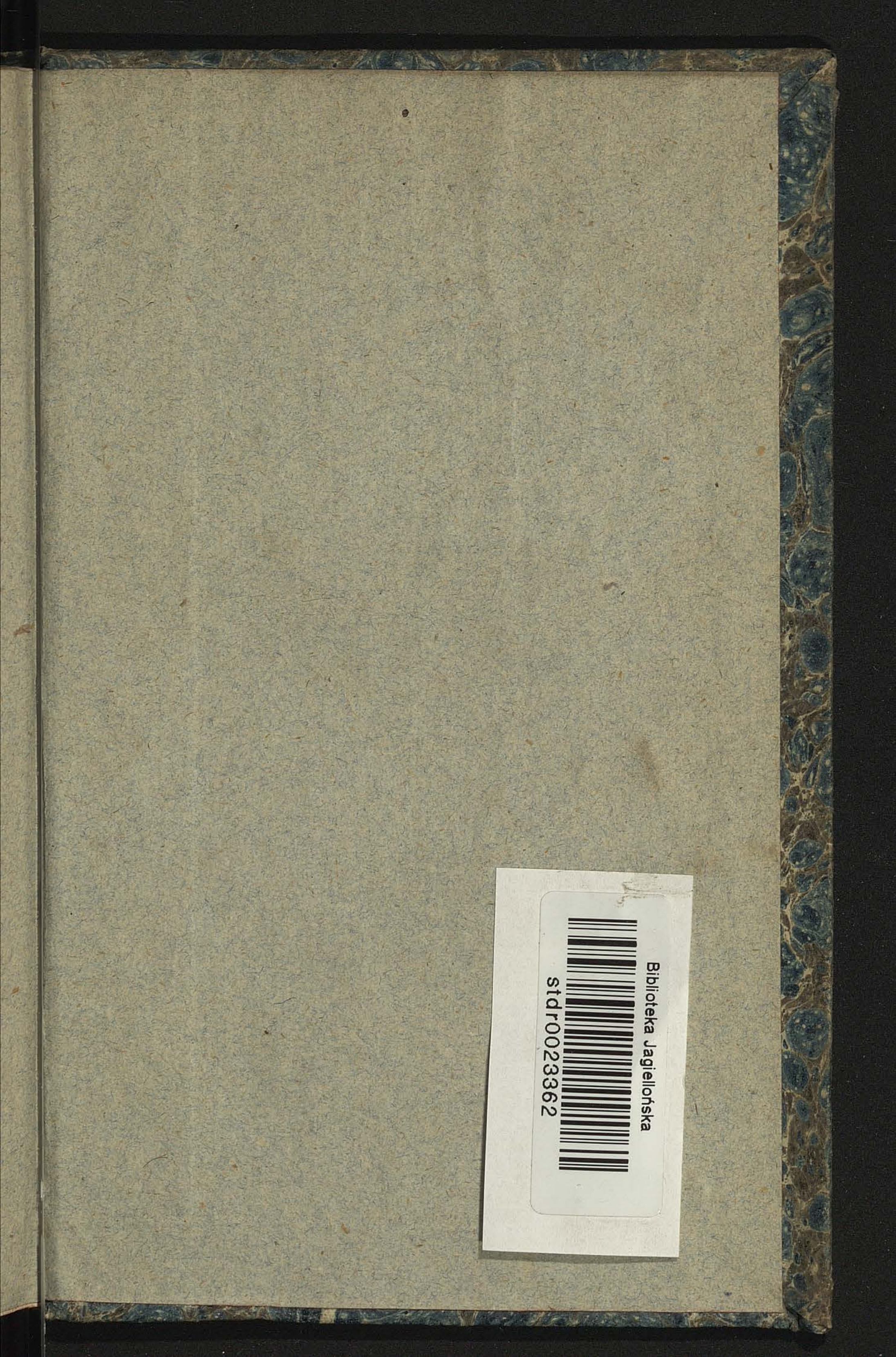


Imprimé à PFOERTEN
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.








Biblioteka Jagiellońska
stdr0023362

